REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVIe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

D

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVI[e] ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME TRENTE-TROISIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1926

LES CAPTIFS

DEUXIÈME PARTIE (1)

VIII

Pierre Lemerre était un tout jeune homme. Une attaque foudroyante de la maladie l'avait terrassé comme il venait d'entrer à l'École polytechnique. Transporté au *Pelvoux*, il s'y était miraculeusement remis, mais une course imprudente en automobile avait ravivé le mal. Depuis, il ne quittait plus son lit.

Pierre, dans l'existence, aimait tout avec passion et gravité. Fils de grand bourgeois, il en avait hérité le sens du devoir, de la patrie, de l'honneur, des traditions familiales, avec une intégrité comme l'on n'en voit que dans les livres. Seul, l'amour qu'il avait du jeu brisait par instants cette armature rigide dont il vivait naturellement. Il n'aurait su dire d'où lui venait ce goût qu'il estimait indigne : aucun atavisme n'aurait pu l'expliquer. Jusqu'à son entrée au sanatorium, il n'avait jamais touché aux cartes. Il avait fallu qu'un soir, s'étant fait expliquer les règles sommaires du baccarat, il comprît soudain ce que renfermaient de hasard, de puissance, les signes gravés sur du carton, et comment en eux palpitait toute la chance humaine.

Se disait-il que ces alternatives de défaite et de victoire, que d'autres ont une existence entière pour connaître, lui ne les pouvait saisir que dans l'intensité factice et brutale du jeu, qu'il n'avait pas le temps, qu'il ne lui en restait que cette épure abstraite? Ou simplement cédait-il à l'un de ces démons que

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

les plus sages portent longtemps en eux sans les connaître et qui, une fois réveillés, n'admettent pas de révolte ? Quoi qu'il en fût, malgré sa conscience qui le flétrissait et son épuisement, il jouait.

Quand Marc frappa à la chambre 76, il entendit derrière la porte un bruissement confus et quelques secondes passèrent avant qu'on lui criât d'entrer.

— Ah ! c'est vous, Oetilé, dit Stream, vous nous avez fait peur, car nous avions déjà commencé.

Et il retira de la table le manteau dont on avait caché les cartes et les jetons.

Marc s'était arrêté sur le seuil. Une odeur de tabac à laquelle il n'était plus habitué l'avait pris si violemment à la gorge qu'il regretta d'être venu. N'était-ce pas stupide de compromettre ou même de retarder sa guérison ? Mais Stream le menait vers le lit de Pierre Lemerre.

— Un novice, mais qui promet, dit-il, en montrant le jeune homme soutenu par des oreillers.

Marc serra une main brûlante et moite, remarqua la maigreur des phalanges.

— Vous connaissez Victor Louvier, je crois, reprit Stream, pressé de se remettre au jeu. Et Mme de Verneuil ? Aussi. Alors, choisissez votre place.

La table était accotée au lit du malade. Oetilé s'assit près de lui. Tandis que l'on battait les cartes, il examina d'un regard habile le visage des joueurs. C'était son premier coup de sonde.

« Avec Stream, pensa-t-il, je ne devinerai rien, il est de ma force. »

Sur les autres il mit aisément une étiquette : Lemerre, — un passionné; Victor, — un bluffeur de peu d'envergure; la femme, — une victime. Elle le lui sembla même tellement qu'il eut un geste découragé. N'aurait-on pu vraiment trouver un autre partenaire? En tout cas, il eût mieux valu jouer à quatre qu'avec elle. Dans cette lutte brève, cruelle qu'était un poker, quel élément d'intérêt pouvait offrir cette femme qui manifestement ne connaissait pas à fond les règles du jeu?

Marc ne la trouvait même pas jolie. Petite, chétive, un peu voûtée, elle avait des cheveux très blonds coupés courts par derrière et qui lui couvraient le front jusqu'aux yeux. Son visage auquel ils donnaient ainsi un caractère puéril, faisait mal à

regarder, moins par les ravages qu'y avait creusés la maladie, que par une sorte d'égarement très doux, de stupeur confuse. Elle posait sur chacun des hommes réunis autour d'elle des yeux pleins de crainte, de confiance et d'appel, comme si elle demandait qu'ils découvrissent en elle un ressort secret qu'elle n'arrivait plus à faire jouer. Ce n'est qu'ensuite qu'elle reportait son regard sur les cartes.

— J'espère que votre arrivée va changer la chance, dit Louvier à Marc. J'ai une poisse d'enfer.

Il parlait avec son assurance habituelle, certain que tout ce qui lui arrivait d'heureux ou de malheureux devait passionner les autres. Sans remarquer que les sourcils d'Oetilé se crispaient, il poursuivit :

— Tout ça vient de ce que l'on ne joue pas assez cher. Moi, j'ai l'habitude des gros coups. J'ai relancé jusqu'à cent mille balles.

— On verra bien, dit Marc brutalement. A vous de parler.

— Cent de mieux sans voir.

Stream passa. La jeune femme, d'un geste indécis, poussa un jeton sur la table.

— Plus deux cents, dit Oetilé.

Pierre Lemerre, avec un soupir, jeta ses cartes. Il lui en coûtait de renoncer au jeu, fût-ce une seconde. Automatiquement Marc nota ce regret, ainsi qu'il avait observé la maîtrise de Stream et l'hésitation de Mme de Verneuil. Maintenant son regard pesait sur les mouvements de Victor. Celui-ci ébaucha un geste de refus, mais, croisant les yeux de Marc où luisait le plus insolent défi, s'écria :

— Avec cinq cents.

Toujours indécise, Mme de Verneuil ajouta une plaque à celles qui s'accumulaient déjà.

— Plus mille, dit Marc.

Il était visible que Louvier perdait contenance, mais les yeux de Marc, toujours sur les siens, le provoquaient.

— Tenu, fit-il, bien qu'il n'eût plus assez d'argent devant lui.

— Tenu, répéta la jeune femme.

Victor prit deux cartes, Mme de Verneuil une, Marc n'en voulut pas.

« Que peut-elle bien avoir ? pensa-t-il : un brelan maquillé? Non, elle est trop simple. Deux grosses paires? Elle aurait suivi si cher avec cela? Elle en est bien capable. »

Après une longue hésitation, Louvier dit :

— Parole.

— Parole, répéta Mme de Verneuil.

« Deux grosses paires », se dit Marc et il annonça :

— Deux mille.

Victor jeta ses cartes si violemment qu'elles rebondirent jusqu'au lit de Pierre.

— Nous ne sommes pas au café, dit Marc.

Louvier voulut répliquer, mais le visage d'Oetilé lui imposa silence. Cependant Mme de Verneuil murmurait timidement :

— Je vois.

Marc abattit son jeu : une couleur.

— Est-ce que je gagne? demanda Mme de Verneuil en montrant ses cartes à Stream.

— Je le pense bien, dit l'aviateur avec respect. Quatre rois!

Sans sourciller, Oetilé poussa l'amas de jetons vers la jeune femme qui paraissait plutôt effrayée que contente de son gain.

— Bravo, Antoinette, cria Victor, bravo, ma vieille. Il n'y a de veine que pour les innocents.

Puis, s'adressant à Marc en montrant Mme de Verneuil :

— Un fin petit châssis et qui vous a bien eu, hein?

Il était visible que la victoire de la jeune femme sur Marc lui était un soulagement d'importance.

— Il me semble que vous devez mille francs dans ce coup à madame, dit Pierre Lemerre avec un peu de gêne.

— Ne vous en faites pas pour elle, nous sommes déjà en compte.

Oetilé ne dit rien, mais le pli véritablement féroce de ses lèvres fit sourire Stream.

— Si Victor n'a pas un jeu à tout emporter, cette partie lui coûtera plus d'un penny, grommela-t-il.

Il ne se trompait guère. A partir de cette minute, Oetilé s'acharna contre Louvier. La science du jeu, toutes les finesses et toutes les audaces, son contrôle absolu sur lui-même, l'avantage de ses traits indéchiffrables, il les mit en œuvre. Louvier d'abord se méfia, mais, emporté bientôt par sa vanité morbide, il voulut forcer le jeu, intimider. Quelques coups lui réussirent, ou plutôt, pour lui faire perdre complètement la tête, Marc le laissa gagner. Puis, il l'écrasa.

Étourdi par ces brusques assauts, Victor essaya de faire

revenir la chance. C'était là que l'attendait Oetilé. Il savait qu'il existe un instant fatal où un joueur malheureux, qui ne se bride pas, se livre à merci. A l'ordinaire, il n'en profitait pas, n'aimant qu'une lutte serrée. Mais, cette fois, il fut impitoyable. Les autres se désintéressaient presque de leur jeu pour suivre ce duel inégal.

— Il l'assassine, murmura Stream à l'oreille de Mme de Verneuil, qui ne comprenait pas ce qui se passait. Mais c'est du beau travail.

Pierre contemplait cette débâcle avec une fièvre où il entrait de la peur bourgeoise et une criminelle volupté. Son émotion était si forte que soudain il suffoqua.

— Ouvrez la fenêtre, murmura-t-il.

Voyant sa pâleur, Stream eut un remords.

— Il vaudrait mieux cesser, dit-il.

Les joueurs regardèrent Lemerre. Lui n'osait pas les congédier, mais il était sans force. A ce moment, une voix de femme, très claire, demanda derrière la porte :

— C'est moi, Pierre. Je peux entrer?

— Mais certainement, dit le jeune homme.

Tout le monde se leva et Louvier comprit avec désespoir que la partie était terminée. Il devait à Marc plus de dix mille francs. La jeune femme qui était entrée, alla droit au chevet de Pierre. Les hommes prirent congé d'elle. Antoinette de Verneuil la salua humblement.

En sortant, Oetilé dit à Victor :

— Je suis au numéro 32... pour notre compte.

Louvier suivit machinalement Mme de Verneuil et Stream qui se dirigeaient vers le grand escalier. Au sortir du couloir obscur, l'aviateur fut frappé du visage de Victor. Toute arrogance en avait disparu; il ne s'y étalait qu'une rage morne et basse.

— Je lui revaudrai ça, dit Louvier. Il m'a visé.

Stream, qui éprouvait pour tout le monde une bienveillance et une indifférence égales, conseilla cordialement :

— N'essayez pas, mon garçon. Vous n'êtes pas de force.

— Je le retrouverai à un autre tournant.

Prenant le pilote par le bras, Victor lui demanda d'un air détaché :

— Dites donc, vieux, vous ne pourriez pas m'avancer dix

billets. Je dois en recevoir cinquante demain de mon père, mais ça me gêne de faire attendre cet inconnu.

— Impossible, j'ai déjà de la peine à payer mon whisky et à nourrir mon automobile.

— N'en parlons plus, je m'arrangerai.

— Je pense bien, votre père est riche assez... A bientôt. Je vais au village.

Victor rejoignit Antoinette sur le palier.

— Tiens, vous avez oublié de vous regarder dans la glace, dit-elle en riant devant le vaste miroir qui reflétait leurs silhouettes.

— Vous êtes bonne, dit-il. On voit bien que vous avez gagné.

— Ah! c'est cela, mon pauvre Vic. Voulez-vous que je vous prête quelque chose?

— Mais non, mais non, dit-il si mollement qu'elle se mit à chercher dans son sac.

Il haussa les épaules et dit :

— Si vous croyez trouver ce qu'il me faut là dedans.

— Ah! c'est beaucoup...

— Vous avez bien vu ce que j'ai perdu.

— Cela, vous savez que je ne peux pas.

— Alors, inutile de faire la généreuse.

Elle le considéra un instant surprise, puis demanda avec un accablement très doux :

— Pourquoi êtes-vous si brutal?

Malgré son insolence, quelque chose qui ressemblait à de la honte se glissa en Victor.

— C'est ma façon de parler, dit-il avec un mauvais rire. Au fond, je suis un bon type. La preuve...

Il l'embrassa dans le cou. Sous ce baiser, Antoinette resta immobile et seules ses paupières battirent plus vite.

— Allons, il n'y a rien à faire, grommela Louvier, il faut que j'aille chez Madeleine.

Mme de Verneuil descendit très lentement les escaliers. En bas, des jeunes gens l'accueillirent joyeusement.

— On va boire des coktails chez l'Italien, lui dit-on. Il a de nouveaux disques, venez-vous?

Antoinette sentit qu'elle avait beaucoup de fièvre, mais se laissa entraîner.

Victor trouva Madeleine très joyeuse.

— Je viens de passer une bonne heure, dit-elle. Nous avons étudié de l'histoire avec le petit Aldo et Mme Oetilé.

Ce nom ranima la rancune de Louvier. Il eut besoin de faire mal.

— Vraiment, dit-il en ricanant, pour le temps qu'il nous reste à vivre, c'est bien la peine d'apprendre des choses éternelles !

Cette raillerie ne blessa pas la jeune fille, car elle ne mettait jamais une action ou une parole cruelle sur le compte de la dureté. Sa première réaction était de se les expliquer et, en ayant trouvé la raison, de consoler, car, pour elle, de tels mouvements ne pouvaient avoir pour source qu'une détresse quelconque.

Comme elle savait Louvier, bien qu'il fît profession de mépriser les soins, tremblant pour sa santé, elle demanda :

— Vous allez moins bien aujourd'hui?

Il y avait tant de sollicitude dans cette voix que Victor renonça à ruser. Il s'était promis pourtant d'entourer Madeleine de tendresse avant de lui parler de ses pertes. Mais chaque fois qu'il se trouvait en sa présence, il lui devenait de plus en plus difficile de mentir. Il en voulait secrètement à Madeleine de cette franchise à laquelle elle l'obligeait, car sous son maquillage d'assurance et de vantardise, il sentait, misérable et nue, son infériorité.

Se laissant tomber sur le lit de la jeune fille, il dit :

— J'ai beaucoup perdu et il faut que je paie demain au plus tard.

— Combien?

Il avoua le chiffre.

Elle demeura un instant atterrée. Sa faible poitrine soulevait plus vite la couverture.

— Et Oetilé ne peut pas attendre, demanda-t-elle; voulez-vous que j'en parle à Syngie?

— Non, non, c'est impossible, s'écria Victor, à qui le visage impitoyable de Marc était apparu.

— Et votre père?

Il hésita. Fallait-il laisser tomber ce dernier masque? Il comprit que c'était nécessaire.

— J'ai reçu, dit-il, une lettre de lui. Il ne veut plus rien

savoir. Ah! ces bien portants! Il crève d'argent et il lésine. Le...

Il allait prononcer quelque insulte, mais Madeleine l'arrêta.

— C'est que vous avez fait bien des bêtises, mon pauvre chéri.

— Vous vous mettez de son côté aussi. Il ne manquait plus que cela. Vous savez bien que si nous ne sommes pas encore mariés, c'est qu'il ne veut rien lâcher.

Il n'ajoutait pas que, pour avoir un prétexte à retarder ce mariage qui, depuis que Madeleine était gravement malade, lui faisait peur, il avait décrit son état sous les pires couleurs à ses parents. Comme elle ne répondait rien, il demanda à voix basse :

— Alors, que vais-je faire pour demain?

— Heureusement, je ne dépense pas beaucoup, dit Madeleine, avec un sourire timide. J'ai encore un peu d'argent à la banque. Vous pouvez aller le chercher demain matin.

— Vous ne me méprisez pas d'accepter? murmura hâtivement Victor. Un jour ou l'autre, nous serons mariés tout de même; alors, ce qui est à moi est à vous et réciproquement. N'est-ce pas?

— Mais oui, mais oui, ne vous tourmentez point.

Ce débat épuisait la jeune fille. Il y eut un assez long silence.

— Madeleine, ma petite Madeleine, cria tout à coup Louvier, je suis ignoble. Je salis tout. Et puis je viens d'embrasser Antoinette Verneuil.

Des plaques blêmes affadissaient encore ses joues qui avaient la couleur du papier buvard, mais des notes hystériques, profondément sincères, tremblaient dans sa voix. Madeleine, d'un mouvement égal, tiraillait les draps comme pour s'en protéger. Une buée humide était venue à ses yeux qui, à travers elle, avaient plus de lumière encore.

— C'est bien de la peine en un seul jour, dit Madeleine, sans reproche et comme s'adressant à elle-même.

Caressant de ses paumes presque transparentes les mains de Louvier, elle ajouta :

— Mais, puisque vous en avez autant que moi, n'en parlons plus. Dites-moi plutôt les gens qui étaient à votre poker.

Victor sentit dans cette question l'inapaisable curiosité des grands malades qui n'ont de contact avec le monde que par les récits qu'ils en entendent. Mais il ne voulait pas la satisfaire. Cette chambre lui était odieuse à cause de l'humiliation qu'il venait de s'y infliger. Il se leva.

— Déjà? dit Madeleine. Il y a deux jours que je ne vous ai vu.

— Le docteur m'attend pour me radiographier.

Elle le crut, soupira :

— Mais revenez vite après.

— Naturellement, répondit Victor.

Il sortit plein de haine pour elle, pour lui, pour tout l'univers. Si bien qu'en passant devant la porte de Lemerre, il dit presque tout haut :

— Encore deux saintes-nitouches qui font l'amour.

Or, s'étant assise au chevet de Pierre, Marthe Desfeuilles n'avait rien dit. Ce fut lui qui parla, répondant à l'interrogation de son regard :

— Oui, j'ai encore joué.

Elle considéra le visage défait, les joues plus creuses et les yeux, tout à l'heure si brillants, qui n'étaient plus que deux gouttes d'eau morte. Elle dit avec découragement :

— Vous ne voulez donc pas guérir?

Il était si faible qu'il ne put montrer sa désolation que par un haussement des sourcils. Certes, il désirait la santé avidement ; toute sa jeunesse aspirait à vivre et il savait que s'il sortait de ce lit de faiblesse et de fièvre, sa vie serait droite et noble comme une route d'Ile de France escortée de peupliers. Mais que faire contre cette angoisse délirante, invincible, qui brisait en lui toute volonté lorsque le démon du hasard le tenait?

Marthe comprit toute l'impuissance que ce léger mouvement avouait et se révolta. Un pli dur vint couper son front qu'elle avait blanc et poli. Les détails de la pièce auxquels jusque-là elle n'avait pas voulu prêter attention, la frappèrent : la cendre répandue sur le lit, les bouts de cigarettes traînant partout, le tapis de la table tiré jusqu'à toucher le plancher, les cartes et les jetons mélangés, tout ce désordre de corps de garde qui blessait profondément son besoin de règle.

Sans dire un mot, elle se mit à ranger la chambre.

Pierre avait fermé les yeux, mais chaque pas que faisait la jeune femme retentissait profondément en lui. Il souffrait de cette muette réprobation, d'autant plus que tous les reproches que pouvait lui adresser Marthe, il se les faisait, décuplés, lui-même. Leur dégoût ne pouvait avoir de nuances différentes,

car il suffisait de les regarder pour les sentir composés d'une matière identique.

Élevés selon les mêmes lois par des familles qui se connaissaient depuis leur enfance, nourris du même sang prudent, ils avaient traversé une époque trouble entre toutes, sans que rien n'eût altéré les vertus léguées à eux par une lignée de gens de robe et de légistes. Ils avaient la même mesure dans les gestes, la même assurance dans la voix. La rigueur de leur éducation les avait débarrassés des désirs dangereux et du doute. Ils connaissaient leurs devoirs, ceux des autres, les limites de la pitié et de l'amour, leurs ancêtres leur ayant transmis, en même temps qu'une fortune matérielle, un héritage de jugements et d'admirations sans appel.

Qu'importait que Pierre eût dix-neuf ans et que Marthe, un peu plus vieille, fût plus valide que lui, qu'elle fût mariée et mère. L'âge, la santé, les conditions sociales, ne pouvaient apporter de changements notables à des êtres tenus dans un moule strict et munis avant leur naissance d'un viatique indestructible amassé par des générations.

Aussi toutes les pensées que remuait la jeune femme en mettant de l'ordre dans la pièce, elles passaient également sous le front brûlant de Lemerre.

— Marthe, dit-il, quand elle eut terminé, je vous donne ma parole de ne plus jouer d'ici deux mois.

Elle fut sensible à cette promesse, mais la restriction qu'elle contenait l'empêcha d'être apaisée complètement.

— Voyez à quelle compagnie votre passion vous oblige, dit-elle : un alcoolique, un garçon sans scrupule ni délicatesse, une femme que tous les hommes se croient le droit de tripoter.

La bizarre reconnaissance qu'il portait à ses camarades de jeu poussa Pierre à les défendre. Il choisit le pilote anglais comme le plus aisé à justifier.

— Vous êtes sévère pour Stream, dit-il, vous savez bien qu'il a abattu sept avions et qu'on doit lui passer beaucoup pour cela.

Il parlait avec sincérité, étant de ces adolescents, qui, trop jeunes pour la guerre, mettaient encore sur un haut piédestal ceux qui s'y étaient distingués. Marthe partageait ce sentiment.

— C'est vrai pour Stream, dit-elle, mais l'autre, Louvier! Et cette malheureuse!

Sa sévérité n'avait rien de la pruderie, elle lui était naturelle

comme le charme sérieux de son visage régulier, comme ses cheveux qu'elle portait longs et enroulés en calmes tresses brunes. Elle poursuivit :

— Je sais qu'elle a dû quitter un mari brutal, on dit qu'elle a aimé follement un homme qui s'est tué dans un accident, qu'elle se croit condamnée et qu'elle brûle sa vie. Mais quand on porte un beau nom, on ne le salit pas. Et cette manière de se coiffer !

D'une autre que de son amie, Pierre eût pu croire à de la jalousie, car chaque fois qu'il leur arrivait de parler d'Antoinette de Verneuil, c'était le même emportement, mais il était trop d'accord avec Marthe pour concevoir un tel soupçon. Il ne répliqua point, pressé de s'évader de cette atmosphère douteuse qui n'était pas la sienne. Marthe en sentait également le besoin.

— Vous trop êtes fatigué pour parler, dit-elle. Voulez-vous que je vous lise quelque chose ?

— Oh ! oui, ceci, tenez.

Elle prit un tome des *Essais* de Montaigne, et demanda :

— A quelle page ?

— Où vous voudrez.

Elle lisait d'une voix juste, paisible. Elle ne goûtait guère le vieux texte magnifique, mais elle aimait voir sur les traits détendus de Pierre une sérénité toute spirituelle. En outre, elle était de celles qui estiment que, pour les choses de l'intelligence, les hommes ne doivent aux femmes aucune explication.

Un grand calme était sur cette chambre.

Cependant Stream avait rapidement gagné le village. Il y allait sans but, mais quand il passa devant le grand cabaret où le gaz brûlait, il sut qu'il venait boire.

Ce n'était pourtant pas son heure habituelle. A l'ordinaire il se gorgeait d'alcool le matin pour pouvoir entamer la journée, et le soir pour que vînt le sommeil. Mais la partie de poker l'avait énervé. Non qu'il fût sensible aux cartes. Il jouait depuis trop longtemps et trop bien pour qu'elles pussent l'émouvoir fortement. Mais l'espèce de chasse qu'Oetilé avait donnée à Louvier, avait mis en branle chez lui d'obscures réminiscences.

Un passé encore proche de violence, d'ardeur à donner la mort, se trouvait réveillé. Comme il ne réfléchissait guère et qu'il vivait végétalement de la minute présente, il ne pouvait

définir quel malaise l'avait poussé une fois de plus vers ce cabaret douteux.

— Pourquoi diable suis-je encore là? grommela-t-il en s'asseyant. Changer mon Johnny Walker contre leur drogue!

Il ne comprenait pas que ces tables avec leur toile cirée, ces banquettes de bois blanc, la figure de la femme au comptoir, lui en rappelaient d'autres, au front, et des camarades et tant de choses qu'il ne pouvait discerner en lui. Il venait là comme un animal malade revient vers le soleil.

On connaissait ses goûts dans cet endroit. On l'y aimait comme dans tout le village pour sa simplicité, sa largesse et la forme sympathique de son immense corps. La patronne lui apporta en souriant son breuvage accoutumé : du cognac pour les trois quarts du verre, de l'eau de seltz pour un quart, de la glace. Avec méthode et patience, il avait enseigné le dosage exact jusqu'à ce qu'il fût satisfait. On plaisantait sa manie, mais elle inspirait de la considération comme un rite.

— Eh bien! ça va, monsieur Stream, la santé? demanda la patronne. Voilà quelque temps qu'on ne vous a plus vu. Le temps pourtant était beau.

Le pilote répondit avec sa politesse ordinaire :

— Réellement, madame, je ne sais plus. Le docteur m'a tenu couché, mais je ne me sentais pas plus mal.

Il oubliait que, pour maintenir l'égalité de son climat intérieur, il avait pendant les heures de fièvre doublé sa ration de whisky. La patronne hocha la tête. C'était la quatrième année qu'elle le voyait revenir. Il s'en allait chaque fois à peu près guéri, mais quelques mois de vie nocturne le renvoyaient au sanatorium. Sans doute la pratique des sports violents lui avait façonné un corps qui tenait ferme, mais à chaque hiver la bonne femme le voyait céder davantage.

— Vous êtes mon meilleur client, monsieur Stream, dit-elle. Eh bien! si j'étais sûre que vous ne boiriez pas ailleurs, je refuserais de vous servir. Ça ne peut pas vous mener à bien. Et quand je vous le dis, c'est vrai. J'ai l'œil meilleur que bien des médecins.

Elle ne se vantait pas, elle avait vu arriver les premiers malades aux Aiguilles Bleues, et son regard de paysanne, habituée à soigner plantes et bêtes, avait acquis pour les malades une divination à peu près infaillible.

Stream le savait et conçut de ses paroles un mauvais augure, car, malgré son absence de nerfs, il était superstitieux. Par courtoisie, il ne montra rien du coup qu'il avait reçu, mais, comme il fallait le combattre, demanda un second mélange.

Il buvait avec une régularité d'horloge. Entre chacune de ses gorgées coulait le même nombre de secondes, et il avait, pour lever et abaisser son verre, les gestes patients avec lesquels les fumeurs d'opium préparent leurs pipes.

La porte s'ouvrit doucement.

— Salut, monsieur Hallier, dit la patronne.

Sans répondre, l'homme alla d'un pas traînant s'asseoir dans le fond de la salle. Son corps s'écrasa, veule, sur la banquette. Stream reconnut le *procureur*. Ils se saluèrent d'un bref mouvement de tête. Bien qu'ils ne se fussent jamais parlé, ils s'étaient vus souvent. Que de fois cette même pièce les avait accueillis tous deux!

— Mon vin rouge, dit Hallier de sa voix sourde.

Autant la façon de boire de Stream était ordonnée, autant le cordonnier montrait d'avidité. Sa main tremblait, tandis qu'il portait le liquide épais à sa bouche et sa gorge avait des pulsations spasmodiques.

Ils ne se regardaient point. Chacun poursuivait avec ténacité sa paix toxique. Depuis longtemps ils n'étaient plus capables d'être ivres ni l'un ni l'autre, de cette ivresse du moins qui se voit. Ils recherchaient seulement la fermentation profonde de l'alcool et qu'il transformât leur monde intérieur.

A cette heure, ils étaient seuls dans la salle. Une lumière économe tremblait sur le carrelage sombre. Au comptoir tricotait la patronne. De temps en temps, un chat roux traversait la pièce. Son pas muet le portait dans la pénombre comme un fantôme.

Le cordonnier, en qui montait une lucide torpeur, pensa à Baudelaire. Pour mieux écouter la voix des strophes qui bruissaient en lui, il s'accouda, les mains bouchant ses oreilles. Quand leur chant se tut, il commanda une autre bouteille. Alors lui vinrent des souvenirs du lycée, de la maison paternelle, et puis des livres, des livres, des livres. Par armoires pleines. Il avait le droit de choisir ceux qu'il préférait, de les emporter. Quelque part, au soleil, propre et riche, il les ouvrait.

Pour Stream, c'étaient d'autres images. L'escadrille, le terrain

et la chasse, là-haut, dans le ciel intrépide. D'un geste à peine sensible, il caressa la proue des avions, l'aube, sa mitrailleuse, le vent, frère des hélices. Des figures joyeuses de camarades se montrèrent, le casque au front. Il s'envolait. Il était de nouveau seul maître à bord avec le hasard.

Le chat glissait comme une fumée rousse. Parfois, la patronne jetait un regard sur les deux hommes silencieux.

Dehors, la nuit était captive des montagnes.

Quand Stream sortit du cabaret, il se dirigea vers le hangar où était enfermée sa voiture.

— De l'air, de l'air, murmurait-il, car la seule manifestation de son ivresse était qu'il se parlait à voix basse.

Il croisait Thérèse.

— Je viens de chez le coiffeur, dit-elle tristement, je voulais porter des bonbons à sa femme. On ne m'a pas laissé monter.

— Il faut balayer ces pénibles choses. Venez faire une course en auto.

— Volontiers, j'en ai besoin.

La voiture de Stream n'était pas des plus puissantes, mais il savait la pousser à la limite de sa vitesse. Ce soir-là, il effraya Thérèse qui, pourtant, était souvent sortie avec lui.

Bien qu'il courbât sur le volant son corps mince et long, il dépassait de toute la tête le pare-brise. Il semblait ainsi précipiter encore la course démente. Sous l'œil dévorant des phares, la neige étincelait. Des arbres, des ravins, des maisons, des hommes... Les virages étaient des acrobaties mortelles.

— *Looping the loop!* criait Stream avec un rire délirant, chaque fois qu'il évitait d'un fil les rochers abrupts postés aux tournants.

Un vent glacé l'attaquait au visage. Il le défiait et, pensant aux autres, ceux des hauteurs libres, du plein ciel, lui offrait sa poitrine. Le bruit du moteur lui paraissait chétif auprès du grondement des avions, qui fait un silence plus profond que celui de la solitude.

La lune se leva sur un saisissant paysage. De grandes ombres marquaient la place des monts. Dans les trouées se creusaient de clairs abîmes. Les phares allongeaient sur les pierres des traits de feu. Et tout passait, dansait, flottait comme dans un vertige.

Parfois, Stream penchait vers Thérèse l'écume de ses cheveux et criait, oubliant toute autre langue que celle dont il avait été nourri.

— *That's a ride.*

Soudain la voiture patina, mais un coup de volant et de freins conjugués, l'arrêta au bord d'une crevasse béante.

— Je n'ai plus la main, murmura Stream, il faut rentrer.

Thérèse le vit porter un mouchoir à ses lèvres.

Comme si, désormais, il n'était plus sûr de lui, le pilote remonta la côte avec une prudence extrême et la jeune femme ne fut au *Pelvoux* qu'à l'heure du dîner.

Son premier mouvement fut de voir Marc. Elle ne le put trouver nulle part. Désemparée, étourdie, elle erra du hall au jardin d'hiver, ne s'arrêtant pas aux groupes, l'œil aux aguets, espérant toujours voir apparaître la silhouette qui lui était nécessaire.

Depuis qu'elle aimait Oetilé, tout était modifié dans ses rapports avec les gens et les choses. Avec lui tout paraissait plus neuf, plus beau, sans lui, décoloré. Elle assistait à cette déperdition d'intérêt pour tout ce qui ne touchait pas Marc avec effroi et ravissement, car si elle redoutait de se voir entièrement dépendante, elle puisait dans cette soumission le plus secret de son bonheur. Mais cette nuit, elle ne pouvait regagner sa chambre sans parler à Marc. Pour qu'elle pût aborder le sommeil sans angoisse, il lui fallait emporter la certitude qu'Oetilé, lui aussi, avait besoin d'elle.

Aussi, quand Marc rentra chez lui, trouva-t-il Thérèse qui l'attendait. Il se laissa embrasser par elle, puis alla s'étendre tout vêtu sur le lit. Elle voulut s'asseoir près de lui, mais il recula brusquement pour laisser un espace vide entre leurs deux corps. S'efforçant de ne pas remarquer ce que ce mouvement révélait de mauvaise humeur, la jeune femme demanda avec tendresse :

— Tu es fatigué, mon chéri ?

— Pas le moins du monde.

— Tu n'as pas eu de chance au poker ?

— Au contraire.

— Je t'ai cherché partout, je ne t'ai pas vu dans la salle à manger.

— J'ai dîné avec ma belle-sœur.

A mesure qu'il répondait ainsi, Thérèse perdait pied. Elle sentait un vide affreux s'établir en elle. Extrême en tous ses sentiments, elle croyait que Marc ne l'aimait plus. Sinon, pourquoi tant de dureté ou d'indifférence? Pourquoi cette face close, ces yeux qui se posaient sur elle, sans la voir, comme si elle n'existait pas ?

Elle eût voulu lutter, questionner, arracher à Marc le secret de sa froideur. Mais une telle peine lui nouait la gorge qu'elle ne le pouvait pas. Comme son chagrin lui faisait un visage serré, inerte, Oetilé crut qu'elle voulait lui tenir tête. Un bref sourire montra son assurance d'être le plus fort. Il croisa ses mains sous la nuque et, immobile, attendit.

Il ne se demandait pas les raisons de la colère qui, en face de Thérèse, l'avait soudain saisi. Depuis qu'ils s'étaient quittés dans le hall, il n'avait guère songé à elle. Le jeu d'abord, des papiers reçus de Paris qu'il avait dû examiner, enfin une conversation avec Syngie dont une lettre de son frère avait fourni la matière, avaient tenu son esprit en alerte. Sans doute une sourde irritation avait relié comme une trame subtile ces occupations diverses. Elle s'était révélée dans l'acharnement qu'il avait mis à traquer Louvier, dans la nervosité des signatures qu'il avait apposées, mais ce que ses muscles avaient trahi, lui n'en savait rien.

Pourquoi la présence de la jeune femme lui avait-elle inspiré cette contraction brutale où il reconnaissait la forme la plus tendue de sa colère ? Pourquoi maintenant considérait-il Thérèse avec la délectation d'une vengeance qui allait s'assouvir? Une question balbutiée par elle et surtout sa propre réponse lui firent entrevoir ce qu'il lui reprochait.

— Tu ne demandes pas ce que j'ai fait ce soir, dit-elle.

— Tu n'as pas jugé bon de m'en avertir. Je ne suis pas curieux.

Maintenant il savait. Il en voulait à la jeune femme d'avoir pu se passer de lui pendant plusieurs heures. Déjà, au moment de la quitter, il avait éprouvé une surprise irritée. Il n'y avait point fait attention alors, mais elle venait du peu d'insistance que, à son gré, Thérèse avait montré à le retenir. Certes, il n'eût point cédé à des prières plus pressantes, mais inconsciemment il les attendait, les désirait.

A la table de poker, il s'était assis avec ce ferment obscur

de rancune. Il l'avait porté toute la soirée durant et à mesure que le temps passait, l'imperceptible noyau gonflait en lui. Maintenant le fruit amer éclatait.

Ce n'était pas chez Marc un signe d'amour, mais d'orgueil, de son orgueil si fort, qui, dans ses relations avec les femmes, atteignait au paroxysme. Il les dédaignait trop pour ne pas se sentir blessé d'une marque d'oubli ou de négligence. En outre, s'il redoutait l'excessif attachement que lui montrait Thérèse, il s'était, peu à peu et sans s'en apercevoir, habitué à compter sur lui comme sur une chose due.

Tout cela perçait dans sa voix, dans son attitude. Plus habile, la jeune femme aurait su l'apaiser rapidement, mais elle l'aimait trop pour deviner qu'il lui demandait seulement ce qu'elle brûlait de lui donner : un redoublement de soumission. Elle essaya d'expliquer, de montrer qu'elle avait raison et Marc ne s'en raidit que davantage.

— Écoute, dit-elle, si je ne suis pas venue plus tôt, c'est d'abord que je croyais te gêner, et puis Stream m'a emmenée trop loin en voiture.

Oetilé se recueillit un instant pour ne rien laisser paraître du coup que lui avaient porté ces paroles. Ainsi, c'était pour un autre homme que Thérèse n'était pas rentrée.

— Je ne te demande aucune explication, répliqua-t-il froidement. Mais puisque tu crois devoir m'en fournir, je te dirai que Stream est toujours dans le hall à cette heure et que je ne vois pas pourquoi tu es ici.

— Tu es jaloux ?

Il y avait beaucoup de désarroi dans ce cri, mais aussi une inconsciente joie. Marc aussitôt s'appliqua à la détruire.

— Jaloux ? dit-il, comme étonné. De toi ? Non.

Il était si maître de lui que son accent était sincère. Or jaloux il l'était cruellement, beaucoup moins par tendresse que par despotisme. Mais quelle que fût la nuance de ce sentiment, il le rendait plus vulnérable que d'autres, car, jusqu'aux plaisirs les plus innocents, rien n'échappait à son contrôle. Tout ce qui, en dehors de lui, procurait quelque joie à une âme qu'il croyait régir, lui faisait mal. Il se rendait compte de cette faiblesse et mettait toute sa volonté à ne la point laisser transparaître.

Thérèse fut la dupe de cette dissimulation forcenée. Elle la

toucha aux sources les plus vives de la foi qu'elle avait vouée à Marc; humiliée, sentant l'approche des larmes, elle s'écria :

— Alors, pourquoi me tortures-tu? J'ai simplement voulu me distraire.

— De quoi?

Cette fois elle eut une révolte.

— Mais de ton abandon. Tu ne vois donc pas que je ne respire que lorsque tu es là, que cette promenade que tu m'avais promise, j'en vivais depuis le matin.

Il sentit qu'elle disait la vérité, qu'elle souffrait. Mais ce n'était pas assez. Son orgueil, pour l'atteinte qu'il avait reçue, exigeait d'elle encore plus d'abaissement.

— Tu ne m'as pourtant pas beaucoup retenu de jouer, dit-il.

— C'est que j'ai peur de te déplaire. Je veux que tu te sentes libre, je t'aime trop.

Elle tendait vers lui un visage suppliant où tremblait une grande bouche fraîche. Son parfum emplissait la chambre. Comme Thérèse s'avouait très humble, Marc sentit fondre sa rancune.

A deux heures de l'après-midi, comme un couvercle ouaté, sur le *Pelvoux* le silence tombe. La cure commence qui porte son nom.

Aux balcons, les grands stores sont baissés. Ils protègent contre le vent, la neige, le soleil et les sons. Sur leurs lits, les malades s'allongent immobiles. Ni livres ni jeux. Il faut que le corps et l'esprit, livrés à eux-mêmes, connaissent l'absolu repos.

Ils sont tous là, parallèlement alignés, comme pour une étrange revue que passe un chef invisible et sévère.

Pas un bruit dans les corridors. Il est interdit de passer sur le terre-plein qui borde le bâtiment. Dans le village même les gens évitent de sortir.

Alors, tandis que s'endorment les agitations, un regard intérieur s'ouvre sur les malades. Les plus frivoles n'y peuvent échapper. Du recueillement auquel chaque jour les oblige la cure, naissent des pensées vagues et sourdes. Le corps engourdi communique à l'esprit une torpeur féconde. Tout ce qui l'encombrait dans les heures passagères, les vanités, les fièvres mesquines, — tout se décante, s'apaise,

Des nuages flottent. De lourds choucas s'abattent sur la neige.

Comment ne pas saisir l'essentiel des choses? Les règles profondes de la vie s'imposent aux cœurs dont la cadence jamais ne fut aussi égale. Jamais non plus on ne la peut saisir aussi distinctement que dans cette maison muette. Douce et vaillante mécanique, elle mène son labeur fidèle. Les malades écoutent sa leçon.

Ils écoutent bien d'autres voix encore que l'on ne peut entendre qu'à ces heures. Souvent, au cours de la journée, ils essaient d'en faire revenir l'écho. En vain. Ces voix se nourrissent du silence des montagnes qui, par miracle, étend son bienfait jusqu'à la demeure des hommes fragiles, lorsqu'ils se taisent. Que disent-elles? Nul de ceux qui ont perçu leur murmure ne saurait le répéter. Mais, peu à peu, de jour en jour, elles se font mieux comprendre. Qui leur prête l'oreille n'est plus, pour la vie, le même. Or personne, homme ou femme, par de longs après-midis de printemps ou d'hiver, d'automne ou d'été, n'a reposé en silence son corps épuisé, face aux neiges et au ciel, sans les accueillir.

Beaucoup ignorent cette secrète influence. Certains la pressentent. Qu'importe! Chaque jour ils approchent de leur être le plus profond la conque immense que creusent, entre les montagnes, l'air pur et le soleil. Elle vibre et dépose en eux une résonnance qui ne mourra plus, comme le fait la mer pour ses coquillages.

Mais voici que les choucas et les moineaux s'envolent. Il est quatre heures, la trêve est terminée. Aussitôt, comme une revanche, éclatent les phonographes. Ils sont innombrables. Chacun moud un disque différent. Les voix nasillardes remplacent les autres. La vie reprend.

IX

— Éteignez vite... éteignez... demanda Madeleine avec une impatience ravie.

Syngie tourna le commutateur et pendant une seconde le seul point lumineux dans la pièce fut la flamme de l'allumette que tenait Mlle Alice.

Puis, une à une, les petites bougies allongèrent leurs lan-

guettes jaunes, les boules d'argent reluirent comme de mystérieux trésors. Un conte de fée jaillit de chaque verroterie et les cheveux d'ange, les noix aux écorces d'or balancèrent la magie des fables de l'enfance.

— Quel bel arbre de Noël! murmura Madeleine.

Ses yeux large ouverts demeuraient invisibles. Dans la pénombre on n'apercevait distinctement que la masse de ses cheveux, la blouse de l'infirmière et la grande branche joyeuse. La jeune fille pria :

— Voulez-vous me relever, Mlle Alice, pour mieux voir.

L'infirmière s'approcha du lit et, tandis qu'elle redressait les oreillers, Madeleine lui serra doucement le poignet.

— C'est vous qui avez pensé à tout cela, dit-elle. Oui, oui, je le sais. Syngie vous a livrée. Comme c'est gentil et touchant de votre part!

Mlle Alice ne savait pas recevoir les remerciements et ne connaissait pas les effusions. Dans le pays glacé qui était le sien, les femmes agissaient sans paroles, en hommes.

— Allons, allons, ne vous agitez pas tant, dit-elle. Le docteur n'a permis l'arbre qu'à cette condition.

— C'est vrai, approuva Syngie, vous êtes un peu fatiguée en ce moment, calmez-vous.

Elle vint soutenir Madeleine. A travers le châle qui couvrait les épaules, elle sentait la maigreur, la brûlure du corps. La jeune fille demanda encore :

— Victor viendra, n'est-ce pas?

— Sûrement, il l'a promis, dit l'infirmière.

Madeleine se tut. Les trois femmes en silence contemplèrent le petit arbre dont les aiguilles grésillaient parfois.

Syngie se demandait à quoi songeait Mlle Alice, toute droite, toute blanche, qui surveillait avec application le feu des bougies. Était-ce aux fjords, aux légendes qui sont pâles et belles comme eux? Était-ce aux malades, à qui, au long d'années toutes pareilles, elle avait de ses mains adroites dressé d'autres arbres de Noël? Combien de morts venaient-ils en ronde autour de sa blouse et voyait-elle des âmes dans les flammes tremblantes qu'elle entretenait?

Quelle tristesse que cette chambre avec sa fête pour enfant malade, avec une infirmière comme invitée! Syngie, brusquement, se pencha vers Madeleine, comme prise en faute. Elle eut

peur que sa mélancolie ne gagnât la jeune fille. Mais la tendresse avec laquelle celle-ci lui caressa la main et le rythme adouci de son cœur la rassurèrent. Une joie entière, intacte, habitait Madeleine. La solitude et la faiblesse avaient renouvelé, vivifié en elle les sources de l'exaltation et cette tache embrasée dans le fond de la chambre lui donnait un miraculeux plaisir.

Combien légères, chaudes, étaient les pointes vives des bougies! Quels jeux délicats sur l'or, l'argent et les fils glacés!

Louvier, comme il le faisait toujours, entra brusquement sans frapper. Le vent de la porte souffla les lumignons.

— Qu'est-ce que vous fricotez ici? s'écria-t-il. Ah! oui, pardon, j'y suis.

Il fit de la lumière.

— Vous ne trouvez pas qu'on y voit mieux qu'avec vos chandelles?

— Oh! Victor, quel dommage! dit Madeleine, c'était si beau! Voulez-vous qu'on rallume?

— Je vous remercie, très peu pour moi, j'ai passé l'âge.

Madeleine détourna les yeux de son arbre de Noël : c'était une branche de sapin plantée sur un support usé et paré de colifichets sans éclat.

— Regardez plutôt mon smoking, reprit Louvier. Un nouveau. De Londres. Joli vernis, hein?

— Il faut que j'aille m'habiller, dit Syngie. Vous m'excusez, Madeleine, je remonterai vous voir avant de me coucher.

— Si je ne me trompe, nous dînons ensemble, chère madame, déclara Louvier. A la table de Thérèse Géranne.

— Oui.

— On s'amusera, soyez tranquille.

— Vous me raconterez tout en détail, n'est-ce pas, chérie, demanda Madeleine. Lui ne sait pas.

Syngie n'avait accepté que malgré elle ce dîner de Saint-Sylvestre. Sans Marc, elle eût trouvé quelque prétexte. Timide, renfermée, elle échappait à l'atmosphère de fête puérile qui, à la fin de chaque année, s'emparait du *Pelvoux*. C'était une attente fiévreuse à laquelle chacun participait. Pour les malades, dans la vie monotone desquels toute apparence de nouveauté résonnait comme sur un disque de métal, la permission de se coucher à onze heures, l'occasion de s'habiller, l'espoir d'ils ne savaient quelles réjouissances, marquaient ce soir d'un sceau

magnifique. Oetilé lui-même, bien qu'un mois ne se fût pas écoulé depuis son arrivée, n'avait pu se soustraire à cette contagion.

— Vous devenez un vrai malade, lui avait dit Syngie, lorsqu'il lui avait fait part de l'invitation de Thérèse; mais il avait eu pour la prier un sourire si confus sur son dur visage qu'elle n'avait pas voulu refuser.

Elle mit une robe très unie aux manches longues, mais dont la simplicité donnait plus de prix à ses poignets étroits, à son cou qui semblait une ciselure d'ambre. Malgré l'ennui qu'elle avait à descendre, Syngie sourit à sa jeunesse.

Lorsqu'elle fut dans le corridor, une voix timide l'accueillit.

— Que vous êtes jolie, madame!

— Bonsoir, Michelle, pourquoi n'êtes-vous pas entrée?

— Je ne voulais pas vous gêner.

C'était presque une petite fille. Quelques jours auparavant, passant dans le hall, Syngie l'avait aperçue, seule, dans un coin, debout et n'osant s'asseoir. D'immenses yeux noirs rachetaient les trous du visage, le nez un peu aplati, une bouche trop grande et deux plaques rouges feu qui attisaient ses pommettes saillantes. Elle venait d'arriver, sans parents, sans personne qui l'accompagnât, et promenait un regard craintif sur tous ces inconnus.

Syngie la prit en pitié. Depuis, elle avait obtenu d'Oetilé que Michelle dinât le soir du Nouvel An avec eux.

— On n'attendait que vous, leur cria Louvier, qui, à force de gestes et de voix, semblait l'ordonnateur de la soirée. Allons-y! J'ai déjà soif.

— Laissez-nous finir nos cocktails en paix, dit Mme de Verneuil.

Elle portait une robe très ouverte qui laissait voir un dos très maigre, mais on regardait surtout ses seins presque découverts et d'une douce perfection. Près d'Antoinette, Thérèse, les bras et les épaules nues, était belle.

— Je vous présente mon amie Michelle, dit Syngie.

La petite salua gauchement. Sa sauvagerie déplut à Marc, et il pensa qu'il avait eu tort de permettre que l'on s'embarrassât de cette enfant. Mais il était trop tard pour changer quoi que ce fût et tous se dirigèrent vers le restaurant.

Il y régnait un air de vraie fête. Des guirlandes de feuil-

lage suspendaient leurs entrelacs au plafond. De gros bouquets ornaient toutes les tables et sur les nappes l'on voyait des coiffures de papier peint et des pétards.

— Montmartre ! cria Louvier, qui forçait sa voix pour dominer la rumeur de la salle, ne pouvant admettre que son entrée passât inaperçue.

Une excitation forcenée le possédait, réplique grossie de celle qui déjà flottait sur la pièce. De toutes parts montaient des cris, des rires. On s'était groupé par grandes tables, au gré des sympathies, et, voulant pour une fois oublier l'impérieuse prudence qui les réunissait là, les malades ne ménageaient pas leurs forces. Sur une estrade, l'orchestre leur donnait le ton par des airs furieusement syncopés. Une gaîté de pensionnaires délivrés des surveillants marquait les visages.

— *Good Lord!* dit Stream à Thérèse, nous dînons au champagne. Merci, madame.

— C'est à votre intention. Vous m'avez dit que c'était votre boisson de régime.

Ils s'assirent. Thérèse avait à sa droite Oetilé, le pilote à sa gauche. A l'autre bout de la table, se trouvaient Antoinette et Louvier. Syngie avait tenu à ce que Michelle fût entre elle et Victor. La conversation s'engagea insignifiante, mais volontairement joyeuse. Ce soir ne permettait pas d'autres sentiments, et les sourires ne quittaient point les visages, si bien qu'on les eût dits peints à même les lèvres.

Louvier parlait beaucoup, très fort. Son entrain grossier, s'il ne communiquait pas une gaîté véritable, étourdissait comme un alcool brutal. Il fallait faire effort pour le suivre, mais cet effort même tendait les nerfs, les forçait à une excitation nécessaire, sans laquelle le bruit de la salle eût été une insupportable fatigue.

Aux autres tables se déroulait un rythme pareil. Le sentiment de fête qu'avaient donné à tous le restaurant paré, la musique vive, se dissipait en quelques minutes. Pour le soutenir, et surtout pour ne pas décevoir l'attente d'une semaine, les malades fouettaient leur sensibilité d'une animation factice. On faisait éclater des pétards. Aussitôt s'élevaient des rires et des cris trop aigus. On passait les mêmes plaisanteries de groupe en groupe. Bientôt, on s'affubla de chapeaux coloriés.

Près de Thérèse, ce fut Stream qui s'en coiffa le premier.

Il avait ce culte sérieux de la fête qui est celui de sa race. Il faisait ce qui devait se faire à cette occasion, mais sans rire. Peu loquace à l'ordinaire, la boisson le rendait tout à fait taciturne. Or, il n'avait fait que remplir et vider son verre. Soudain, au milieu du tumulte, il se mit à chanter une ballade de marins anglais. Il se fit un silence. Cette chanson avait l'odeur du brouillard sur les docks, la plainte des sirènes au départ. Elle était pleine de longs adieux monotones.

— Ce n'est pas encore ça qui nous fera spécialement rigoler, dit Victor quand Stream eut fini. Mais pour la bonne volonté un ban! Un!

Il s'était levé, un peu ivre et commandait la cadence. Toute la salle, heureuse de trouver une occasion de cristalliser son désir de bruit, l'accompagna.

A une table voisine, un jeune homme se dressa.

— Un autre ban, cria-t-il, pour notre charmant vétéran, M. Arnon, qui fête sa vingt-cinquième Saint-Sylvestre au *Pelvoux*.

Les regards se portèrent vers un petit homme sans âge, au visage très fin, qui, la tête penchée sur l'épaule gauche, suivait avec calme toute cette agitation. Après une jeunesse vivante, passionnée, il avait, aux Aiguilles Bleues, passé un quart de siècle. On ne savait pas s'il était guéri, il l'ignorait lui-même. Mais ce qui pour les autres était une captivité, lui, en avait fait un univers. Des lectures, des œuvres charitables occupaient son temps. Pour le reste, plein de reconnaissance pour l'endroit qui avait assuré son salut, il regardait couler les années et les hommes avec curiosité, malice, bonhomie et sérénité.

On l'applaudit furieusement. Seul, Marc resta immobile. Cet homme, exemple vivant d'un destin si réduit, et qui s'en montrait satisfait, lui faisait peur.

— Buvons, dit-il.

— C'est vrai, renchérit Victor, nous nous conduisons honteusement.

Il remplit à pleins bords le verre d'Antoinette et le porta aux lèvres de la jeune femme, tandis que, de sa main libre, il lui caressait furtivement la nuque. Syngie, qui surprit ce geste, pensa à Madeleine. Toute la surexcitation qui, quoi qu'elle en eût, l'avait également gagnée, tomba net et la frénésie forcée qui l'entourait lui fut soudain risible et douloureuse.

Lucide, elle, découvrit facilement sous le masque d'un faux plaisir la quête avide, maladive, d'une gaîté qui ne venait point. Tous l'appelaient et, ne la voyant pas surgir, remettaient de minute en minute son apparition. A chaque plat desservi, il restait moins de chances. Qu'attendaient-ils? Ils n'auraient pu l'expliquer, mais à coup sûr quelque chose de clair, de sonore, plein de feu et de grelots devait les récompenser d'une si longue espérance.

Seule, Michelle savourait pleinement sa joie. Sa bouche entr'ouverte, ses joues plus vives, la livraient toute fraîche. Si elle n'avait point parlé de tout le repas, ce n'était plus par timidité, mais à cause d'une trop forte abondance d'impressions, qui faisait plus sombres encore ses immenses yeux. Syngie, inquiète de cette exaltation, lui demanda :

— Vous ne vous sentez pas fatiguée?

— Non, non, dit Michelle, et elle se détourna pour suivre un nouveau spectacle. On danse, regardez.

En effet, bien que ce divertissement fût sévèrement proscrit, des couples se liaient.

— Venez, Toinon, s'écria Louvier; et il souleva Mme de Verneuil de son siège.

A cet instant, l'orchestre s'arrêta net au milieu d'un fox-trott, et l'on entendit la voix fluette de M. Arnon qui disait :

— La main du docteur.

— Voilà qui ne va pas mieux, fit Louvier. Heureusement qu'on s'amusera plus au jardin d'hiver.

Il traduisait l'impatience de tous et l'espoir tenace qu'ils avaient de saisir le brillant oiseau de fête qui leur échappait sans cesse. D'ailleurs ne leur avait-on pas promis qu'ils entendraient une chanteuse vers la fin de la soirée? C'était là sûrement que la gaîté les surprendrait. La perspective permit d'attendre sans trop de hâte.

Certains donnaient les numéros de leur chambre comme point de ralliement lorsque tout serait fini, et leur murmure semblait promettre de mystérieuses délices. D'autres se faisaient servir des liqueurs fortes, profitant de la seule soirée de l'année où ce fût permis.

Louvier entraîna Antoinette à l'abri d'un palmier planté dans une immense caisse verte. Là, furieusement, il l'embrassa. Elle se laissait faire. Nul n'aurait pu discerner si c'était

par plaisir ou mortelle lassitude. Comme on éteignait les lustres, Victor hésita. Fallait-il poursuivre son aventure ou regarder l'attraction? La curiosité puérile qui dominait tout le monde l'emporta et, prenant le bras d'Antoinette, il rejoignit Thérèse et ses amis.

La chanteuse parut. Elle portait une robe jusqu'à mi-cuisse, un calot de soldat et des pantalons à dentelles. La voix était fausse, l'impudence angélique. Marc pensa aux cafés concerts de Besançon où il avait fait ses classes. Dès le premier couplet, il y eut quelques rires. La chanteuse les attribua à l'esprit de son répertoire. On applaudit avec une insistance outrageuse. Elle salua et demanda que l'on reprît les refrains en chœur.

Quand elle fut partie, un morne étonnement parut aux lumières. Il n'y avait que M. Arnon et Michelle qui ne fussent point déçus, l'un par habitude, l'autre par ingénuité.

— Attendez, je vais l'imiter, dit soudain Michelle.

Une coupe de champagne, la fièvre de la soirée avaient dissipé l'étrange crainte qu'elle avait de tout le monde. Son don de parodie était flagrant. Les gestes, le ton, le corps même de la chanteuse et ses traits se trouvaient reproduits comme dans une glace déformante. On fit cercle autour de Michelle. Les caricatures étaient si justes que quelqu'un demanda :

— Le docteur.

Elle contrefit la démarche menue, le visage de bois, la voix sourde.

Comme l'on réclamait d'autres imitations, Syngie voulut les empêcher, car la fatigue fardait d'un cerne terrible les yeux de Michelle. Mais on protesta : enfin, il y avait un élément de gaieté qui était innocent. Pourquoi l'interdire? Une inconsciente cruauté collective exigeait de la petite qu'elle continuât, et elle, étourdie par ce succès, congestionnée, heureuse, ne sentait pas approcher le péril.

Il éclata soudain. Elle porta les mains à sa gorge pour arrêter quelque chose de trop fort qui montait, chancela, marcha en trébuchant vers le couloir... En hâte, des domestiques effacèrent sur le linoléum une traînée rouge.

On ne s'était pas rendu compte de la gravité de l'accident et les groupes continuèrent à bavarder. Plus d'un malade, recru de fatigue, aurait voulu se coucher, mais comment ne pas profiter du seul jour où l'on pouvait demeurer en bas jusqu'à onze

heures? Ils attendirent tous que le concierge, éteignant les lumières, les dispersât.

Ceux qui s'en allèrent les derniers virent passer dans le couloir le docteur Albert et son assistant. On distinguait avec une netteté poignante, parmi les smokings, leurs longues blouses blanches.

— Je vais me coucher, dit Marc, à qui cette soirée laissait un arrière-goût d'amertume et de fatigue.

Thérèse serra plus fortement le bras qu'elle tenait.

— Ne me laisse pas encore, pria-t-elle. Je t'ai préparé une surprise et j'aurais trop de peine qu'elle soit perdue.

Indifférent, la tête pleine d'images grises, Oetilé accompagna la jeune femme jusqu'à sa chambre.

— Et tu supposais que je te laisserais partir ainsi? dit doucement Thérèse. Que nous aurions seulement la fête de tout le monde?

Elle montrait une petite table servie d'un repas froid et d'une bouteille de champagne,

— Tu as pensé... dit Marc, touché.

Pour la première fois, il embrassa la jeune femme sur les cheveux et lui caressa longuement les joues. Elle se pressa contre lui, pénétrée d'un bonheur qui lui faisait un visage mort. Elle avait si longtemps, toute sa vie, attendu un instant pareil! Elle le nourrissait de son ardeur toujours déçue, enfin récompensée. Les mains osseuses qui frôlaient sa figure, comme elles portaient dans leur paume toute son espérance, toute sa raison d'être! Thérèse les baisa timidement.

Gêné par ce geste, Marc s'écarta un peu. Il ne savait guère exprimer des sentiments auxquels il n'était pas habitué et souriait avec gaucherie, mais cette sorte de timidité bouleversa Thérèse.

— Mon chéri, mon chéri, dit-elle, comme je t'aime!

Déjà l'attendrissement de Marc s'était effacé. Il se le reprocha même comme un mouvement de faiblesse et un encouragement donné à l'exaltation de la jeune femme.

— Cette table donne faim, dit-il, soupons.

— Non, non, pas encore, il faut attendre minuit.

A son accent, il comprit que Thérèse attachait une importance de rite à cette heure et l'en plaisanta.

— Comment peux-tu parler ainsi? se récria-t-elle. Tu ne sens donc pas ce que représente une année qui s'ouvre, ces douze mois nouveaux, cette page blanche ?

Elle rêva un instant et reprit d'une voix plus lente :

— Aujourd'hui surtout... tu es là...

Pour faire une diversion à cet entretien, qui prenait un diapason qu'il se sentait incapable de soutenir, Marc alla vers la fenêtre.

— En tout cas, dit-il, je peux te prédire que la première journée sera belle.

Au ciel fourmillaient les étoiles et la masse confuse des monts donnait du mystère à la nuit glacée. Thérèse s'approcha de Marc, mais le paysage avait quelque chose d'imprécis qui effaroucha le besoin qu'elle avait de sécurité, de certitude.

— Ce soir, dit-elle, en faisant glisser les rideaux, il n'existe que cette chambre et nous dedans.

Oetilé s'assit dans un fauteuil. Thérèse vint se mettre sur ses genoux. Quelques instants, ils se turent. La pièce était chaude, harmonieusement ordonnée. De grands pots de fleurs adoucissaient ses couleurs sévères. Une tendresse qu'il n'avait jamais connue envahissait Marc. Venait-elle du silence environnant, de la solitude où, sans Thérèse, il se fût trouvé, de sentir dans chaque chambre de la vaste maison des sommeils oppressés, ou de la jeune tête qui pesait sur son épaule avec tant d'abandon?

Il ne chercha pas à le démêler, mais se raidit comme à l'approche d'une menace. Il eut beau faire, il ne put chasser la faiblesse et la mélancolique joie dont il était captif.

Peut-être Thérèse devina-t-elle obscurément cette lutte et son issue, car elle se fit plus lourde, comme si une victoire lui en donnait le droit.

Quelque part se balança une claire vibration, puis une autre...

— Vite, vite, s'écria la jeune femme, ne laissons pas passer minuit.

Gagné malgré lui par cette hâte superstitieuse, Marc déboucha la bouteille, remplit les verres. Leur cristal entrechoqué sonna comme une voix joyeuse.

— Ma chérie, dit Marc avec gaîté, que cette année soit favorable à ta guérison, à ton bonheur!

Il souleva sa coupe, mais Thérèse ne l'imita point. Elle le regardait fixement, avec une intensité suppliante, comme si elle attendait de lui un vœu essentiel et qu'elle voulût le lui arracher par la force de ses yeux.

— Eh bien ! dit Marc, buvons.

— Attends.

— Mais quoi?

Elle eut un geste découragé, murmura ainsi que devant un mauvais présage.

— Tu n'as pas parlé de notre amour.

— Oh ! si tu veux, ma chérie, répliqua-t-il avec bonne volonté.

— Il est trop tard, il fallait de toi-même.

Un peu d'impatience vint à Marc devant cette obsession. Pourquoi ce visage triste, cette voix sans chaleur, alors qu'il n'avait jamais eu autant d'amitié pour Thérèse ? Mais le bien-être qu'il venait d'éprouver avait déposé en lui un engourdissement trop moelleux pour qu'il pût y renoncer déjà. Il voulut en reproduire la douce nouveauté. Il prit Thérèse dans ses bras et lui dit :

— Allons, ne gâte pas ton plaisir par des bêtises. Tu vois bien que je tiens à toi. Quel besoin de le dire?

Elle s'assit de nouveau sur ses genoux, mais n'était plus la même. L'inquiétude l'habitait et une sourde rancune. Marc lui avait trop fait espérer ce soir pour qu'elle se contentât d'assurances aussi vagues. Elle avait cru toucher enfin à cette félicité qu'elle implorait du sort de toute son âme avide, à une fusion tendre et pleine et magnifique. Et voici qu'elle se dérobait encore.

Il lui fallait savoir la force et la qualité de l'amour que Marc avait pour elle. Pour ne pas attaquer de front un orgueil qu'elle savait intraitable, Thérèse feignit la sérénité. Oetilé s'abandonnait de nouveau à ce plaisir qui le surprenait par son mélange de suavité et de tristesse, lorsqu'elle demanda d'une voix indifférente :

— Nous voici dans l'année nouvelle. Que comptes-tu en faire?

Sans soupçonner l'angoisse de cette question, heureux de pouvoir confier ses préoccupations et ses espoirs, il répondit :

— Voici... j'espère bien m'en aller d'ici vers le mois de juin. Pour me consolider définitivement et oublier cette prison, j'irai dans une ville d'eaux agréable... En automne, je me

remettrai au travail. Il faudra même que je m'y remette rudement, mais à Paris c'est merveilleux de travailler.

Il s'était animé. Il revoyait la grande ville, sa ville, le bureau, le téléphone, le combat quotidien, et Thérèse eut l'impression atroce d'être entre ses bras un objet léger, léger jusqu'à n'avoir ni poids ni consistance.

Elle se leva brusquement et, toute traversée de douleur, de révolte, ne trouva pas d'abord la force de parler. Marc la regardait avec une stupeur où il entrait un commencement de colère.

— Qu'as-tu encore ? demanda-t-il.

— Je tiens à te remercier de la place que tu me fais dans tes plans d'avenir.

Puis, comme si elle comprenait seulement par ce qu'elle venait de dire la gravité de l'offense qui avait été faite à ce qu'elle avait de plus ardent et de plus cher, elle s'emporta.

— Quoi ! s'écria-t-elle, pas un mot de moi, pas une allusion à nous dans tes projets ! Mais tu aurais dû par simple politesse... Mais quel rôle me fais-tu jouer dans ta vie ?

Cette véhémence surprit Oetilé, puis l'exaspéra. Jamais il n'avait été aussi tendre avec une femme, jamais, auprès d'un être qu'il dédaignait, il n'avait autant renoncé à sa maîtrise sur lui-même. Voilà comment il en était récompensé ! Il eut le sentiment d'une injustice profonde, d'une exigence qu'il fallait sur-le-champ réduire. Que voulait Thérèse ? Savoir ce qu'elle représentait pour lui ? Tant mieux, il détestait l'équivoque et employait toujours la franchise comme le moyen le plus propre à libérer sa responsabilité. Il prévenait : pour le reste, les femmes n'avaient qu'à se diriger elles-mêmes.

— Je ne vis pas, moi, en fonction de l'amour, répondit-il posément. Une liaison dure ce qu'elle dure. Je n'y pense jamais.

— Alors, alors, murmura-t-elle, tu ne m'as prise que pour te distraire ici ? Quand nous partirons, tout sera terminé ?

Thérèse n'avait déjà plus la violence qui l'avait dressée un instant. Elle avait peur, elle priait. Mais il parut à Marc qu'elle cherchait à obtenir de lui un engagement. Et d'engagement, si limité qu'il fût, il n'en voulait pas. Toute sa brutalité d'ailleurs se trouvait déchaînée, toute sa haine contre l'empire que les femmes tâchaient de prendre.

— Je n'en sais rien, dit-il. Peut-être avant.

— Marc, Marc, je t'en supplie, ne parle pas comme tu le

fais. Ce soir surtout. Rappelle-toi, quand j'étais sur tes genoux.

Oetilé ne répondit rien. Le spectacle de cette souffrance redoublait sa rancune. Il détestait l'étalage des sentiments, il méprisait les pleurs et les plaintes. Comme il s'était trompé sur Thérèse ou plutôt comme elle l'avait trompé par sa fausse gaîté, promesse implicite d'une liaison facile! Il lui semblait qu'elle avait rompu le pacte muet qui les avait unis.

Thérèse, regardant à travers ses larmes le visage cruel de Marc, avait, elle aussi, une impression de mensonge. Ainsi, il ne l'aimait pas, ne la recherchait que pour le plaisir! Alors, pourquoi ces regards, despotiques certes, mais qui semblaient la prendre en protection, pourquoi cet intérêt qu'il lui montrait parfois, comme s'il avait souci de son bonheur?

Devant cette duperie mutuelle, ils pensèrent tous deux, que, s'ils s'étaient mieux connus, ils n'eussent jamais été l'un à l'autre. Mais il n'était plus temps. Thérèse sentait que, quoi qu'il fît, elle aimerait Marc. Ce n'était pas à lui seulement qu'elle s'attachait désespérément, mais à l'image de son bonheur qu'il portait encore.

— Mon chéri, Marc, supplia-t-elle, un mot de douceur, ne nous quittons pas là-dessus, c'est le nouvel an.

— J'ai horreur des scènes, dit-il. Bonsoir. Demain nous serons moins ridicules peut-être.

Il y avait tant de mépris glacé dans sa voix que Thérèse en fut anéantie. C'était la fin de sa radieuse espérance. Elle ne protestait plus, n'essayait pas de lutter. Sa peine était plus vaste que celle d'un simple déchirement d'amour. Elle souffrait moins de l'abandon de Marc que de toute sa vie. Jamais de vraie tendresse, jamais de repos. Tout ce qu'elle avait souffert de solitude et de froideur depuis son enfance l'accablait. Des souvenirs la lapidaient comme des cailloux. Il n'était point d'être vers qui elle ne se fût tournée, qui ne lui eût fait de mal. Elle demandait trop peut-être, mais se contentait au fond de si peu! Dans la noire détresse qui tombait sur elle, Thérèse chancelait comme ivre. Elle ne réfléchissait plus. Comme un chien qui d'instinct va vers la main qui le flatte, il lui fallait de la bonté, un peu de bonté pure, sans alliage. Elle se dirigea vers la porte.

— Que fais-tu? demanda Marc qui était déjà sur le seuil.

— Je veux voir Madeleine.

— Qui? A cette heure? Tu es folle.

— Je veux voir Madeleine, répéta-t-elle avec une douceur pétrifiée.

Il lui prit durement le poignet pour la faire revenir à elle.

— Allons! dit-il, tu ne te rends plus compte des choses.

Mais elle continuait comme dans un délire :

— Madeleine, Madeleine, ma petite Madeleine... Elle est si malade, si douce! Elle ne m'a jamais fait de peine. Je veux la voir.

S'il avait obéi à son premier mouvement, Marc eût claqué la porte après une furieuse insulte, mais il eut peur d'un éclat, du sanatorium réveillé, du grotesque de son rôle.

— Écoute, dit-il entre ses dents serrées, si tu sors d'ici, je ne te revois plus.

— Mais qu'est-ce que je t'ai fait? Qu'est-ce que je t'ai fait? murmura Thérèse, comme réveillée par la cruauté du regard posé sur elle.

Soudain des sanglots la jetèrent sur le lit ainsi qu'une loque. Oetilé comprit que, brisée, elle ne tenterait plus rien et sortit.

X

Le lendemain du nouvel an, Portin donna ses dernières instructions au garçon qui devait le remplacer toute la journée et prit le chemin du *Pelvoux*. Sa lourde valise pesait davantage à son bras. On avait enseveli sa femme quelques jours auparavant.

Il s'attendait tellement à cette fin qu'il n'en avait pas éprouvé de choc, mais il avait le sentiment qu'une irréparable injustice venait de s'accomplir. Jusqu'au bout il n'avait pu y croire. Le fait matériel, il le savait inévitable. Les médecins ne le lui auraient pas fait prévoir, qu'il se fût rendu compte lui-même que la vie se retirait sans espoir de ce corps épuisé. Mais c'était le fait moral qu'il ne pouvait accepter.

Pourquoi cette femme si courageuse, si bonne, qui, jusque dans l'agonie, avait montré sa force et sa patience, pourquoi avait-elle été frappée?

Portin n'était pas croyant, il ne pouvait pas trouver à cette mort de raison surhumaine. Sa douceur naturelle et naïve le préservait de l'âpre consolation que donnent le blasphème et la révolte. Mais il avait le désir confus, avide, de tout comprendre.

La condamnation qui s'était abattue sur cette tête innocente blessait son besoin d'équité, d'équilibre. Comment se reconnaître, se diriger après un coup pareil? Il ne pouvait vivre comme tant d'autres au jour le jour avec l'indifférence des bêtes. Il lui fallait dans les événements distinguer de grandes lois.

Qu'il eût cédé à un camarade son masque contre les gaz, c'était naturel. Le camarade avait femme et enfants, alors que lui était seul au monde. Que les gaz eussent rongé ses poumons, c'était naturel aussi. La guerre, la patrie l'expliquaient. Il se serait senti mourir qu'il eût encore compris.

Mais elle, Germaine, pourquoi?

Parce qu'elle l'avait soigné, sauvé, qu'elle s'était usée à la tâche? Était-ce satisfaisant?

Comme il enviait les gens qui avaient reçu une instruction plus riche que ne lui en avait donné l'instituteur du village de Beauce où il était né! Ceux-là sûrement devaient savoir. Ils pouvaient, au fond des injustices monstrueuses et apparemment inexplicables, trouver la raison cachée qui leur donnait leur sens humain. Portin songeait à tous ces hommes du *Pelvoux* qu'il allait coiffer et qui auraient pu lui expliquer. Sans se douter que beaucoup d'entre eux étaient plus désespérés que lui, n'ayant même plus pour parer à leur désarroi la ressource suprême de l'ignorance.

Il pensait respectueusement à la science qu'avaient déposée en eux des années de collège, d'université. Il regardait avec vénération, sur leurs tables, les livres dont il se croyait incapable de saisir la portée. Là se trouvait la clé, le fil conducteur de ce dédale où il se perdait.

Mais comment leur parler? Comment, alors qu'il n'avait que des mots ordinaires à sa disposition, leur faire sentir l'appétit dévorant de lumière qu'était le sien? Et même l'eussent-ils deviné, eussent-ils essayé de percer ces ténèbres : pourrait-il comprendre? Il soupira.

Pourtant, comme il arrivait au *Pelvoux*, il s'aperçut que ce n'était plus à aucun de ces hommes savants qu'il pensait, mais au visage peureux de Mme de Verneuil.

Sur sa liste, le premier de ses clients était Victor.

— Bonjour, Portin coiffeur, lui dit Louvier en se frottant les yeux.

— Bonne année, M. Victor,

— A toi aussi, ma vieille.

Louvier tutoyait tous ceux qu'il pouvait. Comme il réussissait peu avec les hommes faits, il prenait sa revanche sur les tout jeunes gens et les fournisseurs. Ces derniers, prenant pour de la cordialité ce qui n'était qu'un jeu vulgaire au grand seigneur, le supportaient.

— Merci de vos bons souhaits, répondit Portin, mais moi, vous savez...

Son geste sans espoir rappela à Victor que la femme du coiffeur était morte. Il hocha la tête, força ses traits à la tristesse et dit :

— Mon pauvre vieux. Tu ne méritais pas ça.

— C'est elle surtout qui ne le méritait pas, M. Victor.

Et Portin crut qu'il allait pouvoir poser la question qui le tourmentait. Mais Louvier estimait qu'il s'était suffisamment occupé d'autrui.

— Va, mon vieux, faut pas te frapper, dit-il. Nous y passerons tous. Tiens, moi qui te parle, je ne ferai pas long feu non plus. Je rigole pourtant.

Il s'étira dans son pyjama de soie blanche, bâilla... Dans ses mouvements, dans ses paroles, il y avait tant de satisfaction, d'indifférence pour tous, que Portin ne songea plus à l'interroger. Il dit machinalement :

— Mais vous êtes hors d'affaire, vous, tout le monde le sait.

— Qui dit ça? Le docteur! C'est un âne. Ils sont tous des ânes et des bourreurs de crâne. Moi, je les connais, hein, peut-être. C'est pas pour rien que j'ai été interne pendant trois ans. Allons, montre ta camelote.

Portin tira de sa valise des flacons, des crèmes, des poudres.

— Bon, fit Louvier, je vois que tu m'as fait venir ce que je t'avais demandé, il n'y a que ça de vrai. Le reste, c'est pour les andouilles. Tu porteras ça sur ma note. Elle n'est pas mal, hein, ma note? Tu n'as pas beaucoup de clients comme moi, je parie. Moi, mon vieux, je ne peux pas vivre sans parfums. Et tu seras réglé cette semaine. Mon grigou de père m'annonce qu'il m'envoie 50 billets.

— Il ferait bien, dit Portin avec douceur. Ce n'est pas pour moi que je parle, mais pour les commerçants du village, ils commencent à s'inquiéter.

— Ils ne savent pas que le crédit fait marcher le commerce?

Je le leur apprendrai. Moi, j'ai fait d'autres affaires, hein!

Cependant, Portin avait disposé ses ustensiles et commençait à savonner les joues de Victor.

— Je suis un peu vanné, dit Louvier. Il y a de quoi. Tu parles d'un réveillon fatigant avec cette bande de croquemorts! Il a fallu que je les mette tous en train. Moi, la fête ça me connaît. Si j'avais su que ce serait si moche ici, je serais allé à Montmartre. Enfin, c'est bien la dernière fois.

Portin ayant terminé, Victor se contempla dans la glace. Son visage qu'il aimait tant lui rappela un souvenir agréable à sa vanité.

— Dis donc, tu ne sais pas mon dernier succès, demanda-t-il. Bien entendu, entre nous, entre hommes. Antoinette! Mme de Verneuil... Ça t'étonne. Je la connais à peine et voilà.

Portin ne discernait pas ce qui se passait en lui. Il se mit à rire, mais d'un rire nerveux qui faisait très mal. Puis, bien qu'il ne fût pas curieux, il eut besoin de savoir.

— Un vrai succès? demanda-t-il.

— Naturellement. Tu ne me prends pas pour une poire, j'espère. Ça c'est passé ici, tiens, le soir du réveillon, et puis hier encore. Elle n'a pas à se plaindre.

Il semblait à Portin qu'il avait à l'intérieur de sa poitrine un chat qui le griffait doucement. Il dit, comme si quelqu'un d'autre parlait en lui :

— J'espère que vous allez lui faire du bien. Elle a l'air si malheureux!

— Du bien? Mais je lui en ai fait. Ça suffit. J'arrête au virage. Madeleine pourrait le savoir. Tu vois ça d'ici.

Il ajouta, avec l'obsession qu'il avait de dénigrer tout ce qui n'était pas lui :

— Et puis, entre nous, c'est un bien pauvre petit châssis, bien fatigué. Tiens, tu lui porteras de ma part ce flacon et tu le mettras sur ma note.

Comme Portin se taisait, parce que sa bouche se refusait à laisser sortir une syllabe, Victor reprit :

— Tu me trouves un peu mufle, hein? Tu ne connais pas les femmes, ça les dresse. Et puis, celle-là est habituée, hein! Qui la veut, l'a.

Ceux qui virent le coiffeur sortir de chez Louvier le suivirent des yeux avec étonnement. Il secouait la tête et répétait :

— Ce n'est pas juste, ce n'est pas juste.

On crut qu'il pensait à sa femme.

Louvier, étendu sur sa terrasse, se mit à parcourir un roman policier. Il dévorait les livres gloutonnement, sautant des chapitres, découpant les pages à la main, comme si sa fièvre vaine, sa rage de tout gâcher, de tout salir, le poursuivait jusque dans ses lectures. Ainsi, il put, sans trop d'impatience, atteindre l'heure où le gong annonçait que le repas était servi.

Dans l'escalier, il rencontra Marc. Il le salua et voulut continuer à descendre, mais Oetilé l'arrêta.

— Voulez-vous déjeuner avec moi? demanda-t-il.

Si Victor fut surpris de cette offre, Marc le fut bien davantage. Que signifiait son invitation saugrenue? Quel démon pervers l'avait soudain poussé à retenir ce garçon impudent, dont la silhouette suffisait à le crisper? Se fût-il ennuyé, qu'il eût pu déjeuner avec Stream, avec Syngie. Mais il n'avait même pas cette excuse misérable, puisqu'il aimait à manger seul, penché sur un journal de Bourse, ainsi qu'il le faisait à Paris. Alors?

Il eut l'espoir que Louvier refuserait, mais ce dernier, après un instant d'étonnement, pensa qu'il avait su, par ses mérites, lever l'antipathie de Marc et répondit avec cordialité :

— Très volontiers, mon cher, vous êtes un frère.

Cette odieuse tranquillité redoubla le désarroi de Marc devant son propre geste. Mais il était trop accoutumé à ne rien laisser percer sur ses traits pour que Victor s'en aperçût. Ils passèrent dans la salle à manger.

— Un porto? proposa Marc.

— Il ne vaut pas celui de notre cave, mais je veux bien.

Sobre d'habitude, Oetilé but quatre verres, comme pour puiser du courage dans le vin. Louvier, par bravade, en prit un de plus. Il ne résistait guère à l'alcool. Sa peau rose prenait tout de suite une consistance spongieuse, dans sa voix éclataient des notes hystériques. Parfois, des tables voisines on se retournait pour le regarder avec un sourire. Et Marc se demandait de nouveau avec une anxiété qu'il n'osait s'avouer ce qu'il attendait de ce pantin misérable.

Car il attendait quelque chose de lui. Il n'en pouvait douter maintenant que, face à face, il épiait trop attentivement son

visage et ses gestes. Un instant il crut le savoir, car il interrogea Victor sur la santé de Thérèse. Marc en effet ne l'avait plus vue depuis l'avant-veille, Thérèse n'ayant pas quitté sa chambre et lui se refusant à faire, le premier, un geste de conciliation. Peut-être était-ce le besoin de parler d'elle qui l'avait poussé vers Louvier.

Qu'il admît froidement une hypothèse de cet ordre lui fit peur. Était-il débilité par le sanatorium au point d'être capable de réactions pareilles et de choisir pour elles Victor comme partenaire? Il se rassura, car un coup de sonde en lui-même lui montra qu'il n'en était rien.

Mais cela ne faisait qu'accroître une inquiétude qui devenait intolérable. Puisque même cette raison n'existait pas, quel était donc le lien qui les réunissait à la même table ? Il fallait qu'il y en eût un; sinon, il ne restait plus à Marc que le recours à la folie pour expliquer cet incroyable déjeuner.

Cependant Victor, ayant abordé le thème de la maladie et de la santé, ne tarissait plus.

— Voulez-vous un tuyau, un bon, disait-il, ne croyez jamais les docteurs. Ainsi on vous dit que Thérèse est guérie. Ce n'est pas vrai. Je le sais, moi qui la connais de toujours. Je l'ai auscultée et je vous affirme qu'elle n'ira pas, tant que le moral sera touché. Le moral, c'est tout. Je peux vous en parler, moi qui sors de crevaison. Et vous verrez que Madeleine s'en sortira aussi. Elle a du moral, Madeleine.

Pourquoi, à ce nom, un contentement à peine perceptible, mais qui venait des profondeurs les plus secrètes, toucha-t-il Marc ? Pourquoi repoussa-t-il avec impatience le plat que lui présentait le serveur, comme s'il craignait que ce geste ne lui fît perdre une piste longtemps cherchée ? Il tâcha de dissimuler l'intérêt soudain qui perçait en lui et demanda :

— C'est votre fiancée, je crois...

— Si vous voulez, c'est-à-dire qu'elle n'a qu'une idée : m'épouser.

— Pourquoi ?

— Oh ! pas pour mon argent, elle est au-dessus de ça, c'est vraiment une chic fille.

Le visage de Louvier avait changé. Une apparence de tendresse et de gravité en effaçait l'impudence. Il parlait à voix plus basse. Une étrange déception s'infiltrait en Marc, tandis

que Victor continuait, puisant dans son ivresse la force d'être sincère.

— C'est elle qui m'a sauvé, elle m'a soigné comme un moteur de course!

Un instant, Marc espéra que Louvier ne louait Madeleine que pour se targuer de sa conquête, mais Victor se tut. Il avait baissé les paupières comme pour se recueillir.

Alors, Oetilé se renversa un peu sur le dossier de sa chaise, croisa les jambes et dit :

— Elle vous tient bien, je vois.

Ce fut comme un coup de fouet. Victor tressaillit. Une seconde il fut possible de suivre sur son visage la lutte que sa vanité livrait à la seule pureté qui parfois l'effleurât. Elle l'emporta rapidement.

— Me tenir, moi ? Une femme ? cria-t-il presque. Vous avez des visions, mon vieux.

Marc ne remarqua même pas cette familiarité.

— Elle n'a pas encore de mère celle-là, reprit violemment Louvier. La preuve, c'est que, le soir du nouvel an, j'ai eu Antoinette. Parfaitement. Et je prendrai qui je voudrai, quand je voudrai. Et je le dirai à Madeleine. Non, mais vous me prenez pour un autre. Dès qu'on veut me tenir, — coup de frein et marche arrière. Si je tiens à Madeleine, c'est par reconnaissance. Je lui dois bien ça. Et encore on ne me voit pas souvent chez elle, je vous le garantis.

Jamais reniement n'avait été plus facile ni si satisfait de lui-même. Mais Oetilé le savourait avec une délectation profonde. Il ne se doutait pas, emporté qu'il était par son vil plaisir, qu'il avait enfin touché à la cause de son accouplement avec Louvier, que l'image de Thérèse rompue de sanglots persistait dans son inconscient comme une image de meurtre et que, pour s'absoudre, il avait cherché un complice plus décidé que lui et plus criminel. Il ne tâchait plus de savoir le mobile de ses actes, il écoutait la voix vulgaire qui le comblait.

— Elle voudrait que je passe ma vie auprès d'elle, poursuivait Louvier. Et quoi encore ? J'en ai assez des chambres de malades. Je sors d'en prendre. Et puis quoi faire ? L'embrasser sur le front ? Très peu pour moi. Je ne suis pas anémique.

Il s'arrêta pour reprendre haleine, puis, avec un sourire d'entente :

— Vous me comprenez, hein? Je sens bien qu'on est de la même tranche.

Il se pencha vers Oetilé pour lui tapoter l'épaule.

A ce contact, il sembla à Marc qu'il sortait d'un boueux enchantement. Quand il vit, près du sien, ce visage crémeux et qui riait en silence comme pour sceller un pacte, il ne put s'empêcher de fermer les yeux. C'était un double ignoble, trop parfumé, qui s'inclinait vers lui, un double qu'avec acharnement et complaisance il avait de ses mains suscité. Pas une des paroles de Louvier qu'il n'eût pu prendre à son compte, que, dans le secret de son cœur, il n'eût prononcée. C'était le même mépris pour les femmes, la même volonté de n'user que de leur corps, le même refus de leur prêter une parcelle d'estime, de bonté. Mais n'était-ce pas son métier viril, ne le faisait-il pas avec succès et élégance? Pourquoi alors regardait-il avec une sorte de panique le reflet de ses propres yeux dans ceux de Louvier?

Il eut envie de briser ce miroir déformant et, saisissant la main de Victor toujours posée sur son épaule, la ramena brutalement sur la table.

— Je n'aime pas beaucoup qu'on me touche, dit-il, sans que je l'aie permis.

Louvier, un instant, le fixa stupidement, puis ricana.

— Dites donc, vous faisiez moins le fier en écoutant mes histoires.

Oetilé, qui ne baissait jamais les yeux, évita le regard de Victor.

Il était près de 5 heures quand Portin se rendit chez Mme de Verneuil. Elle fumait dans une chambre strictement close et sans lumière. Le rapide crépuscule d'hiver qui, déjà, avait enseveli le fond de la vallée, laissait quelques clartés éparses dans la pièce, mais elles fuyaient le feu de la cigarette plus vif qu'elles, de sorte que le visage d'Antoinette était plein d'ombre.

— N'allumez pas encore, dit-elle. Vous n'êtes pas trop pressé?

— Je peux attendre un peu, répondit Portin, bien qu'il lui restât beaucoup de travail.

Il demeura debout, gauche, après avoir déposé sa valise le plus discrètement qu'il put, car il lui semblait néfaste de

rompre par quelque heurt la mélancolie et le silence de la chambre. Antoinette, tournée vers la fenêtre, aspirait profondément la fumée qui passait dans sa gorge et ses poumons avec un âpre sifflement. Pour étouffer ce bruit qui lui faisait mal, Portin demanda :

— Vous avez fait une bonne cure, madame?

— Tiens, vous êtes le premier à me demander cela depuis bien longtemps, dit Antoinette avec son rire plaintif. En vérité, je ne sais plus. Depuis le temps que je regarde chaque jour les mêmes montagnes, les mêmes nuages. Et ce froid, ce froid !

Elle frissonna.

— Si je ne vous avais pas attendu, je serais allée en bas, poursuivit-elle. C'est gai au moins.

— Mais ça ne vous fait pas de bien.

Il répondait brièvement par timidité, et en souffrait, car il aurait voulu mettre dans sa voix une force de persuasion décisive, empêcher cette malheureuse et douce créature de se détruire elle-même.

— Oh! pour ce qui me reste à vivre, dit avec insouciance Antoinette. Mais c'est vrai, que je suis un peu fatiguée.

Ce mot rappela au coiffeur les fêtes du nouvel an, Louvier. Une terreur s'empara de lui à la pensée que Mme de Verneuil allait en parler, y penser, y chercher le motif de sa lassitude. Il dit avec précipitation :

— C'est le temps qui va changer qui fait cela. Moi aussi, je le sens. Vous entendez bien le vent dans les gouttières. C'est de la neige pour plusieurs jours, j'en suis sûr, car je connais le pays. Mais on ne peut pas se plaindre : décembre a été très beau.

Ces phrases, qui, par leur sens littéral, ne pouvaient offrir aucun intérêt, Antoinette cependant les écoutait avec une reconnaissance dont elle ne se rendait pas compte. Elle y devinait un dévouement, une attention dont elle avait perdu l'habitude. Elle traduisait en un langage touchant ces paroles banales.

Pourquoi fallait-il que, seul, cet homme, que, par le jeu des conventions sociales, elle devait dédaigner, la rendît à elle-même? Devant lui, Mme de Verneuil dépouillait tout à coup le maquillage de gaîté, de frivolité qu'elle mettait pour tout le monde et que lui imposait la crainte de la solitude. Si elle ne

redoutait pas la mort, elle était effrayée par le vide qui s'étendait devant elle jusqu'à ce moment. Pour oublier, elle recherchait les cocktails, la musique, la danse. Elle s'étourdissait de bruit pour combler le silence glacé qui était sa vie.

Avec Portin elle n'avait pas besoin de cela. Sa présence suffisait à la calmer. D'abord elle n'y avait pas prêté attention, puis à mesure qu'elle le connaissait mieux, elle le retenait davantage, car il la sortait pour quelques instants de cette ronde furieuse où ses heures étaient engagées. Comme Mme de Verneuil lui montrait son vrai visage, le coiffeur était seul à le connaître. Il savait tout ce que l'on prétendait de sa facilité, mais n'y pouvait croire. Chaque fois qu'il entrait dans sa chambre il était bouleversé de pitié pour cette femme si petite, si mince, si triste, et dont il touchait avec un tendre effroi le cou fragile. Il voyait clairement qu'elle ne se soignait pas et le destin fatal qu'elle suspendait elle-même sur sa tête le déchirait.

Portin ne se demandait pas si cette émotion n'avait pas d'autre source que la pitié, mais jamais il n'avait songé à un être humain avec un aussi ardent désir de le sauver. Et il sentait confusément que c'était encore possible, que cette fureur à se consumer n'était pas naturelle, que Mme de Verneuil n'aimait pas la fête et qu'un peu d'affection la devait arrêter sur la pente funeste où elle roulait.

Car, maintenant que Louvier avait parlé, il fallait bien que Portin crût à ce qu'il avait entendu raconter d'elle. Chose étrange, il l'en plaignait et n'en souffrait que davantage. Il sentait que si elle s'abandonnait facilement, ce n'était point par perversité, ou même par trop vif entraînement physique. C'était sa faiblesse, sa détresse, un désarroi qui venait d'une blessure mortelle et presque son innocence qui lui faisaient ces yeux consentants de douce proie pour les hommes. Comment aucun d'eux ne l'avait-il fixée?

Ces questions se pressaient dans le cerveau de Portin, tandis que Mme de Verneuil achevait sa cigarette, que le crépuscule devenait nuit. Dans l'obscurité, Portin n'éprouva soudain plus d'embarras à parler de Victor.

— J'ai un flacon à vous remettre de la part de M. Louvier, dit-il.

Il ne pouvait voir la figure de Mme de Verneuil, mais au

frémissement de l'étincelle qui éclairait ses lèvres, il comprit que sa bouche tremblait faiblement. Et Antoinette, au silence qu'aucun d'eux ne parvint à rompre, devina que Portin savait.

Pour la première fois depuis très longtemps, depuis que s'étaient fermés des yeux qui la rendaient heureuse de vivre, elle ressentit une honte de tous les baisers qui s'étaient posés sur elle sans qu'elle eût jamais essayé de s'y soustraire. Elle se rappela ses parents, ses gouvernantes, tout ce qu'autrefois elle avait été. Ce scrupule ne dura point. Elle était ainsi faite qu'elle n'attachait aucun prix à son intégrité. Elle se soumettait au plaisir d'une âme indifférente et sans y trouver cet emportement qui en est à la fois la récompense magnifique et la terrible rançon. Ce qu'elle cherchait c'était la tendresse ou son simulacre que montrent les hommes les plus brutaux avant de satisfaire leurs désirs. Qu'importait le reste, puisqu'elle était condamnée à vivre dans l'attente d'une fin proche et qu'elle ne pouvait la supporter seule? Pourvu que le temps passât...

Elle ne s'avouait pas que cette existence achevait de briser en elle le peu qui lui restait de ressort et que, épave hagarde et résignée, elle tarissait en elle toute source de joie. Elle avait un sourire d'esclave pour les hommes, d'inférieure pour les femmes. Sa déchéance qu'elle ne reconnaissait point était marquée sur son visage, dans ses gestes, accablait son être inconscient. Ce n'était qu'avec Portin qu'elle se retrouvait intacte et sans oppression.

Ce soir surtout, après la morne aventure avec Louvier, elle était heureuse de cette présence amie dans l'ombre, de cette voix où ne passait ni insulte déguisée, ni curiosité de son corps, mais un dévouement appliqué et timide.

— Il faut tout de même que je vous coiffe, dit Portin. On m'attend un peu partout.

Il fit de la lumière et Mme de Verneuil ferma les yeux. Il crut que la clarté brusque l'avait blessée, mais c'était de l'avoir vu qui faisait faire ce mouvement à Antoinette. Le veston élimé du coiffeur, sa cravate toute faite, son col en celluloïd, comme cela tout à coup lui avait fait mal! Tout à l'heure, dans l'obscurité elle s'était sentie si rapprochée de lui. Maintenant une fois de plus elle était seule, livrée à la meute des hommes bien vêtus.

Mais pour lui couper les cheveux, le coiffeur se plaça der-

rière elle et de nouveau il ne fut plus qu'une voix. Et cette voix racontait avec pitié la mort d'une femme qu'Antoinette ne connaissait pas, d'une femme qui avait vécu courageusement, qui s'était patiemment éteinte. Et cette voix disait avec maladresse, mais avec tant de bonté, l'injustice que les lois du monde le voulussent ainsi et qu'il y eût, même vivantes, des victimes sans défense.

Dans l'étonnement très doux de cette voix, Antoinette reconnaissait le sien. C'était son désarroi qui parlait dans ces mots. Une humble fraternité la liait à cet homme qui, elle le sentait, lui proposait, sans paroles, un amour qu'elle n'avait jamais connu. De temps en temps il soulevait, pour l'égaliser, la frange de cheveux qui cachait le front de la jeune femme et l'on pouvait voir qu'il était d'une pureté d'enfant malade. Alors, Antoinette souriait à peine, comme pour une promesse qu'elle ne pouvait pas encore soupçonner.

XI

Il fallut un effort à Syngie pour se lever. Depuis qu'il neigeait, son poumon droit, le seul qui travaillât, lui faisait mal. Le docteur avait eu beau la rassurer, elle était inquiète de ce poids nouveau qui sans cesse l'oppressait. Si ce dernier soutien cédait, c'était la fin. Des mois de sanatorium lui avaient enseigné une connaissance trop exacte du mal pour qu'elle en pût douter. Cette science l'accablait.

Les rafales obliques du vent portaient des flocons jusqu'à sa chambre. La terrasse en était couverte. Syngie n'avait même plus la ressource de la cure, du spectacle de la vallée où coulait le soleil. Tout n'était que lueur blême. Il semblait que la neige glissât d'un réservoir sans fond et que la vie entière fût prise dans son tourbillon monotone.

Par la fenêtre éternellement ouverte entrait un froid humide. Enveloppée de lainages, Syngie passait de lugubres journées. Même valide, elle eût souffert de ce temps, habituée qu'elle était au climat bienheureux des Iles. Mais, à présent qu'un malaise physique rongeait sa résistance, son désespoir était aussi morne, aussi tenace que cette neige qui pleuvait sur le monde. Syngie pensait qu'elle ne guérirait jamais. Tous les cas désolants dont elle avait entendu les récits lui revenaient

à la mémoire, et c'était un cortège de jeunes corps que l'on emportait. Sans doute, par une aube couleur de lin, le sien aussi.

Elle s'arrêtait de réfléchir, prenait un livre, mais la lourdeur qui ne quittait pas sa poitrine faisait que les lignes se brouillaient. Alors, elle devenait lâche et quand la femme de chambre entrait, il lui était pénible de suivre les mouvements de ce corps insultant de santé. Elle songeait au combat perpétuel que depuis deux ans elle livrait, aux alternatives de victoires passagères et de prompts reculs, où sa volonté s'épuisait. Seule, n'ayant comme distraction que la boule d'eau chaude que l'on renouvelait sans cesse à ses pieds frileux, elle n'avait même pas le courage de pleurer.

Pourtant, lorsqu'elle apprit par l'infirmière que l'on avait dù faire des insufflations d'oxygène à Madeleine Armont, elle décida de se rendre chez elle, car Syngie savait que cette visite n'aurait sans doute pas de lendemain.

Madeleine, pour l'accueillir, remua faiblement les doigts.

— Je vous laisse ensemble, dit M[lle] Alice. Elle va beaucoup mieux ce matin.

— C'est vrai, murmura la jeune fille, quand Syngie se fut assise auprès d'elle. J'étouffe moins. Vous savez, cette nuit, j'ai bien cru ne plus revoir personne. Mais ce n'est pas si effrayant !

— Voyons, Madeleine, ma chérie, à quoi pensez-vous? Je ne vous reconnais plus.

— Oh ! maintenant, c'est fini, je suis sûre de m'en tirer. Le docteur a dit que la crise était passée. Mais je suis contente d'avoir touché à cela... je sais maintenant...

Elle détachait les mots un à un avec difficulté.

— Ne parlez pas trop, dit Syngie.

— Pourquoi? Cela me fait du bien, je vous assure. Et je suis si heureuse de vous voir. M[lle] Alice est très gentille, mais on n'a pas envie de lui parler. Vous, je vous aime tant! Vous êtes belle et courageuse.

Tandis que Madeleine l'examinait, Syngie pensait à sa faiblesse avec une gêne douloureuse.

— Croyez-vous que les cheveux courts m'iraient bien? demanda soudain la jeune fille. Victor ne veut pas que je coupe les miens. Vous savez, malgré ses apparences, il est très sévère.

Elle sourit à cette interdiction qui lui faisait plaisir, car c'était une preuve que Louvier s'occupait d'elle, et continua :

— Il n'est pas bien, non plus, le pauvre garçon.

Syngie suivit la tactique instinctive de consolation. Pour écarter de Madeleine la terrible solitude des condamnés, elle dit :

— Ce temps ne nous vaut rien. Mon beau-frère, qui, pourtant, est à peine touché, est au lit. Stream ne va pas du tout, ni Pierre Lemerre. Mais vous voyez, le ciel s'arrange.

La neige en effet cessait. A travers les nuages plus minces, on voyait poindre la promesse d'un beau jour.

— Quel dommage que vous ne connaissiez pas mon ami Pierre! dit Madeleine. Il vous plairait tant! Depuis que nous sommes grands malades tous deux, je ne ne le vois plus, mais avant il venait chaque jour. Marthe aussi. Maintenant, elle s'occupe de lui, surtout. On dit d'eux des choses qui me répugnent. Pourquoi tout salir? C'est si beau au contraire, cette amitié! Et la même droiture, la même propreté. Vous pouvez me croire, je ne me trompe pas.

Syngie s'étonna de retrouver aux yeux déteints de Madeleine tout leur éclat, tout leur bienfait. On eût dit que de défendre une cause pure la ranimait. Mais ce ne fut qu'un instant. Son exaltation la terrassa. Elle essaya en vain de parler. Syngie sonna l'infirmière d'une main tremblante.

— C'est le docteur qu'il faut, dit Mlle Alice. Et vous, allez vous reposer.

— Mais non, pas encore... peut-être...

— Allez vous reposer, répéta l'infirmière durement.

J. Kessel.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

NOS GRANDES ÉCOLES

III [1]

LE COLLÈGE DE FRANCE

Il y aura, en 1930, quatre cents ans que François Ier, en nommant les premiers « lecteurs royaux », a jeté les fondements de l'institution qui est devenue le Collège de France.

Pour que cette création, très modeste à ses débuts, se soit développée comme elle l'a fait, pour qu'elle ait traversé tant de crises politiques, et notamment la Révolution de 1789 qui fit disparaître les vieilles Universités, il fallait apparemment qu'elle eût une forte raison d'être et qu'elle contînt un principe de vie vraiment puissant. Orientée vers l'avenir dès sa naissance, elle a pu, par une évolution naturelle, s'adapter, de siècle en siècle, à l'esprit du temps, sans avoir à se transformer. Toute son histoire s'explique ainsi.

J'ai dit ici même, il y a quelques années, à quel terme avait abouti cette évolution au commencement du siècle présent (2). Depuis lors, la grande guerre et ses conséquences ont créé pour notre pays une situation qui l'oblige à se rendre compte, aussi exactement que possible, de toutes ses ressources et de leur emploi. C'est à ce point de vue qu'il peut être opportun de revenir brièvement sur le même sujet. Quel doit être, dans l'œuvre nationale de reconstruction et de développement, le rôle de cette illustre maison d'étude, à laquelle s'attachent tant

(1) Voyez la *Revue* des 1er janvier et 15 février 1926.

(2) Voyez *le Collège de France, son rôle présent et son avenir*, dans la *Revue* du 15 juin 1911.

de beaux souvenirs, et à quelles conditions sera-t-elle en état de s'en acquitter dignement? Tels sont les points sur lesquels j'essaierai d'apporter quelques éclaircissements.

I

Ce qui caractérise essentiellement le Collège de France, ce qui le distingue des Universités, c'est qu'il est avant tout un établissement de recherche libre et désintéressée : deux termes, dont il importe de faire ressortir la pleine signification.

Est-il nécessaire de redire, après que d'autres l'ont si bien dit, que la science ne consiste pas en une somme de connaissances acquises? Ces connaissances, que nous tenons pour acquises, ne sont, bien souvent, que des demi-acquisitions, des vérités approximatives, s'il est permis d'associer ces deux termes, en somme de simples tentatives pour encercler une certitude qui nous échappe. Considérons, par exemple, le domaine de l'histoire. Dès que l'on tente de serrer de près la réalité, d'analyser les grands événements, d'éclaircir les desseins des politiques et d'en apprécier les conséquences, que de doutes, combien d'obscurités et d'interprétations diverses! Qui donc peut dire : Voilà, sur tel ou tel point, la vérité définitive? Sciences philosophiques ou sciences philologiques, étude de l'homme ou de la nature, il en est de même partout. Certes, partout, les conquêtes réalisées sur l'inconnu par l'esprit humain sont incessantes et admirables, mais partout elles se révèlent cependant comme incomplètes et provisoires. D'ailleurs, ne nous en plaignons pas. C'est ce défaut même qui est le stimulant de l'intelligence. Toute découverte ouvre une perspective, toute solution pose un problème. Ce qu'on appelle la science déjà faite a incontestablement une immense valeur, tant par ses applications que comme matière d'enseignement; mais, d'un point de vue supérieur, ce n'est après tout qu'un chemin ouvert, un moyen d'aller plus loin. La science véritable, c'est la recherche.

Celle-ci est faite de deux éléments, qui sont l'étude des faits et la réflexion : graves opérations de l'esprit qui, pour être pratiquées comme il faut, absorbent toute l'activité, toutes les forces intellectuelles d'un homme. Dire que la recherche doit être libre, c'est donner à entendre, non pas seulement que

celui qui s'y livre doit être le maître de la diriger comme il veut, mais aussi qu'il doit pouvoir s'y donner tout entier. Pourquoi? parce qu'elle exige impérieusement la continuité du travail. Une expérience en cours ne peut pas être interrompue, reprise, abandonnée de nouveau, remise en marche; et la pensée qui la dirige, qui l'observe, qui la suit pas à pas, qui en tire sans cesse quelque induction nouvelle et qui relie l'observation de la veille à celle du lendemain, ne peut pas être impunément distraite, arrachée violemment à sa méditation, exposée à des oublis et comme jetée dans l'incohérence. La plupart des grands chercheurs ont été des hommes plus ou moins détachés des choses extérieures, étrangers en quelque sorte aux bruits du dehors. La recherche est une passion, ou elle n'est pas. Elle prend son homme et elle le veut tout entier.

Et ceci fait comprendre aussi en quel sens elle est dite désintéressée. Il ne s'agit pas seulement du mépris des profits matériels. Son désintéressement consiste surtout à n'avoir d'autre objet que la vérité elle-même, sans préoccupation ni de son emploi futur ni de ses conséquences. Du moment où le chercheur se propose autre chose, le champ de son exploration tend à se restreindre; il n'obéit plus uniquement à la pensée originelle qui le sollicitait, il enferme d'avance sa curiosité dans un cadre, il la soumet à des exigences qui sont d'un autre ordre. L'enseignement, s'il en donne un, ne peut donc pas être pour lui un but; il ne doit lui servir qu'à recueillir ses observations ou ses réflexions, à les préciser et à les classer. Ainsi conçue, la leçon publique est le résultat de la recherche; c'est celle-ci qui la mesure et qui juge de ce qu'elle doit lui donner. Si un programme arrêté d'avance a sa raison d'être là où il s'agit de distribuer à des étudiants certaines connaissances nécessaires, il est, par sa nature même, un obstacle au savant qui va en explorateur vers l'inconnu.

Les conditions ainsi énoncées peuvent-elles être entièrement réalisées dans les Facultés? Il n'est pas douteux qu'un bon nombre de leurs membres, malgré la charge des examens et celle d'un enseignement plus ou moins rivé à des programmes fixes, trouvent le moyen de se signaler par des travaux originaux en tout genre. Mais il est certain aussi que, malgré leur bonne volonté et leur ardeur, leur production scientifique est forcément gênée, et par conséquent diminuée, par leurs obliga-

tions professionnelles. Si donc on estime que la recherche, telle qu'elle a été définie plus haut, est indispensable à une nation qui veut tenir son rang, il faut lui assurer quelque part, ailleurs que dans les établissements destinés surtout à l'enseignement, un asile où elle puisse se développer librement.

Jamais, en fait, cette nécessité n'a été plus évidente que de nos jours. Il semble bien, effectivement, que, dans presque toutes les sciences, on soit à la veille de découvertes dont il est difficile de mesurer la portée. Un même mouvement se fait sentir partout. La physique et la chimie ne touchent-elles pas au moment où elles arracheront à la matière le secret de sa constitution intime ? Déjà ne lui ont-elles pas dérobé des sources de force, à la fois bienfaisantes et terribles, dont l'emploi est appelé à modifier profondément les conditions d'existence des sociétés humaines? Les sciences biologiques, de leur côté, en poussant toujours plus loin leurs investigations, en passant de l'étude des organes à celle des tissus, de l'étude des tissus à celle des cellules et de leurs éléments les plus délicats, en scrutant les phénomènes physiques et chimiques qui s'y produisent incessamment, ne commencent-elles pas à prendre sur le fait les opérations les plus profondes et les plus essentielles de la vie? Et les sciences historiques elles-mêmes, dont le domaine semblait naguère limité à quelques milliers d'années, voici qu'aujourd'hui, grâce aux conquêtes de la préhistoire, avec l'aide de la paléontologie, de l'anthropologie et de l'ethnologie, elles nous font pénétrer dans un passé immense et en partie insoupçonné. Et, d'autre part, par l'étude de plus en plus précise et méthodique des monuments, des inscriptions, des archives, combien de notions, erronées ou insuffisantes, ont été corrigées ou complétées au sujet de grandes époques, trop superficiellement connues jusqu'ici !

Aussi, dans toutes les voies de la recherche, une émulation très vive se manifeste entre les nations renommées pour leur culture savante. Et ce n'est pas simplement un amour-propre bien légitime qui les engage à rivaliser ainsi ; c'est également le sentiment d'un intérêt de premier ordre. Car, sans parler des répercussions que certaines découvertes scientifiques auront nécessairement sur leur sécurité, sur le développement de leur richesse, sur l'amélioration générale de l'existence, nul ne peut douter que la primauté intellectuelle ne constitue par elle-même

une véritable puissance. En Allemagne, peu avant la guerre, cette exigence avait été si bien comprise qu'elle avait décidé l'Empereur à créer, sous son patronage, une société richement dotée et spécialement vouée au progrès des sciences (*Kaiser Wilhelms Gesellschaft für Förderung der Wissenschaften*). Et déjà les jeunes nations de l'Amérique avaient pris les devants. A cet égard, les États-Unis n'en sont même plus à rattraper les vieux peuples qui les ont précédés; les voici sur le point de les dépasser. Nulle part, la recherche scientifique n'est plus largement encouragée, nulle part elle n'est menée plus activement. Dotée avec une générosité inépuisable par des hommes qui, enrichis dans l'industrie, ont su comprendre à quel point les progrès de celle-ci sont liés à ceux de la science pure, elle peut à la fois organiser de coûteuses enquêtes et en publier les résultats sans compter. On sait ce qu'est la *Carnegie Institution* de Washington, fondée en 1902 « pour favoriser la recherche et la découverte », admirable centre d'études avec ses multiples laboratoires, ses observatoires, ses publications répandues à travers tout le Nouveau Monde.

La France n'a pas les mêmes ressources, il est vrai; mais elle possède depuis longtemps des établissements renommés, forts d'une longue tradition. Il faut seulement qu'elle ne les laisse pas s'amoindrir, tandis que d'autres grandissent à l'étranger. Ceci nous ramène au Collège de France, à sa destination et à son état présent.

II

Rappelons d'abord quelques particularités de son organisation.

La plus essentielle, comme on le sait, c'est que, n'ayant point charge de délivrer des diplômes ni de conférer des grades, il n'est assujetti à aucun programme d'études qui soit fixe. Par suite, et sauf un petit nombre d'exceptions nécessaires, aucune chaire n'y est établie à perpétuité. Ces exceptions portent sur quelques fondations, dont la destination a été déterminée par les fondateurs et acceptée par le Collège. Encore est-il que, dans ces derniers temps, l'assemblée des professeurs a pris soin de se réserver le droit de ne pourvoir à la vacance des chaires ainsi créées que si elle continue à les juger utiles et s'il se

trouve des candidats dont les titres lui paraissent suffisants. En dehors de ces cas exceptionnels, toute vacance de chaire donne lieu à une délibération, dans laquelle l'assemblée ne prend en considération que deux choses : d'une part, les intérêts scientifiques qui sont en jeu, d'autre part et surtout, la valeur des candidatures possibles. D'ailleurs, aucun grade ni diplôme n'étant exigé des candidats, l'assemblée a toute liberté de faire accueil tant aux nouveautés fécondes qu'aux hommes, quels qu'ils soient, qui se sont révélés par des initiatives vraiment originales.

Une première conséquence de ce fait, c'est qu'il n'existe au Collège aucune hiérarchie. Point d'échelons à gravir ; on n'y accède pas comme maître de conférences pour devenir successivement chargé de cours, professeur sans chaire et enfin titulaire; on n'y passe point d'une classe inférieure à une classe supérieure. Tous les professeurs sont égaux. La désignation faite par l'assemblée, lorsqu'elle a été confirmée par l'académie compétente et ratifiée par le décret du chef de l'État, est considérée avec raison comme un jugement définitif. En aucun cas, celui qui a été ainsi choisi ne saurait être regardé comme un débutant. En fait, la plupart des savants qui entrent au Collège y apportent un renom bien établi, toujours fondé sur de remarquables travaux, souvent sur des découvertes; ils y arrivent, déjà reconnus comme des initiateurs et des maîtres dans l'ordre d'études qu'ils représentent. Plusieurs ont été élus à l'Institut avant de l'être au Collège de France.

Une seconde conséquence, c'est que le titre conféré au nouveau professeur implique de sa part une sorte d'engagement tacite. Choisi comme le plus capable de contribuer au progrès d'une science déterminée, il contracte l'obligation d'y faire œuvre personnelle. Plus précisément, il est tenu en conscience de poursuivre, dans les conditions nouvelles qui lui sont faites, les travaux qui l'ont désigné au choix du Collège. Au reste, si ce choix s'est porté sur le plus digne, c'est sa vocation même qui l'incite à utiliser au mieux des moyens d'étude et une liberté dont il avait rarement joui jusque-là. Dégagé désormais de toute préoccupation de carrière, il ne peut que se sentir heureux de mettre toutes ses facultés, toutes ses connaissances acquises, toute son expérience au service de la scienee à laquelle il s'est voué par une inclination naturelle.

On comprend que, dans un milieu ainsi formé, ait dû se développer un esprit commun, qui est une des forces du Collège. Quelles que puissent être, en effet, les différences de caractères ou d'opinions entre ses membres, il existe entre eux, par la force des choses, un lien moral très étroit, une entente absolue sur l'intérêt de l'établissement auquel ils sont attachés. Tous se rendent compte de ce qu'il y a de particulier dans sa situation. Comme il n'ouvre l'accès à aucune carrière, c'est uniquement par la réputation de ses maîtres, par la valeur de leurs travaux, par leur contribution aux diverses sciences, qu'il lui faut se défendre des critiques et assurer son avenir. Son privilège est un stimulant, il n'est justifiable qu'à ce titre. A chacun donc le devoir de collaborer par son travail personnel à l'œuvre commune et d'en assurer la continuation par la sévérité du recrutement. Présent et agissant chez tous à divers degrés, cet esprit du Collège s'est particulièrement manifesté chez quelques-uns de ses administrateurs. Je songe à Renan et à Gaston Paris, qui l'ont plus d'une fois défini et qui l'ont rendu plus conscient et plus fort.

Ainsi s'explique la grande part que le Collège a prise, durant le XIXe siècle, au magnifique essor de toutes les sciences ; et ce n'est point par hasard que, très souvent, l'initiative et l'impulsion première sont venues de lui. Quelques noms, entre beaucoup, suffiront ici à en témoigner. C'est au Collège que l'égyptologie, créée par Champollion qui eut l'honneur de l'y introduire, réalisa ses progrès décisifs grâce à Emmanuel de Rougé et à Maspero. C'est là que l'étude des anciennes langues de l'Inde et de la Perse fixa ses méthodes avec Eugène Burnouf, celle de l'arabe et du persan avec Sylvestre de Sacy, l'assyriologie avec Oppert, la sinologie avec Stanislas Julien et Chavannes. On sait ce que l'économie politique a dû à Jean-Baptiste Say, à Michel Chevalier, à Leroy-Beaulieu. Et quel essor l'histoire nationale n'a-t-elle pas pris sous l'ardente inspiration de Michelet, évocateur merveilleux des grandes époques de la vie française ! Ses amis, ses compagnons de lutte, Mickiewicz et Quinet, ne furent-ils pas aussi des semeurs d'idées, dont l'influence a retenti au loin ? Et combien les études bibliques n'ont-elles pas profité au contact du génie de Renan, penseur dont l'action ne saurait être limitée au cadre de son enseignement ! Quelle précision nouvelle, enfin, a été introduite dans les méthodes de la philologie fran-

çaise par Gaston Paris! A côté d'eux, voici, dans les sciences physiques et naturelles, Ampère, le génial promoteur de l'électro-dynamisme, Claude Bernard, père de la médecine expérimentale, Élie de Beaumont, l'illustre géologue, Berthelot, créateur de la thermochimie et de qui procède le magnifique développement de la chimie organique. A vrai dire, citer ces noms, c'est faire tort à beaucoup d'autres, et cette liste s'accroîtrait à l'excès, si l'on voulait rappeler tous les hommes qui ont exercé, chacun dans son domaine, une influence étendue.

Ce qu'il importe de signaler, c'est le grand nombre de novateurs qui se sont rencontrés parmi eux, et c'est aussi que la plupart se sont beaucoup moins signalés par l'éclat de leur enseignement que par la valeur de leur production scientifique. Sans doute, au Collège comme ailleurs, on a vu la foule se presser à certains cours, et ce genre de succès, lorsqu'il est obtenu par un talent qui sait faire valoir des pensées neuves et fortes, contribue très heureusement à la renommée d'un établissement. Il n'y a aucune raison de le déprécier. Mais, à cet égard, il ne peut exister nulle part de tradition. Le Collège de France, en tout cas, a toujours mis au-dessus de tout les qualités professionnelles du savant. Il a toujours estimé que la découverte silencieuse d'une vérité était supérieure en valeur à une vulgarisation brillante, fût-elle d'ailleurs solide et consciencieuse. C'est donc dans leur laboratoire ou dans leur cabinet d'étude, c'est par des ouvrages longuement médités que les plus illustres de ses maîtres ont servi la science et le pays. L'auraient-ils fait aussi bien, s'ils s'étaient astreints à répéter périodiquement devant un public toujours changeant ce qui était enseigné ailleurs?

Le principe qui de plus en plus a prévalu parmi eux, ce fut que l'enseignement du Collège devait avoir pour objet de communiquer à des auditeurs suffisamment préparés les résultats acquis par les professeurs dans leurs recherches personnelles. Ni le nombre ni la forme des leçons ne peuvent en conséquence y être assujettis à une règle rigoureuse. C'est par une entente et un contrôle mutuel qu'il s'est établi, à cet égard, un usage d'ailleurs variable, selon les spécialités. On comprend, en effet, que l'histoire, la littérature, la philosophie, dans lesquelles les points de vue personnels ne peuvent être isolés des idées courantes, se prêtent à de plus amples développements;

ce sont matières où les exposés, les discussions tiennent nécessairement une large place, et qui ne se résument pas sans inconvénient, puisque le sentiment même ne peut en être exclu. Il n'en est pas de même pour les sciences exactes ni pour celles qui doivent tous leurs progrès à l'expérience. En ce qui concerne ces dernières, c'est en grande partie dans le laboratoire, et en présence des phénomènes à observer, que l'enseignement a toute sa valeur. S'il en est ainsi, il apparaît qu'au Collège de France l'enseignement ne saurait être considéré comme la tâche principale, ni comme une fin en soi, mais qu'il doit y rester subordonné à la recherche, seule créatrice de science.

Pour qu'il soit adapté complètement à la destination ainsi définie, voyons maintenant quelles conditions sont nécessaires.

III

Quiconque n'est pas complètement étranger au mouvement scientifique de notre temps, sait à quel point un laboratoire moderne diffère de ceux dont les chercheurs de la génération précédente ont dû, par la force des choses, se contenter.

Tous ou presque tous travaillaient dans des locaux souvent insalubres, toujours étroits, mal installés et mal aménagés, dépourvus de beaucoup des ressources jugées aujourd'hui indispensables, avec de pauvres allocations. Le génie de quelques-uns a pu suppléer dans une certaine mesure à ce qui leur manquait; non pas complètement néanmoins; car il est arrivé bien des fois que les plus belles découvertes n'ont pu être poussées par eux aussi loin qu'elles auraient dû l'être, faute des moyens nécessaires. D'autres alors, des étrangers, s'en sont emparés et en ont tiré profit. De nos jours, se résigner à un tel état de choses n'est plus possible. Des exemples nous ont été donnés du dehors, qu'il a fallu imiter à tout prix, sous peine d'une lamentable déchéance. Peu à peu, nos universités se modernisent. Celle de Paris a déjà grand air; elle a profité de magnifiques libéralités, elle possède dès à présent un certain nombre d'installations dignes de sa réputation, elle rayonne de jour en jour autour de l'enceinte trop étroite où elle s'était d'abord enfermée.

Considérons donc comme chose admise qu'un laboratoire

bien constitué est une sorte d'usine dans laquelle des moyens d'action divers se coordonnent en vue d'une production déterminée. Il lui faut, avant tout, de l'espace, de larges salles, assez nombreuses pour se prêter à la répartition de multiples services, qui doivent s'entr'aider, sans se gêner mutuellement. Dans ces salles, on veut que les opérateurs aient sous la main tout ce qui est d'usage constant dans leurs travaux, l'énergie électrique, force et lumière, le gaz, l'eau de rivière et l'eau de source, l'air comprimé. Des sous-sols à température constante leur sont nécessaires, ainsi que des chambres noires pour la photographie. Ils ont besoin d'être préservés des trépidations du sol, qui rendent impossibles certaines mesures, certaines pesées particulièrement délicates. Bien entendu, ces aménagements varient suivant que le laboratoire doit servir à un chimiste, à un physicien, à un biologiste. Il faudrait, pour tout dire, autant de descriptions qu'il y a de sciences. Mais, si bien installé, et si bien outillé qu'on le suppose, ce laboratoire ne donnera tout ce qu'on en peut attendre que s'il possède en outre un personnel approprié, en nombre et en qualité. La recherche, telle qu'elle est comprise de nos jours, est à la fois individuelle et collective. Si la pensée directrice est toujours le fait d'un esprit qui médite et qui fraye la voie, il est certain que, pour se développer complètement, dans les conséquences multiples qu'elle comporte, elle exige quantité de recherches accessoires, quantité de vérifications expérimentales qu'elle doit confier à des collaborateurs experts. Non seulement beaucoup de temps est ainsi gagné, mais, de plus, les vérités nouvelles, au lieu de se dégager par fragments, ont chance de se révéler dès le début bien plus riches de conséquences, bien plus prêtes aux applications pratiques.

N'oublions pas, d'ailleurs, qu'un laboratoire en pleine activité devient un centre d'études qui exerce une attraction naturelle. La renommée d'un maître éminent ne peut manquer, pour peu qu'on y trouve les facilités nécessaires, d'attirer des travailleurs, nationaux et étrangers, désireux d'y apprendre des méthodes nouvelles ou de s'initier aux recherches spéciales qui y sont pratiquées : c'est un devoir que d'accueillir ces bonnes volontés, dans la mesure du moins où l'œuvre essentielle n'en est ni compromise ni gênée. Nous sommes bien loin du temps où le savant pouvait se confiner dans une cellule.

Assurément, la philologie, la littérature, l'archéologie, l'épigraphie, la numismatique, et en général les sciences morales ou historiques, sont moins exigeantes en fait d'espace ou d'outillage que celles dont il vient d'être question. Leurs recherches se pratiquent plutôt dans les bibliothèques, les archives, les musées. Il n'en est pas moins vrai que, si elles doivent communiquer oralement ce qu'elles ont ainsi recueilli, elles ne peuvent se passer de salles de cours appropriées. Il leur faut des cartes, des photographies, des fac-similés, des textes d'usage courant et certains ouvrages qu'on a sans cesse à consulter, recueils d'inscriptions, manuels, lexiques spéciaux. Tous ces moyens d'étude indispensables doivent être sous la main du professeur, rassemblés au lieu même où il enseigne. Il y a donc, là aussi, des locaux spéciaux à prévoir, des laboratoires à organiser.

Et ce n'est pas tout. On ne peut méconnaître que, à moins de travailler aux dépens d'autrui, le savant, aujourd'hui plus que jamais, est obligé d'aller lui-même en pays étranger s'enquérir et vérifier.

Le philologue, l'historien, ont à consulter des archives, des manuscrits, des documents ; le critique d'art, à visiter les grands musées du monde et les principales collections privées ; l'archéologue, à pratiquer des fouilles. C'est dire qu'un établissement destiné à la recherche doit pouvoir organiser des missions scientifiques. Celles-ci sont un des éléments essentiels de son activité propre. Il ne devrait pas avoir à les solliciter : il serait désirable qu'il disposât par lui-même des ressources nécessaires pour y faire face. Mais c'est là une question dont la solution ne peut être attendue que de l'avenir. Revenons au présent.

IV

Si le zèle et le talent des maîtres pouvaient suppléer à la médiocrité des moyens matériels, il n'y aurait qu'à se louer de l'état présent du Collège de France. Les laboratoires y sont en pleine activité ; les services qu'ils ont rendus au pays pendant la grande guerre, ont été hautement appréciés ; on ne peut oublier ce qu'ils ont fait alors pour la connaissance des gaz nocifs et des moyens propres à en préserver nos soldats, pour le repérage des sons, pour la défense contre les sous-marins, pour

l'étude des problèmes relatifs à l'alimentation et de plusieurs autres. Depuis lors, toujours au travail, ils n'ont cessé de contribuer au progrès de la chimie, de la physique, de la géologie, des sciences biologiques. De nombreuses et brillantes communications à l'Académie des sciences et à l'Académie de médecine attestent périodiquement les résultats obtenus au Collège par les professeurs personnellement et, sous leur direction, par des collaborateurs attitrés ou bénévoles. Chaque année, des travailleurs étrangers, de plus en plus nombreux, sollicitent d'être admis à profiter de leurs conseils, à s'initier à leurs méthodes; il est extrêmement regrettable que l'insuffisance des installations actuelles restreigne forcément le nombre de ceux qui pourraient être accueillis. Dans l'ordre des lettres, d'importantes publications historiques et philologiques témoignent du même esprit de travail et de recherche. Jamais, d'autre part, les cours de littératures modernes, d'histoire nationale, de psychologie et de philosophie n'ont été plus suivis Et ceux qui, par leur nature, ne conviennent qu'à des auditeurs plus spécialement préparés, n'ont pas cessé d'avoir leurs fidèles. Pour les langues et les civilisations de l'Orient, Chine, Inde, Indochine, Égypte, Assyrie, le Collège entretient et développe une tradition d'études qui n'a pas médiocrement contribué à sa réputation. Ajoutons que, dans ces dernières années, des séries de conférences ont été faites à l'étranger par des professeurs du Collège, en Scandinavie, dans l'Amérique du Nord et dans celle du Sud, en Orient, et qu'elles y ont servi incontestablement les meilleurs intérêts de la France.

Mais si les hommes de haute valeur ne font pas défaut à ce grand établissement et si, de ce côté, son avenir ne doit inspirer aucune crainte, il faut bien reconnaître que son état matériel n'est rien moins que satisfaisant.

On a pu lire à ce sujet, dans de récents articles de journaux, des descriptions qui ont ému le public. Impossible d'en nier la véracité. Non seulement elle est établie depuis longtemps par des rapports officiels, mais elle a été constatée à plusieurs reprises par des visites de députés, de sénateurs, de ministres même. Tous ont avoué leur pénible surprise à la vue de certaines parties du Collège et de la médiocrité générale de ses installations. Il est absolument vrai que tel laboratoire tombe en ruines, que tel local de service a dû être évacué et démoli,

que, dans l'arrière-cour, le visiteur s'arrête, stupéfait et scandalisé, à l'aspect de baraques plus ou moins vermoulues. Il est également vrai que tous les locaux sont, à divers degrés, incommodes et insuffisants, et qu'aucun ne réalise le type de l'atelier scientifique moderne, tel qu'il a été décrit plus haut. C'est que, depuis fort longtemps déjà, les bâtiments du Collège ont été entretenus aux moindres frais, c'est-à-dire mal entretenus; d'où il résulte que tout aujourd'hui y est en médiocre état. D'autre part, la création de nouvelles chaires a fait que le nombre des salles de cours est devenu tout à fait insuffisant. Forcément, les cours se succèdent à certains jours dans un même local, sans qu'il soit possible d'y renouveler l'air. Cet encombrement oblige les professeurs à accepter des heures aussi incommodes pour leurs auditeurs que pour eux-mêmes. Disons, en outre, que la plupart des salles se prêtent mal aux aménagements nécessaires ou désirables. Enfin nul espace pour des collections, pour le travail libre des professeurs, pour leurs relations personnelles avec les auditeurs qui désirent les consulter. La bibliothèque, devenue assez considérable, se trouve dispersée à plusieurs étages dans des pièces encombrées, qui ne communiquent pas entre elles. Inaccessible par suite au public, elle est, pour les professeurs mêmes, d'un usage extrêmement difficile.

Qu'un tel état de choses ait pu durer jusqu'à ce jour, tous ceux qui le constatent ont peine à le comprendre. A vrai dire, il y a longtemps déjà que les pouvoirs publics s'en sont préoccupés. Les premiers pourparlers à ce sujet entre l'État et la Ville de Paris eurent lieu, il y a près de cinquante ans. Qu'a-t-on réalisé depuis lors? Après des années d'inaction, l'État a fait l'achat de terrains contigus au Collège, et, récemment, les immeubles plus ou moins sordides qui les occupaient ont été démolis. Aujourd'hui, une superficie qui doublerait celle des bâtiments existants est libre. Reste à l'utiliser. Un projet de constructions nouvelles et de restauration de l'édifice ancien avait été préparé avant la guerre, repris et modifié après le rétablissement de la paix; il s'élevait en prévisions à une quinzaine de millions. La dépense, si urgente qu'elle fût, a paru trop lourde pour un budget difficile à équilibrer. Le Gouvernement a demandé un projet réduit. Un nouveau plan, dont l'exécution est évaluée à six millions, a été préparé; il a

été adopté par le Gouvernement et est soumis au Parlement. On ne peut supposer qu'il ne soit pas agréé. Le rejeter ou l'ajourner, ce serait condamner le Collège de France à un prochain dépérissement. Réalisé, il permettra d'élever sur les terrains vacants des constructions neuves, où déjà les laboratoires de chimie et quelques autres pourront être installés dans les conditions désirables. Ce sera une amélioration considérable, d'autant plus que par là seront libérés des locaux, qui pourront être affectés à d'autres services. Ne dissimulons pas, toutefois, qu'il sera impossible d'en rester là, si l'on veut réellement moderniser le Collège. Tout l'édifice central, qui n'est pas touché par ce projet, devra être intérieurement restauré à brève échéance. Là aussi, les salles de cours, les laboratoires exigent des travaux importants. La nécessité s'en imposera dès que nous serons sortis, comme il faut l'espérer, des difficultés financières, qui font aujourd'hui obstacle aux entreprises les plus utiles.

V

Mais après que l'État aura fait tout ce qui est naturellement à sa charge, est-ce de lui uniquement, ou même principalement, qu'un grand établissement de recherche scientifique doit attendre les ressources nécessaires à son futur développement? L'exemple des pays étrangers, qui, d'ailleurs, commence à être imité chez nous et qui le sera de plus en plus, montre que d'autres concours peuvent et doivent être obtenus.

Déjà le Collège a profité de libéralités diverses, créations de chaires, donations en faveur de certains laboratoires. Elles ont été dues à la Ville de Paris et au département de la Seine, au ministère des Colonies, au gouvernement général de l'Algérie et à celui de l'Indochine, à un groupement de colonies, à des sociétés d'exploitation de l'Afrique française, à l'union des sociétés coopératives, enfin à de généreux bienfaiteurs, M. le duc de Loubat, membre de l'Institut, et M. Albert Kahn. Un legs de Mme Voronof a permis de créer à Boulogne-sur-Seine le laboratoire de chirurgie expérimentale qui porte son nom, et, de plus, a procuré au Collège un revenu, applicable aux recherches biologiques en général.

Le genre de donations le meilleur est celui qui est fait ainsi, sans affectation trop strictement déterminée. Il est bon que l'Assemblée des professeurs reste libre, dans une très large mesure, d'en faire l'emploi qui est jugé le plus utile à un moment donné. En un temps où le recrutement des jeunes gens désireux de se vouer à la science pure est devenu si malaisé, en raison des difficultés de la vie, combien il serait désirable qu'elle pût créer des bourses de recherche, distribuer des subventions, des encouragements! Ne peut-on pas espérer que les grandes industries, dont la prospérité est si étroitement liée aux découvertes de la science, non contentes d'entretenir dans leurs usines des laboratoires d'essais, sentiront de plus en plus l'intérêt qu'elles auraient à favoriser les travaux plus libres d'où naissent, un jour ou l'autre, les applications profitables? Et, dans d'autres directions, que d'efforts intéressants à susciter par des voyages, des explorations, des missions de toute sorte! On aimerait à se représenter le Collège de France de l'avenir pourvu d'abondantes ressources, investi d'une assez large autonomie, pouvant s'intéresser à toutes les tentatives de l'esprit pour la conquête de vérités nouvelles, capable de tracer des programmes d'activité scientifique et d'en assurer l'exécution. Il ne ferait ainsi que développer magnifiquement le germe de liberté qui fut déposé en lui, il y a quatre cents ans. Pourquoi le rêve d'aujourd'hui ne serait-il pas, après tout, la réalité de demain?

En attendant, et quoi qu'il arrive, le Collège, qui, par ses souvenirs et la continuité de son action, relie le passé de notre pays à son avenir, est une des institutions qui représentent la pensée française en ce qu'elle a de plus sérieux, à la fois attachée à ses meilleures traditions et ouverte à tous les progrès, éprise de science désintéressée, toujours prête à se communiquer à tous et à s'enrichir de tout ce que d'autres lui apportent. A ce titre, il mérite que l'opinion publique lui accorde faveur et appui.

MAURICE CROISET.

L'AMOUR MATERNEL
DE
MADAME DE SÉVIGNÉ

Mesdames,

Messieurs,

Dans une de ces fameuses et illustres lettres que M[me] de Sévigné écrivit à sa fille, M[me] de Grignan, je relève tout d'abord la phrase suivante : « J'admire toujours qu'on puisse prononcer une harangue sans manquer et sans se troubler quand tout le monde a les yeux sur vous et qu'il se fait un grand silence. » Combien je suis de son avis! Je le suis même à un tel point que, au moment de prononcer cette harangue (nommée aujourd'hui conférence) et ne comptant plus « que sur ma poltronnerie », ainsi que le disait encore la charmante marquise, je me suis enfuie, prise d'un grand effroi à l'idée d'affronter, ô public aimable, votre indulgence. Je veux tout d'abord vous en présenter mes excuses et puis dire aussi mon plus admiratif remerciement à l'intrépide Madame Dussane qui vous lit ceci en mon lieu et place; et, ces révérences une fois faites, du fond tranquille et sauvage de ma solitude, je recommence ou plutôt je commence (1).

On a fait grand procès à M[me] de Sévigné de ses préférences pour sa fille. On l'a hautement accusée d'avoir, pour

(1) Conférence faite le 23 mars à l'hôtel Carnavalet, sous les auspices de la Société des Promenades Conférences, et lue par M[me] Dussane, sociétaire de la Comédie-Française.

elle, négligé, sacrifié son fils. On ajoute qu'elle montrait ainsi son peu de jugement, sa fille étant sans cœur, son fils étant adorable. Cela est si fortement établi que j'y avais, pour ma part, toujours cru; mais j'étais bien jeune et, de plus, cela m'était extraordinairement indifférent. En vieillissant, le cœur devient savant, la sensibilité s'éclaire. On a vu grandir autour de soi beaucoup d'enfants et, de même qu'en naissant ils ont déchiré le corps de leurs mères, quelquefois aussi, devenus hommes ou femmes, jeunes filles ou jeunes gens, même les plus parfaits du monde, involontairement ils déchirent un peu leur tendresse. Et alors, entre mères, tout d'un coup, l'on se comprend. Et peu importe qu'elles n'aient pas vécu dans le même siècle, il y a des palpitations pareilles dans le passé et dans le présent, des inquiétudes qui seront toujours souffertes, des bonheurs toujours exaltés de même façon... Et, d'ailleurs, peut-être que seuls les sentiments vivent et choisissent, à mesure qu'ils usent une apparence humaine, des nouveaux cœurs pour s'y loger.

Voilà pourquoi, mesdames, c'est en notre maturité que nous devons relire les longs volumes qui contiennent toutes les lettres de Mme de Sévigné. Vous en passerez sans doute, mais en retiendrez encore plus et elle comptera avec chacune d'entre vous une amie de plus. Vous ne vous tromperez pas à sa bonne et belle humeur et ne commettrez pas la faute de l'appeler avec Jules Lemaitre cette « grosse mère la joie », car il y a bien de l'endurance sous son enjouement, de la bonne grâce sous sa gaîté. Pour que, parfois ou souvent, son tourment préféré, sa plus chère inquiétude éclatent avec une force si enflammée, c'est donc que bien longuement elle les contient, les cache sous les vifs ajustements de son esprit et les divertissements d'une des plus alertes, vives et belles proses que nous possédions en clair français. Ses lettres à Mme de Grignan, on l'a déjà dit, forment un véritable roman d'amour : le roman de l'amour maternel. Ce fameux cri de Mlle de Lespinasse, ce cri de passion que plus tard elle lancera vers M. de Guibert circonspect et réservé, ce fameux : « De tous les moments de ma vie » dont elle data un de ses brûlants billets, ce cri, Mme de Sévigné l'a poussé bien avant elle en écrivant à sa fille : « En un mot comme en mille, je suis à vous. C'est une vérité que je sens à tous les moments de ma vie. »

*
* *

Mme de Sévigné, vous le savez, n'avait pas été fort heureuse en mariage. Et ces brèves années d'amour pour un mari jeune, charmant, infidèle et tumultueux, qui mourut tué en duel pour *quelque femme*, la dégoûtèrent pour le reste de sa vie des hommes et de leurs sentiments. Il n'est point rare du reste, qu'une femme bien douée, saine de corps et d'âme, ni prude ni froide, mais de sensibilité riche, fière et intacte se juge offensée pour le reste de sa vie de la méchante passion d'un personnage tel qu'Henri de Sévigné. Passion qu'elle éprouvait encore, elle, lorsque lui, ne la ressentait déjà plus, trouvant sa femme « de glace ».

Or, cette « glaçonne » avait beau dire à sa peste de cousin Bussy, qui voulait la consoler, lorsque Sévigné l'avait trompée : « Tout beau, mon cousin, je ne suis pas si fâchée que cela », elle l'était, fâchée... peut-être pas contre Sévigné, mais contre l'Amour (avec un grand A) et fâchée elle resta. Son Bussy de cousin, ne lui donna guère plus de confiance dans les hommes. Enfin, ce qu'elle devait savoir sur son propre père, mort dès qu'elle fut née, n'était point pour la rassurer sur la chance des unions. Ce père, avant de périr en se battant contre les Anglais dans l'Ile de Ré, avait eu la manie du duel et avait été un personnage insupportable, n'apportant qu'inquiétudes et soucis torturants à sa femme, Marie de Coulanges. Il est vrai, à l'excuse de ce Celse Bénigne Rabutin, que sa mère, Jeanne de Rabutin Chantal (qui devint sainte Chantal), étant veuve et ayant décidé de quitter sa famille et tous ses enfants pour aller à Dieu, il avait tenté vainement d'empêcher son départ en se couchant en travers de la porte et que la Sainte lui avait passé sur le corps.

Certes, malgré que ce fût pour « voler à Dieu », ce pied maternel foulant son chagrin filial n'avait pas dû peu contribuer à étouffer en lui l'esprit de famille. Et je crois aussi que, par la suite, ce fut le souvenir de cette histoire-là, qui fit croire aux gens que Mme de Sévigné n'aimait pas son fils, à elle. On se souvenait, sans préciser, d'une légende prouvant que dans cette maison des Chantal-Rabutin-Sévigné, le fils avait été foulé aux pieds... L'on n'était pas tendre pour les garçons dans cette maison-là. Et voilà, qui sait? comment on

écrit l'histoire. Croyez bien que Mme de Sévigné, elle, qui n'était point sainte, n'aurait jamais pu en faire autant et qu'elle aimait très fort son fils qu'elle nommait « le petit compère ».

Donc, Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, ne fut pas aussi sainte veuve que son aïeule. Soulagée de ses craintes de ruine et de ses ennuis d'argent venant du fol défunt par la parfaite et tendre administration du *Bien Bon*, son cher abbé de Coulanges, certes jeune et belle, elle dut se plaire à plaire. Mais cette même peste de Bussy a eu beau affirmer qu'il tenait « le mari pour cocu devant Dieu », elle se garda bien de jamais plus vouloir, comme on dit, « aimer et être aimée ». N'avait-elle pas sa fille et son fils? et les enfants, pour certaines femmes, les enfants, c'est cela l'amour...

Elle le prouva bien.

Occupons-nous d'abord de la fille. La belle Madelonne qui répondit très vite au surnom flatteur de la Plus-Jolie-Fille-de-France ne manquait certes pas de qualités, car elle était par tous aimée et appréciée. Élevée pendant quelque temps chez les Visitandines de Nantes, elle dut revenir assez vite près de sa mère qui n'aimait pas les séparations et ne plus la quitter jusqu'à son mariage. Nous manquons de détails et de précisions sur sa petite enfance, sinon que cette Madelonne était hautaine, prête à molester des compagnes familières (et elle resta ainsi toute sa vie) très « tenant son rang » et ayant des réparties assez vives. Les lettres où sa mère et Bussy se parlent d'elle ne commencent guère qu'à l'époque où cette jeune beauté est à marier. Qu'elle est donc blonde, fraiche, gracieuse! Quelle taille, quel teint! Toutes ces qualités, sa mère les possédait, mais on s'accorde à dire que la beauté de sa fille paraissait bien plus achevée, que ses traits étaient plus fins, plus parfaits. Le portrait de Mignard, qui la représente si belle et si bien parée, ne nous cache point pourtant qu'elle devait avoir dans le regard quelque chose d'étriqué et une physionomie assez banale. Mais je sais bien que les plus grands peintres ne nous conservent pas toujours avec exactitude les charmes de leur modèle et que trop souvent ils transfigurent, figurent ou défigurent. Admettons donc la beauté sensationnelle de Mlle de Sévigné.

A la Cour, elle dansa; elle dansa dans un ballet de Quinault, et ce fut si divinement réussi que durant des années on parla

sans fin de ce ballet sans pareil. Songez qu'elle faisait « un petit pas admirable » sur le bord du théâtre. Plus tard, assistant à d'autres ballets, la mère juge que cela ne va pas à la cheville de la cheville de sa fille, et aux Rochers, en face d'une petite bohémienne qui danse avec une grâce exquise, Mme de Sévigné songe encore à sa fille et à son « petit pas admirable ».

Et elle s'émeut, se souvient, compare et s'extasie.

Ah! quel admirateur passionné vaudra jamais pour la gloire de la beauté d'une femme la fidèle exaltation de sa « maman »? Vous savez, on se moque toujours un peu gentiment des « mères d'actrices », mais ne croyez-vous pas que toutes les mères qui ont de jolies filles sont « mères d'actrices » sans le savoir?

Notre Sévigné l'était, et ma foi, sans mesure. C'était des compliments à n'en plus finir qu'elle savait si bien tourner sur sa fille que le correspondant, en répondant à la lettre, renchérissait sur ces compliments presque malgré lui, afin qu'à cette lecture Mme de Sévigné pût se rengorger tendrement. Mais ce n'est pas tout que d'être belle, si belle que le Roi, un soir, a jeté les yeux sur vous (si l'on en croit ce libertin de Bussy, déjà tout prêt à s'entremettre). Il faut établir cette beauté en un solide et brillant mariage. On combine, on intrigue, on espère; certains arrangements ratent, d'autres reprennent; enfin on agrée le comte de Grignan, malgré qu'il soit deux fois veuf avec des enfants.

Et d'abord tout est satisfaction, tout est plaisir. Mais M. de Grignan étant gouverneur de Provence, Mme de Grignan était restée sans lui à Paris pour accoucher; il fallut bien que, le 5 février 1671, une fois rétablie, elle partit rejoindre son mari. Mme de Sévigné connut à cette date un de ces déchirements qui transforment et écartèlent la vie. A partir de ce jour-là, elle qui n'aimait pas Racine autant que son cher Corneille, à partir de ce jour-là elle pleura en entendant *Andromaque*, et la peine de l'absence lui arracha de ces accents que nous qualifions aujourd'hui de raciniens.

« Ma fille, plaignez-moi de vous avoir quittée. » Oui, ce sanglot rythmé en vers de douze pieds est un cri tout cru de Mme de Sévigné qui, dans son désarroi, faisait un alexandrin sans le savoir.

Et que d'accents semblables en résonnances infinies se

propageant, se reformant, se renouvelant au cours de cette existence, qui désormais ne fut plus, avec ses départs, ses retours, ses déceptions et ses espérances, que la tragédie de la séparation ! Qu'y a-t-il, en effet, de plus tragique au monde que la séparation ? Une vie si brève, si précaire, si menacée, si incertaine, si tôt finie, même si l'on devient vieux, cette vie enfin qui ne vaut que par la présence de ce qu'on aime, pourquoi l'assombrir et la déserter en s'éloignant les uns des autres? Quelle folie! Quel sacrilège! Ah! ce n'est pas tout rose que de bien établir sa fille. Il est beau de la marier avec un comte de Grignan, gouverneur de Provence, riche, puissant, honnête, aimable. Tout cela flatte, rassure, plaît, convient. Mais quand il faut la voir partir cette fille en cette Provence, c'est à chaque fois comme le sacrifice d'Iphigénie. Et la savoir malade, délicate, enceinte, toussant, accouchant, souffrant et être loin, livrée à tous ces délires de l'interprétation, tous ces démons de l'imagination que la mère appelle des « dragons », n'est-ce point là le plus dévorant des supplices? Et être séparée de sa très chère par de si longs jours de voyage si compliqués, si coûteux, si difficiles, si durs! Aussi cette même imagination que torture l'éloignement, souhaite-t-elle le moyen de le supprimer... Et Mme de Sévigné inventant de se confier à l'hippogriffe qui fait le tour de la terre en deux jours et vous enlève au-dessus des nuages pour vous déposer, un instant après avoir quitté Paris, à Grignan et vice-versa, Mme de Sévigné a bien entrevu les futures féeries de la science, les voyages en avion. Remarquez qu'elle n'a point songé à parcourir plus rapidement que dans son carrosse les routes, les grandes et terrestres routes... Ce qu'il fallait à son amour maternel, ce n'était point aller vite, c'était arriver immédiatement... Et déjà dans son rêve pour aller voir sa fille, son instinct fendait les airs.

Ainsi, par tous les grands désirs des êtres, peu à peu, lentement, sûrement, s'élabore à travers le temps la future réalisation matérielle de ce que le passé croyait l'Impossible.

Mais ouvrons ces lettres, ces lettres qui mettaient tant de jours à parvenir à destination, alors que, gâtés aujourd'hui par télégraphe, téléphone et « sans fil », nous nous plaignons de l'attente. Ouvrons ces lettres qui ne nous étaient point destinées et qui sont devenues cependant un des trésors de nos richesses nationales; Mme de Sévigné en fut la prodigue,

Mme de Grignan en fut la comptable. Elle les garda. Nous les lui devons deux fois. Car c'est beaucoup pour elle, le plus souvent pour elle, que Mme de Sévigné, entre deux élans d'angoisse et de mélancolie, narre tout ce qui se dit, tout ce qui se fait, ce qu'elle entend, ce qu'elle voit, ce qu'elle pense, ce qu'elle imagine. Pour la distraire, elle anime tous les personnages, elle conte, elle dialogue, elle réfléchit, elle raille, elle dépeint, elle se moque, elle s'afflige ou se réjouit, pirouette ou médite. Les fêtes, les spectacles, les lectures, les sermons, les visites, les voyages, les eaux, les maladies, les mariages, les morts, les scandales, les amours, les procès, les guerres, les exploits, les folies, les héroïsmes, les modes, Port-Royal et les coiffures en bouclettes, la Grâce et les étoffes brochées d'or, la cour, la ville, les épidémies, les médecines, la campagne, les Rochers, Livry, les déménagements, les visites, l'émétique, le carême, la nature, tout cela vit, tout cela s'anime, verdoie, s'effeuille, embaume, chatoie, flambe, avec une extraordinaire intensité. Malgré quelques redites et longueurs, « quelques lanterneries », quelle vivacité, quelle promptitude, quelle animation en ces lignes innombrables! Que Mme de Sévigné eût donc fait un joli, vibrant, chatoyant théâtre! La phrase est directe, nette, campée et aussitôt décampée. Et puis, tout est coloré, du ton de la vie. L'expression neuve, originale, spontanée nous surprend par une cabriole imprévue. Le vocabulaire est riche, savoureux comme un été croulant sous ses fruits. Gribouiller ses lettres, on le sent, pour elle c'était vivre, c'était fixer ce qu'elle avait vécu, mais le fixer *en mouvement*. En somme, elle « filmait » en paroles les épisodes de son existence. Et autour de cela, que de tendresses, que de tristesse, de conseils superflus, d'espoirs dévorés! Une *Bérénice* de la maternité, telle était trop fréquemment la marquise de Sévigné. Étonnez-vous après cela qu'elle n'aimât point Racine!

***

Cette existence séparée désormais en adieux et en revoirs, périodes extrêmes entre lesquelles s'étire la longue, l'interminable absence, cette existence au fond si triste fut désormais celle de Mme de Sévigné. La fille venait ou bien la mère rejoignait la fille; et c'étaient alors des mois ou même des années qui auraient dû être paradisiaques, mais... où on se disputait assez

aigrement. Quelquefois même des conflits furent si aigus que les amis conseillèrent à la mère de s'éloigner de sa fille. Vous la tuez! Elle vous tue! Quelle ironie! Alors que cette mère possède son seul bonheur, il lui faut encore s'en priver! Sans doute ces périodes de vie commune et que l'on savait ne devoir durer qu'un temps, exaspéraient-elles les sentiments de Mme de Sévigné au lieu de les satisfaire en les amortissant. Sa fille est là. Oui. Sa fille est là, certes, et c'est admirable. Mais ce n'est pas pour toujours, mais c'est à peine pour longtemps. Et ce longtemps passe si rapide! et bientôt encore elle va repartir. Il lui faut donc une indigestion de cette présence. C'est une situation, que soutiendrait avec peine un élu qui serait damné par intervalles. Alors, attisée par des flammes impatientes, sa passion maternelle devait bien finir par exaspérer un peu; et d'ailleurs celui ou celle qui aime le plus excède ceux qui aiment le moins.

Or, sans être une ingrate, évidemment, Mme de Grignan aimait moins. Oui, elle aimait moins, bien moins, beaucoup moins: mais ce n'est pas un crime, sauf lorsqu'elle redoute, que l'amour clamé par sa mère ne les rende ridicules. Mais ce n'était point pour cela un petit monstre d'indifférence. Enfant trop gâtée, puis jeune femme adulée, mais malade, affaiblie par de trop nombreuses grossesses, fatiguée par une vie de représentation assez lourde, un mari exigeant; ayant ses soucis d'argent, de santé, d'enfants, et avec tout cela neurasthénique, en proie trop souvent aux fameux « dragons », elle ne répondait pas toujours à ce qu'espérait sa mère bien portante et d'âme si jeune, avec équilibre et... véhémence, malgré son fond de raison à la française. Ces véhémences, je le crois, lui venaient de sa très sainte aïeule. On ne va pas vers Dieu sans emportement. Mme de Sévigné, de cet emportement familial, faisait trop l'honneur à sa fille; et d'ailleurs, elle le sentait bien quand elle disait: « Un peu de dévotion et d'amour en Dieu mettraient le calme dans mon âme. Ce n'est qu'à cela seul que vous devez céder. » Il faut avouer que c'est d'un bel accent et que la femme, capable de l'exprimer après nous avoir ravis par des commérages et de charmantes frivolités, était certes une femme de haute personnalité et de grand caractère.

***

« Ma douleur serait bien médiocre, si je pouvais vous la dépeindre. Je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie, toujours pleurant et toujours mourant, il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme... » Voilà le premier coup d'archet de ce long lamento dès le premier départ en 1671 ; et c'est un chant qui ne finira qu'avec la vie de celle qui l'exhale. « Je reçus vos lettres comme vous avez reçu ma bague ; je fonds en larmes en les lisant, il semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié. Adieu, ma chère enfant, l'unique passion, l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie. » « Mon Dieu ! Le Rhône, vous y êtes présentement. Quelle idée pour moi et quelle inquiétude jusqu'à ce que je vous en sache dehors ! » « Votre santé, votre repos, vos affaires, voilà les trois points de mon esprit. » « Si j'avais autant pleuré mes péchés que j'ai pleuré pour vous depuis que je suis ici, je serais très bien disposée pour faire mes Pâques. » « Ici je trouvai tout le triomphe du mois de mai ; le rossignol, le coucou, la fauvette ont ouvert le printemps dans nos forêts, je m'y suis promenée tout le soir toute seule, j'y ai trouvé toutes mes tristes pensées, mais je ne veux plus en parler. » « Si je vous écrivais toutes mes rêveries sur votre sujet, je vous écrirais toutes les plus grandes lettres du monde. » « La tendresse de mes sentiments me tue. Par exemple, je n'ai point été trompée dans les douleurs d'être séparée de vous, je les ai imaginées comme je les sens. » « Je suis triste, je n'ai point de vos nouvelles, la grande amitié n'est jamais tranquille. » « Il est en vous de me rendre la vie heureuse ou malheureuse. » « Je vous recommande ma vie... »

Et ne croyez pas que cette lune de miel de la douleur s'efface comme celle de la joie. Pendant des années et des années roucoulera ce tendre et vif chagrin à chaque séparation nouvelle revenant après chaque voyage heureux. Et de nouveau ce sera avec une sorte de solennité que reprendra le gémissement. Jamais la mère ne s'habituera à redire adieu à sa fille. Et en 1675 elle écrira, derechef, avec le même sombre étonnement : « Quel jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence ! » et elle ajoutait : « Je vous écrirai de tous les lieux où je le

pourrai.... » Et elle ne cesse de souffrir « d'une séparation qui me blesse à toutes les heures du jour et bien plus que je ne voudrais à celles de la nuit... » « Mon enfant, après vous avoir perdue, que peut-il m'arriver dont je doive me plaindre? Cherchez bien dans toute la Cour et dans toute la France, il n'y a que moi qui, ayant une fille si parfaitement aimée, sois privée de la joie de la voir et de passer ma vie avec elle... » « Laissez-moi vous aimer à ma fantaisie. » « La princesse de Tarente est touchée de votre personne et de ce qu'elle croit de votre esprit. Elle n'en manque pas à sa manière. Elle aime sa fille et en est occupée; elle me conta ce qu'elle souffre de son absence et m'en parla comme à la seule personne qui puisse comprendre ma peine. » « Je n'ose penser à vous voir. Quand cette espérance entre trop avant dans mon cœur et qu'elle est encore éloignée, elle me fait trop de mal... » « Je voudrais que vous vissiez de quelle beauté sont ces bois présentement. » Peut-on plus fidèlement, assidûment, absolument, mêler à toute sa vie un être qui vit ailleurs?

Certes, il vint une date où vieillie, lassée, un peu déçue, les lettres de Mme de Sévigné changèrent un peu de ton. Mais il fallut pour cela de très, très longues années. Alors elle ne se lançait plus sur l'hippogriffe imaginaire pour voler jusqu'à sa fille adorée, et son style, plus pesant et comme résigné, gravissait la distance comme un carrosse une dure montée. Mais ses sentiments profonds ne varièrent jamais. Certes, dès le début elle n'adressait pas à sa fille que ces plaintes, ces regrets, ces fleurs sentimentales dont j'ai jeté à vos yeux quelques corolles toujours vivantes. Elle lui conte toute sorte de choses pour la distraire, — et après avoir pesté des grossesses pour consoler cette fille ennuyée d'être grosse, elle lui énumère toutes les dames qui le sont. A l'entendre, c'est une épidémie; et elle lui déconseille le chocolat, car une dame qui en absorba trop accoucha d'un petit garçon noir comme le diable... et tant d'autres folies charmantes que je n'ai pas le temps de vous citer. Et que de compliments aussi, sur sa figure, sa taille, sa grâce, son bon goût, ses robes, ses coiffures, ses idées, sa philosophie, ses lectures, son style! Elle y trouve des « périodes à la Tacite »; elle y respire des « bouffées d'éloquence », « un éclat et un agrément qui ouvrent le cœur ». Or le style de Mme de Grignan d'après les lettres d'elle que

nous pouvons lire est compassé, de bonne compagnie et dans l'ensemble, sinon plat, du moins sans originalité. Elle imite celui de sa mère... mais voilà : la mère était inimitable.

Cette mère inimitable eut le bonheur de soigner tout un an cette fille adorée, de la sauver et de mourir près d'elle à Grignan. Sans doute, avant de refermer les yeux sur les choses de la terre, Mme de Sévigné aura-t-elle revu dans son souvenir ces allées de Livry où si souvent elle venait penser à sa fille parce que sous ces arbres aimés et en ce triomphe des mois de mai elle y avait vu jadis errer, en sa première fleur, la belle Madelonne, sa très chère et sa très aimable qui, née au moment d'un bref bonheur, chaque fois qu'elle revenait vers sa mère, possédait ce charmant pouvoir de lui ramener sa jeunesse.

***

Arrivez ! Il en est grand temps, Charles de Sévigné, « petit compère », et tâchez de vous montrer aussi séduisant que d'habitude. Et certes, Mme de Sévigné fut bien la première à se laisser séduire. En mars 1644, elle écrit à son cousin Bussy : « Eh bien ! je vous apprends, quand vous en devriez enrager, que je suis accouchée d'un garçon à qui je vais faire sucer la haine contre vous avec le lait et que j'en ferai encore bien d'autres seulement pour vous faire des ennemis ; vous n'avez pas eu l'esprit d'en faire autant, le beau faiseur de filles... » A cette lettre railleuse le cousin Bussy répondit : « Tenez-vous en donc, si vous m'en croyez, au garçon que vous venez de faire... » ; et comme si la destinée avait obéi à ce cousin despotique, la vie de femme de Mme de Sévigné bientôt après se trouva finie et, ainsi, à ce fils elle se tint.

Pas un moment je n'accepte la légende qu'elle l'aima peu, qu'elle l'aima moins que sa fille, ce qui est encore pire que d'être aimé peu à soi tout seul. Je me la représente toujours, cette Sévigné maternelle, comme dans la lettre de Monsieur Arnauld (que tout le monde a citée) après une visite qu'elle fit avec ses enfants à Port-Royal « Il me semble que je la vois encore telle qu'elle me parut la première fois que j'eus l'honneur de la voir, arrivant dans le fond de son carrosse tout ouvert au milieu de monsieur son fils et de mademoiselle sa fille ; tous les trois tels que les poètes

représentent Latone au milieu du jeune Apollon et de la petite Diane, tant il éclatait d'agrément et de beauté dans la mère et les enfants! » Charmant portrait, image si vive que l'on croit l'avoir vue soi-même, cette jeune mère, entre sa Diane et son Apollon et non seulement avec sa fille. Entre eux deux, elle le fut toujours, je le gagerais. Il n'y a presque pas de lettres d'elle où il ne soit question du « petit compère ». On m'affirme qu'elle parle de lui froidement. Ce n'est pas cela. Elle parle d'abord de lui avec réserve. Pourquoi? Parce qu'il faisait mille sottises et que ces sottises de jeu, de dépenses et de galanteries lui rappelèrent sans doute trop vivement, alors qu'elle était encore assez jeune pour se bien souvenir, ses années de jeune épouse délaissée et les folies de son mari. Dans certaines lettres, certes, elle raconte en riant les farces de son fils (mais parfois l'on rit pour ne pas pleurer), et parle de cette Ninon qui traitait Charles de Sévigné de citrouille fricassée dans de la neige, et aussi de la Champmeslé et d'une certaine histoire de lettres à propos de ces deux dames, histoire, je l'avoue, si « champmeslée » que je n'entreprends pas de la conter ici. Il est vrai qu'elle rit encore lorsqu'il vient se plaindre de ce qu'il lui ressemble et « qu'elle lui a passé de sa glace ». Mais tout cela ne vient pas du fond du cœur; lisez plutôt ces lignes si graves, si sincères écrites à sa fille : « Votre frère entre sous les lois de Ninon ; je doute qu'elles lui soient bonnes; il y a des esprits à qui elles ne valent rien. Elle avait *gâté son père*. Il faut le recommander à Dieu. Quand on est chrétienne ou du moins quand on le veut être, on ne peut voir les dérèglements sans chagrin. » Vous entendez bien cette petite phrase qui n'a l'air de rien : « Elle *avait gâté son père...* »; et dans l'appréhension qu'elle aura longtemps que son fils recommence les folies du père, elle observera avec indulgence et mélancolie quelque réticence vis-à-vis de lui.

Soyez sûrs qu'il lui plaît et qu'elle l'aime. D'abord physiquement, c'est à elle qu'il ressemble, et au moral, si l'atavisme paternel ne l'emporte pas, il tient beaucoup d'elle, encore plus du côté Chantal que du côté Rabutin. Plus tard il sera pieux, tranquille, retiré. Mais pour le moment, il l'effraie; car elle ne reconnaît pas en lui *ce beau sang* des Rabutin dont elle est satisfaite. Certes, son cousin Bussy Rabutin est un fort coureur de femmes, mais avec une certaine vigueur

saine. Charles de Sévigné, lui, est bizarre, alliant la froideur aux désirs, l'ironie à la tendresse : personnage singulier, un peu falot, que sa jeunesse étourdit et dont il paraît un peu ivre. Il ne fait que des bêtises; l'argent lui fond dans la main et pour cela il fait couper ses arbres qu'il aime; ses aventures amoureuses ou galantes finissent toutes fort fâcheusement. Il est imprudent, négligent, distrait, fantaisiste et tour à tour enfantin, joyeux et mélancolique. Plus tard, lorsqu'après avoir été, selon l'expression de sa mère, « chamarré d'un brin d'anachorète », il comprendra sa nature véritable de petit-fils de sainte Chantal, on s'expliquera toutes les erreurs et toutes les saugrenuités de sa jeunesse. Cette vie-là n'était point son fait, pas plus que le « guidonnage ». C'est que ce séduisant et gracieux garçon bien doué, intelligent, lettré, plein de cœur et de délicatesse, mais tout papillonnant d'incertitude, ne devait être heureux que les ailes refermées en livre d'heures, près des fleurs ferventes des autels.

Mais dès le début, qui le savait? Et même qui l'aurait pu croire? Il n'est qu'un étourdi qu'il faut surveiller, et non tant par sévérité que pour lui épargner les désagréments qu'il s'attire toujours. Cela ne l'empêche pas d'être charmant, joli, plaisant, aimable, aimé, attendu, regretté. Il se fait acheter par sa mère une charge de « guidon » à l'armée, et quand il est en campagne, je vous réponds bien que sa mère n'est pas à l'aise. Que de lettres en font foi, lettres à ses amis, à sa fille, à son cher Coulanges, à Bussy même! Vous objecterez qu'elle parle de lui brièvement... mais elle ne parle pas plus longuement de sa fille; c'est *avec* sa fille qu'elle s'épanche. Or, vous pensez bien que cette mère plume au vent ne laissait point passer les absences de son fils sans lui écrire... Et pourquoi donc ne lisons-nous pas les lettres à ce fils, lettres qu'elle lui a sûrement adressées et où elle devait lui parler cœur à cœur autant qu'à la Grignan? Mais parce que ce distrait, ce désordonné, ce galopin de Charles de Sévigné les a égarées, perdues, oubliées, déchirées... Mme de Grignan, elle, les gardait, ses lettres. Mais le « guidon » en campagne occupé de ses bottes, de son uniforme, de ses amours, de ses manchettes et des mouches qui volent, les oubliait non par indifférence, mais par paresse, négligence, insouciance des jours qui passent. Et puis ces lettres qui devaient être pleines d'excellents conseils, de quel-

ques gronderies, de reproches sur ses gaspillages, ne devaient pas toujours l'amuser... et il n'y répondait pas toujours régulièrement, et même, il ne donnait point son adresse. Néanmoins, de cette mère, plus tard, il conserva quelques lettres et en tout cas, avec tendresse et religion, la dernière qu'elle lui adressa. Que de fois nous trouvons dans la correspondance maternelle : « Je suis sans nouvelles de mon fils », ou bien : « J'attends mon fils à tout moment », « Je n'ai point encore mon fils », et cela à plusieurs reprises dans une même lettre où on la sent céder à sa préoccupation dominante ou à son impatiente anxiété. Dès qu'il est près d'elle et qu'il est un peu sage, comme elle est contente! « Mon fils vous embrasse mille fois, il me désennuie extrêmement et songe fort à me plaire; nous lisons, nous causons, comme vous le devinez fort bien. » Plus loin, elle conte une réception que le pays avait organisée aux Rochers pour fêter son arrivée, faire à son fils « une manière d'entrée ». Puis « voici un mot que j'ai écrit sur un arbre pour mon fils qui est revenu de Candie, *vago di fama...* Mon fils me fait lire *Cléopâtre*. Mon fils s'en va en Lorraine, son absence nous donnera beaucoup d'ennuis... Le Tasse nous amuse fort, et toutes les bagatelles du monde nous ont divertis jusqu'ici à cause de mon fils qui en est le roi... » Et encore : « Vous dites que je ne vous parle point de votre frère; je ne sais pourquoi, car j'y pense à tout moment et j'en suis dans des inquiétudes extrêmes. Je l'aime fort et il est avec moi d'une manière charmante; ses lettres sont aussi d'un style que si on les trouve jamais dans ma cassette, on croira qu'elles sont du plus honnête homme de mon temps; je ne crois pas qu'il y ait un air de politesse et d'agrément pareil à celui qu'il a pour moi. Cette guerre me touche donc au dernier point... » Et ailleurs encore : « Je quitte Paris pour quelque temps avec la douleur de ne recevoir plus si régulièrement vos lettres, ni celles de mon fils dont l'armée n'est point tant composée de pâtissiers que je ne sois fort en peine de lui, non pas quand je pense au prince d'Orange, mais à M. de Luxembourg qui est « dans l'armée de mon fils » et à qui les mains démangent furieusement. Hélas! vous souvient-il de notre folie que M. de Turenne était « *dans l'armée de votre frère* »? Je cite au hasard et j'ai beau faire, je ne trouve pas tout cela « indifférent ». Car enfin : « Mon fils » par ci, « Mon fils » par là, je vous dis que

toutes ces lettres parlent toujours de ce fils oublié, de ce méconnu de fils...

Je ne sais comment les autres lecteurs ne s'en sont pas aperçus... mais pour ma part, auprès de cette mère dénaturée, je ne vois bien souvent que lui; et lui, ma foi, bien fringant, bien apprécié et pas du tout foulé aux pieds... encore moins au cœur. Et lorsqu'il est loin, par périodes, ne dit-elle pas : « J'ai souvent des nouvelles de mon pauvre enfant. La guerre me déplait fort ». « J'emporte du chagrin de mon fils, on ne quitte qu'avec peine les nouvelles de l'armée ». Et cela en dit long...

Vous me direz que, en effet, être à la guerre est bien plus dangereux que le séjour de la Provence. Mais se lamenter sur les dangers réels que court un fils plus ou moins exposé certes, mais comme tant d'autres, ne paraitrait pas de très bon goût à cette Sévigné de bonne race et même un peu honteux. Tandis que rien n'empêche de se plaindre de la Provence et on a bien le droit d'en penser ce que l'on veut. Et ceci, n'est-ce point tendre, tout en étant un peu railleur : « J'ai reçu des nouvelles de mon fils... il avait une grande envie de mettre un peu flamberge au vent, par curiosité seulement. Cette lettre m'aurait effrayée, si je ne savais très bien la marche des Impériaux et le respect qu'ils ont eu pour l'armée de votre frère ». « Mon fils partit hier avec bien du chagrin... Mon fils est désespéré du « guidonnage »... Je le console tant que je puis... Il dit justement tout ce que nous disions quand il l'acheta... Il fallut céder à son empressement et il s'en désespère; il y a des cœurs plaisamment bâtis en ce monde! » Et quand ce fils est en repos près d'elle, ce sont des jeux, des promenades, des lectures, des bavardages; il l'appelle, avec le *Bien Bon*, cette *mère beauté*, cette *maman mignonne*, il la soigne et la dorlote avec une touchante tendresse. Et elle s'occupe de ses habits; elle le veut beau et bien à la mode. Ils marquent toutes leurs dents dans la même miche; il écrit des lettres charmantes qu'il joint à celles de sa mère; il adore sa sœur, « sa belle petite sœur », il n'en est pas jaloux le moins du monde; il la plaisante sur son Descartes : il aime bien mieux Homère. Il veut vendre son « guidonnage », n'y réussit point, grogne, part, revient, demeure et l'on sent que pour cette mère qui, soi-disant, l'aime si peu et si mal, il est le charme de la vie.

Et dès qu'il retourne à la guerre, on la sent oppressée, toujours « en peine de son fils », à l'affût des nouvelles de l'armée; s'assurant qu'il n'était pas ici ou là, anxieuse, naturelle. Et puis, à d'autres périodes plus heureuses, on se dédommage, on le plaisante un peu de ses affaires d'amour et même des lettres qu'il reçoit d'une amoureuse en voyage. Écoutez bien ce que dit à ce sujet cette femme qui passe sa vie à écrire : « On reçoit un billet le jour du départ qui embarrasse beaucoup parce qu'il est fort tendre. Cela trouble la gaieté et la liberté dont on prétend jouir, etc... Il me semble que c'est une chose toute désassortie de porter dans cette diligence que tous les diables emportent une langueur amoureuse, un amour languissant... »; et ainsi continue la raillerie la plus impitoyable des absences, des départs, des amours et des lettres d'amour. « Voilà en l'air ce que j'ai attrapé et voilà à quel style votre frère est condamné de répondre trois fois la semaine... C'est un martyre, ils me font pitié. Le pauvre garçon y succomberait sans la consolation qu'il trouve en moi... » Toute cette gaieté moqueuse et si tendre, est-ce d'une indifférente mère?

Plus tard, quand il s'est enfin débarrassé de son « guidonnage », après avoir servi sous le maréchal de Créqui, s'être distingué au siège d'Aire et à l'affaire de Mons, et qu'après de très folles dépenses il va aux États de Bretagne, sa mère se montre bien souvent assez fière de lui et parfois aussi assez soucieuse. Enfin, après bien des hésitations, des aventures galantes, des velléités matrimoniales, il finit par se marier pour de bon en sa chère Bretagne, car il est Breton bretonnant. Sa femme, douce, maladive, pieuse, à la fin d'une union assez paisible, en tout cas heureuse, favorisa les penchants qui se révélèrent en lui pour la piété. Il finit dans la retraite et la prière, après avoir tâté de bien des choses dont aucune ne le contenta. Généreux, désintéressé, il n'en voulut certes pas à sa mère des avantages de fortune dont elle favorisa les Grignan; Charles de Sévigné n'avait point d'enfants et il adorait son neveu et ses nièces; la lettre qu'il écrivit à sa sœur, « à sa très belle petite sœur » à ce propos est émouvante de simplicité de cœur, de tendresse et de grâce. D'ailleurs, il écrivait délicieusement, mais avec moins de pétulance que sa mère. Tel qu'il fut, incertain, parfois inquiétant, toujours dévoué, bon, aimable et doux, soignant sa mère qu'il adorait, lui tenant fidèle et agréable compagnie, comment

n'aurait-il pas été aimé ? N'est-ce pas en partie pour lui que Mme de Sévigné n'alla point habiter avec sa fille une fois pour toutes? Elle savait combien il aimait ses Rochers, sa Bretagne, elle y restait avec lui ; et tant qu'il fut à l'armée, tenait-elle à Paris seulement pour ses relations ou ses amitiés, mais pour lui aussi qui y revenait, s'y amusait, et où était en somme le foyer des renseignements et des nouvelles? Oui, elle l'aima, je vous l'affirme. Tout le roman de sa vie tissé ainsi lettre à lettre en fait foi; si nous possédions toutes les lettres qu'elle lui écrivit, nous en serions encore bien plus persuadés. La trouve-t-on tiède lorsqu'il lui arrive un jour malade, tout penaud et tout pantois à la suite d'une amourette malheureuse? La véhémence maternelle éclate à ce sujet avec autant de feu qu'aux occasions des maux de Mme de Grignan... En vérité, en toute honnêteté, pour que ce charmant Charles de Sévigné ait pu paraître aussi chéri que le fut sa sœur Grignan par leur mère, il ne lui manqua, je le crois bien, que d'accoucher.

***

Et la grand mère après la mère, vais-je avoir le temps de vous l'évoquer? Le portrait de Nanteuil représentant une Sévigné plus épanouie que mûre, aux larges joues, au bon sourire, n'est-il pas celui, parfait, savoureux, d'une « bonne maman » encore jeune ? Ses joues, son cou gras, sont faits pour les baisers des petits-enfants, ses cheveux en touffes drues pour qu'ils tirent un peu sur les boucles, son regard heureux pour les contempler avec amour et leur inspirer confiance. Grand mère, elle le fut et délicieusement. Elle garda, elle éleva pendant quelque temps sa première petite-fille, Marie-Blanche. Comme elle la soigne, comme elle l'aime, la trouve gentille! Elle l'appelle ses « petites entrailles »; elle dit : « c'est joli des petites entrailles avec une robe neuve »; elle pousse l'admiration jusqu'à déclarer que « cette petite vient d'avoir une très jolie petite vérole volante » et puis « je l'aime tout à fait, elle est coiffée hurluberlu, cette coiffure est faite pour elle, son teint, sa gorge, tout son petit corps est admirable, elle fait cent petites choses, elle parle, elle caresse, elle bat, elle fait le signe de la croix, elle demande pardon, elle fait la révérence, elle baise la main, elle hausse les épaules, elle danse, elle flatte, elle prend le menton, enfin, elle est jolie de

tout point, je m'y amuse des heures entières. » N'est-ce point charmant et ce bref échantillon des dispositions grand maternelles de Mme de Sévigné n'est-il pas neuf, hardi en son siècle assez rogue et dédaigneux vis-à-vis des enfants, et ce goût, ce goût de grande et tendre réaliste qu'elle manifeste ici pour les grâces de l'enfance ne paraît-il pas étonnant à son époque, n'aurait-il pas charmé Rousseau? Elle appela toujours cette enfant « la mienne » lorsqu'elle la rendit à sa mère en disant : « Elle a une place à part dans mon cœur ». Aussi quel chagrin lorsque sa famille la condamne au cloître! « Ayez pitié », dit-elle en vain à sa fille Grignan. Car il faut avant toute chose songer au marquis, à celui qui doit continuer la race. Celui-là, pour lequel on sacrifia tout et qui fit une éclatante et fructueuse mésalliance, à propos de laquelle Mme de Grignan écrivit qu'il fallait bien de temps en temps mettre du fumier sur ses terres, celui-là, malgré toutes ces ambitions, tous ces rêves, tous ces holocaustes accomplis en sa faveur mourut assez jeune encore et sans continuer sa race : ainsi se rit le destin des combinaisons humaines. Ce jeune Louis Provence me paraît avoir passé à la postérité à cause du mot célèbre que fit sur lui sa grand mère en écrivant à sa fille : « Il ne faut point que vous comptiez sur ses lectures : il nous avoua hier tout bonnement qu'il en est incapable à présent. Sa jeunesse *fait du bruit, il n'entend pas...* il serait trop parfait s'il aimait à lire. »

Ah! grand mère lettrée, que diriez-vous donc de maints petits-fils d'à présent?

Elle eut une vraie passion pour la petite Pauline à la chevelure bouclée, « l'agréable chose ». « Elle est jolie comme un ange. Divertissez-vous-en... Pourquoi craindre de se trop amuser de ses enfants? »; et plus loin, à sa fille toujours : « Aimez, aimez Pauline. » C'était elle qui savait aimer : « Mon Dieu, que Pauline est jolie, qu'elle est plaisante! Que sa petite vivacité est aimable et divertissante! » Malgré cette vivacité, cette beauté, l'impitoyable Mme de Grignan comptait bien aussi caser Pauline au couvent. Quelle inquiétude en ressentait la grand mère, qui, ayant si sainement compris et goûté la vie, jugeait si injuste et si dur d'en frustrer avec tant d'égoïsme impitoyable ses chères petites-filles! Heureusement que vint M. de Simiane qui fut amoureux et épousa Pauline sans dot : « Une fille de la maison de Grignan a trouvé un homme et une

famille qui comptent pour tout son mérite, sa personne et son nom et rien du tout le bien... Ainsi on a profité avec plaisir d'un sentiment si rare et si noble. » Quel allègement, quel soupir en ces simples lignes! Pauline échappée au couvent, certes ce fut le dernier bonheur grand maternel de Mme de Sévigné.

Mais il nous faut hâtivement retourner en arrière pour, avant de terminer cette « harangue », nous occuper un peu de M. de Grignan qui joua un tel rôle dans la vie et les sentiments de la marquise de Sévigné en tant que « gendre ».

***

Parlons donc de ce « gendre ».

Il n'est point rare que les femmes, et même celles du plus gracieux caractère, ne raffolent pas de leur gendre. Et, d'ailleurs, quel vilain nom qui ressemble à la fois au verbe geindre et au verbe pendre! Il faut avouer que cela ne met point l'eau à la bouche. Je me souviens qu'une mère fort aimable, pendant la guerre, ramenant au logis sa fille qui venait d'épouser par procuration son fiancé restant aux armées, cette mère s'écria : « Un mariage et pas de gendre. Quelle perfection! » (Et notez que ce gendre lui plaisait pleinement.) Donc, un mariage et pas de gendre, voilà le rêve de bien des belles-mères (exception faite de celles-là qui raffolent de leur beau-fils avec un arrière-goût amoureux). Caser sa fille et ne pas la perdre : le rêve. L'établir, qu'elle soit madame, mais ne parte pas pour la Provence, ce qui dans ce temps-là semblait presque aussi loin que d'aller en Chine.

Pourtant, Mme de Sévigné avait été bien contente de voir contracter à sa fille cette union qui ne manquait pas d'éclat. Son cousin Bussy avait beau lui écrire que M. de Grignan « usait beaucoup de femmes » (et, en effet, il avait été marié déjà deux fois avant ce mariage-ci), Mme de Sévigné affirmait de son côté : « C'est un très bon et très honnête homme qui a du bien, de la qualité, une charge, de l'estime et de la considération dans le monde. » En somme, ce Grignan ne lui déplaisait pas; ce n'est en tout cas pas à propos de lui qu'elle a dit d'un mâle : « qu'il abusait du droit que les hommes ont d'être laid. » Et pourtant son Grignan de gendre n'était pas beau : énorme nez, barbe en touffe ébouriffée, mais

il avait bon air et belle tournure et chantait d'une belle voix; et il était fort amoureux de sa troisième femme. Cet amour finit même par agacer Mme de Sévigné et, malgré qu'il ne lui déplût pas de devenir grand mère, elle écrivit à Bussy à propos de l'état de Mme de Grignan : « Je ne suis pas accoutumée à la voir grosse : j'en suis scandalisée aussi bien que vous. » — Elle fut ainsi, cette pauvre marquise, scandalisée six fois en neuf ans. — Elle en blâma fort son gendre... et le cousin Bussy n'en fut pas moins furieux. D'ailleurs, sur ces six grossesses, trois enfants seuls vécurent et les lettres de Mme de Sévigné ne nous font grâce ni des couches, ni des fausses couches, ni des suites de couches. Ce Grignan avait le diable au corps et il aimait Mme de Grignan d'une façon par trop excessive. Aussi Mme de Sévigné lui fait-elle mille plaintes à ce sujet, conseils, recommandations, prières.

Puis, pour ne pas le mécontenter et l'irriter tout à fait, de loin, elle le cajole et le pateline : « J'embrasse mon cher Grignan, bien que je ne sois pas contente de lui », ou : « J'embrasse Grignan et le baise à la joue droite au-dessous de sa touffe ébouriffée », ou bien encore : « J'embrasse M. de Grignan, quand ce serait le troisième jour de barbe épineuse et cruelle... »

Elle lui lance aussi de petites malices par ci, par là. Elle décrit sa « robe de chambre d'omelette ». Elle écrit à sa fille restée à Grignan, alors que le mari accompagnait sa belle-mère à Marseille : « Le Gouverneur me donna les violons que je trouvai très bons. Il vint des masques plaisants : il y avait une petite Grecque fort jolie; votre mari tournait tout autour. Ma fille, c'est un fripon. Si vous étiez bien glorieuse, vous ne le regarderiez jamais. » Certes, elle plaisante, mais plus tard en maintes circonstances elle ne se gêne pas pour plaisanter encore mieux avec l'air de n'y pas toucher, des passions, des galanteries de son grand gendre qui, comptant à Aix jusqu'à six maîtresses, se trouve sans en avoir aucune : l'une étant malade, l'autre en voyage, etc. Ou bien encore elle explique à sa fille qu'un ami lui écrit : « Mme de Grignan est jalouse sans le savoir et Grignan amoureux sans y croire. » Enfin, elle se moque, cette aimable belle-mère, mais avec un rien de rosserie, et sous les airs de folie et de négligence dont elle traite les farces réelles ou supposées de M. de Grignan, il entre peut-être une pincée de vérité, un condiment qui fait lire entre les lignes :

« Ma fille, vous êtes avertie », ou bien : « Ma fille, n'y prenez pas garde », ou encore, ceci flottant comme une buée sur ces phrases d'enjouement : « Venez donc me trouver, ma chère, il saura bien se passer de vous. »

Toutefois, en bien d'autres circonstances, elle est fière de ce gendre, et, de cette fierté, flatte sa fille : « L'affaire d'Orange fait ici un bruit très agréable pour M. de Grignan. Cette grande quantité de noblesse qui l'a suivi par ce seul attachement qu'on a pour lui, cette grande dépense, cet heureux succès, car voilà tout, tout cela fait honneur et donne de la joie à ses amis qui ne sont pas ici en petit nombre. Le Roi dit à son souper : « Orange est pris... je suis fort content de Grignan. »

Ou bien, si sa fille est auprès d'elle et le mari à Grignan, c'est à lui qu'elle écrit, donnant des nouvelles, affirmant : « Je trouve à propos de vous dire à vous-même que je vous aime trop. Vous nous manquez fort; nous avions de la joie de vous voir revenir les soirs; votre société est aimable et, hormis quand on vous hait, on vous aime extrêmement. » On ne peut dire à quelqu'un avec plus de grâce qu'on l'aime extrêmement lorsqu'il est loin tout seul et qu'on le hait lorsqu'il emmène sa femme. Mais aussi, elle le flatte, tout en prenant soin de vanter sa fille : « Ne cessez point d'être aimable, puisque vous êtes aimé... »; et encore : « Est-ce qu'en vérité je ne vous ai pas donné la plus jolie femme du monde? Peut-on être plus honnête, plus régulière? Peut-on vous aimer plus tendrement? Peut-on souhaiter plus passionnément d'être avec vous? etc., » et aussi quand M[me] de Grignan doit le rejoindre, ce provençal de mari : « Hélas! je l'ai encore cette pauvre enfant. » « Je ne prétends pas qu'elle évite le froid, ni les boues, ni les fatigues du voyage, mais je ne veux pas qu'elle soit noyée. Cependant, je vois ma fille dans une telle impatience de partir que ce n'est pas vivre que le temps qu'elle passe ici présentement. » Autrement dit, à ce possesseur qui l'attend au loin : « Ne vous fâchez pas, ne soyez pas jaloux de moi sa mère. C'est déjà comme si je ne l'avais plus » ... Ah! l'on est en délicatesse avec un gendre surtout lorsqu'il habite si loin, dans un si grand château et qu'on se le représente toujours comme un ogre assez aimable, de temps en temps, pour se priver de sa chair fraîche.

Aussi, plaignant sa fille si mal portante et délicate de ces voyages, de ces grossesses, de ces perpétuelles fatigues, ajoute-

t-on : « J'embrasse ce fripon de Grignan, malgré ses forfaits. » Et les forfaits recommencent. Et la pauvre belle-mère recommence aussi : « La mode de Provence me fait peur. Écoutez, M. le Comte. Vous vous plaisez dans vos œuvres : au lieu d'avoir pitié de ma fille, vous ne faites qu'en rire ; il paraît bien que vous ne savez ce que c'est que d'accoucher... Pensez-vous que je vous l'aie donnée pour la tuer, pour détruire sa santé, sa beauté, sa jeunesse. » Mais néanmoins, elle est trop contente que ce monstre soit un Grignan et, sa fille ayant rencontré en voyage des personnes portant ce même nom, Mme de Sévigné s'écrie : « Qu'est-ce que c'est que ces Grignans-là? Pourquoi n'êtes-vous pas uniques en votre espèce? »

Tout cela, en somme, est d'une très excellente belle-mère, et d'ailleurs Mme de Sévigné sentait fort bien qu'elle aimait assez ce redoutable gendre et ce n'était pas seulement pour plaisanter qu'elle lui disait : « Je crois que de vos belles-mères, aucune ne vous a aimé autant que moi. » Elle le servit en toutes circonstances, par toutes les influences qu'elle possédait dans la société et à la Cour, et ce qu'elle put faire et conseiller pour arrêter sur la route de sa ruine ce Grignan fastueux, insatiable, magnifique et prodigue, elle le fit; se dépouillant et dépouillant son propre fils qui, lui, pourtant, n'était que dépensier... Mais je ne vais pas vous ennuyer encore d'affaires d'argent, en ce moment où tous et toutes ne s'occupent que de cela... Vous le savez, malgré tous les sacrifices et toutes les combinaisons, les Grignan furent ruinés. Mais je ne crois pas que Mme de Sévigné ait eu le chagrin de constater la ruine totale. Elle mourut, comme je l'ai déjà dit plus haut, à Grignan, en ce château qui fut le cauchemar de sa vie puisqu'il symbolisait à la fois la puissance et l'absence de sa fille bien-aimée. Elle mourut de la petite vérole, dit-on. Mais, puisque cela n'est pas sûr, supposons une autre moins laide maladie ne défigurant pas cet aimable visage, ce teint demeuré, en dépit des ans, frais et joli. Elle mourut, ce qui est sûr, à bout de forces, ayant soigné sans répit sa fille si malade pendant toute cette année 1695-1696. Le 29 mars, elle écrivit la dernière lettre que nous connaissons d'elle à son cousin Coulanges : réponse à une lettre où celui-ci lui disait : « Le chapitre des mariages est fini, c'est maintenant celui des morts qui commence... » Et il terminait une énumération de deuils par ces mots qui saisissent : « Je

crains bien que toutes ces morts n'aient de la suite. » Quelques jours après, sa chère correspondante cessait de vivre à son tour.

Nous avons lu les lettres des gens de sa famille et de son entourage qui tous se lamentent de cette mort et la pleurent avec le plus véritable regret. Des lettres de la comtesse de Grignan au président de Moulceau, à M. de Pomponne expriment avec retenue et dignité une peine sans nul doute très profonde où l'on sent à toute ligne retentir, au lieu de : « Que je l'aimais ! » « Comme elle m'aimait ! » Charles de Sévigné, lorsqu'il écrit à sa sœur, n'est que tendresse et délicatesse. Mais ce sont des lettres de M. de Grignan, deux lettres de cet aimable et redoutable gendre, qui sont à ce sujet le plus simplement émues et pleines à la fois d'un attachement véritable et d'une respectueuse admiration. Voici ce qu'il écrivit à M. de Coulanges.

A Grignan, le 23 mai 1696.

« Vous comprenez mieux que personne, monsieur, la grandeur de la perte que nous venons de faire et ma juste douleur. Le mérite distingué de Mme de Sévigné vous est parfaitement connu. Ce n'est pas seulement une belle-mère que je regrette, ce nom n'a pas accoutumé d'imposer toujours ; c'est une amie aimable et solide, une société délicieuse. Mais ce qui est encore bien plus digne de notre admiration que de nos regrets, c'est une femme forte dont il est question, qui a envisagé la mort dont elle n'a point douté dès les premiers jours de sa maladie, avec une fermeté et une soumission étonnantes. Cette personne si tendre et si faible pour tout ce qu'elle aimait n'a trouvé que du courage et de la religion quand elle a cru ne devoir songer qu'à elle... Je vous donne tous ces détails, monsieur, parce qu'ils conviennent à vos sentiments et à l'amitié que vous aviez pour celle que nous pleurons ; et je vous avoue que j'en ai l'esprit si rempli que ce m'est un soulagement de trouver un homme aussi propre que vous à les écouter et à les aimer... etc. »

Il faut qu'une femme ait eu bien du mérite, bien de la grâce, bien du charme et du tact et du bon goût, malgré sa passion pour sa fille qui, si souvent, dut agacer le mari de celle-ci, pour avoir inspiré au mari de cette fille, en somme à ce rival, de tels sentiments et une telle amitié. Je ne connais point de certificat comparable donné par un gendre à une per-

sonne de ce cœur et de cette intelligence, que devaient égaler, sinon surpasser sa séduction, sa bonne humeur, son caractère et son agrément.

Quant à la fin si chrétienne, si ferme de la petite-fille de sainte Chantal, qui s'en étonnera? En elle comme en son fils, qui par tant de points lui ressemblait, le goût de Dieu était resté. Et puis, qu'est-ce que la mort pour cette âme qui avait souffert de tant de séparations? Non plus un départ, mais un repos : c'est regagner enfin le lieu où tous se retrouvent et d'où nul ne s'en va plus jamais. Ah! mesdames, messieurs, même si vous ne croyez pas au plus séduisant Paradis, je vous en prie, un moment, croyez avec moi que Mme de Sévigné et tous les siens sont enfin réunis dans une province céleste et charmante. Une province qui est tout à la fois Bretagne, Provence, environs de Paris, Sucy, Livry, Aix et Grignan. Lumière provençale, charme breton, parfums de l'Ile-de-France, tout est là; sous un berceau de chèvrefeuilles plus odorants et plus « aimables » encore que ceux-là du jardin de M. de Coulanges, Mme de Sévigné se repose. Elle ne craint plus de voir la quitter sa belle Madelonne. Le *Bien Bon* en ce ciel est un Dieu qui ne sépare point. Évidemment, l'on n'y écrit pas autant de lettres, sauf pour passer le temps en quelque jour d'éternité, et sur papier d'azur par complaisance on les envoie aux cousins et amis qui résident encore en purgatoire... Oui, s'il vous plaît, croyons cela. Car je ressentirais trop de peine, en finissant cette causerie imparfaite, si je ne m'imaginais cette Mme de Sévigné, qui souffrit tant de l'absence et de l'attente en sa vie terrestre, jouissant enfin de repos, de continuité, de contentement et de certitude, en un ravissant paysage, appuyée — également — sur son fils et sur sa fille, et entourée de tous ceux et de toutes celles qu'elle a si fidèlement et si fervemment aimés.

GÉRARD D'HOUVILLE.

LA TRANSFORMATION SOCIALE
A L'ÉPOQUE NAPOLÉONIENNE [1]

I

DU XVIII[e] AU XIX[e] SIÈCLE

Comment la France du XVIII[e] siècle est devenue la France du XIX[e] siècle; comment la France royale s'est transformée en France républicaine; comment, après ce violent arrachement qu'avait été la Révolution, un monde nouveau s'est constitué sur les débris de l'ancien; quelle fut l'évolution de la crise, quelles sont les suites actuelles, quelles seront ses suites probables (puisqu'elles ne sont pas encore consolidées et figées dans une réalisation définitive), tel est le problème que d'autres ont abordé, que j'aborde à mon tour.

Précisons-en les termes : comment le courtisan à perruque poudrée, avec, au côté, l'épée « en quart de civadière », est-il devenu le parlementaire en chapeau haut de forme et en redingote noire qui a administré la France dès que l'ère révolutionnaire fut close ? Comment « l'ouvrier mécanique », l'artisan, inaperçu en tant qu'élément politique et social, même par Mirabeau, devint-il peu à peu le membre redouté de cette puissante aristocratie des syndicats, de cette classe du prolétariat qui prétend être seule apte à la conduite des affaires publiques? Comment le paysan de La Bruyère et de Young, blotti comme un lièvre dans son sillon, est-il, maintenant, le propriétaire d'une terre sans redevance et sans hypothèque,

(1) Voyez la *Revue* des 1[er] et 15 mars, 15 septembre, 1[er] et 15 octobre 1925.

faisant la loi sur le marché des subsistances, dispensateur de la nourriture sociale?

Comment, d'un désordre immense, ce nouvel ordre est-il né? Mais, comment aussi le nouvel ordre a-t-il gardé la tare de son origine immédiate, le désordre, et celle de son origine lointaine, le privilège? Et comment risque-t-il de retomber dans l'un ou l'autre mal, s'il ne recourt, contre des diathèses morbides, à des soins constants et à une prophylaxie attentive? C'est cela que je voudrais essayer de rechercher et c'est à ces questions que je voudrais essayer de répondre par l'étude attentive de la phase initiale.

Voyons donc, d'abord, quels furent les principaux facteurs de cette transformation. En les plaçant sous le microscope de la réflexion et de la comparaison, nous découvrirons, sans doute, les instincts, les intérêts, les sentiments, les raisons auxquels ils obéissaient, car ce sont ceux qui font agir, d'ordinaire, la société des hommes.

La refonte sociale, au début du XIXe siècle, a-t-elle eu pour réalisateurs principaux, soit le temps, soit l'homme extraordinaire qui parut à cette époque, Napoléon? Faut-il y voir surtout une opération de police autoritaire exécutée par l'armée? Ou bien est-ce l'action de telle ou telle classe, en particulier de la bourgeoisie? S'agit-il d'un phénomène agraire? S'agit-il d'un mouvement démagogique? Tout a été dit; je voudrais examiner chacune de ces affirmations, les ramener, les unes et les autres, à leur valeur propre et dégager, si possible, le ressort intime qui détermina, alors, l'évolution secrète et mystérieuse de la vie française.

LA REFONTE SOCIALE FUT-ELLE L'ŒUVRE DU TEMPS?

Reportons-nous aux environs de l'année 1804 : c'est le moment où la grande transformation se réalise, coïncidant avec l'avènement de Napoléon à l'Empire.

D'ordinaire, pour ces œuvres considérables et difficiles, le temps est indispensable; l'histoire ne fait rien sans lui. Agit-il, dans cette circonstance, d'une manière telle qu'on puisse attribuer à ses lentes évolutions le résultat total?

Les dates suffisent pour l'établir, le temps a manqué à la Révolution et à la reconstitution qui l'a suivie. Tout s'est fait

à l'esbrouffe. Cinq ou six années, dix ans au plus, c'est une journée en histoire.

Pour les contemporains, flagellés du fouet de la Terreur, les semaines d'angoisse ont passé avec une rapidité telle qu'ils n'ont pas même senti leur fuite. Le souffle de la mort était encore sur eux qu'ils se reprenaient à vivre énergiquement.

Croyons-en le témoignage de l'homme qui avait le plus d'intérêt à sonder son époque, Bonaparte lui-même. Il écrit à Joseph, son frère et son confident, le 18 juillet 1795 : « Le luxe, les plaisirs et les arts reprennent ici (à Paris), d'une manière étonnante. Hier on a donné *Phèdre* à l'Opéra au profit d'une ancienne actrice : la foule était immense depuis deux heures de l'après-midi, quoique les prix fussent triplés. Les voitures, les élégants reparaissent ou, plutôt, *ils ne se souviennent plus que comme d'un long songe qu'ils aient jamais cessé de briller*. Les bibliothèques, les cours d'histoire, de chimie, de botanique, d'astronomie, etc., se succèdent. Tout est entassé dans ce pays pour se distraire et rendre la vie agréable : l'on s'arrache à ses réflexions et quel moyen de voir en noir dans cette application de l'esprit et dans ce tourbillon si actif ? Les femmes sont partout, aux spectacles, aux promenades, aux bibliothèques. Dans le cabinet du savant, vous voyez de très jolies personnes. Ici seulement, de tous les lieux de la terre, elles méritent de tenir le gouvernail. Aussi les hommes en sont-ils fous, ne pensent-ils qu'à elles, ne vivent-ils que pour elles. Une femme a besoin de six mois de Paris pour connaître ce qui lui est dû et quel est son empire » ; (1) et, bientôt après : « L'on est assez bien ici et fort porté à la gaîté ; l'on dirait que *chacun a à s'indemniser du temps qu'il a souffert et que l'incertitude de l'avenir porte à ne rien épargner pour les plaisirs du présent.* » Lui, si froid, si impatient de sa destinée, si abattu parfois, se laisse emporter au courant : « Je vais me marier », écrit-il. Joséphine est déjà dans sa vie, on pourrait dire dans sa peau.

C'est bien la société qui renaît : les femmes sont, toutes voiles dehors, en partance pour le plaisir. Elles veulent oublier ; elles veulent vivre. Le temps est leur plus cruel ennemi : « Vite, vite ! » La rapidité du tourbillon est une jouissance de plus.

(1) Publiée dans *Mémoires* du roi Joseph, édit. Du Casse, t. I, p. 133.

Elles tournent, les hommes tournent, la Révolution tourne, la société a tourné : et la voilà, en ce prompt lendemain, l'envers de ce qu'elle était la veille.

Mais, les deux faces, celle qui regarde le passé et celle qui regarde l'avenir, se distinguent à peine. « L'Incroyable », c'est un gentilhomme déguisé, le gourdin remplaçant l'épée; comment ne pas reconnaître l'évêque d'Autun dans le ministre haut en cravate qu'est devenu Talleyrand?

La transformation se fait; mais ce n'est pas le temps qui l'accomplit. La société s'est ressaisie d'un coup si brusque qu'elle est, elle-même, comme aveuglée du choc : elle sent naître en elle la vie nouvelle, alors qu'elle est encore prise dans l'ancienne.

Une Française extrêmement intelligente, Mme de Lage de Volude, violemment royaliste, émigrée enragée et ne voulant rien s'arracher de ce délicieux passé qui reste tout pour elle, éprouve, dès la première minute du retour, ce je ne sais quoi qui la saisit à la gorge, qui la suffoque, et qu'elle est bien obligée de subir en le maudissant. « J'étouffe, écrit-elle à une correspondante, au sujet de tout ce que je vois;... et j'ai pris le parti de ne point aller dans le monde, parce qu'avec mon caractère, ma franchise, mon irritation devant certaines manières, cela me paraît impossible. Oh ! ma chère, rien ne peut te donner une idée de l'unique occupation que l'on a prise *de conserver et de se procurer de l'argent, du manque d'éducation et de l'absence de tout respect. Les enfants de notre société ne sont pas mieux que les autres*; ils justifient leur conduite, *leur avidité pour l'argent*, leur passion pour le jeu, par des raisonnements qui me font plus mal que leur conduite. J'ai le cœur navré ! Je sentais bien l'impossibilité d'y vivre avec mes sentiments et loin de mes amis; mais, depuis que j'ai touché la réalité, ma résolution est bien plus irrévocable : ils me tueraient à force de chagrin (1). »

L'argent, le *manque d'éducation*, l'*absence de respect*, *les affaires*, et, par suite, l'avènement des nouvelles couches sociales..., le courant emporte tout le monde et « jusqu'aux enfants de notre société » ! C'est bien l'accomplissement de la Révolution, la consommation des siècles. Le tout, — voyez les dates, — en quelques semaines !

(1) Comtesse H. de Reinach Foussemagne, *la Marquise de Lage de Volude*, p. 190

Le décalage des fortunes, les nécessités brutales de l'existence, la vie chère, la crise fiduciaire, la peur de la faim, le besoin de bien-être généralisé et de plaisirs immédiats, voilà, avec une soudaineté inouïe, l'apparition brutale des temps nouveaux. Il faut s'y accommoder ou périr.

Cependant, du désordre, s'échappe déjà l'ordre futur, se conformant et s'adaptant à ces nouvelles données. L'entêtée marquise finira bien par s'y soumettre; et sa vie, sa courte vie, verra, dans sa propre famille et parmi les siens, s'accomplir l'évolution. Tant cela s'est fait brusquement : le temps y compte à peine.

LA TRANSFORMATION SOCIALE EST-ELLE L'ŒUVRE DE NAPOLÉON?

A défaut du temps, est-ce *l'homme*? Est-ce Napoléon qui, de cette évolution soudaine, a été le grand ouvrier? Quel homme, en effet, a été plus évidemment qualifié et *appelé*?

Oui, cet homme extraordinaire a fait beaucoup. On ne saurait mesurer, tant elle est énorme et diffuse, sa part dans l'œuvre accomplie. Mais qu'eût-il fait lui-même, « l'adolescent acharné », sans son époque, hors de son époque, contre son époque?

Un serviteur qui a connu toutes les phases et tous les dessous de cette étonnante carrière, le directeur de sa police intime, Desmarets, conclut le livre où il consigne sa pensée expérimentée et avertie, par cette réflexion qui est au-dessus de la cervelle moyenne d'un policier : « En général, ce qui caractérise des grands événements politiques (il s'agit de la Révolution), c'est l'action qu'ils exercent sur les individus. Sans aucune exception, les plus forts parmi les chefs ne dominèrent rien, ne commandèrent rien... Puissants s'ils suivent le courant, ils ne sont plus rien s'ils s'en écartent. *C'est cela qui fut la véritable étoile de Napoléon.* »

Certes, Napoléon est un grand chef : grand chef militaire, grand meneur d'hommes, génie incomparable. Il veut l'ordre, il veut l'union, il veut une ferme discipline sociale. C'est à cela que, pendant vingt ans, s'obstina sa forte persévérance.

Nous avons dit ce que fit sa politique pour obtenir l'apaisement : les résonances de sa voix sont non moins fortes, quand il s'agit de l'ordre social : « Je ne veux aucun désordre », dit-il

à Fouché, en se retournant sur la première marche du trône. « Qu'on fasse silence ! » C'est la consigne (1).

Mme de Staël, avec la perspicacité de la haine ou, plus exactement, de la terreur qu'il lui inspire, a fortement marqué ce moyen de gouvernement qui est le sien et qui ne tend, en somme, qu'à reconstituer la société, brisée en miettes, par la balance entre les partis : « Bonaparte, écrit-elle, ne frappait jamais les royalistes, ou les jacobins, sans partager le même nombre de coups entre les uns et les autres : c'est le seul genre de justice distributive dont il ne se soit jamais écarté, il se faisait ainsi des amis de ceux dont il servait les haines. »

Et l'ardente inquisition de la femme, prétendant dévoiler le coin le plus noir de cette âme close : « On verra par la suite, ajoute-t-elle, que c'est toujours sur la haine qu'il a compté pour fortifier son gouvernement; car il sait qu'elle est moins inconstante que l'amour. Après une révolution, l'esprit de parti est si âpre, qu'un nouveau chef peut le captiver en servant sa vengeance encore plus qu'en soutenant ses intérêts; chacun abandonne, s'il le faut, celui qui pense comme lui, pourvu que l'on poursuive celui qui pense autrement (2). »

Quoi qu'en dise l'éloquente haïsseuse, il savait aussi employer à ses fins l'amour. On connaît le nombre de mariages qu'il fabriqua entre ses hommes de guerre et les filles des grandes familles : plusieurs de ces unions furent heureuses, la plupart satisfaisantes. Les intérêts, les sentiments, l'habitude, les convenances abaissèrent des barrières qui, par la suite, ne se relevèrent plus. La fusion des classes, que la Révolution avait mise dans les lois, Napoléon, — tel un conquérant antique, — la porta dans les mœurs par la saisie des femmes.

Oui, Napoléon eut cette volonté, ce savoir-faire, cette autorité, d'aider, par tous les moyens, à la refonte sociale dont il était le premier bénéficiaire. Il réussit sur beaucoup de points, et quand il suivait le courant : mais il échoua sur d'autres et sur ce qui lui tenait le plus à cœur, la création d'une aristocratie militaire, soutien de la dynastie qu'il fondait.

Pour faire court, l'on ne trouve, dans l'ordre qui naît, l'empreinte vraiment napoléonienne et la griffe du lion, que

(1) *Corr.*, X, 23.
(2) *Souvenirs d'exil*, édit. Paul Gautier, p. 39.

dans deux ordres d'initiative, conformes, d'ailleurs, aux besoins de l'époque, l'exemple du travail et le souci de la respectabilité.

Napoléon fut, avant tout, un monarque travailleur. En cela, moderne et véritablement précurseur, le premier de ces grands manieurs d'hommes qui, durant leurs vies si remplies, ne perdirent pas une seconde et défoncèrent d'arrache-pied et à la sueur de leur front, la portion du sol qui leur était livrée. A ce point de vue, Emerson est excellent quand il le désigne comme le « capitaine des parvenus », « le chef de l'*âge industriel* ».

Que l'on repasse, dans la pensée, la vie futile et dissipée que menaient les rois et même les ministres des rois avant 1789, celle par exemple, qu'un Gouverneur Morris nous a décrite pour la France, un Malouet pour les Bourbons d'Espagne, la famille de Portugal, etc.; que l'on compare la façon d'employer leur temps, des prétendants, le futur Louis XVIII, le futur Charles X : la chasse, le jeu, les plaisirs, le favoritisme, le bavardage, le protocole, l'intrigue absorbant tous leurs instants.

Napoléon, lui, travaille. « Sa Majesté dévore tout », écrit Lebrun; et l'on travaille autour de lui. Tout le monde sur le pont jusqu'aux limites extrêmes de l'Empire. Pasquier dit : « Comment aurait-on pu se permettre la moindre négligence lorsque l'exemple d'une infatigable activité était donné de si haut? » « Gérando (secrétaire général du ministère de l'Intérieur) n'a plus un jour de l'année, plus un moment de la journée à sa disposition, depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir, et parfois bien plus tard encore. Il ne peut plus écrire à ses amis, il ne peut aller les voir. » (1)

Si l'on considère les campagnes de Napoléon, l'on croirait qu'il a passé son temps à cheval; mais, si l'on pèse sa correspondance, on dirait qu'il n'a pas quitté le bureau !

Ce qui lui appartient dans la grande refonte sociale, il l'accomplit, d'abord, par l'exemple et l'exigence du travail. Mais le travail, vertu éminemment napoléonienne, est aussi une vertu *bourgeoise*. Le grand chef, le grand *patron*, le grand *industriel* donne le branle à l'immense entreprise d'exploitation

(1) *Lettres* de la Baronne de Gérando, 22 décembre 1804, citée par M. Lanzac de Laborie, *Paris sous Napoléon*, t. III, page 130.

des forces de la nature que sera l'âge nouveau. Oui, sur ce point décisif, Napoléon est bien initiateur.

Un autre caractère des temps nouveaux porte tout spécialement la marque du grand homme : c'est le souci et la règle de la respectabilité, vertu non moins bourgeoise.

Personnellement, Napoléon n'a pas de mœurs; il n'a pas de manières. Ses amours diverses sentent la garnison : il met le poing sous le menton aux femmes et leur jette au passage les propos les plus singuliers. Ces sentiments, ces façons, ce ton sont ceux de sa cour. Les dessous de ce faste ne sont pas tous beaux.

Ceci dit, le chef *se tient* et il entend *qu'on se tienne*. Pas de maîtresse reconnue, pas de scandale étalé. Le contraste est frappant, également, avec la conduite privée des rois et des courtisans qui papillonnaient autour d'eux. Le mot juste a été dit par la princesse Dolgorouka à une dame du faubourg qui l'interrogeait ironiquement sur « cette cour » : « Ce n'est pas une cour; c'est une puissance. »

En un mot, le fond des mœurs ne s'est pas grandement amélioré ; mais on leur a mis, par ordre, un masque de décence, de convenance. Les femmes avaient régné jusqu'à l'avènement de l'Empereur. Tout de suite et par lui, le gouvernement redevient l'affaire des mâles. C'est un des traits qui marque le plus la différence des deux époques.

Quelques témoignages de femmes expliqueront ces nuances qui distinguent l'une de l'autre les deux sociétés. Rentrée en France, sous le Consulat, cette spirituelle marquise de Coigny peint en traits piquants l'existence légère où elle s'est trouvée, d'abord, si à son aise : « Quelquefois, écrit-elle, nous allons aux Glacières, espèce de café où se rassemblent la bonne et la mauvaise compagnie et qui sont très fashionables, en cette saison, de dix heures à minuit. Les costumes de toute sorte qu'on y rencontre sont plus curieux par leur indécence que par leur élégance. On ne porte jamais, sous aucun prétexte, plus d'un jupon, et les dames du nouveau style et du nouveau monde n'en portent pas du tout. Ceci est de toute vérité comme de toute impudeur, particulièrement dans les salles éclairées où je vous jure qu'on distingue clairement les ombres... » Les mœurs conjugales sont peintes du même pinceau : « Le baron de M... est arrivé, plus amoureux, plus confiant et plus

empressé que jamais, dans les bras de sa femme qui l'y a reçu tout comme un autre (1). »

Et voici, soudain, que cet air se dissipe, cette atmosphère se purifie. Un autre témoin, Mme de Rémusat, chroniqueur attitré de la Cour impériale, donne le ton nouveau. Que de précautions, que de manières, quelles lèvres pincées et comme dans ses « souvenirs de souvenirs », tant de fois raturés, la femme du grand Chambellan laisse adroitement deviner ce qu'elle voudrait tant qu'on ignorât !

Et comme sa prose fluide respire, malgré tout, parmi ces plaisirs commandés, un sombre ennui. « L'Empereur ne badine pas, disait Talleyrand : *Il veut qu'on s'amuse.* » Le plaisir sur commande et la volupté sous cape, telles sont les mœurs officielles.

Ce monstre de faux-semblant qu'est Mme de Genlis nage dans son élément en décrivant ces nouvelles mœurs où elle se reconnaît comme dans un miroir: car, c'est toujours soi-même qu'une femme regarde chez les autres : « Des femmes d'une conduite au moins imprudente, écrit-elle, en parlant des premières années du siècle, dissertaient gravement sur toutes les affections de l'âme et sur tous les devoirs de la vie. Livrées à l'ambition, à la plus extrême dissipation, elles vantaient avec enthousiasme le charme de la retraite, de la lecture, et la puissance de l'amitié, elles peignaient l'amour sous les traits les plus romanesques et ne le concevaient que *platonique*... On ne marchait point sans effronterie vers le vice, on ne levait point avec audace le masque de la vertu... On n'était pas tout à fait hypocrite, on mettait plus de soin à s'abuser soi-même, qu'à tromper les autres, etc. » (2).

Ainsi, en ces années de trouble, a évolué l'amour. Pécheresses aux yeux baissés !

Cette tenue discrète, cet air de n'y toucher pas, ce voile de décence qui couvre, soudain, le turban de Mme de Staël et les jambes de la Tallien, cette innocence pleurnicheuse et ossianesque d'où naîtra le grand mensonge romantique, c'est bien une autre création napoléonienne. Sur l'ordre social régnera désormais ce qu'on appelle, d'un mot qui prend son vol alors, la *considération*.

(1) *Mémoires de Bouillé*, édit. *Soc. Hist. contemporaine*, t. III, *passim*.
(2) *Dictionnaire des étiquettes et des usages du monde*, 1818, t. I, p. 27.

Qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou non, l'Empereur prépare, ici encore, le lit de son héritier présomptif, le bourgeois. Grand ordonnateur, mais surtout des apparences et des formes, dans les mœurs, il a aligné plutôt qu'il n'a créé.

Empruntons, finalement, à Balzac le portrait d'une de ses grandes dames de la Restauration, « la Femme de Trente ans », de « quarante ans », qui survit à l'Empire. La voici qui se découvre aux yeux du grand observateur. Elle a fait ses premières armes sous le Consulat. L'Empire, la Restauration se sont succédé, elle est toujours là, toujours « jeune », toujours passionnée : « Sa mise était en harmonie avec la pensée qui dominait sa personne... Aussi, ne surprenait-on jamais en elle de ces petits calculs de coquetterie qui gâtent beaucoup de femmes. *Seulement*, quelque *modeste* que fût son corsage, il ne cachait pas *entièrement* l'élégance de la femme... *Ce reste* de coquetterie se faisait excuser par une gracieuse *nonchalance*... La manière dont elle tenait ses deux coudes appuyés sur les bras de son fauteuil et joignait les extrémités des doigts de chaque main, *en ayant l'air* de jouer; la courbure de son cou, le laisser-aller de son corps, *fatigué, mais souple*, qui paraissait *élégamment brisé* dans le fauteuil, l'*abandon* de ses jambes, l'*insouciance* de sa pose, ses mouvements pleins de *lassitude*, tout révélait en elle une femme *sans intérêt dans la vie*. »

On dit que Balzac s'est inspiré, pour ce portrait, de la figure de la duchesse d'Abrantès. Celle-ci, trop heureuse de distribuer ses faveurs, toujours ardentes, au jeune et fruste imprimeur, n'était pas tout à fait « sans intérêt dans la vie »; seulement, la fine mouche avait suivi son temps. Veuve de Junot, elle était devenue « royaliste », « restauration », « congrégation ».

De Louis XV à Louis XVIII, les mœurs ont évolué, sous l'influence napoléonienne, vers cette correction, cette tenue de surface, ce formalisme où le romantisme encadrera bientôt la « femme fatale » et où le piétisme emboîtera l'hypocrisie. Napoléon avait, par le sentiment des convenances, purifié l'air fétide du Directoire.

Ceci dit, les deux conditions indispensables pour jeter jusqu'au sol les fondements de la société nouvelle, lui avaient été refusées; comme la Révolution, il avait manqué de temps, et, comme à la Révolution, Dieu lui avait manqué.

Le temps : sa période de fécondité créatrice est si courte! Le Consulat fini, il lui reste, après 1804, trois ou quatre années ; je préciserai bientôt. Mais, à partir d'Eylau ou, si l'on veut, à partir de Baylen, il ne fait plus que se défendre. Lancé, dès lors, sur la pente de sa chute, tout ce qu'il produit, dans une activité toujours immense, n'est que répétition, efforts désespérés, graines jetées au vent. Se cramponner à sa puissance, à sa gloire, à son destin, devient sa seule pensée, son unique activité. Sa correspondance se vide des grandes initiatives et son étoile s'obscurcit.

Dieu : Bonaparte avait dit : « Je me mettrai avec Dieu. » Vainqueur à Marengo, il avait eu la magnifique inspiration du Concordat. On allait répétant : « Quarante mille prêtres seront ses agents dévoués. » Ils se groupèrent autour de lui, en effet. Bien mieux, il a eu, — logiquement, — dans son jeu, à partir de cette signature, la force suprême, l'ordre divin.

Or, ne voilà-t-il pas qu'il s'avise de tout briser en raison du « tableau » qu'il s'est fait d'un Empire à la Charlemagne englobant jusqu'aux États pontificaux (1). Il rompt violemment avec la Papauté et sa politique n'a plus de sens à partir du jour où il enferme le Pape à Fontainebleau. Je ne puis croire que Napoléon ait réellement adressé à Dupuytren la parole que rapporte Mme de Staël : « Je veux rétablir la religion comme vous vous servez de la vaccine, l'inoculer pour la détruire (2). »

S'il l'avait dite, et surtout s'il l'avait pensée, ce serait un bien inutile mensonge et dont sa gloire elle-même se trouverait ternie. Ce qui est certain, c'est qu'en abandonnant la politique du Concordat, il n'était plus « avec Dieu ». Dieu s'était retiré de lui. Sa « mission » s'achevait dans un désastre national auquel un second effort de son génie ne pouvait même plus remédier.

LA DISCIPLINE SOCIALE ET L'ARMÉE

Si ce n'est pas le *temps*, si ce n'est pas l'*homme*, faut-il, comme on l'a souvent affirmé, chercher l'établissement de

(1) Au cardinal Fesch : « Je n'entends plus que la cour de Rome s'occupe de politique... Dites-lui bien que je suis Charlemagne, l'épée de l'Église, leur empereur, que je dois être traité de même ; qu'ils ne doivent pas savoir s'il y a un empire de Russie. Je fais connaître au Pape mes intentions en peu de mots. S'il n'y acquiesce pas, je le réduirai à la même condition qu'il était avant Charlemagne (*Corr.*, février 1806).

(2) *Dix années d'exil*, p. 54.

l'ordre nouveau dans une volonté et un acte de la force disciplinée par excellence, l'armée ?

Ici encore, la réponse est négative. L'armée, sous Napoléon, fut un instrument de domination, mais uniquement au dehors. A l'intérieur, c'est à peine si l'on trouve trace de son action. Elle eut son jour le 18 brumaire. Et, encore, quelques tambours battant dans une enceinte retentissante, une escouade de grenadiers un peu éberlués de la besogne où on les jette, est-ce bien l'armée ?

Bonaparte, l'homme du *Souper de Beaucaire* et l'homme de la journée de Vendémiaire savait ce qu'on pouvait faire de l'armée à l'intérieur. Et c'est pourquoi, une fois arrivé, il s'est toujours méfié d'elle ; il connaissait trop l'histoire romaine pour s'exposer au régime des prétoriens par qui se font, mais aussi se défont les empereurs.

En vérité, ce qu'il craignait le plus, c'était un complot militaire. Fouché le tint longtemps par cette menace habilement maniée (1). Pasquier a observé que l'organisation de l'armée impériale ne fut pas l'œuvre de l'empereur. Ce régime de la conscription militaire auquel il dut ses victoires, fut établi par une loi votée, en septembre 1798, sur le rapport de Jourdan. Depuis, l'Empereur n'y toucha jamais, lui qui touchait à tout, n'en parla jamais, lui qui parlait de tout, comme s'il craignait de porter la main sur une institution dont il dépendait et qui, au moindre choc, pouvait s'écrouler sur lui.

Lors du sacre, l'armée seule protesta. Elle était opposée au Concordat ; elle était opposée, non moins, au rappel des émigrés ; elle restait républicaine. D'ailleurs, les soldats n'entendent rien à ce mic-mac politique où nageait le Corse. Quand, au temps du Directoire, les politiciens aux abois cherchaient un militaire qui les protégeât de son épée, les généraux dont ils caressaient la gloire ou la renommée, Joubert, Augereau, Masséna, Moreau, se découvrirent, à l'user, ou indociles ou impossibles ; il ne se

(1) « Lors du Concordat, Macdonald, Delmas, etc. (sans compter Bernadotte) conspiraient contre moi, parce que je rétablissais les prêtres. Il est étonnant combien ils les détestaient. C'est l'opération que j'ai trouvée la plus difficile à mener à bien. Mme de Staël avait réuni les principaux généraux et leur avait raconté qu'ils n'avaient plus que vingt-quatre heures à être quelque chose ; que, si on me laissait faire, j'aurais bientôt quarante mille prêtres, que je me moquerais des généraux et les ferais marcher. » (V. *Dix années*..., p. 73.) — En 1809, Talleyrand et Fouché travaillent encore à lui substituer Murat. (V. *Mémoires* de Pasquier, t. I, p. 355.)

rencontra que cet artilleur, pour consentir à plonger dans les révolutions en déliquescence ce beau corps nu, sans souplesse et sans imagination, l'armée.

Loin de garder l'armée auprès de lui, l'Empereur l'entretint autant qu'il put, loin de la capitale, sur la frontière et au delà. C'est le conseil qu'il eût, nous le savons, donné à Robespierre. Il n'aimait le soldat que dans les camps, attaché à sa besogne qui est de se faire tuer pour vaincre.

Dans le civil, le chef n'en veut pas. De la politique, il l'exclut. Il appréhende toujours quelque coup de force à la Malet. On ne le trouve vraiment en confiance que quand il est sans gardes, au milieu des populations qui l'acclament, par exemple, au cours de ces fameux voyages en Normandie, dans les provinces rhénanes, en Piémont. Il écrit, de Turin, en avril 1805 : « Entouré de cent mille personnes, je n'avais aucune troupe française !... » D'ailleurs, que ferait l'armée à l'intérieur? Nulle rébellion, nulle violence, n'étaient à réprimer par la force. L'ordre régnait. En Vendée, Bonaparte n'eut qu'à ramasser la paix, en la relevant de son prestige.

Les faits l'établissent, la restauration et la discipline nationale dans la vie civile et dans les mœurs ne furent pas l'œuvre de l'armée. Que pesèrent, durant tout l'Empire, hors les champs de bataille, ces hommes de guerre incomparables, les Masséna, les Lannes, les Murat? Il y avait, pourtant, parmi eux de grands citoyens, de grands ministres de l'avenir, comme Davoust, Gouvion Saint-Cyr, Soult, Bernadotte. Or, rien de plus frappant, — avant 1815, — que la négligence volontaire de ces aptitudes civiles chez les militaires. Napoléon ne cache pas son opinion sur ces traîneurs de sabre : il mortifie à plaisir ses lieutenants, quand ils mettent la main sur la machine civile et qu'ils « caporalisent ». Il écrit à Junot, le 8 mai 1806 : « Vous avez traité un préfet (de Parme et de Plaisance) *comme un caporal* de votre garnison. Je pensais que vous aviez assez de tact pour ne pas abuser de votre autorité. Cela me blesse et fait tort à mon discernement. » Et, y revenant, quelques jours après (21 mai) : « L'autorité militaire est inutile et déplacée dans l'ordre civil ; il ne faut point agir *comme un caporal* (1).»

(1) *Correspondance*, XII, 363.

LA BOURGEOISIE ET LA REFONTE SOCIALE

La classe bourgeoise et la classe paysanne seront celles qui profiteront du changement de régime : en furent-elles les initiatrices, les organisatrices ? Cela n'apparaît pas davantage.

Au cours de cette époque militaire et conquérante, la société prend, certainement, un esprit de plus en plus civil ; elle s'embourgeoise, elle change d'état et de figure ; mais, chose frappante, le changement se fait surtout de *haut en bas* ; c'est l'ancienne noblesse, l'ancienne cour qui déposent les ailes du papillon, c'est le soldat lui-même qui rejette la gangue de l'uniforme, tandis que le tiers, « qui n'était rien et qui entend être quelque chose », se boutonne dans sa redingote et attend.

Rien de plus amusant que ce mélange graduel des rangs et le bariolage qui en résulte. « L'un avait une cravate avec un habit habillé ; l'autre un col avec un frac, celui-ci la bourse, celui-là la queue ! » (1) Les nobles *ressortis* se hâtent de prendre le costume qui les fond et les noie dans la foule. Ils avaient bien, dans les mauvais jours, arboré la cocarde et le bonnet rouge !

Les émigrés ont laissé, depuis longtemps, au cours de leurs pérégrinations, le luxe, la perruque et les idées du passé ! Ils rentrent en catimini et font la queue aux boulangeries et chez les spéculateurs : il faut vivre, il faut du pain et de l'argent. Rien d'affirmé, de tranché, de net. On se regarde curieusement, on se surveille les uns les autres, mais on admet tout. On ne s'étonne plus. Augereau crie à sa femme, en plein bal de cour : « Trime ! » Mme de La Rochefoucauld, Mme de Montmorency, avec leurs belles manières, changent les souliers de Joséphine. Voilà le vrai nivellement !

Le travail des mœurs se fait de telle sorte que la trace des anciennes classifications sociales s'efface et que la bourgeoisie, enrichie et surélevée, devient, dans le tourbillon, le lieu où les distinctions anciennes s'atténuent et se perdent. Mme de Genlis indique, encore, ces passages de la transformation : « Le bon ton consistait jadis à s'exprimer toujours avec simplicité, réserve, décence, naturel et clarté, par conséquent, à n'employer jamais de manière de parler basse, libre, proverbiale ou pédan-

(1) Thibaudeau, p. 15.

tesque. Après la révolution, lorsqu'une société *toute neuve* parvint à se rassembler, le *bon air* dont on vient de parler était tout à fait oublié, ou, pour mieux dire, la plus grande partie de ceux qui allaient ouvrir de grandes maisons, n'avaient jamais pu le connaître ; ils savaient seulement qu'il faut qu'un beau salon soit bien doré et bien éclairé. Ils refirent un *bon air français* très simplifié. La seule richesse, à cette époque, fit le *bon air* ; et le charme, invisible mais magique, des châles de cachemire, leur nombre, leur grandeur, leur couleur, décidèrent seuls le « bon air » parmi les femmes (1). »

Voici notre bourgeoisie qui se carre dans le luxe refleuri. Ce sont les nouveaux riches, les *parvenus* (titre d'un autre livre de Mme de Genlis). La bourgeoisie gagne de toutes mains. Si la noblesse descend et la recrute par en haut, le peuple commence à monter et à la recruter par en bas. Tout cela sans effort propre, sans volonté particulière, sans initiative vigoureuse. La bourgeoisie se laisse faire dans son triomphe. Pendant la Révolution, active au début, elle est devenue passive aux grands moments, baissant la tête de peur de l'élever jusqu'à la guillotine (2). « Elle a vécu. »

Plus tard, victorieuse, elle reste sensualiste, « idéologue » et ne change pas plus d'idées que d'habits. Ses gloires sont toujours du même tonneau. Delille passe pour un Virgile et Ducis pour un Corneille. *Candide* s'achève par *Faublas*, et la *Pucelle* par la *Guerre des dieux*. Au fond des poches, dans les larges houppelandes, on cache, — le sait-on? — des brochures graveleuses qui sont la honte du temps.

S'il y a un air nouveau qui tend à transformer cet idéal bourgeois, toujours si borné, il vient du dehors : l'émigration l'apporte de l'exil et l'armée de ses courses lointaines ; mais, à quelles résistances il se heurte! Pendant un demi-siècle, la bourgeoisie fera barrage au lyrisme et au romantisme. Chateaubriand devra faire sa cour à Béranger. Geoffroy, La Harpe, et même Armand Carrel, tiendront à mort pour le poncif et il faudra un demi-siècle pour en finir avec la ressucée de Voltaire (3).

(1) *Dictionnaire des Étiquettes*, t. I, p. 17.

(2) Voir, à ce point de vue, le premier tome des *Mémoires* du général Thiébault, et comme tout ce monde de royalisme bourgeois, de fonctionnaires attachés à la Cour, s'efface, se fait petit, accepte et disparaît.

(3) Voir la note des *Mémoires d'outre-tombe* sur La Harpe, si pleine de dessous, d'embarras et de ménagements. Beyle, qui voit tout de son œil perçant, écrit en

Le bourgeois est *libéral*. Républicain ou royaliste, il se laisse ballotter d'un camp à l'autre et d'une journée à l'autre, de vendémiaire en fructidor et de fructidor en brumaire, pourvu qu'on lui promette la paix; par-dessus les flaques de sang et les flots d'éloquence, il avance à pas menus, sans bruit. Il a payé son tribut à la Terreur, il le paye au despotisme, et, comme ses chefs attitrés, les Cambacérès, les Siéyès, il n'a de permanence que la peur, peur pour son pécule, pour sa subsistance, pour sa peau.

C'est dans cette mesure et avec ces précautions que le bourgeois se donne aux temps nouveaux, aux modes de pensée qui forgent le monde à son image, mais non par lui. Il s'enthousiasme pour les fastes héroïques et lit *Victoires et Conquêtes*; mais il ne manque pas de payer à son fils un « remplaçant » et, quand les grandes rafles de la conscription, ayant épuisé la blouse, montent jusqu'à la redingote, celle-ci proteste avec de grands gestes tragiques. Il y eut des insoumis, non seulement en Vendée, mais à Paris. « Les jeunes gens des écoles se mutinèrent et manifestèrent dans les amphithéâtres », dit l'historien de la classe (1).

Les professions de robe et, en particulier, le barreau sont contre l'Empire. L'Empereur ne les aimait pas, et ils le lui rendaient bien. Trois voix seulement avaient voté *oui* au plébiscite. L'opposition qui abandonnera l'Empire la première, la première défection qui divisera la nation, couvait dans les rangs de la bourgeoisie. Fauriel, Raynouard, Lainé, Maine de Biran triompheront dans la défaite de « l'usurpateur », alors que Carnot avait pris, aux Cent jours, son rang de combat.

Royer-Collard, si représentatif, avait, dès le 28 messidor an V, demandé, avec Camille Jordan, le rappel des prêtres. Royaliste déclaré, il a refusé à Fontanes d'être présenté à l'Empereur. Dans un parallèle fameux, il a condamné le ralliement à l'Empire au nom de la morale et du droit universel, grands mots qui, dans sa bouche, ont une résonance et une emphase extraordinaires. Voilà bien cette *doctrine* que l'Empereur trouve toujours devant lui, qui entrave sa marche

1804 : « Le Tartuffe de Molière existe encore sous les traits de Geoffroy, de Fiévée, de Wailly, peut-être de Chateaubriand : La Harpe en était un bien comique... » (*Correspondance*, Ed. Champion, t. I, 107).

(1) A. Bardoux, p. 151.

et qu'il voudrait, sans y parvenir, refouler du pied : « Ou le gouvernement monarchique héréditaire, tempéré par des lois fondamentales, ou le gouvernement militaire électif sans limites et sans barrières : avoir réduit la question à ces termes, c'est l'avoir résolue; il s'agit, en effet, de prononcer entre le plus parfait et le pire des gouvernements; entre celui qui a fait la gloire de la France et celui qui a été la honte et le fléau de Rome, entre celui qui a donné à l'une soixante-dix monarques en treize siècles et celui qui a donné à l'autre le même nombre de despotes en un siècle et demi, entre celui qui confond les intérêts de l'État et celui de son chef et celui qui les sépare; entre celui qui éteint les ambitions criminelles et celui qui les allume dans les cœurs les plus indignes (1). »

Autre grand bourgeois, autre bourgeois représentatif : le protestant Guizot accourt de Nîmes se jeter dans cette opposition libérale et se mettre à la suite des Royer-Collard et des Lainé. « Fils de Necker », disciple de l'Allemagne, et de Mme de Staël, il se vante « de s'être formé à l'école de Lessing »; il proclame Kant « un de ces hommes qui, du sein d'un repos, longtemps obscur (ceci pour les conquérants!), ont produit dans le genre humain ces révolutions dont on ne saurait calculer l'influence ». Malgré les gâteries du même Fontanes, qui voudrait l'attirer à tout prix, il garde, pour l'Empire qui le comble, un front sévère : il refuse d'insérer l'éloge de l'Empereur dans son discours d'ouverture à la Faculté des Lettres où il est nommé. Son assurance méridionale et huguenote se plante à l'encontre du régime. « Il est impossible d'être plus éloigné des idées du XVIIIe siècle; du haut de ses dix-neuf ans il jugeait son siècle et le condamnait (2). »

Augustin Thierry, fils du sonneur de cloches de la cathédrale de Blois, est nourri aux écoles impériales et aime mieux s'enrôler dans la phalange saint-simonienne que de suivre les aigles.

Non, ce ne sont pas les bourgeois qui ont présidé à la grande refonte dont ils ont été, finalement, les bénéficiaires. Ils boudaient. Durant ces années de lutte et de tourbillon, toujours indispensables et toujours acariâtres, ils escomptaient leur heure, et trouvaient qu'on la leur faisait attendre; enne-

(1) Léon Vingtain, *Vie publique de Royer-Collard*, p. 47.
(2) Ch. Ponthuis, *Guizot pendant la Restauration*, p. 12.

mis de la guerre et fiers de la victoire, pacifistes et fournisseurs, rhéteurs et rentiers, critiques ils n'étaient pas des créateurs.

Nous n'oublierons pas, cependant, la masse de ces bourgeois, que les fonctions publiques, les offices ministériels, l'armée, les services réorganisés, le patronat industriel, le grand et le petit commerce ont maintenus dans leur fonction traditionnelle de bons serviteurs de l'État. Ceux-ci ont compris qu'il fallait suivre le temps et marcher. Ils marchaient. Cette jeune bourgeoisie était entrée à pleines voiles dans le « nouvel ordre » : elle se donnera à lui tant qu'elle le sentira en harmonie avec la grandeur de la France. Car, voilà sa vertu, elle est « patriote ». Emportée par le courant, elle le dirige, prête à le servir s'il la mène où elle entend être menée.

En somme, pour la bourgeoisie, l'Empire n'est qu'un passage : elle le sait éphémère. « Ah ! s'il était resté lieutenant d'artillerie ! » En fait, à partir de 1792, la bourgeoisie se tient sur la réserve. Et il en sera ainsi tant que le siècle ne se sera pas guéri de ce qui est le plus contraire au caractère bourgeois, l'immodération.

Les populations rurales profitèrent de la transformation générale, plus encore, peut-être, que la bourgeoisie. Le coup, d'ailleurs, pour elles, fut moins brusque. On dirait presque que la brutale Terreur les a à peine effleurés. La correspondance de Joubert nous apporte ce témoignage précis : « Sens, 27 juin 1797 : ... Je me suis bien trouvé de l'air de Sens. J'y habite un petit tertre qui m'enchante. J'ai sous les yeux, dans le lointain, la verdure la plus riante et la plus riche. Mes ruelles (vous ne savez pas ce que c'est) sont bordées de maisons *où le bonheur semble habiter*, derrière des haies et sous des treilles. *Un peuple poli m'environne et il n'a pas l'air malaisé* (1). »

Ces bonnes gens n'eurent guère qu'à accepter la consolidation des résultats acquis. En gros, (et nous y reviendrons), il est impossible de reconnaître au peuple des campagnes, vers le début du XIX[e] siècle, une action politique sérieuse. Son bulletin de vote est à peu près inerme, même aux jours des plébiscites. « Que parlez-vous des paysans? » écrit Napoléon à Joseph. Nul ne pouvait prévoir encore l'autorité future du

(1) *Correspondance de Joubert*, t. I, p. 34.

propriétaire rural, — petit propriétaire, — acquéreur des biens nationaux. Un seul mot se répète, à son sujet, avec une nuance de commisération et de dédain : « ignorance ». Il ne se connaît pas lui-même.

Les ouvriers des villes ne se rendent pas compte davantage de ce que viennent de leur apporter l'égalité civile et l'accession politique. Ils restent égarés dans le désordre de l'individualisme et accablés sous la loi d'airain.

Dans la grande industrie à peine née, le patron est le maître et la providence : les ouvriers, arrachés aux cadres des corporations, ne savent comment s'y prendre pour défendre leurs intérêts, que dis-je, leur existence. Le « compagnonnage », quelques sociétés de secours mutuel, dues, pour la plupart, à l'initiative patronale, et c'est tout. Ils n'ont ni les moyens, ni le temps, ni la volonté *d'être quelque chose*. Napoléon recherchait peut-être, à défaut d'une organisation politique qui lui eût répugné plus que tout, une sorte de hiérarchie corporative qui mettrait tout ce monde, ardent et prompt à l'emballement, dans sa main (Voir ses entretiens avec Mollien). Mais, naturellement, ce qu'il vise, là encore, c'est « une source de pouvoir ». « Le grand ordre qui régit le monde tout entier, dit-il, doit gouverner chaque partie du monde. Le gouvernement est au centre des sociétés comme le soleil. »

De toutes les classes, celle qui s'adaptera le plus tardivement au nouvel ordre, c'est celle-ci. Napoléon, d'autre part, n'a pas prévu la puissance que la classe ouvrière prendrait peu à peu par la nouvelle distribution du travail et de l'influence. La figure de la démocratie n'est pas encore sortie de sa gangue. Il faut être ce génial détraqué de Saint-Simon pour parler, d'ores et déjà, de l'avènement d'un *âge industriel.*

LA REFONTE SOCIALE, ŒUVRE DE LA SOCIÉTÉ TOUT ENTIÈRE

Cette revue des faits le démontre : il n'y eut pas de moteur principal donnant à la transformation sociale une impulsion maîtresse. Comme elle se produit dans des conditions de soudaineté et avec une amplitude extraordinaires, le mieux est de conclure, et un autre examen des faits va l'établir, qu'elle fut l'œuvre du corps social en son entier.

La France se jette d'un seul élan à la cuve, et elle en ressort neuve par un acte de sa propre volonté et par une puissance d'autorité sur soi-même sans précédent : elle s'est imposée spontanément et soudainement la discipline qui la guérira, justifiant le mot du cardinal de Richelieu sur le peuple français, qui « ne se tenant jamais au bien, revient si aisément du mal ».

Quand le désordre social est à son comble, quand l'existence de la nation est menacée, quand les haines et les convoitises particulières sont sans frein et que l'envie des partis abaisse les choix jusqu'au niveau où l'envie elle-même n'a plus où se prendre, quand les élus du peuple, au lieu de l'élever, le rabaissent au-dessous d'eux-mêmes, quand le peuple méprise ceux qu'il nomme et qu'il a honte de ses choix, tout à coup il se réveille, il se frotte les yeux, il cherche en lui et hors de lui la force et l'appui qui lui rendront, avec les raisons de vivre, la volonté de la vie. Il ne se réclame plus seulement de son intérêt éphémère, le gain, mais de son intérêt permanent, l'honneur. Il accepte une discipline sévère, seule capable de resserrer le corps politique disjoint. C'est l'heure du commandement unique. Dans toute crise grave, une crise de salut est incluse : il suffit que le malade ait encore la force de se soulever et de se présenter de lui-même à la guérison.

Au début du XIXe siècle, le peuple français, corps et âme, fut son propre sauveur.

Le premier principe conservateur vint de la Révolution. Elle s'était considérée comme accomplie du jour, ou, plutôt, de cette nuit du 4 août, qui avait proclamé la fin du régime féodal. La Constituante avait cru qu'il suffisait d'inscrire le geste dans la loi. La fête de la Fédération avait été une cérémonie d'actions de grâces, et tous les assistants avaient remercié, d'un cœur unanime, la Providence du fait inouï que tout se fût transformé sans que rien d'essentiel eût été brisé. La noblesse, l'Église, la dynastie se réjouissaient d'avoir contribué, par des sacrifices indispensables et infiniment honorables, à la plus grande et à la plus pacifique révolution de l'histoire. La modération inhérente à l'esprit français, l'optimisme du siècle et sa foi dans la raison humaine étaient satisfaits. On jurait fidélité à la Constitution qui promettait au pays le bonheur sous

l'autorité renouvelée de la dynastie des Bourbons : « Nous jurons d'être à jamais fidèles à la nation, à la loi, au Roi, de maintenir de tout notre pouvoir la constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le Roi et de demeurer unis à tous les Français par les liens indissolubles de la fraternité. » Et le Roi, aussi, avait juré. « Moi, roi des Français, je jure d'employer tout le pouvoir qui m'est délégué par l'acte constitutionnel de l'État, à maintenir la constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par moi. »

Depuis, on en avait prononcé et entendu des serments! Et, à chaque nouvelle manifestation solennelle, c'étaient des cris renforcés : *la Constitution ou la Mort; la Fraternité ou la Mort!*

La mort seule avait été fidèle aux rendez-vous révolutionnaires, la fraternité et la constitution n'ayant jamais consenti à quitter le domaine du rêve. Les révolutionnaires, — ce qu'il restait de révolutionnaires, — voulaient, une fois de plus, la fin de la Révolution, mais, maintenant, avec une ardeur indicible, et quoi qu'il en coûtât. Ils avaient compris que le terrible dilemme jouait contre eux et que la mort les tenait à la gorge.

Ceux qui avaient survécu n'étaient pas les plus braves : un Cambacérès et un Sieyés étaient bien d'avis qu'une vieillesse comblée de richesses et d'honneurs était une issue très appréciable de la révolution. « Jacobins nantis », comment se seraient-ils plaints?

Il faut mettre auprès d'eux ceux qui avaient tout bonnement échappé, députés modestes, fonctionnaires, gratte-papiers, violents de la veille, terrés maintenant en quelque coin. A-t-on dénombré ces Jacobins de rencontre, ces jacobins de panique qui, pendant la crise, s'étaient réfugiés sur les plus hauts degrés de la Montagne ou dans les plus bas marais du Centre pour échapper à la destinée girondine. La vie sauve, ils étaient las de leur bassesse. Tout, pourvu qu'on leur rouvrit l'accès à un air respirable.

Combien d'autres, au contraire, qui ont, de bonne heure, cherché leur justification et l'amnistie de leur violence d'un jour, dans l'amour efficace de la Patrie, dans les grands labeurs et les grands devoirs militaires et civils, administrations, comités actifs et dévoués. L'élite des soldats, l'élite des fonctionnaires, même d'anciens révolutionnaires compromis, les Carnot, les Tronchet, les Jean Bon Saint-André, les Jean de Bry se sont

élevés à force de services notoires et ils se ceignent les reins pour en rendre encore. Ils ne demandent qu'une chose : qu'un retour brusque du passé ne les jette pas dans l'impasse du désaveu ou sur les chemins de l'exil.

Ceux-ci ont leur récompense ; reste la foule révolutionnaire anonyme. Que devient-elle? Et, d'abord, qu'a-t-elle fait? Elle a subi la misère du temps comme elle la subit dans tous les temps. Tels de ces hommes inaperçus, tranquilles, effacés s'étaient trouvés des révolutionnaires sans frein, membres des clubs enragés, siégeant aux justices impitoyables; ils avaient donné leur voix à des verdicts affreux, et tout cela, oui, ingénûment, et comme s'ils remplissaient une fonction de la vie normale! Nous avons sous les yeux la vie d'une famille parisienne, composée de directeurs de théâtre, d'architectes, d'hommes de loi, gens de métier, de mœurs moyennes, qui participèrent, avec la même application professionnelle, la même égalité d'âme, la même passivité tranquille, aux événements les plus tragiques. A douze ans de distance, ils dressent l'échafaud de Louis XVI et les échafaudages du sacre impérial. Durant les années lugubres, ils n'ont pas manqué un spectacle; selon les bonnes coutumes parisiennes, leurs fils et filles ont sollicité des billets de faveur pour toutes les cérémonies, cortèges et fêtes sans nombre; ils ont dansé les carmagnoles; on les a vus aux « bals des victimes » en pantalons rayés et en robes de percale (1).

« Tous les concierges, raconte Chateaubriand, grands partisans de feu M. de Robespierre, regrettaient les spectacles de la place Louis-XV où l'on coupait la tête à *des femmes* qui, me disait mon propre concierge de la rue de Lille, *avaient le cou blanc comme de la chair de poulet* ». Paris suit toujours la mode. Or, la mode était à la Terreur.

Ils ont travaillé, musardé, assisté aux scènes pathétiques des assemblées, celles « où l'on se battait ». Ils ont porté Marat au Panthéon. Ils ont tremblé un peu, se sont amusés beaucoup, se sont ruinés et se sont faits au malheur public et à leur propre malheur comme on se fait à tout. Maintenant, c'est fini : il faut rentrer au bureau et à l'atelier, reprendre la vie courante. La mode, maintenant, est à la contre-révolution.

(1) Voir *La Vie d'une famille sous la Révolution*, par M. Louis de Launay.

Ajoutons que cette masse urbaine a obtenu ce qu'elle apprécie le plus au monde, le pied d'égalité. Ne plus descendre du trottoir, ne plus s'effacer devant la chaise où le carrosse du « gentilhomme », renfoncer le chapeau à la rencontre d'un « Grand », refouler la « morgue du riche » d'un regard cinglant, voilà, n'est-il pas vrai, une conquête, celle qui guérit tant de cuisantes blessures! Passer droit devant un ci-devant n'est-ce pas une joie quotidiennement renouvelée, pour un « ci-derrière »?

Ceci obtenu, la manière de ce peuple n'est pas de s'irriter toujours. Si raisonnable, si gai, si mobile, il met bien vite sa colère en chansons. Ces seigneurs détestés, il les a vus souffrir plus que lui-même; et une pitié lui en a étreint le cœur. Si on se tendait les mains!

La queue aux portes des boulangeries a été une grande école d'égalité et de miséricorde. Le « jacobin nanti » est en haut; mais, en bas, combien de jacobins repentis et lassés!

Je pense que c'est là qu'il faut chercher, dans les villes du moins, le grand ressort du redressement social : on se trouve, soudain, en présence d'une déception morne, d'un dégoût encore inavoué de soi-même, la bouche amère, et, au cœur, l'horreur pour tant de maux inutiles, tant de misères, cruelles et injustes. Au fort de la violence, l'homme prend, en sa conscience, la mesure du peu qu'il est et du peu que pèsent la force et la passion. Il va mourir et il n'a même pas fait le mal entier qu'il désirait tant. C'est le dernier mot de Pouchkine devant son adversaire qui tombe avant lui : « J'aurais cru éprouver plus de plaisir à sa mort! » (1).

D'autres pays ont vu cela; d'autres pays le voient et le verront : des cadavres, une société anéantie, le bonheur et même le bien-être matériel supprimés, des millions de paysans propriétaires d'une terre qu'ils ne savent pas très bien cultiver

(1) Un correspondant anonyme, émigré, écrit au Genevois Galippe, peu après le 18 brumaire : « Aujourd'hui, l'opinion publique est tout à fait changée : il n'y a plus rien de révolutionnaire ni dans les mœurs, ni dans les usages, ni dans les propos. Toutes les figures ont repris leur sérénité et les individus leur douceur. Il serait bien difficile d'obtenir, aujourd'hui, du peuple de Paris, un mouvement violent. Les mots avec lesquels on l'a gouverné si longtemps sont des énigmes pour lui. Il ne sent plus que le besoin de repos. Paris n'éprouve plus qu'un vaste repentir. Il reconnaît ses fautes et ses crimes et cherche à les expier. » (Cité par d'Haussonville, *Madame de Staël et Necker*, 1925, in-8°, p. 116.)

et qui, pour se nourrir mal, affament les villes... et, finalement, le retour vers l'ordre, vers cette inégalité des aptitudes et des mérites, si dure à supporter!

En France, vers 1800, la réaction se fit à la mesure du fléau, qui, heureusement, n'avait pas été irréparable. Revenir en arrière, non, mais s'arrêter et consolider. On a senti que l'on pouvait encore échapper à la chute totale, si l'on s'y mettait de cœur, tous ensemble. La génération n'était déjà plus la même. Les morts avaient été vite. L'âge aussi avait apporté, avec le changement des perspectives, la revision des *axiomes*. On apercevait, maintenant, les conséquences du péché de jeunesse, l'absurdité de l'enthousiasme verbal, de la folie épidémique gagnée à ce fol de Jean-Jacques. On pesait ce fameux XVIIIe siècle, enterré à jamais avec ses idées, sa « philosophie », son optimisme, sa prétention de réformer, d'un geste, la société humaine.

Heureusement, dans cet esprit français si souple, si plastique et malléable, il y a des facultés de salut aux évolutions imprévisibles, l'art de se dérober, dans la pratique, aux conséquences d'une doctrine trop absolue, le talent de savoir se démentir, — les circonstances étant changées, — sans se mentir à soi-même. Les pères et les enfants, vingt années étant écoulées, se mettent à suivre ensemble le fil de l'eau, les premiers parce qu'ils ont passé cinquante ans, et les seconds parce qu'ils n'en ont pas trente. J'ai déjà cité le mot impayable du sous-préfet de l'Empire, ancien conventionnel, à un émigré : « Laissons tout cela ; eh quoi ! ne pouvez-vous pas oublier? »

Cette lassitude, ce recul même n'est, d'abord, que passif : mais bientôt une force active et réactive sort des profondeurs de la Révolution. Elle anime ceux qui en ont été les « profiteurs ». Devenus conservateurs, ce sont des conservateurs debout et qui entendent ne pas se laisser dépouiller.

LES NÉO-CONSERVATEURS. — LA GRANDE ET LA PETITE PROPRIÉTÉ

S'il y a une chose dont l'héritage révolutionnaire se soit fait le défenseur, c'est la propriété. C'est elle qui enrégimente maintenant, à son service, les détenteurs de la nouvelle richesse.

D'abord, les très riches, les hommes de proie, les grands

mercantis, les banquiers, ceux que Saint-Simon appelle honorablement les *industriels*.

Nous avons un curieux « appel », daté de 1817 et souscrit par ce bohème fécond et fallacieux, par lequel il sollicite des concours auprès des hommes qui représentent, pour lui et pour eux, l'avenir. Il leur dit : « Dans le XVIIIe siècle, les rois, les princes et les nobles étaient les personnes les plus considérables. Dans le XIXe siècle, ce seront les personnes qui obtiendront de grands succès dans les travaux industriels, qui exerceront la plus grande influence sur la masse du peuple. »

Cette comparaison entre les *deux noblesses*, celle qui est périmée et celle qui tient l'avenir, est datée, remarquez-le, du règne de Louis XVIII. Inutile de dire que les personnes visées sous ce vocable sympathique, « la noblesse de l'avenir », tombent avec enthousiasme dans le panneau. Souscrivent aussitôt : ce bon naïf de La Rochefoucauld-Liancourt, que l'on eût cru moins oublieux de sa naissance, puis les Vital-Roux, régent de la Banque de France, les Flory, les Périer frères, les Perregaux, les Delessert, les Hottinguer, les Chaptal, les Bartholony, les Schlumberger, les Kœchlin, les Bérard, les Fould. Oui, tout l'argent, — tous néo-conservateurs.

Mais, dès le premier tome de la publication, ces « aristocrates » nouveau style s'étonnent, protestent : leur bonne foi a été surprise. Ils n'entendent pas du tout, mais pas du tout, passer, à la suite de leur stipendié, de la morale « céleste » à la morale « terrestre ». Paraît dans les journaux la lettre de désaveu : « Il m'est profondément pénible de voir mon nom à la tête d'un ouvrage que je blâme de toute ma force *comme désorganisateur de tout ordre social*, comme incompatible avec la liberté, telle que je la conçois et telle que je l'aime (1). »

Ces fils de la Révolution ne sont pas révolutionnaires ; ces hommes de la nouvelle classe, ces *industriels*, grands souscripteurs et manieurs d'opinions, tiennent, avant tout, à la stabilité enfin obtenue. Jusque sous le Bourbon réintégré, ils restent conservateurs... de la Révolution.

Les millionnaires sont le petit nombre ; voici les masses : les masses nouvelles qui ont accès à la vie politique et qui se

(1) Voyez les *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, publiées par Alfred Péreire. *Préface*, p. 58 et suiv.

sont haussées d'un cran vers le plateau du pouvoir, ce sont, maintenant, les « propriétaires », — paysans et bourgeois, — « acquéreurs de biens nationaux ».

La volonté initiale de la Révolution avait été la suppression de la féodalité. C'est la première mesure qu'ait prise l'Assemblée constituante à la suite de la nuit du 4 août, et elle a décidé que, moyennant une légère prime de rachat, le tenancier deviendrait propriétaire *libre et absolu*. Le « chartrier » seigneurial se trouvant ainsi détruit, tout droit féodal ou ecclésiastique était annulé. Bientôt, par les décrets du 20-25 août 1792, l'Assemblée législative supprimait même le rachat et décidait que toute propriété foncière était, *hic et nunc*, « franche et libre de tout droit ».

« Libérer le sol ne suffisait pas, il fallait, maintenant, le diviser. » On recula quelque temps devant les conséquences d'une loi agraire. La Constituante, pour en finir avec les lourds et embarrassants *latifundia* qui entravaient l'avenir économique de la nation, s'arrêta à une formule transactionnelle : suppression de la propriété corporative. Les terres appartenant aux diverses communautés devaient passer, moyennant une indemnité (au sujet de laquelle on débattra à l'infini), dans les mains de celui qui la cultive. Mais, voici que se dressent les obstacles.

Cette histoire a été écrite (1). De l'étude des faits et des mesures qui se succèdent et se contredisent pendant toute l'époque révolutionnaire, il résulte que les difficultés d'ordre pratique et technique laissent, pendant des années, toute solution en suspens. Les principales difficultés sont les suivantes : pour simplifier, tous les biens nationaux ont été tranférés à l'État. Or, l'État est accablé de dettes; ses ressources imprévues lui sont indispensables pour apaiser ses créanciers qui réclament leurs gages et pour faire face à ses charges qui vont croissant. C'est ce qui arriverait, aujourd'hui, si une mesure législative prétendait absorber, au profit de l'État, un quantième du capital : les créanciers de l'État mettraient l'embargo sur ce quantième et s'efforceraient de détourner la liquidation à leur profit : ils tiennent l'État, puisque celui-ci ne peut pas se passer de crédit pour vivre.

D'autre part (comme cela vient d'arriver en Russie), la multiplication des petits propriétaires, des propriétaires à par-

(1) Voyez Sagnac, *Législation civile de la Révolution française*, liv. Ier.

celles attire subitement dans la campagne une émigration de main-d'œuvre qui a, d'ailleurs, la plus grande peine à vivre sur son lopin ; la campagne déçue se dresse contre la ville qu'elle affame, et les deux activités, la rurale et l'industrielle, se bloquent l'une l'autre.

Enfin, la vente aux enchères des biens nationaux (seule équitable légalement) favorise les spéculateurs, les agioteurs, en un mot la « Bande noire », qui, les mains pleines d'assignats, se groupe en coalition, se fait adjuger les gros morceaux et achète à bas prix les vastes fermes qu'elle allotit et recède à gros bénéfices aux paysans qui, appâtés par le titre de *propriétaires*, se surchargent d'hypothèques. La crise agraire évolue ainsi vers une crise hypothécaire et, comme à Rome jadis, le plébéien tombe sous la coupe du capitaliste des villes. Issue fatale de toute opération agraire de trop grande envergure, qui accable des épaules incapables du fardeau tant convoité. L'entreprise, dans son ensemble, pèse sur le crédit public et sur l'essor cultural et industriel.

On ne peut, pourtant, couper la tête à la moitié de la nation. Or, c'est la nation entière qui est engagée et entravée dans la prodigieuse transaction. Tout est en suspens. Une nouvelle catastrophe sociale menace de ses grondements indistincts le sol instable.

A tous, à l'État, aux communes, au propriétaire ancien qui veut savoir ce qui lui reste, au propriétaire nouveau qui veut connaître la valeur de son titre, il faut une liquidation, une transaction générale, un *concordat*. Boucler coûte que coûte. Plus on a ébranlé le principe de la propriété, plus il est nécessaire de le raffermir, sous peine que tout s'écroule. C'est ce qui se passe en tout temps et en tout lieu dès que l'on a touché à l'une ou à l'autre des deux bases de la fortune publique, la propriété et le crédit.

Contraints par la nécessité, les révolutionnaires comprennent qu'un effort en sens contraire est indispensable. Ils n'ont de cesse tant qu'ils n'ont pas raffermi ce qu'ils ont ébranlé. La Convention à son apogée proclame que la propriété domaniale est le fondement de tout l'ordre social et, fidèle à son brutal système, elle prononce, par le décret du 18 mars 1793, *la peine de mort contre quiconque proposera la loi agraire ou toute autre subversion des propriétés territoriales.*

Le titre d'origine des nouveaux propriétaires ne repose plus dans les chartriers rongés des vers : il est renouvelé par une loi toute fraîche : ce sont ces Codes civils préparés par le réalisme jacobin, de même que, dans la Russie actuelle, la propriété rurale est affranchie du marxisme par le marxisme lui-même.

Ce Code civil, qui établit l'intangibilité de la propriété, est le même qui brise toute restauration de pérennité familiale en s'opposant aux substitutions, qui divise les fortunes à chaque génération par l'égal partage entre les enfants, qui, d'autre part, barre la route au communisme, empêche la reconstitution des corporations, congrégations, etc., protège l'individu contre toute aristocratie, privilège, ou étatisme; et ce Code est salué par tous comme le concordat tant attendu et qui restaure la base même de toute société, la confiance. C'est « le décalogue d'une ère nouvelle, » l'arche sainte pour laquelle, s'écrie un législateur, « nous donnerons aux peuples voisins, l'exemple d'un respect religieux » (Bigot de Préameneu au Corps législatif, séance du 22 août 1807).

COMMENT LA FRANCE SE RASSEOIT DANS LE NOUVEL ORDRE

1807, l'équilibre est fait. La société est d'aplomb sur ses nouvelles bases. Les philosophes sont muets, les physiocrates sont satisfaits, les juristes sont sans chicanes, les spéculateurs encaissent des gains énormes, la ploutocratie naît, le paysan s'installe sur la terre, le bourgeois suppute ses rentes, les sociétés secrètes se gaudissent dans l'ombre, les dépouillés eux-mêmes ont reconquis quelque chose, une sorte de sécurité pour le peu que le hasard ou l'inertie des choses a laissé entre leurs mains.

Transaction, concordat civil et économique acceptés, vénérés... Pourvu que cela dure!

La durée, la stabilité, voilà le cri universel. Car l'achèvement indispensable, maintenant, c'est la paix dans l'ordre restauré. Le peuple « nouveau riche » imposera aux gouvernements qui se succéderont, comme première condition de leur existence, le respect des droits des acquéreurs de biens nationaux; la charte de la contre-révolution contiendra comme premier article, la révolution consolidée.

A cette transaction universelle, conclue à grand renfort de lois, de jugements, d'actes publics et privés, d'interprétations et de jurisprudence, tout le monde consent et, nous venons de le dire, ceux-là mêmes qui ont été expropriés.

La noblesse et le clergé n'ont-ils pas été au-devant de la solution, — fatale, inévitable, — dès la nuit du 4 août? Et, maintenant, après quinze ans, vingt ans, à quoi leur ont servi la lutte, l'émigration, les chouanneries, l'armée des princes, l'amertume du pain étranger, la honte de la solde anglaise, le désespoir de la guerre contre la patrie? Nobles restés, aristocrates ressortis, émigrés rentrés, ils comprennent tous; ils consentent.

Si nous entrons dans le secret des familles et de la vie intime, nous voyons, partout, l'apaisement qui se fait, non pas seulement entre les deux générations, mais même entre les âges divers. On s'est aperçu, enfin, que l'on aime la France plus que tout et que l'on ne peut se passer d'elle.

Maxime de Damas a quitté le sol natal à six ans; officier russe à dix ans, il est accueilli partout à l'étranger avec une faveur extraordinaire, des égards qu'il n'eût pas même trouvés à la Cour avant la Révolution; il n'a rien à regretter de son pays qu'il ne connaît pas. Il restera à l'étranger jusqu'en 1814. Or, voici ce qu'il écrit : « Lors même que j'étais le plus éloigné de ma patrie, lorsque je combattais les armées impériales avec toute la puissance de mon esprit et de mon cœur, *les sentiments de patriotisme n'ont jamais cessé d'être dans mon âme;* les succès des armées françaises excitaient en moi un noble orgueil... » Celui-ci ne rentra pas. Mais sa mère était rentrée et les siens rentraient l'un après l'autre. Ces situations pénibles causaient des sentiments partagés qui finissaient par mettre une angoisse insupportable au cœur de l'élite de la nation.

De même que les jacobins renonçaient à leurs « axiomes », ceux-ci disaient : il faut céder au temps, il faut se conformer aux lois de salut et de paix.

Rien de plus joli, de plus fin, de plus spirituel, de plus « vieille France » que les lettres de Mme de Neuilly, émigrée entêtée et non capitulante, vivant de son petit commerce à Hambourg et résolue à ne rentrer à aucun prix. Écoutez-la : « Je resterai paisiblement où je suis, vivant de mon industrie et de mon travail, pauvre, mais malheureuse seulement par les circonstances et non point par les personnes; gagnant mon

existence journalière avec peine, mais enfin la gagnant sans dépendre de personne, sans bassesse, sans humiliation, sans hanter la mauvaise compagnie. Ici, on est égal de tout le monde en vendant à l'aune, et je ne perds rien de ma considération dans la bonne société : cette manière d'être me convient... En France je ne pourrais avoir que des sujets de peine, de chagrin ; je ne pourrais voir ce pêle-mêle dégoûtant, faire ma cour, solliciter un gueux de jacobin pour rattraper un écu.. »

Mais voici, non moins spirituelle, non moins fine, non moins sensée, seulement appartenant à une autre génération, sa fille qu'elle adore, qui est rentrée, elle, et qui la supplie de revenir (25 novembre 1804) : « Je conserve toujours l'espoir, chère et tendre maman, que tu te rendras enfin aux sollicitations que mon frère et moi t'avons faites tant de fois de venir te réunir à nous. Tu retrouverais tout par ce moyen : famille, patrie, liberté ; peu de biens, à la vérité, mais n'est-on pas assez riche quand, avec le nécessaire, on est entouré de gens qu'on aime et dont on est sûr d'être aimé?... »

Le fils, brave et loyal garçon, la veille officier de l'armée de Condé, est rentré aussi avec un vague espoir de sauver quelque chose du bien paternel ; ce qu'il sauve est à peu près rien ; mais que pense-t-il, qu'écrit-il? Que pour rien au monde, maintenant, il ne reprendrait le chemin de l'exil : « Moi-même, au fond, j'étais tellement combattu que, pour la première fois de ma vie, plus je réfléchissais, plus je me sentais irrésolu. Qui m'eût dit alors, que je devais jamais revoir l'Allemagne, m'aurait grandement affligé et encore plus surpris. Cependant, sans que j'en fusse le maître, *quelque chose parlait très haut dans mon cœur* ; j'écoutais, je m'interrogeais, et, vivement ému, *je finissais toujours par conclure que, désormais, il ne me serait plus possible de vivre éloigné de mon pays.* »

Ce drame est celui de toutes ces familles, braves gens, esprits droits, apaisés, rassérénés par tant de malheurs : ils raisonnent froidement leur cas et puis suivent le mouvement de leur cœur. Cette révolution, ce sang, ces morts, ces pertes !.. Affreux souvenirs !... Mais quoi ! *Il y a la France.*

Ne faisons pas les hommes meilleurs qu'ils ne sont. Beaucoup ont fléchi de bonne heure, ont cherché leur intérêt immédiat, se sont enrôlés dans les armées révolutionnaires pour se battre, pour vivre, qui sait? Ils ont marché sous les aigles

napoléoniennes. Ils rencontrent leurs amis, leurs frères dans les camps opposés, sur le champ de bataille. Ils ont accepté cela ; ils acceptent tout. Les plus grands noms figurent sur la liste. Nous les connaissons, nous connaissons leurs mobiles, leurs arguments : d'ailleurs ils ne se cachent pas, ils portent haut la tête. Il faut vivre, c'est entendu, mais il faut surtout que la France vive !

Pasquier a trente-huit ans : ce n'est plus un enfant, il jouit d'une large aisance; la mort du duc d'Enghien l'a touché au cœur. Cependant, il s'est consulté. N'étant plus à l'âge où l'on subit des influences, il remue le problème en sa conscience, il réfléchit, il raisonne. Et c'est lui, finalement, qui fait la première démarche auprès de Cambacérès et qui sollicite une place de maître des requêtes au Conseil d'État. « Je n'étais pas sans de grandes hésitations, écrit-il, je redoutais les mécontentements que j'aurais à braver dans la société où je vivais, mais il y avait de si fortes raisons à opposer à leurs critiques! La Révolution ne nous avait-elle pas enseigné que la raison commandait de sacrifier ses répugnances pour travailler à empêcher que les calamités ne vinssent à se reproduire. Comment résister au désir de ne pas consumer sa vie entière dans une entière inaction ? »

La Révolution, la nation, l'époque dictaient, en quelque sorte, cette manière de biaiser avec soi-même et d'en finir avec un repos accablant. Car, que cherchaient enfin ces « palinodies »? Le travail, l'ordre.

Mathieu-Louis Molé appartient, comme Pasquier, à l'élite du monde parlementaire, qui a puisé, dans les traditions de la famille, des idées libérales. Mais son père a signé, en qualité de président de la grand Chambre, la protestation du Parlement contre le décret de l'Assemblée constituante qui abolissait le corps ; et, de cela, il est mort sur l'échafaud. Ses deux oncles, Christian et Charles de Lamoignon, sont tombés à Quiberon. Le jeune homme s'est réfugié dans l'étude : il a publié, à vingt-cinq ans, un ouvrage *Essais de morale et de politique*, dont la philosophie est idéaliste, platonicienne et où il se prononce pour une monarchie tempérée, entourée de corps intermédiaires. Ce n'est certes pas un révolutionnaire. Or, lui aussi « fait le saut ». « Il ne tarda pas à reconnaître, dit-il de lui-même, qu'il y avait des soins plus utiles et par conséquent plus nobles, et que ces

études si pleines de charme sont plus faites pour orner la vie que pour la remplir. D'ailleurs, la même puissance qui a remis les hommes, les choses à leur place, ayant rendu les esprits à leur véritable direction, ceux qui aimaient leur patrie n'ont plus senti que le besoin de lui consacrer leurs efforts... Ma raison me disait qu'il était temps que les devoirs et les responsabilités de la vie publique vinssent me prêter leur appui et me protéger contre la mobilité et les perplexités de mon âge (1). »

Il demande, par une lettre adressée directement à l'Empereur, pour lui et pour son ami d'Houdetot, deux places d'auditeurs au Conseil d'État. Les deux demandes sont agréées et ainsi commence une vie d'homme public qui sera vouée au service du pays parmi toutes les vicissitudes du siècle.

Je ne pense pas que l'on puisse trouver, sur cette même crise de conscience, un témoignage où le passage d'un temps à l'autre soit mieux tracé, plus finement nuancé que dans ce morceau extrait des *Mémoires* du général comte de Ségur : « Jusque-là, dans ma société exclusivement aristocratique et contre-révolutionnaire, mes sentiments, mes paroles avaient été empreints d'horreur et de dégoût pour tout ce qui tenait à la Révolution ; je lui rendais proscription pour proscription ; l'armée elle-même n'avait pas été exceptée de cette aversion aveugle... Comment concilier cette passion de la gloire avec la haine du seul drapeau sous lequel on pouvait la conquérir? Dans cette armée toute républicaine, mon imagination féconde en projets conçut celui d'implanter mon royalisme... Cette idée eut un commencement d'exécution, car je lui gagnai plus tard des prosélytes... Mais ce qui paraîtra peut-être plaisant, c'est que, partis ainsi pour l'armée dans l'espoir de la royaliser, *ce fut elle tout au contraire qui nous gagna dans sa cause;* et que, *sortis de Paris fort chauds royalistes en 1800, en 1801, ce fut presque aussi chauds républicains que nous y rentrâmes.* L'appréciation du véritable état des choses et la fraternité d'armes d'une part, de l'autre *les rebuts de notre ancienne société* produisirent cette nouvelle transformation. Un an suffit... Néanmoins, dans les salons, où j'étais encore si bien vu, me sentant à la veille d'être blâmé, j'éprouvais un grand malaise... L'un de mes plus proches parents, celui que j'aimais

(1) Marquis de Noailles, *Le Comte Molé*, t. Ier, 43.

le plus, prononça le premier le mot de *déshonneur*. Cet excès de sévérité me révolta. Je rendis mépris pour mépris; je criai plus haut que mes adversaires; j'entraînai même plusieurs de mes amis dans ma cause. Ces jeunes nobles, moins réfléchis, ou suivant, tout simplement, le penchant tout naturel à *l'activité de leur âge*, répondirent successivement au même appel... C'est ainsi que commença *le premier mélange de l'ancienne société avec la nouvelle*. Il faut ici se rappeler qu'il n'y avait pas cinq mois que l'une avait une dernière fois proscrit l'autre. »

Ceux-là sont des hommes d'action : mais, comme on le sait, la noblesse, la plus haute noblesse se presse à la Cour impériale et fait métier de courtisans : « Je les aime parce qu'ils savent servir », dit Napoléon. Est-ce Bonaparte qu'ils servent? Non, c'est l'Empereur ; ils servent la puissance qui a sauvé la France de l'anarchie et qui lui a assuré la victoire.

CONTRE L'ANARCHIE, PAR LA VICTOIRE

Car c'étaient là les deux mots décisifs : s'évader de l'anarchie, se réfugier dans la victoire.

Le monstre odieux à tout le monde, c'était l'anarchie, l'anarchie déliquescente du Directoire, pire peut-être que la tyrannie sanglante de la Terreur. La France vouée aux Barras, en proie aux Larévellière-Lépeaux, menacée par les complots inverses de Babeuf et de Cadoudal! Jusqu'à quel point la rapacité violente de quelques-uns l'emportera-t-elle sur la passivité indignée du grand nombre? Telle est la crise de conscience qui saisit les meilleurs aux entrailles. Le rouge en monte au visage ; « la sensibilité psychologique » est blessée jusque dans ses dernières fibres. Cette sensibilité française presque indéfinissable ne pouvait plus rien supporter de ceux qui se disaient les maîtres.

C'est elle dont les applaudissements partirent tout seuls et qui acclama Bonaparte au retour d'Égypte. C'était le vainqueur ; on mit à son compte tout le bien, on voulut ignorer de lui tout le mal.

Elles abondent, les tables de matières de ses bienfaits, réels ou imaginaires, multipliés, non par la flatterie, mais par le besoin d'en jouir et d'y « croire ». « Ah ! si jamais la flatterie fut excusable, a dit un écrivain connu par l'impartialité de ses jugements, Thibaudeau, ce fut envers Bonaparte, *vainqueur à*

Marengo, signataire du Concordat et fondateur du Code civil des Français. »

Ce fut le mot décisif : la victoire. Il retentit à chaque tournant de cette époque sonore. Tambour roulant, drapeaux claquant au vent, c'est la gloire des bataillons, l'honneur du sacrifice, le mépris de la mort, avec les frontières sauves, l'ennemi en fuite, le pays reconstitué.

Jamais la victoire n'avait eu une telle importance : elle sauvait à la fois le dedans et le dehors. Personne, en France, ne l'ignorait : la défaite, c'eût été le retour de l'Ancien Régime, la contre-Révolution sans conditions et sans frein, une ère de discorde affreuse et de régression sanglante. Les alliés avaient les Bourbons et les aristocrates dans leurs fourgons. Les Impériaux, les Cosaques, les Prussiens, tous accouraient au partage et au pillage de la grande nation. On les avait vus à Verdun et à Toulon! Et voilà qu'était apparu le maître de la discipline, le chef militaire imbattable, *le vainqueur*.

La France humiliée, terrifiée la veille, se détendait soudain dans le sentiment fier qu'elle avait eu raison, et raison contre tous, contre l'Europe ; et que la défaite simultanée de tous ses adversaires était la consécration providentielle de sa Révolution et de sa grandeur. Toute conclusion militaire d'une crise historique a une force invincible. Elle a, en plus, une tendance incoercible à se figer dans les traités, dans les lois, dans les œuvres civiles.

Et voilà, précisément, ce que Bonaparte consul, devenu Napoléon empereur, était en train d'accomplir. Du pommeau de son épée il scellait, une bonne fois et sans réplique, la Révolution. Plus d'incertitude sur ce récent passé : il était bon, puisqu'il avait réussi. Quant à l'avenir, n'était-il pas assuré ? On n'avait jamais rien vu de tel. Remonter de si bas! Oui, c'était bien l'envoyé de Dieu. Qu'il vécût! Et la sagesse de l'immense coup de folie était consacrée.

Même s'il ne durait pas, car, malgré tout, les esprits gardaient comme une sorte de crainte et d'appréhension, un pressentiment de la précarité tenant à l'inouï, à l'extraordinaire, au « jamais vu » de l'aventure impériale, s'il ne durait pas, il resterait en tout cas ceci, qu'il avait enfoncé à coups de maillet le fait révolutionnaire, le fait français dans les têtes les plus

dures de l'Europe, les têtes impériales et royales : il les avait attachés à son char, ces monarques ; il leur avait montré à eux-mêmes ce que valent leurs couronnes et leurs manteaux impériaux et royaux, bariolés d'écussons et de crachats, et qu'il faut compter, désormais, avec la jeunesse, avec l'avenir nu et pauvre, avec la volonté des peuples.

La victoire impériale, la victoire française, c'était la France s'imposant comme grande nation, comme instrument des décrets de la Providence.

Cela encore, les plus grands ennemis de la Révolution l'avouaient : Joseph de Maistre l'a écrit au premier chapitre de ce livre terrible des *Considérations* qui comprend tout et laisse tout prévoir : « Ce qu'il y a de plus frappant dans la Révolution française, c'est cette force entraînante qui courbe tous les obstacles... La Révolution mène les hommes plus que les hommes ne la mènent. Personne n'a contrarié sa marche impunément... Les scélérats même qui paraissent conduire la Révolution n'y entrent que comme de simples instruments ; et, dès qu'ils ont la prétention de la dominer, ils tombent ignoblement... Plus on examine les personnages en apparence les plus actifs de la Révolution et plus on trouve en eux quelque chose de passif et de mécanique. On ne saurait trop le répéter, ce ne sont pas les hommes qui mènent la Révolution, c'est la Révolution qui emploie les hommes. On dit fort bien, quand on dit *qu'elle va toute seule*. Cette phrase signifie que *jamais la divinité ne s'était montrée d'une manière si claire dans aucun événement humain*. Si elle emploie les instruments les plus vils, *c'est qu'elle punit pour régénérer* ».

Et, maintenant, cet homme est venu qui a répondu à l'appel secret des cœurs, qui s'est *mis avec Dieu* pour la régénération annoncée. Qui ne participerait, de plein cœur, à son effort, à l'effort de tous ces braves et bons Français qui l'entourent ? Est-ce qu'il n'a pas sauvé le monde de l'anarchie ? Est-ce que la victoire ne l'a pas couronné ?

GABRIEL HANOTAUX.

(*A suivre.*)

A PROPOS DU DÉSARMEMENT

Une Commission préparatoire à la Conférence de désarmement doit se réunir prochainement à Genève : ainsi en a décidé le Conseil de la Société des nations lors de sa session de décembre dernier. Le plan de travail à lui soumettre a provoqué dans son sein d'âpres discussions, au cours desquelles les thèses française et anglaise, qui s'affrontaient, ont été parfois difficiles à concilier : grâce à la ténacité de nos représentants et à l'habileté de M. Benès, un questionnaire commun a cependant fini par être adopté. L'accord ainsi réalisé ne marque toutefois qu'une trêve ; le différend, qui repose sur une opposition de mentalité très nette, j'allais dire sur l'antagonisme de deux races, est trop profond pour être aussi facilement tranché ; en réalité, il demeure et demeurera probablement longtemps encore.

Si l'on s'en tient à la lettre des textes votés, la Commission préparatoire ne devrait pas aborder le fond du problème ; son rôle consisterait à rechercher une méthode. L'expérience démontre malheureusement qu'il est bien difficile de maintenir une réunion politique enfermée dans des règles strictes. Les hommes publics de tous pays prennent l'habitude dans leurs parlements de s'affranchir des lisières qui les brident ; ils les secoueront une fois de plus à Genève. Les discussions sortiront ainsi du cadre étroit où elles devraient pratiquement demeurer, et c'est pourquoi il ne semble pas inutile de délimiter dès maintenant le conflit et d'en rechercher la genèse.

La question n'est pas nouvelle ; elle était posée bien avant la guerre. De bons esprits se préoccupaient, non sans raison, de la

course aux armements, à laquelle se livrait alors l'Europe entière sur l'instigation de l'Allemagne qui se chargeait d'entraîner le peloton des concurrents à une allure vertigineuse (1); ils la considéraient comme génératrice de guerre au premier chef. Leur conception était sans doute un peu simpliste; évidemment, un homme bien armé est toujours plus disposé qu'un autre à livrer bataille; toutefois, s'il ne nourrit pas de noirs desseins à l'égard de ses voisins, si l'envie, la colère, l'appât du gain, ne l'incitent à la lutte, il restera généralement pacifique. Combien de braves gens conservent des brownings dans leurs tiroirs sans être jamais tentés de les utiliser! Les armements allemands du commencement du xx[e] siècle n'étaient, en réalité, que la conséquence d'un état d'âme; ils constituaient la manifestation extérieure d'une volonté impérialiste; dans leurs déductions, les pacifistes confondaient ainsi quelque peu les effets et les causes. Quoi qu'il en soit, les événements de 1914-1918 semblèrent leur donner raison; dans les pays anglo-saxons, plus que partout ailleurs, chacun fut convaincu de la nécessité de refréner les dépenses militaires; au moment de la conclusion des traités, le président Wilson et M. Lloyd George s'employèrent donc activement à introduire dans ces derniers les clauses voulues pour donner satisfaction à l'opinion publique de leurs pays.

A dessein, ces clauses, qui furent longuement discutées et mûrement pesées, ne sont pas identiques dans les différents documents signés à cette époque; c'est un point qui n'a pas été suffisamment mis en lumière jusqu'ici et qui mérite cependant de ne pas être perdu de vue. Le traité de Versailles spécifie simplement que l'état militaire de l'Allemagne est réduit « en vue de rendre possible la préparation d'une *limitation* générale des armements »; le Covenant, au contraire, dans son article 8, pose le principe que le « maintien de la paix exige la *réduction* des armements nationaux au minimum compatible avec la sécurité nationale et avec l'exécution des obligations internationales imposées par une action commune ».

La distinction est capitale et logique. Vis-à-vis d'une Allemagne loyalement soumise aux traités de paix, nous devons envisager, comme les autres puissances intéressées, une limita-

(1) Il est facile de vérifier que le signal de l'accroissement des budgets militaires a toujours été donné par l'Allemagne.

tion de nos armements; nous ne nous y sommes jamais refusés du reste et nous avons même par avance donné à cet égard des gages de notre bonne volonté alors que le Reich manifestait la plus grande répugnance à modifier son statut militaire. Quant à la réduction, c'est une affaire beaucoup plus grave et dans laquelle il ne faut s'engager qu'avec précaution. Aux termes du pacte, en effet, à partir du moment où le contrat qui la concerne aura été signé, nul ne pourra plus modifier ses armements sans une autorisation expresse du Conseil de la Société des nations donnée à l'unanimité; l'Allemagne devant faire partie demain de cet organisme, on peut être assuré que jamais l'unanimité requise ne sera réalisée; l'engagement à souscrire prend donc une forme pour ainsi dire définitive. On ne saurait, dans ces conditions, l'envisager qu'à bon escient, c'est-à-dire en fonction d'une organisation générale et stable de la sécurité.

Le président Wilson et M. Lloyd George avaient parfaitement compris les conséquences très graves de leurs suggestions. Aussi s'étaient-ils résignés à nous offrir à Versailles, en contre-partie des engagements qu'ils nous réclamaient, un arrangement concernant « l'aide à donner à la France en cas d'agression non provoquée ». Notre pays qui, à cette époque, ne s'était pas encore lié par des traités spéciaux avec la Pologne et la Tchécoslovaquie, n'avait en somme à songer qu'à sa propre sécurité ; les deux grands peuples anglo-saxons la lui garantissaient.



On sait comment ce système s'est écroulé en raison du refus opposé par le Congrès des États-Unis à la ratification de l'acte signé par son président. Dès lors, en droit, nos engagements étaient périmés et nous aurions pu nous opposer en fait à tout désarmement (1). La France cependant ne s'y est pas crue autorisée, et c'est ainsi que depuis la paix, sans subir la moindre pression étrangère, elle s'est empressée de réduire ses dépenses militaires de 44 pour 100 par rapport à celles de 1914 et ses effectifs du temps de paix de 947 000 à 671 000 hommes (2) malgré

(1) La question du pacte de garantie n'avait été liée directement qu'à un renoncement de notre part à l'occupation permanente de la rive gauche du Rhin. La liaison indirecte avec le désarmement n'en est pas moins incontestable.

(2) Gendarmerie comprise.

l'accroissement de son domaine colonial et les exigences grandissantes de ses théâtres extérieurs. De lui-même, notre pays a fait plus que *limiter* ses armements, il les a *réduits* ; il a obéi, non seulement aux clauses du traité de Versailles, mais encore d'avance à celles du Pacte; en réalité, il a donné un exemple que jusqu'ici personne n'a suivi, les théoriciens du désarmement moins que les autres (1).

Notre attitude aurait dû, semble-t-il, être d'autant mieux appréciée par les Américains, qu'ils ne pouvaient avoir oublié, si peu de temps après la guerre, la facilité avec laquelle leurs représentants avaient biffé d'un trait de plume les parties de l'engagement de Versailles qui les gênaient. Aux États-Unis malheureusement, l'élément germanique est riche, puissant et remuant. Sachant parler à la classe ouvrière et se faire écouter d'elle, il s'est fait un devoir de lui rappeler que les maux (bien légers!) dont elle souffre, le poids des impôts et la cherté de la vie qu'elle subit, tirent leur origine du refus opposé par la France au payement de ses dettes. Et pourquoi cette puissance ne fait-elle pas honneur à sa signature? répète-t-on sans cesse là-bas avec une inlassable ténacité. Uniquement pour consacrer chaque année des milliards à des dépenses d'armements superflues en face d'une Allemagne désarmée et pacifique. Les journaux intéressés ont accru leur pression à partir du moment où nous sommes entrés dans la Ruhr; ils passaient naturellement sous silence, aussi bien les charges de la reconstitution de nos régions dévastées que la réduction de nos budgets militaires; ils laissaient dans l'ombre les manquements de nos voisins comme les constatations des commissions interalliées de contrôle; leur argumentation tenait dans cette simple formule : « La

(1) On en trouve la preuve dans la comparaison des budgets de défense nationale (guerre, marine, aéronautique) des grandes puissances avant et après la guerre :

Budgets de Défense nationale en milliers de francs-or :

France	1913	1922	1926
	1 807 000	3 190 000	1 251 000
Angleterre	1913-1914	1922-1923	1925-1926
	2 854 622	4 782 494	4 618 191
États-Unis	1913-1914	1922-1923	1925-1926
	1 286 770	3 882 630	2 978 795

France doit désarmer pour payer. » Comment n'eût-elle pas été comprise? En fin de compte, l'opinion était si bien travaillée que nombre de citoyens américains parmi les plus éclairés ne se rendaient plus compte du jeu de leurs compatriotes germaniques. Bien peu percevaient le but inlassablement poursuivi : l'abaissement de notre puissance militaire au bénéfice de la revanche allemande.

Cette campagne d'outre-mer, commencée aux États-Unis dès 1920, devait malheureusement trouver, au lendemain de l'occupation d'Essen, un écho à Londres. Là aussi on s'était empressé d'écarter les soucis du passé pour se consacrer aux affaires du présent. Toutes les forces du pays avaient été tendues vers un redressement monétaire qu'à juste titre les hommes d'affaires considéraient comme la condition *sine qua non* du retour à la prospérité. L'opération qui touchait alors à sa fin, ne s'était faite cependant qu'au prix de souffrances sérieuses. Les bergers du peuple s'efforçaient comme de juste de faire dévier ses colères. Ils lui montraient le bon marché de la vie en France et nos usines en pleine prospérité, alors que les citoyens anglais connaissaient chez eux un intense chômage et succombaient sous le poids de l'*income-tax*. Au lieu de rechercher les causes de notre prospérité factice dans la baisse de la monnaie nationale, ils l'attribuaient à notre richesse; ils nous reprochaient de différer le paiement de nos dettes, qui serait venu soulager si utilement leurs contribuables; de là à nous accuser de dilapider cet argent en armements dangereux pour la paix de l'Europe, il n'y avait qu'un pas : la plupart le franchirent.

Ainsi, à la fin de 1922, l'opinion publique des deux peuples anglo-saxons réclamait à grands cris notre désarmement, car il ne s'agissait dans l'affaire que de nous et de nos alliés continentaux. Les autres nations pouvaient augmenter leurs dépenses de guerre; on n'en avait cure, on les excusait, on semblait même prêt à les encourager. Les gouvernements de Washington et de Londres, qui, grâce à la limitation mondiale des *capital-ships*, se sentaient pour longtemps à l'abri des invasions, entraient d'autant plus volontiers dans ces vues que l'armée de la France ne leur paraissait plus d'aucune utilité. Bien mieux, elle les inquiétait! Son prestige était trop grand. Elle assurait à notre pays une prééminence européenne trop éclatante pour ne pas

heurter les traditions du Foreign Office. Tout devait donc être mis en œuvre pour courber les têtes sous la toise égalitaire. Le désarmement total de la France après celui de l'Allemagne, au bénéfice de la domination des peuples maritimes, était ainsi devenu un article de foi auquel on nous adjurait, sous peine d'excommunication majeure, de nous rallier.

***

A l'inverse des individus, les nations se convertissent beaucoup plus souvent par intérêt que par conviction ; c'est une vérité que les protagonistes du désarmement méconnaissaient alors complètement. Ils prétendirent donc parvenir à leur but sans bourse délier, c'est-à-dire sans accorder aucune des garanties promises en 1919. Leur manœuvre initiale fut montée en conséquence.

Les États-Unis se chargèrent de mener le jeu. Ils refusèrent tout d'abord d'entrer dans la Société des nations où ils auraient été obligés de signer un engagement général, bien anodin sans doute, mais qui pouvait les entraîner à s'occuper quelque peu des affaires européennes. Cette attitude négative une fois prise dans le domaine des sécurités, ils s'efforcèrent d'amener une seconde fois la France à Washington pour y traiter la question du désarmement terrestre et aérien en laissant bien entendu de côté le problème naval considéré comme résolu. Trois ans durant, la Maison Blanche annonça périodiquement que le président des États-Unis allait prendre l'initiative d'une convocation de cette nature, — qui bien souvent faillit aboutir. Comme pour la Conférence maritime, seules les « grandes puissances », c'est-à-dire l'Angleterre, le Japon, la France et l'Italie, auraient été appelées à y participer. On se rend compte de la situation tragique dans laquelle se seraient trouvées les deux pauvres nations latines ainsi isolées, en face de créanciers exigeants prêts à mettre le couteau sous la gorge de leurs débiteurs sans le moindre souci des intérêts nationaux. Les « petites puissances », nos alliées, qui possèdent des intérêts analogues aux nôtres, auraient été naturellement écartées du tapis vert autour duquel se serait joué leur sort. Dans sa grande simplicité, l'intrigue de la pièce était parfaite et semblait devoir porter ses fruits.

Le gouvernement anglais, en effet, ne pouvait voir qu'avec

faveur les États-Unis soutenir une thèse qui présentait à ses yeux l'immense avantage d'écarter délibérément des discussions le désarmement naval. Alors que la France ne possède en réalité aucune suprématie militaire sur le continent, même avec le concours de ses alliés, l'hégémonie anglo-américaine, du fait de la stabilisation réalisée à Washington, est indiscutable sur les océans. Elle apparaît même à beaucoup en opposition formelle avec l'esprit du pacte de la Société des nations, en dehors de laquelle le traité a du reste été conclu. La justice et le droit doivent toujours dans l'avenir sortir victorieux d'un conflit : telle est la doctrine de Genève. Quelles garanties en possède-t-on aujourd'hui à l'égard des Anglo-Saxons? Qui donc oserait prétendre mettre éventuellement ceux-ci à la raison? Ce ne sont certes pas les flottes réunies de l'Italie, de la France et du Japon, si ridiculement réduites.

On conçoit dès lors que l'Angleterre s'efforce par tous les moyens d'écarter des discussions internationales cette question brûlante et ait voulu profiter de l'occasion qui lui était offerte. On comprend moins qu'elle laisse, en ce moment même, certains de ses politiciens officiels poursuivre une campagne ardente, qui pourrait bien d'ailleurs se retourner un jour contre elle, en vue d'obtenir, au nom des traités, la réduction de notre état militaire au niveau de celui d'outre-Rhin. Comment ne voit-on pas à Londres le danger auquel on s'expose? Cette partie une fois gagnée, la France suffisamment affaiblie, le Reich se retournera avec toutes ses forces diplomatiques du côté de l'Angleterre. Alors, il se rappellera qu'en raison de sa puissante natalité et de ses qualités commerciales, l'avenir de son pays est sur l'eau, il invoquera le précédent créé pour nous et réclamera des autres signataires de Versailles le désarmement naval après le désarmement terrestre. L'Angleterre regrettera peut-être alors ses courtes vues et son intransigeance!

Quoi qu'il en soit, il apparaît nettement que les intérêts de Londres et de Washington se trouvaient en l'espèce parallèles. On conçoit dès lors que, de 1922 à 1925, leurs diplomaties se soient constamment étayées et aient poursuivi, consciemment ou non, l'exécution d'un programme commun. Discussion séparée des armements pour écarter la revision du statut naval, réunion d'une conférence hors du sein de la Société des nations pour enlever à la France et à l'Italie l'appui des petites puis-

sances, liaison éventuelle de la question des dettes et du désarmement : tels furent contre nous les chevaux de bataille de nos anciens alliés.

Sans doute l'Angleterre, en tant que membre de la Société des nations, était obligée de mettre dans ses prétentions un peu de discrétion ; elle laissait volontiers les États-Unis, qui avaient à cet égard les mains plus libres, tenir le premier rôle. Les deux peuples, malgré tout, jouaient le même jeu, maniant leurs cartes avec une suprême dextérité.



En réponse à cette tactique si dangereuse pour son existence nationale, quelle ligne de conduite la France a-t-elle adoptée ?

Fidèle à ses traditions, elle a simplement refusé de se livrer aux sacrificateurs de Washington, en se cantonnant délibérément dans les positions que les traités lui imposaient; elle a cherché en outre toutes les occasions de prouver son esprit pacifique. Après avoir limité, comme nous l'avons vu, ses armements au delà des désirs manifestés par les signataires de Versailles, elle s'est toujours montrée disposée à consentir un nouvel effort dans le cas où les garanties promises jadis par le Pacte, et plus explicitement encore par les arrangements anglo-français et franco-américain de 1919, lui seraient accordées.

A la discussion internationale des questions pendantes elle a mis cependant quelques conditions préalables, bien naturelles après les désillusions qu'elle a connues : c'est tout d'abord que les problèmes de la sécurité et du désarmement resteraient intimement liés ; c'est ensuite que les réductions d'armements seraient consenties par l'ensemble des puissances intéressées, maritimes aussi bien que terrestres, et qu'on ne chercherait pas à en dissocier les éléments en vue de nous imposer des sacrifices unilatéraux; c'est enfin que l'étude du problème serait poursuivie sous les auspices de la Société des nations parfaitement qualifiée pour cette tâche, et non à l'instigation d'un président éphémère. Cette position est sage : la France n'a pas le droit de s'exposer, pour la satisfaction de visionnaires, à une nouvelle invasion. Il est très facile aux peuples, maîtres des mers, protégés par de puissantes frontières maritimes, assurés de disposer, en cas de guerre, des délais voulus pour

mettre sur pied des forces considérables, de supprimer en temps de paix leurs armées. Nous n'en sommes malheureusement pas là, et tant que l'esprit public ne se sera pas transformé au delà du Rhin, nous ne pouvons réduire notre état militaire qu'en proportion des garanties reçues.

Sur ce terrain, la lutte entre la France et ses anciens alliés, devenus à certaines heures ses plus ardents démolisseurs, s'est poursuivie à Genève où nous avons pu, heureusement, maintenir le débat loin de l'Amérique et au contact direct de nos alliés, en trois *rounds :*

A la fin de 1922, nous gagnions le premier. La résolution XIV de la IIIe Assemblée affirmait en effet :

« Dans l'état actuel du monde, un grand nombre de gouvernements ne pourraient assumer la responsabilité d'une sérieuse réduction des armements, à moins de recevoir en échange une garantie satisfaisante pour la sécurité de leur pays. Une telle garantie peut être fournie par un accord défensif, accessible à tous les pays, qui engageraient les parties à se porter assistance effective et immédiate et suivant un plan préalable. »

L'hiver suivant, sur cette base qui était la nôtre, nos représentants se mettaient sérieusement au travail dans les Commissions. Luttant pied à pied contre les théories nébuleuses de Lord Robert Cecil, ils parvenaient à établir et à faire accepter un projet de traité d'assistance mutuelle qui posait nettement le principe de l'interdépendance des deux termes. Ce travail « vise uniquement à la réduction des armements, déclarait M. Benès en le présentant à l'Assemblée de 1924; la garantie mutuelle et la confiance qui doit en résulter, sont les moyens qui ont été considérés comme nécessaires pour atteindre ce but ». Les contractants s'engageaient en conséquence à se porter assistance pleine et entière. Le Conseil de la Société des nations avait qualité non seulement pour décider l'application immédiate des sanctions économiques, mais encore pour requérir *l'assistance militaire* des nations et même pour *fixer les forces* que chacune d'elles devrait mettre à sa disposition. En contre-partie, les signataires étaient invités à « faire connaître les réductions ou limitations d'armements qu'ils estimaient pouvoir consentir ».

Ce traité, qui faisait en quelque sorte de la Société des nations le Seigneur de la guerre, marquait le triomphe de la

thèse française. La sécurité paraissait parfaitement assurée, trop bien même aux yeux des Anglais qui craignaient ainsi de se voir entraînés à des actions militaires contraires à leurs intérêts et aux vœux de leurs Dominions; en revanche, les engagements concernant le désarmement étaient fort réduits, puisque chaque nation conservait à cet égard pleine liberté d'action. L'équilibre désiré entre les responsabilités à assumer en cas de conflit futur et les résultats immédiats à obtenir dans le domaine des allègements financiers semblait donc, non sans raison, rompu au bénéfice des premières. Pour tous ces motifs, le traité d'assistance, qui avait cependant reçu l'approbation de dix-huit gouvernements, se vit rejeté par l'Angleterre. Étant donné l'état d'âme que nous définissions tout à l'heure, on pouvait s'y attendre.

Un ajustement était à trouver entre notre thèse et celle de nos voisins; la France s'empressa de le rechercher. Comprenant qu'elle avait peut-être été un peu trop exigeante l'année précédente, elle revisa à la fin de 1924 ses propositions et les concrétisa dans son fameux Protocole, auquel les délégués du gouvernement travailliste avaient d'ailleurs activement collaboré. Une fois de plus, les trois termes qui ont toujours formé la base de son système, arbitrage, sécurité, désarmement, s'y trouvaient intimement liés, mais avec des valeurs un peu différentes. L'arbitrage était minutieusement organisé, de façon à éviter toute surprise; le désarmement sortait lui aussi du domaine des conjectures, une conférence étant convoquée à Genève pour le réaliser; la sécurité, en revanche, se trouvait extrêmement diminuée. Les signataires s'engageaient toujours en effet à « collaborer effectivement et loyalement » contre l'agresseur, mais ils se réservaient la faculté de décider seuls l'importance des forces qu'ils mettraient en action.

Le Conseil avait bien qualité « pour recevoir les engagements d'États déterminant par avance les forces militaires, navales ou aériennes qu'ils pourraient faire intervenir immédiatement, afin d'assurer l'exécution des obligations dérivant à ce sujet du Pacte et du Protocole »; mais personne ne se faisait d'illusion : la page du registre des engagements devait rester vierge. La balance s'était en somme sérieusement infléchie cette fois en faveur de la thèse britannique; la France avait été à l'extrême limite des concessions; elle l'avait même

peut-être dépassée. On était donc en droit d'espérer que l'Angleterre signerait volontiers cet acte, auquel son représentant à Genève avait donné son acquiescement.

Contre toute attente, l'opinion publique britannique se montra déçue et réagit violemment. Le Protocole, si anodin qu'il fût, lui parut renfermer encore des machines de guerre dangereuses pour sa liberté d'action. A Londres, certains partis politiques manifestaient la crainte de voir la flotte anglaise, sous prétexte de protection des transports internationaux, obligée, en cas de conflit, à tirer le canon; les Dominions répugnaient visiblement à accepter la charge, même purement économique, d'une guerre qui ne les intéresserait pas directement. A tous le Protocole semblait une œuvre trop empreinte de l'esprit latin. Bref, il fut rejeté par M. Austen Chamberlain au cours de la séance du Conseil de la Société des nations le 12 mars 1925.

Le Protocole, dans sa brève existence, devait cependant nous rendre un service inappréciable en occasionnant la rupture du front unique qui avait été constitué, comme nous l'avons vu, contre nous, au cours des années précédentes, par les Anglo-Saxons. Dorénavant, tandis que les doctrinaires américains refuseront plus que jamais de se rendre aux preuves de volonté pacifique que nous leur prodiguons, peut-être avec un peu trop de profusion, les Anglais, rassurés sur nos intentions, se montreront enclins à rechercher les moyens d'assurer avec notre sécurité la paix continentale. Ils ne voudront toutefois s'engager que dans des cas bien définis et par des actes limités. La tournure d'esprit habituelle de la race anglo-saxonne se retrouve en cette occasion.

Que réclamait en somme la France? Des garanties pour la tranquillité de l'Europe, une sécurité pour ses frontières et celles de ses alliés contre l'esprit de revanche de ses adversaires de la veille. Désireux de nous satisfaire, nos voisins d'outre-Manche parurent s'orienter tout d'abord vers la conclusion d'un traité de garantie anglo-franco-belge analogue à celui de 1919. Inquiets, les Allemands, à la suggestion de Lord d'Abernon sans doute, préférèrent faire la part du feu et proposèrent d'eux-mêmes le 9 février 1925 l'étude d'un pacte particulier « dans le genre du Protocole » qui garantirait formellement le *statu quo* territorial sur le Rhin et la démilitarisation des ter-

ritoires rhénans et auquel du moins ils auraient l'avantage de participer. Ainsi sont nés les accords de Locarno.

Cette fois, les deux thèses française et anglaise concernant la sécurité sont ajustées, grâce à de larges concessions de notre part ; il ne reste plus qu'à en exploiter les résultats au profit du désarmement. L'Angleterre ne cesse de répéter qu'elle a tenu ses engagements, que l'heure est venue pour notre pays de l'imiter. De temps en temps, à l'arrière-plan, Washington, qui ne semble pas avoir compris d'ailleurs la portée de l'évolution continentale, brandit la menace d'une convocation spéciale, afin de hâter sans doute notre décision. De toutes façons, notre pays est décidé à faire honneur à sa parole, et c'est de bonne grâce qu'il se rendra demain à Genève.

* * *

On nous consent des garanties; nous devons donc réduire nos armements, mais dans quelles proportions? Dans celles évidemment des nouvelles sécurités qui nous sont accordées. Tout le problème revient donc à en *chiffrer* la valeur militaire.

Le pacte de Locarno présente ce trait particulier de constituer un accord purement régional, d'une portée limitée aux frontières allemandes, alors qu'il a été signé par certaines puissances possédant des intérêts mondiaux. Il est bien évident que le désarmement prévu ne saurait porter atteinte à ces derniers.

Anglais et Français détiennent en particulier de vastes domaines coloniaux ; ils ont en outre assumé des mandats importants en Asie et en Afrique au nom de la Société des nations ; ils n'ont le droit de négliger ni les uns ni les autres. Leurs forces d'outre-mer doivent donc rester en dehors de toute discussion. Il n'est pas inutile de remarquer à ce sujet que la partie de notre budget qui les concerne (Afrique du Nord et Colonies) est relativement faible : les dépenses qui y sont inscrites en 1926 s'élèvent seulement à 219 millions de francs or (1), alors que celles de l'Angleterre pour les troupes stationnées hors de la métropole dépassent 1 559 millions.

Reste donc en discussion notre seule puissance continentale. C'est pour elle seulement que les accords de Locarno nous

(1) Ces dépenses ne comprennent naturellement pas celles qui concernent la répression des troubles en Syrie et la campagne contre Abd-el-Krim.

apportent des garanties, c'est de ce côté seulement que nous pouvons consentir des sacrifices. Établissons donc à ce point de vue notre bilan.

Il convient tout d'abord d'observer que les nouveaux actes n'ont nullement modifié la situation politique sur les frontières orientales du Reich. La conclusion de traités d'arbitrage ne constitue pas une assurance de paix, et la France reste toujours là-bas, comme précédemment, l'unique puissance garante. Si un conflit venait à éclater dans ces régions, l'Angleterre et l'Italie, n'ayant pris à leur égard aucun engagement spécial, liées par le seul Covenant, seraient donc en droit de demeurer spectatrices aussi longtemps que l'Assemblée de Genève n'aurait pas défini l'agresseur. A ce moment, leurs obligations, fixées par l'article 16 du Pacte, consisteraient simplement à rompre les relations économiques et financières avec le coupable ; rien ne serait plus facile pour elles que d'éviter l'intervention militaire (1). Les nouveaux accords ne donnent donc à la Pologne ou à la Tchécoslovaquie, victimes d'une agression, ni un canon, ni une mitrailleuse, ni un homme de plus. La France qui peut être entraînée dans une guerre à laquelle les autres signataires de Locarno resteraient étrangers, doit donc posséder, comme auparavant, les moyens de tenir tête à l'Allemagne avec le seul concours de ses allié continentaux.

Le traité qui concerne notre front est beaucoup plus sérieux, car il nous apporte la garantie militaire de deux puissances considérables. Il ne prétend pas d'ailleurs supprimer la guerre ; il l'autorise même formellement « en cas de violation flagrante » des frontières rhénanes ou de la zone démilitarisée. Évidemment, cet article a été inséré à notre bénéfice sur la demande même de notre État-major, de façon à favoriser notre riposte en cas d'agression germanique. Mais qui nous répond que l'Allemagne ne saura pas, à un moment donné, retourner cette clause pour l'utiliser contre nous? L'histoire de la dépêche d'Ems, celle des avions de Nuremberg ne sont guère rassurantes à cet égard. Pour que nous ayons tout apaisement, il faudrait que l'agression pût être facilement et rapidement

(1) L'État désireux de s'abstenir n'aurait qu'à voter au Conseil de la Société des nations contre « les recommandations d'assistance militaire » qui, pour être valables, doivent être faites à l'unanimité.

constatée. Le Protocole avait, sous ce rapport, multiplié les garanties; la procédure à suivre était minutieusement fixée, la guerre formellement interdite jusqu'à l'établissement des responsabilités; les belligérants, pendant cette période, se voyaient même dans l'obligation de conclure un armistice sous peine d'être considérés comme agresseurs. De tout cet échafaudage rien ne subsiste. En attendant qu'il soit rétabli, une ombre épaisse plane sur les débuts d'un conflit futur.

Toujours, dans le même cas de « violation flagrante », les puissantes garantes, Angleterre et Italie, s'engagent à intervenir « immédiatement, dès qu'elles auraient pu se rendre compte que cette violation constitue un acte non provoqué d'agression ». Ce second membre de phrase apporte un correctif sérieux au premier. Le moment venu, les diplomaties, si elles le croient utile, trouveront dans un pareil texte les raisons d'atermoiement désirées. Il en est de même évidemment de tous les traités, et c'est pourquoi il est souvent préférable d'en constater l'esprit plutôt que d'en éplucher les mots. Toutefois, quand il s'agit de chiffrer la valeur d'un accord comme contre-partie d'un désarmement, on ne saurait faire fi de ses obscurités. L'esprit dans lequel l'Angleterre et l'Italie ont signé à Locarno nous était sans doute favorable; il l'est encore aujourd'hui; mais nul ne peut répondre qu'il ne se transformera pas avec le temps et avec l'avènement au pouvoir d'autres partis ou d'autres hommes. Nous n'avons donc pas le droit d'oublier qu'en cas de conflit nos garants peuvent chicaner sur la mise en mouvement immédiate de leurs forces militaires.

Admettons cependant que de pareilles craintes soient injustifiées, supposons nos cosignataires bien décidés à agir, comment leur entrée en action s'effectuerait-elle? Un organe international déterminera-t-il, le moment venu, le côté du droit et de la justice? Le traité n'en dit rien. Les puissances garantes restent donc juges de leur attitude et il est encore une fois permis de redouter que la tournure d'esprit des chefs de leurs gouvernements n'exerce alors une influence décisive; dès lors, comment pourrions-nous oublier qu'hier encore certains d'entre eux nourrissaient, en Angleterre même, des sentiments tellement germanophiles que leur jugement s'en trouvait faussé? Plus tard évidemment, la Société des nations interviendra pour redresser les erreurs et indiquer le droit chemin. Malheureuse-

ment, les procédures évoluent lentement dans son sein. Entre temps, bien des événements militaires seront acquis sur les champs de bataille ou ailleurs ; nul n'oserait affirmer qu'ils ne modifieront pas les attitudes.

Mettons toujours les choses au mieux, envisageons l'éventualité où les puissances garantes interviendraient immédiatement en notre faveur, quel secours militaire nous apporteraient-elles à l'heure décisive où il faut à tout prix empêcher l'invasion de notre territoire? Leur aide se réduirait en fait à bien peu de chose. M. Mussolini n'a pas caché son intention d'employer initialement la totalité de ses forces à la protection de l'intégrité italienne. Quant à l'Angleterre, elle possède un système militaire adéquat à sa situation insulaire, c'est-à-dire très faible en temps de paix, capable seulement de se développer progressivement ; en fait, au cours des premiers mois de la lutte, les effectifs qu'elle pourrait débarquer sur notre sol ne dépasseraient pas deux divisions ; ce serait un appoint sans doute, mais bien médiocre pour résister aux hordes germaniques. De telles prévisions, les seules qu'on puisse raisonnablement faire, ne sont certes pas de nature à nous inciter à modifier sérieusement notre couverture, c'est-à-dire notre armée du temps de paix et les approvisionnements destinés à la ravitailler !

La situation se présenterait un peu différemment dans le cas où, pour une raison quelconque, les Allemands, bien décidés à agir, renonceraient cependant à tenter une « violation flagrante » de nos frontières. Le conflit, avant de dégénérer en lutte armée, devrait traîner en principe pendant seize mois (1); l'Italie et l'Angleterre auraient donc le temps comme la France de s'y préparer. Mais l'article 19 du traité de Locarno le leur interdit, et il n'est pas douteux que ces trois puissances tiendraient leur parole. Pendant ce temps, on est en droit de supposer que les Allemands, connaissant le but qu'ils poursuivent, lanceraient à plein leurs fabrications. Étant donné la supériorité de leur puissance industrielle, ils regagneraient facilement le retard que le traité de Versailles leur a imposé, et nous serions ainsi exposés, faute d'avoir pris nos précautions

(1) C'est-à-dire sept mois de plus que dans la procédure envisagée par le Pacte du fait de l'instance supplémentaire introduite devant la Commission de conciliation.

en temps de paix, à voir les premiers événements militaires tourner à notre désavantage. En réalité, pour que le temps travaillât en faveur des peuples pacifiques, il faudrait qu'un contrôle sérieux de la Société des nations intervînt dès le début d'une période de tension politique afin d'arrêter toute fabrication de guerre chez les adversaires éventuels. Jusqu'ici, ni le pacte, ni les accords ne l'ont organisé, et tant qu'une pareille mesure n'aura pas été prise, un gros danger demeurera suspendu sur nos têtes.

Dans son rapport à la Chambre au sujet des traités de Locarno, M. Paul Boncour a écrit : « Ces accords ne sont pas une fin; ils sont un commencement, ou, plus exactement, une étape. » On ne saurait mieux dire et cette constatation doit tracer notre conduite. Puisque les garanties consenties ne constituent qu'un début, notre pays doit, lui aussi, ne se prêter qu'à *un commencement de désarmement*. Le même orateur ajoutait: « La France a déjà marqué fortement et continuera de marquer que les réductions d'armements ne peuvent être que proportionnées aux sûretés qu'on leur donne. Il dépend du développement de celles-ci, des précisions données aux accords de Locarno, de leur généralisation à toutes les possibilités de conflit, de l'adhésion à cette politique de paix et de l'entrée au sein de la Société des nations des grandes puissances qui s'en tiennent encore à l'écart, d'arriver à un désarmement général, lequel ne peut résulter que d'une sécurité générale. » La position prise est parfaitement sage; tout Français raisonnable doit désirer qu'on s'y maintienne.

***

Il ne faut donc pas s'attendre à voir au cours de la prochaine conférence les peuples continentaux disposés à accepter des modifications profondes de leurs statuts militaires. Chacun demandera probablement tout d'abord à faire une expérience provisoire, limitée à quelques années, et refusera de se lier définitivement, c'est-à-dire dans les conditions prévues par le Pacte.

Quant à la France, elle consentira volontiers quelques sacrifices; elle semble en avoir déjà précisé la portée au cours de l'exposé des motifs du projet de loi sur l'organisation de l'armée, que son gouvernement a déposé au Parlement, au lendemain

même des accords de Locarno, pour bien marquer qu'il en était la conséquence. Elle se propose ainsi de réduire à une vingtaine environ le nombre de ses divisions métropolitaines et à 600 000 hommes le chiffre de ses effectifs. Peut-être même accepterait-elle de stabiliser ses dépenses de guerre à leur valeur-or actuelle, à condition que les autres puissances prissent des engagements analogues ; et ce serait là sans doute un moyen efficace d'empêcher pour toujours le retour de cette course aux armements que les Américains ont, non sans raison, si souvent déplorée dans le passé.

Faire davantage ne paraît pas en notre seul pouvoir.

Que de nouveaux pactes balkanique et méditerranéen soient signés, que la constatation rapide de l'agresseur en cas de conflit soit organisée afin d'assurer le jeu presque automatique des accords, qu'un contrôle serré de la Société des nations soit établi pour empêcher, pendant la période de conciliation imposée par le Pacte, le développement des mobilisations industrielles, nous pourrions envisager dès lors une nouvelle étape dans la voie où nous sommes entrés les premiers. C'est là en tout cas une œuvre européenne, presque mondiale. Des générations d'hommes passeront avant qu'elle soit mise sur pied; elle ne pourra l'être en effet que grâce à la collaboration unanime des puissances travaillant dans un même esprit, faisant litière de leurs vieilles rancunes, abandonnant le terrain des compétitions pour celui des ententes. Nous n'en sommes, hélas! pas encore là. Pour le moment, seule l'atmosphère est un peu éclaircie, évitons de l'obscurcir par des rêveries génératrices de désillusions! Comme l'a dit M. Briand le 26 février à la Chambre : « *Bien des flammèches voltigent en Europe, demeurent menaçantes, bien des flammèches encore trop proches des barils de poudre qui n'ont pas été enlevés* » ; et concluons avec lui : « *Gardons notre force!* »

* * *

VOYAGEURS D'ORIENT

III (1)

VIII. — VOYAGES ROMANTIQUES : GÉRARD DE NERVAL

Voici un voyageur dont personne n'a relevé les traces. A Alexandrie, au Caire, à Beyrouth, partout où son *Voyage en Orient* (2) signale sa présence, j'ai demandé aux consuls, aux établissements religieux, aux compagnies de navigation, là où l'on a quelque chance de trouver une mention sur les registres ou la transmission d'un souvenir : « Voici son nom et son surnom : Labrunie, dit Gérard de Nerval. Dites-moi si l'on se sait rien de lui ? » Maurice Barrès avait, avant moi, posé la même question. Et d'autres sans doute auparavant. Personne, aux Échelles du Levant, n'a entendu parler de ce vagabond. Qu'il y soit allé, on en peut croire son livre. A moins d'avoir du génie, — il en avait, — et le don de seconde vue, — c'était la sienne, — comment imaginer pareille ressemblance? Mais non, une seule chose ne peut pas tromper : le sens de l'atmosphère. Avec Gérard de Nerval, on respire l'Orient. Dès le port, sans doute, il se perdit parmi la foule et, comme il n'avait pas d'équipage, on ne prit pas garde à lui. C'était au début de 1843. Il avait dévoré Chateaubriand et Lamartine, mais il n'était pas leur disciple. Romanesque et non romantique, il surveillait lui-même ses écarts et se dédoublait aisément. Ce demi-fou écrit avec une pureté toute racinienne. Quand il revint, Méry l'atten-

(1) Voyez la *Revue* des 15 mars et 1er avril.

(2) Gérard de Nerval : Œuvres complètes, II et III. *Voyage en Orient* (Michel Lévy édit., 1867).

dait à Marseille, Méry, qui n'a pas eu besoin d'aller aux Indes pour en écrire de belles descriptions dans ses romans beaucoup trop oubliés. Il est vrai que, sur les quais de Marseille, on a tous les spectacles du monde, et toute leur couleur. Gérard le regarda tristement : « Je regagne, lui confia-t-il, le pays du froid et des orages, et déjà l'Orient n'est plus pour moi qu'un de ces rêves du matin auxquels vont bientôt succéder les ennuis du jour. » Ces ennuis devaient, douze ans plus tard, le conduire à la démence. Rue de la Vieille-Lanterne, sur l'emplacement où est aujourd'hui, place du Châtelet, la scène du théâtre Sarah-Bernhardt, il se pendit le 26 janvier 1855. Ses amis demandèrent pour lui des funérailles religieuses. Elles furent célébrées à Notre-Dame le 30 janvier. L'archevêque de Paris les avait autorisées après avoir réclamé à Arsène Houssaye une attestation du docteur Blanche qui rédigea cette lettre : « Monseigneur, Gérard de Nerval s'est pendu parce qu'il a vu sa folie face à face. » Pauvre Gérard, il n'était pas très catholique, mais un jour, chez Victor Hugo, place Royale, comme on l'accusait de n'avoir pas de religion, il protesta : « Moi, pas de religion ? J'en ai dix-sept, au moins... » Il avait ramassé en chemin toutes celles qu'il avait rencontrées. Il les fourrait dans ses bagages avec des châles et des tapis, comme il mêlait dans sa prose flexible et souple les mélancolies et les sourires, une grâce et une tendresse tempérées par l'ironie, cette ironie qui lui venait peut-être d'Henri Heine mais qui n'a pas la douleur ni le grincement de celle dont s'était fait un sombre éventail, pour donner de l'air à sa chambre close, l'auteur des *Reisebilder*.

J'ai cueilli ces histoires de religion et de mort dans l'exquise biographie (1) que lui a consacrée Gauthier Ferrières, le poète de *la Belle matinée*, qui fut tué à l'ennemi. Il fallait qu'il fût loué par un poète au bref et tragique destin. Gauthier Ferrières trace de lui un portrait un peu héroïsé : il prend comme argent comptant toutes les fantaisies de son modèle. Ah ! ce n'est pas lui qui nierait le *Voyage en Orient* ! Il nous donne même des détails, mais si peu : un nom de bateau : le *Léonidas ;* une date de débarquement à Alexandrie, le 16 janvier 1843. Cela nous doit suffire, cela nous suffit. Du moment qu'il est parti, il a sans doute séjourné au Caire. Là, pour économiser

(1) Gérard de Nerval, *la Vie et l'Œuvre* (1808-1855), par Gauthier Ferrières (Lemerre édit., 1906).

l'hôtel, il a loué un palais, oh! un palais branlant avec peu de pièces habitables, et pour presque rien. Menacé par sa propriétaire d'expulsion pour le scandale de ses mœurs, — il y vivait seul, sans femme, sans femme en Orient! — il tâta, pour régulariser sa situation, de différentes sortes de mariages cophtes, mais préféra acheter une esclave, et même une esclave javanaise, laquelle, tout comme un domestique d'aujourd'hui, se refusa à tout travail. Est-ce la peine d'être esclave, si l'on doit encore travailler? Ne pouvant s'en défaire, il l'emmène avec lui dans le Levant, et c'est le fameux voyage sur la cange. En vain tente-t-il de s'en débarrasser au préjudice d'un Arménien, ou de lui inspirer une vocation religieuse pour la laisser dans un couvent. Je ne dirai point comment il s'en sépare ni comment il s'en va vivre chez les Druses, car, pour le dire, il faudrait conter comme lui, et puis tous ces détails ont si peu d'importance à ses yeux et aux nôtres! Ne lui suffit-il pas de suivre son caprice et à nous d'en profiter? Délicieux *Voyage en Orient*, aujourd'hui épuisé, — et peut-on admettre que les éditeurs ne retirent pas un livre d'un exotisme si français, — mais oui! — et qui est comme un petit filet d'eau pure coulant, sans s'y mêler, dans le voisinage du grand fleuve romantique?

Gauthier Ferrières fait de Gérard de Nerval une victime du romantisme. Ce n'est pas dans le sens où il le croit. Le romantisme ne lui tourna pas la cervelle qu'il avait un peu fêlée. Il nous a fait connaître la littérature allemande que Mme de Staël avait commencé de mettre à la mode. Traducteur, et traducteur merveilleux, du *Faust* de Goethe, il a découvert à son temps Klopstock, Burger, Koerner, Uhland, Jean-Paul Richter dont le Cabinet cosmopolite vient de rééditer le *Quintus Fixlein*, mais fut-il leur dupe? Voyez comme en voyage, — ce nomade a parcouru l'Allemagne, l'Autriche, la Hollande et sans doute l'Égypte et la Syrie, — il s'intéresse plus aux mœurs qu'au passé, aux hommes et surtout aux femmes qu'aux monuments. Mme de Girardin, après avoir lu le *Tra los Montes* de Théophile Gautier, disait à l'auteur : « Mais, Théo, il n'y a donc pas d'Espagnols en Espagne? » *Le Rhin*, de Victor Hugo, contient toute l'histoire, et toute la politique, et tout le fleuve, et toutes les forêts, et tous les burgs, et toutes les légendes : il y manque le petit

détail d'auberge, la rencontre fortuite, le visage du jour. Chateaubriand est plus simple : il donne le prix des denrées. Notre Gérard est de ces paresseux qui, parce qu'ils se détendent, connaissent le plaisir de vivre. Les spectacles de la rue lui sont offerts gratuitement. C'est pour lui que le soleil brille, et il lui en est reconnaissant. Il est reconnaissant à la nature, et reconnaissant aux hommes qui sont un peu comiques, aux femmes qui sont toujours un peu mystérieuses. De là, quelque chose de chaud, de vivant dans sa phrase : il est partagé entre l'envie de sourire de tout et le sentiment de l'universelle mélancolie. Victime du romantisme, oui, parce que les romantiques ne l'ont pas compris. Ils l'ont pris pour un des leurs et en même temps ils ne l'ont pas pris au sérieux : un des leurs qui serait une sorte de génie, un aimable fou. Or, il n'était point de leur école. Il avait gardé l'esprit du XVIII[e] siècle en y ajoutant une sensibilité qui vient plus d'André Chénier que de Chateaubriand. Raisonnable et nerveux, il est tout à fait à part dans son temps. Et peut-être s'il avait été plus goûté, son génie se serait-il épanoui davantage. Le succès est bien aussi nécessaire à la gloire, et c'est pourquoi nous devons nous efforcer de le donner à qui de droit : il lui ôte son aridité, comme une pluie rafraîchit des fleurs qui séchaient.

Le miracle du *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval, c'est qu'il ait pu, sans changer sa manière, exalter une autre civilisation et un autre ciel que les nôtres, quand il était le poète de l'Ile-de-France. Jules Lemaitre, Anatole France n'ont pas cherché à voyager. Ils se sentaient si bien chez eux quand ils étaient chez nous ! Tandis que ce vagabond de Gérard, qui rencontra Sylvie au bord d'une forêt du Valois et se trouva incarner en elle tout le charme de notre nature mi-voilée et de notre race nuancée, n'est jamais plus heureux que sur un bateau. « Il n'est plus, soupirait-il à Senlis ou à Chantilly, le temps où les chasses de Condé passaient avec leurs amazones fières, où les cors se répondaient de loin, multipliés par les échos (1)... » Et quand il a chanté les châteaux Louis XIII aux briques rouges et la ronde des petites filles à la peau hâlée et aux cheveux tombant dans le dos sous le large chapeau de paille, dans une clairière entourée de ces arbres dont l'essence

(1) *Les Filles de Feu.*

et la beauté décèlent nos climats, le voilà qui va soulever les voiles des femmes dans les rues du Caire ou de Beyrouth.

Cependant, il reste le même : hanté de mythologie, il emporte les dieux classiques de l'hellénisme, auxquels il se contentera d'ajouter quelques idoles, mais après les avoir décrassées et amenuisées. Voyez comme il sait rajeunir la plus vieille image, dès qu'il aperçoit les côtes de Grèce : « C'était vraiment l'Aurore aux doigts de rose qui m'ouvrait les portes de l'Orient. Et ne parlons plus des aurores de nos pays, la déesse ne va pas si loin. Ce que nous autres, barbares, appelons l'aube ou le point du jour, n'est qu'un pâle reflet, terni par l'atmosphère impure de nos climats déshérités. Voyez déjà, de cette ligne ardente qui s'élargit sur le cercle des eaux, partir des rayons roses épanouis en gerbe, et ravivant l'azur de l'air qui, plus haut, reste sombre encore. Ne dirait-on pas que le front d'une déesse et ses bras étendus soulèvent peu à peu le voile des nuits étincelant d'étoiles? Elle vient, elle approche, elle glisse amoureusement sur les flots divins qui ont donné le jour à Cythérée... Mais, que dis-je? Devant nous, libres, à l'horizon, cette côte vermeille, ces collines empourprées qui semblent des nuages, c'est l'île même de Vénus, c'est l'antique Cythère aux rochers de porphyre : Κύθηρη πορφυρόεσσα... Aujourd'hui, cette île s'appelle Cérigo, et appartient aux Anglais... » Le couplet s'achève en un petit ricanement à la Henri Heine, mais l'Allemand eût insisté. Cette même aurore, il la peindra en Égypte, tout autrement, plus soudaine, et chargée d'une poudre épaisse, plus lourde et plus appropriée à la mélancolie profonde de ce pays écrasé par ses millénaires. N'est-ce pas là qu'il a pris *ce soleil noir de la mélancolie*, dont il a paré l'un de ses plus obscurs et de ses plus beaux poèmes qui annoncent l'art secret de Stéphane Mallarmé et de M. Paul Valéry? Déjà, il tire des feux d'artifice à la Turner, mais sous les couleurs se devine un dessin pur et classique. Celui-là ne barbouille jamais.

Voulez-vous encore un après-midi en mer? Il vogue sur la cange, toujours flanqué de l'esclave javanaise, le long des côtes de Syrie : « Rien n'est plus gai qu'une après-dînée en mer par un beau temps : la brise est tiède, le soleil tourne autour de la voile, dont l'ombre fugitive nous oblige à changer de place de temps en temps; cette ombre nous quitte, enfin, et projette sur la mer sa fraîcheur inutile. Peut-être serait-il bon

de tendre une simple toile pour protéger la dunette. Mais personne n'y songe : le soleil dore nos fronts comme des fruits mûrs. » Les détails précis, tout à coup, s'élargissent par une épithète ou par une image, et l'on a la sensation de l'heure. Il ne parle jamais du pays qu'il a laissé derrière lui, de ce pays de Valois qui est son domaine pourtant; voici que passent des nuages sur le ciel trop nu et trop lourd : « O nuages bénis! nuages de ma patrie! J'avais oublié vos bienfaits! Et le soleil d'Orient vous ajoute encore tant de charmes! Le matin, vous vous colorez si doucement, à demi roses, à demi bleuâtres, comme des nuages mythologiques, du sein desquels on s'attend toujours à voir surgir de riantes divinités; le soir, ce sont des embrasements merveilleux, des voûtes pourprées qui s'écroulent et se dégradent bientôt en flocons violets, tandis que le ciel passe des teintes du saphir à celles de l'émeraude, phénomène si rare dans les pays du Nord. »

Mais notre Gérard est plus sensible encore à la musique qu'à la lumière. Dans son hymne à la *Poésie pure*, M. Henri Bremond invoque les témoignages de cette paysanne bien née qui se laisse pénétrer sans effort de la poésie des psaumes latins, et de cet enfant qui goûte sans la comprendre la première églogue de Virgile. Que n'a-t-il plutôt cité ce passage du *Voyage en Orient* : « Il y a dans certaines langues méridionales un charme syllabique, une grâce d'intonation qui convient aux voix des femmes et des jeunes gens, et qu'on écouterait des heures entières sans comprendre. Et puis, ce chant langoureux, ces modulations chevrotantes qui rappelaient nos vieilles chansons de campagne, tout cela me charmait avec la puissance du contraste et de l'inattendu; quelque chose de pastoral et d'amoureusement rêveur jaillissait pour moi de ces mots riches en voyelles et cadencés comme des chants d'oiseau. » C'est que, dans ces inflexions, nous introduisons nous-mêmes le sens du mystère. Ce sens du mystère, comme il se mêle au sens obscur de l'amour! Une femme passe, nous ne la connaissons pas, nous ne la connaîtrons jamais : il a suffi d'une expression de visage, d'une grâce de démarche, de quelque chose d'inexprimable, pour qu'elle emporte avec elle notre désir et nous laisse un rêve à la place. « Il y a quelque chose de très séduisant, écrira encore Gérard de Nerval, dans une femme d'un pays lointain et singulier, qui parle une langue inconnue,

dont le costume et les habitudes frappent déjà par l'étrangeté seule, et qui, enfin, n'a rien de ces vulgarités de détail que l'habitude nous révèle chez les femmes de notre patrie. » Et voilà tout le charme de l'exotisme a peu près défini.

Gérard s'apparente à *Candide*, et il annonce Pierre Loti. Suivez-le dans la boutique des marchands : « Rien n'est plus amusant à parcourir que ces longues allées d'étalages protégés par des tentures de diverses couleurs, qui n'empêchent pas quelques rayons de soleil de se jouer sur les fruits et sur la verdure aux teintes éclatantes, ou d'aller plus loin faire scintiller les broderies des riches vêtements suspendus aux portes des fripiers. J'avais grande envie d'ajouter à mon costume un détail de parure spécialement syrienne, et qui consiste à se draper le front et les tempes d'un mouchoir de soie rayé, qu'on appelle *cafieh* et qu'on fait tenir sur la tête en l'entourant d'une corde de cuir tordu ; l'utilité de cet ajustement est de préserver les oreilles et le col des courants d'air, si dangereux dans ces pays de montagnes. On m'en vendit un fort brillant pour quarante piastres et, l'ayant essayé chez un barbier, je me trouvai la mine d'un roi d'Orient. » N'est-ce point le ton de qui ne prend rien très au sérieux, de peur de paraître dupe? Ce bel Orient qui le séduit n'est, peut-être, comme le reste, que littérature : « O nature! s'exclame-t-il, beauté, grâce ineffable des cités d'Orient bâties aux bords des mers, tableaux chatoyants de la vie, spectacle des plus belles races humaines, des costumes, des barques, des vaisseaux se croisant sur des flots d'azur, comment peindre l'impression que vous causez à tout rêveur, et qui n'est pourtant que la réalité d'un sentiment prévu ? On a déjà lu cela dans les livres, on l'a admiré dans les tableaux, surtout dans ces vieilles peintures italiennes qui se rapportent à l'époque de la puissance maritime des Vénitiens et des Gênois ; mais ce qui surprend aujourd'hui, c'est de le trouver encore si pareil à l'idée qu'on s'en était formée. On coudoie avec surprise cette foule bigarrée, qui semble dater de deux siècles, comme si l'esprit remontait les âges, comme si le passé splendide des temps écoulés s'était reformé pour un instant. Suis-je bien le fils d'un pays grave, d'un siècle en habit noir et qui semble porter le deuil de ceux qui l'ont précédé? Me voilà transformé moi-même, observant et pensant à la fois, figure découpée d'une marine de Joseph Vernet. »

Observant et pensant à la fois, voilà qui n'est pas romantique et qui, déjà, est stendhalien. Les romantiques ont pensé et surtout senti plus qu'ils n'ont observé. Mais, comme un Pierre Loti antérieur, Gérard de Nerval s'apitoie sur la décadence de l'Orient envahi par la vie moderne et qui bientôt ne préservera plus que son tombeau.

Il serait allé en Égypte et en Syrie peu de temps après que les puissances européennes, portant secours à *l'homme* éternellement *malade*, et toujours survivant, de Constantinople, l'avaient débarrassé du joug menaçant de Méhémet-Ali, le pacha d'Égypte qui avait mis la main sur la Syrie. Mais sans jamais s'élever à l'histoire, il note fort exactement que l'influence turque paralyse tout progrès, toute civilisation. « Le génie arabe, écrit-il, qui avait couvert le monde de merveilles, a été étouffé avec ces dominateurs stupides. » Et ailleurs : « Ils ont de beaux palais sans aimer l'art; de beaux jardins sans aimer la nature ; de belles femmes sans comprendre l'amour. » La claire vision de ce candidat à la folie l'a préservé de cet envoûtement turc fatal à ceux qui ne se dédoublent pas et qui pensent ou sentent sans observer dans ce pays plastique. Mais cette claire vision est à courte vue. Il voit bien, mais pas loin. Il décrit à merveille les boutiques et les marchands, les rues et les visages, même ceux des femmes qui sont voilées. Mais il ne sait pas retrouver les traces du passé. Dans le Liban, il se fait initier à la religion des Druses dont il a rapporté, après Lamartine, bien des traits de mœurs et bien des coutumes, pêle-mêle avec des racontars et des légendes, mais cet amoureux des châteaux Louis XIII ne découvre aucun des vieux châteaux des Croisés; ce poète du Valois ne s'aperçoit pas que les Francs, ses prédécesseurs, ont laissé leur empreinte, ne serait-ce que dans ces établissements religieux où se maintient cette influence française au nom de quoi nous recevrons, après la Grande Guerre, notre mandat sur la Syrie. Contentons-nous de goûter son charme : il est exquis.

IX. — VOYAGES ROMANTIQUES : GUSTAVE FLAUBERT (1)

Dans un restaurant du Palais-Royal, *Aux trois frères provençaux*, cinq convives étaient réunis le 28 octobre 1849 et parlaient

(1) *Correspondance*, édit. Charpentier. — *Notes* de son voyage en Orient et *A bord de la Cange* (journal de voyage inachevé), id. — *Souvenirs littéraires* de

abondamment de littérature, d'art et d'antiquité. Le plus bruyant, Flaubert, s'exaltait à la pensée de découvrir les sources du Nil; Théophile Gautier engageait Maxime du Camp à embrasser la religion de Mahomet; Louis de Cormenin, qui avait le vin triste, pleurait sur le départ de ses compagnons, et Louis Bouilhet, tout en mâchonnant un bout de cigare éteint, recommandait aux voyageurs de penser à lui lorsqu'ils trouveraient quelque souvenir de la reine Cléopâtre.

Maxime du Camp nous a donné un récit de cette soirée dans ses *Souvenirs littéraires*. Ce dîner était un repas d'adieu : Flaubert et Maxime du Camp devaient s'embarquer à Marseille (le 4 novembre) pour s'en aller visiter l'Égypte, la Syrie, et peut-être la Perse. Flaubert avait alors vingt-huit ans. On connaît aujourd'hui, jusque dans leurs moindres détails, son enfance et sa jeunesse : elles expliquent la dualité de son œuvre où se sont heurtés sans cesse les visions ou les désirs romantiques et l'impitoyable observation des réalités. Né et élevé à l'Hôtel-Dieu de Rouen où son père était médecin, ramené sans cesse à la vie médiocre par un honnête milieu bourgeois sans horizon, lui-même sensible à l'excès, exalté par les récits de Julie sa bonne et du père Mignot, déjà peut-être atteint ou menacé du mal nerveux que révélera le cruel Maxime du Camp, attiré de bonne heure par l'amour des lettres (il compose à dix-sept ans les *Mémoires d'un fou*) et subissant à son insu l'influence du romantisme analysé avec tant d'art par Alfred de Musset dans les premières pages de la *Confession d'un enfant du siècle*, il a déjà toutes ses ardeurs adolescentes broyées ou minées par cette amertume, par ce pessimisme qui va marquer toutes ses œuvres, *Madame Bovary* comme la *Tentation de Saint Antoine*, *Bouvard et Pécuchet* comme l'*Éducation sentimentale*. Une seule échappera aux noirs esprits, et non par le sujet ni par la composition, mais par l'éclat incomparable des couleurs, comme les flammes qui jaillissent du bûcher de Didon empêchent de voir son supplice : ce sera *Salammbô*, et *Salammbô* naîtra sans aucun doute de son voyage en Orient.

Si l'on veut se rendre compte de son précoce désenchante-

Maxime du Camp, 2 vol. (Hachette, 1882-1883). — *La jeunesse de Flaubert*, par M. Édouard Maynial (*Mercure de France*). — *Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées avant 1857*, par M. René Descharmes (Librairie des amateurs, 1909).

ment, il faut relire les *Mémoires d'un fou* et dans la *Correspondance* les lettres à ses jeunes amis Chevalier et Le Poittevin. La beauté physique de la femme exerce sur lui une sorte de magie. Or « la plus belle femme n'est guère belle sur la table d'un amphithéâtre, avec les boyaux sous le nez, jambe écorchée, et une moitié de cigare éteint qui repose sur son pied. C'est une triste chose que la critique... ». Il a seize ans, et il est déjà victime de ses atroces observations d'hôpital. Même note dans les *Mémoires d'un fou,* écrits peu après : « A peine ai-je vu la vie qu'il y a eu un immense dégoût dans mon âme; j'en ai porté à la bouche tous les fruits, ils m'ont semblé amers, je les ai repoussés et voilà que je meurs de faim..., oui, je meurs, car est-ce vivre de voir son passé comme l'eau écoulée dans la mer, le présent comme une cage, l'avenir comme un linceul ? » Toute la fin de ces *Mémoires d'un fou* est d'une déchirante tristesse. Il est vrai que tant de mélancolie, dans la jeunesse, est fréquente : elle est faite d'une disproportion entre ce qu'on attendait de la vie et ce qu'on reçoit d'elle. Elle naît de notre déception quand nous n'avons pas encore accepté le combat et reconnu que cette vie bafouée, pour n'être pas conforme à notre rêve, peut nous réserver néanmoins des revanches et nous donner parfois des heures ou des instants où le bonheur coule à pleins bords avant de fuir comme une eau rapide. Déjà Flaubert porte en lui ses personnages déçus : Emma Bovary, Frédéric Moreau.

Les brumes de Croisset lui cachent l'univers. Il a toujours souhaité de voyager et craint de se mettre en route. En 1845, sa famille ne l'emmène-t-elle pas en Italie avec sa sœur qui vient de se marier? Singulier voyage de noces où les nouveaux époux sont accompagnés par le père, la mère et le frère de la jeune femme. Mais on ne va pas bien loin : à Milan la caravane se décide au retour. La petite expédition est ratée. Gustave ne le regrette pas, car il était plein d'irritation contre ses compagnons de route et ne s'habituait pas à ces déplacements en troupe. « Comprends-tu ma peur, écrit-il à son ami Chevalier, en vois-tu le sens? J'aurais eu à Naples des sensations trop exquises pour que la pensée de les voir gâtées de mille façons ne fût pas épouvantable. Voyager doit être un travail sérieux. Pris autrement, à moins qu'on ne se soûle toute la journée, c'est une des choses les plus amères et les plus niaises de la vie. »

Cependant, c'est à Gênes, au Palais Balbi, qu'en présence d'un tableau de Breughel représentant la tentation de saint Antoine, il conçoit la première idée de son œuvre principale, celle qui le tourmentera le plus et qu'il refera trois fois.

« Voyager doit être un travail sérieux. » Flaubert prendra toutes choses au sérieux. Il ne connaîtra pas dans l'art, ni dans la vie, la détente, la familière douceur de l'abandon. Ainsi prépare-t-il tout un hiver, par l'étude de l'histoire et de la géographie, le nouveau voyage qu'il entreprendra en Bretagne avec Maxime du Camp au printemps de 1847. Les deux amis s'en iront à pied, par petites étapes, gaîment, et ils écriront au retour, à tour de rôle chacun un chapitre, la relation de leurs randonnées bretonnes, sous le titre : *Par les champs et par les grèves*. Maxime a été l'organisateur et l'entraîneur. Les détails de la vie matérielle ont toujours rebuté Gustave, et plus encore la peur de contrister sa mère par une longue absence. Peu de fils ont montré autant de sollicitude que ce grand gaillard si puissant d'apparence, en réalité si faible et si sensible dans tout ce qui ne touchait pas à son art.

Le voilà, au retour, lancé dans cette *Tentation de Saint Antoine* qu'il achèvera si tard. La première version, il la termina en septembre 1849 et il en donna lecture à Maxime du Camp et à Louis Bouilhet qui l'accueillirent fort mal. Le manuscrit avait alors 541 pages et fut ramené plus tard (1856) à 193 pages, dans la deuxième version publiée par Louis Bertrand. Il y avait pourtant des beautés dans cette forêt. La luxure et la mort s'y livraient à de magnifiques controverses. « Où sont-elles maintenant, disait la mort, toutes les femmes qui furent aimées ; celles qui mettaient des anneaux d'or pour plaire à leurs maris ; les vierges aux joues roses qui brodaient des tissus, et les reines qui se faisaient, au clair de lune, porter près des fontaines ?... Elles avaient des tapis, des éventails, des esclaves, des musiques amoureuses jouant tout à coup derrière les murs. Elles avaient des dents luisantes qui mordaient à même dans les grenades, et des vêtements lâches qui embaumaient l'air autour d'elles... Plus d'un couple aussi a causé de moi bien souvent, seuls près du foyer dont ils remuaient les cendres, tout en se demandant ce qu'ils deviendraient plus tard Mais celui qui s'en est allé ne revient point pour dire à l'autre s'ils s'étaient trompés jadis, et quand ils se retrouveront dans

le néant, rien d'eux ne se reconnaîtra, pas plus que ne se rejoindront les parties des morceaux de bois qu'ils regardaient brûler. » M. René Descharmes, dans son savant ouvrage sur Flaubert, compare ce fragment de dialogue aux dialogues correspondants, et combien plus serrés, de la version de 1856 et surtout de la dernière, celle de 1874. Mais il y a ici, avec un style moins parfait et moins châtié, un accent plus humain.

L'échec de sa lecture à ses amis (sept. 1849) avait beaucoup affligé Flaubert. Peut-être, las de tant de travail stérile, fut-il plus enclin à désirer l'éloignement? A vrai dire, il avait toujours eu le désir de s'en aller au pays des dieux et des couleurs. Était-ce nostalgie romantique, comme le croit M. Édouard Maynial qui, dans *la Jeunesse de Flaubert*, cite ce passage d'une lettre à Ernest Chevalier (19 mars 1842) : « Est-ce que jamais je ne marcherai avec mes pieds nus sur le sable de Syrie quand l'horizon rouge éblouit, quand la terre s'enlève en spirales ardentes et que les aigles planent dans le ciel en feu?... » Il cite encore un fragment d'une œuvre de jeunesse, *Novembre* (1842), où Flaubert évoque « les balcons de Babylone où les reines se tenaient accoudées, regardant l'Asie..., les troupes de cigognes aux pattes roses, qui passent et s'en vont vers les citernes..., les cavales qui bondissent vers l'horizon rougi par le soleil... » Dès son enfance, impressionné par la lecture de la Bible, il se sentait attiré par l'Orient. Il en avait tant rêvé que le voyage ne fera que vérifier ses visions anticipées et qu'il n'en sera point ébloui. C'est déjà beaucoup, ainsi préparé, de ne pas rapporter une désillusion.

Le départ lui est pénible, à cause de sa mère. Dans le train qui l'emporte, il l'imagine « crispée et pleurant avec les deux coins de la bouche abaissés ». La transcription de l'image est toujours, chez lui, précise, aussi bien dans la correspondance négligée que dans les œuvres retouchées cent fois. Il est peintre, comme Renan et Loti sont musiciens, et peintre qui sait dessiner et qui ne s'abandonne pas à la seule transcription des couleurs. Sa mère lui fera même abandonner le voyage de Perse. Il prétend n'y avoir renoncé que faute d'argent, mais Mme Flaubert avait écrit en cachette à Maxime du Camp pour le supplier d'abréger l'absence et de se rapprocher de l'Europe. Maxime du Camp, pratique, avait obtenu pour lui-même une mission du ministère de l'Instruction publique, et pour son

compagnon une mission du ministère de l'Agriculture et du Commerce, afin de leur procurer les avantages réservés aux personnages officiels, mais Flaubert n'y vit qu'une gêne et s'en affranchit le mieux du monde. La mésintelligence ne tarda pas à s'introduire dans leurs relations qui avaient été si cordiales pendant le voyage de Bretagne. Dans la *Correspondance* de Flaubert, Maxime du Camp est fort malmené, et celui-ci, dans ses *Souvenirs littéraires*, se moque de Flaubert : il nous le montre, par exemple, à Philœ, installé au frais dans une des salles du grand temple d'Isis pour y lire *Gerfaut* qu'il avait acheté au Caire. C'est la façon de voyager que Barrès prêtait à M. Taine, quand il pensait donner un pendant aux *Huit jours chez M. Renan* au détriment de l'auteur des *Origines de la France contemporaine*, et puis il renonça à son projet, en souvenir du bien intellectuel qu'il avait retiré de cet ouvrage. Comment n'y aurait-il pas eu désaccord entre du Camp, intelligent et décidé, habile à organiser sa carrière, et ce compagnon de génie, totalement désarmé dans la vie pratique, expert seulement à se cogner contre toutes les hiérarchies et les conventions, la Justice, les Académies, le monde?

Les deux voyageurs débarquèrent à Alexandrie le 15 novembre (1849). Flaubert eut alors sa première, et sa plus forte vision d'Orient. L'Égypte, d'ailleurs, a la meilleure part dans ses carnets de route et dans sa correspondance. « Je me fiche une ventrée de couleurs comme un âne s'emplit d'avoine », écrit-il à sa mère. Mais la couleur ne lui fait jamais oublier le dessin. Il compare les voiles croisées de son bateau sur le Nil « aux deux ailes d'une immense hirondelle », des maisons ciselées à « un manche d'ombrelle chinoise », la démarche du chameau au sautillement du dindon avec le balancement de cou du cygne, l'ondulation de la mer au doux et régulier gonflement d'une poitrine endormie. Parfois la description s'élargit : « L'eau du Nil est toute jaune, elle roule beaucoup de terre, il me semble qu'elle est comme fatiguée de tous les pays qu'elle a traversés. » Et puis elle s'humanise tout à coup : « Là-bas sur un fleuve plus doux, moins antique, j'ai quelque part une maison blanche dont les volets sont fermés maintenant que je n'y suis pas... » Il note cette rencontre d'une caravane dans un tourbillon de poussière soulevée par le khamsin : « C'est comme des fantômes dans des nuages... Il m'a semblé,

pendant que la caravane a passé, que les chameaux ne touchaient pas à terre, qu'ils s'avançaient du poitrail avec un mouvement de bateau; qu'ils étaient supportés là-dedans et très élevés au-dessus du sol comme s'ils eussent marché dans des nuages où ils enfonçaient jusqu'au ventre. » Le Sphinx et les Pyramides l'émeuvent à le faire chanceler, tant l'imagination s'en mêle. La croisière à bord de la cange dans la Haute-Égypte où il visite la Vallée des Rois l'enchante. C'est là qu'il perfectionne son art de peintre et apprend à observer la dégradation des teintes : « Le rose allait montant et s'affaiblissant; il devenait jaune, puis un peu vert; le vert pâlissait et par un blanc insensible gagnait le bleu qui faisait la voûte de nos têtes, où se fondait la transition brusque des deux grandes couleurs. »

Et cependant il a l'air de préférer la Syrie à l'Égypte, quand il écrit : « La Syrie est un beau pays, aussi varié et aussi fougueux de contrastes et de couleurs que l'Égypte est calme, monotone, régulièrement impitoyable pour l'œil. » Et ailleurs : « L'Égypte n'est même belle que par le caractère monumental, régulier, impitoyable de sa nature, sœur jumelle de son architecture; mais la Syrie est au contraire mouvementée, pleine de choses imprévues. » Imprévues! Non peut-être, car il a constamment l'impression de retrouver des impressions déjà ressenties. « Il y a des paysages où j'ai déjà passé, c'est certain. » Comme je le comprends et comme j'ai pareillement éprouvé cette sensation du *déjà vu*, pour avoir passé mon enfance à lire une grande Bible étalée au salon et surtout à regarder les illustrations de Gustave Doré! « Si tu veux avoir une bonne idée du monde où je vis, écrit-il à sa mère, relis la Genèse, les Juges et les Rois. » Et dans une autre lettre : « On ne *dépense* pas à la Bible : ciel, montagnes, tournures de chameaux, vêtements de femme, tout s'y retrouve. A chaque pas, on en voit devant soi les pages vivantes. » La Palestine le déçoit néanmoins, parce qu'elle est inférieure à son rêve. La veille de son entrée à Jérusalem, il ne peut dormir. Mais, chose curieuse! il n'en remarque pas le pittoresque, égal à celui de Damas; il y cherche autre chose, sa piété d'enfant, et il est fâché qu'elle ne se soit pas réveillée. Au mont des Oliviers, il imagine le Christ en robe bleue, la sueur lui perlant sur les tempes. Il voit le cortège des Rameaux avec la foule qui acclame et le frémissement des palmes vertes. Mais au Saint-Sépulcre, il est

tout désemparé : « Je me sens, devant tout ce que je vois, plus vide qu'un tonneau creux. » Bethléem parvient à l'émouvoir avec le souvenir des bergers et des Rois mages : « Je suis entré là, j'avais du mal à m'en arracher, c'est beau, c'est vrai, ça chante une joie mystique. »

Je laisse de côté le retour par Constantinople et la Grèce. Aussi bien peut-on déjà mesurer l'apport de l'Orient dans son œuvre. Flaubert n'est pas de ces voyageurs qui se laissent vivre à la Gérard de Nerval et s'abandonnent au mouvement du flot. Voyager est, pour lui, un *travail sérieux*. L'amas de notes rapportées par lui est considérable. Tout y est mêlé, paysages, conversations sur les religions qui foisonnent en Asie et qu'il connaît pour en avoir déversé les discordances dans *la Tentation de Saint Antoine*, coutumes, costumes, cortèges, traditions, légendes, chansons populaires, aliments, parfums, tapis : c'est le souk où l'on trouve de tout, avec un merveilleux rayon de soleil par-dessus, le souk où il puisera pour *Salammbô* et pour *Hérodiade*. Par surcroît, le voyage secoue son apathie, lui apprend à mieux connaître les hommes. « Je deviens diablement moraliste en voyage, écrit-il; j'ai en effet beaucoup pratiqué l'humanité depuis dix-huit mois. » Et quelle humanité! la plus bigarrée, la plus singulière, « des existences gorge-de-pigeon très chatoyantes, fort variées comme loques et broderies, riches de saletés, de déchirures et de galons ». Son mépris humain en sera augmenté, son mépris et sa pitié aussi pour tant de malheureux roulés comme des épaves. Pitié et mépris se retrouveront dans *Madame Bovary*. Car c'est *Madame Bovary* qu'il va écrire au retour. Mais, nul doute que de ses fenêtres de Croisset, aux heures de doute et de découragement qui seront nombreuses, son imagination ne lui ait dès lors souvent montré, au lieu de la Seine monotone et grise aux tristes chalands, le Nil lumineux, avec les caravanes de chameaux et de fellahs bariolés le long des chemins de halage. L'Orient consolateur est demeuré au fond des yeux sombres.

X. — L'ATTRAIT DE PALMYRE

L'expédition de Syrie après les massacres des Maronites par les Druses provoqua en France cette curiosité passionnée qui, à des intervalles quasi réguliers, nous inspire un intérêt violent et subit pour les Échelles du Levant. Une politique plus suivie

serait préférable, mais chez nous il arrive trop souvent que l'opinion dirige la politique, au lieu du contraire. Les archéologues avaient devancé les voyageurs des lettres et du monde et leur fournissaient des thèmes éblouissants. Ainsi Palmyre, la mystérieuse Palmyre, cité morte surgie des sables, fut-elle mise à la mode par un marquis de Vogüé et un Henri Waddington. Chateaubriand et Lamartine l'avaient manquée. Il n'était pas certain que le fameux Volney y fût allé. A coup sûr, ni Gérard de Nerval, ni Flaubert, ni l'extravagante princesse Belgiojoso n'y avaient mis les pieds. En revanche, elle était riche des souvenirs de l'impératrice Zénobie, dont les numismates montraient les médailles, et la nièce de Pitt, l'audacieuse Lady Hester Stanhope, y était entrée en cavalcade après avoir bravé et séduit les Bédouins tour à tour (1).

La caravane organisée par le comte Louis de Ségur pour les princes de la maison d'Orléans (dont le chef de la maison, le comte de Paris), doit être mise à part, car elle précéda ce mouvement de tourisme en Syrie, mais de bien peu. Les illustres pèlerins s'embarquèrent à Trieste le 27 novembre 1859 et quittèrent Jérusalem pour entrer en Syrie par Tibériade et le Haouran en avril 1860 (2). Ils ne furent aucunement entravés dans leur petite expédition. Les Turcs se sont toujours montrés si courtois envers les étrangers : tactique habile, car elle leur a permis de trouver des avocats dans leurs pires excès. Le principal objectif du voyage, c'était Palmyre. — « Gardez vos costumes européens, leur conseilla-t-on, et spécialement le chapeau. » Chapeau signifie pour les Arabes revolver, carabine de précision, ennuis avec les consuls, difficultés diplomatiques, embarras extérieurs pour la Porte... Tout cela dans un chapeau. Un chapeau s'enguirlande d'ailleurs du keffieh et un veston se recouvre de l'élégante abaye. Mais voici que la randonnée de Damas à Palmyre leur est facilitée de la manière la plus inattendue et la plus singulière par le chef de la tribu des Sebahs qui est maîtresse du désert entre Homs et l'Euphrate. « Ce chef s'est fait une renommée jusqu'en Europe, non par ses exploits, mais par son mariage. Dernièrement il plut à une dame de haut rang, déjà célèbre par ses aventures. Voyageant dans le désert de

(1) *Lady Hester Stanhope en Orient*, par Mlle Paule Henry-Bordeaux, Plon, 1924.
(2) Voyez *Une caravane française en Syrie*, par Louis de Ségur, dans la *Revue* des 1er mai et 1er octobre 1861.

Syrie, elle eut pour guide cet Arabe, nommé Mighuel ; s'en éprendre et lui demander de l'épouser fut pour elle l'affaire d'un instant. L'Arabe refusa pendant six mois, reculant devant cette idée : épouser une chrétienne ! Enfin, poursuivi à outrance et tenté par vingt-cinq mille livres de rente, fortune immense pour un Bédouin, il fit ce qu'Henri IV aurait appelé le saut périlleux et il accepta ; mais... l'aventure, près de sa fin, fût prolongée par un incident. Le consul d'Angleterre mit opposition au mariage de Mme... Elle fuit au désert avec son fiancé : là ils prennent douze pierres, les rangent en forme de croissant devant les cheikhs de la tribu qui prononcent l'union au nom de Mahomet, et les voilà bien et dûment mariés. Mme... a retiré son mari du désert, où il ne se rend plus que pour combattre ses ennemis ou pour mener à Palmyre des étrangers de distinction. »

Pauvre consul d'Angleterre, qui croit arrêter une folle ! Il y en eut toujours pour s'éprendre de ces pillards. Du moins, c'est la tradition au désert. Quand je visitai Palmyre à mon tour, j'y reçus l'hospitalité du cheikh Abdallah. C'est un vieillard, — car il vit encore, — recouvert de cette majesté que revêtent volontiers ces figures basanées à grand nez en bec d'aigle et à barbe blanche. Il séduisit pareillement une grande dame (?) de chez nous, Mme P..., sœur d'un personnage politique en vue, qui voyageait en Orient. Elle l'emmena à Paris où il ne manqua pas de produire l'effet du Pagello de George Sand. Mais il se douta de l'impression qu'il provoquait et regagna son désert. Seule, une vieille jaquette que laissait apercevoir l'ouverture du burnous évoquait son passé romanesque. Il me fit entendre, sans discrétion, dans un affreux jargon, qu'il attendait deux enfants de ses deux dernières femmes. — « Combien en avez-vous eu ? — D'enfants ? je ne sais pas. — Et de femmes ? — Quatorze, plus une de Paris... »

Cependant le chef des Sebahs conduit les princes à Palmyre avec une escorte de cent hommes armés montés sur des dromadaires qui portaient chacun deux outres d'eau. Ajoutez cinquante chameaux pour la caravane, dix mules pour les provisions et les juments arabes pour les seigneurs. Mighuel marche en tête, à cheval, avec un revolver et une carabine anglaise qui attestent son degré de civilisation. Partis d'Homs vers le 20 mai, on arrive le 31, au prix d'une fatigue extrême à cause

de la chaleur. « On ne peut voir sans stupéfaction, écrit Louis de Ségur, cette ville morte qui émerge du milieu des sables. » Mais, comme il n'est ni écrivain ni archéologue, il ne sait pas développer son admiration, et parce que c'est l'avis des sculpteurs il déclare préférer Baalbeck à Palmyre, comme si d'autres ruines pouvaient être comparées à ces immenses vestiges à demi recouverts par la poussière que le vent soulève!

Parmi les conquêtes de Palmyre, il en faut citer au moins deux, celle du capitaine Deville et du sculpteur Eugène Guillaume, directeur de l'Académie de France à Rome. Le capitaine Deville y alla en 1893 et en rapporta un ouvrage qui est ensemble une compilation d'histoire et un récit de voyage (1). Le récit de voyage est plus personnel. Trente ans avant moi, il fut l'hôte du cheikh Abdallah, dont l'aventure parisienne était alors toute fraîche. Il en fait un portrait excessivement flatteur. Notre capitaine est enclin à l'optimisme. Et il rapporte les impressions du cheikh sur la France. « Deux choses, dit-il, paraissent l'avoir frappé avec une intensité particulière : l'Opéra, avec la féerie de ses mises en scène, ses éclairements magiques, les danses des femmes enveloppées de nuages de gaze, aux diamants brillant comme des étoiles, et le superbe château de l'aimable Européenne; le cheikh n'avait jamais vu tant d'eau : sources, ruisseaux, douves, il les voyait encore couler et miroiter au pied des tourelles, près des enfilades de salons et des allées qui se perdaient en courbes dans les massifs. » L'Opéra, Chenonceaux, on ne peut dire que le cheikh eût mauvais goût. Quand je le vis à mon tour, ses souvenirs étaient plus confus et plus matériels. Le désert l'avait repris. Ce qu'il y a de plus curieux dans le livre du capitaine Deville, c'est le commentaire de la campagne (en 274) de Rome contre l'impératrice Zénobie. J'aime pour ma part ce témoignage professionnel : celui qui exerce mal son métier m'a toujours paru méprisable, tandis que je suis plein d'admiration pour celui qui s'y révèle supérieur, fût-ce le plus modeste des artisans. Voici un officier de cavalerie qui assiste au spectacle donné par la rencontre des escadrons romains et des escadrons palmyréens : « Que vont devenir ces cohortes, ces

(1) *Palmyre, Souvenirs de voyage et d'histoire* (Plon, 1894).

escadrons qui rasent le sol ventre à terre et s'apprêtent à s'écraser les uns contre les autres à la fin de leur fantastique volée? La réponse est simple. Des deux masses en présence, l'une va continuer sa course, l'autre va plier. La particularité à signaler est la suivante : pendant que celui qui va vaincre « se sent porté en avant comme s'il glissait sur un plan incliné », le vaincu, frappé d'épouvante, avant même d'avoir senti sur sa poitrine le froid du glaive, tourne bride et fuit. Tacite, l'homme des synthèses puissantes, a écrit : *Et qui primi omnium vincuntur oculi!* C'est par les yeux que la défaite commence. C'est en effet par les yeux que se glisse la *froide déesse*, la peur, qui veille, patiente, dans un coin du champ de bataille, cachée dans le cœur de l'homme comme le ver dans un fruit... Tacite a raison, surtout pour les combats de la cavalerie. *L'œil du corps* de cavalerie, n'est-ce pas le chef? » Le vainqueur commence par se croire vainqueur : cela se trouve dans les *Principes de tactique* de Foch, mais Joseph de Maistre l'avait déjà dit.

Pour la partie historique, mieux vaut écouter Eugène Guillaume (1) qui n'est pourtant pas allé à Palmyre et se contenta d'y envoyer un de ses élèves de l'École de Rome, Émile Berton. Les pensionnaires de l'Académie de France doivent pour leur dernier envoi restaurer un monument antique. Émile Berton avait choisi la restauration de Palmyre. Ce fut une petite expédition. Avec ses bagages qui comportaient des échelles, il mit sept jours de Damas. Il resta six mois (1896) et naturellement reçut l'hospitalité du fameux Pagello du désert. Personne n'a mieux senti que ce sculpteur la beauté particulière de Palmyre, les tons d'or pâle qui caressent les pierres, l'élégance de ces colonnes décorées de feuillages, la splendeur du Temple du soleil aux lignes d'architecture très simples, supportant des motifs décoratifs d'une richesse inouïe, le relief extraordinaire de ces ruines parmi les sables, dont la solidité a résisté aux pires épreuves, les tremblements de terre et la main des hommes. Qu'on imagine la ville ressuscitée, qu'on débarrasse des quatre mille Bédouins pouilleux qui s'y sont installés le Temple du Soleil, qu'on achève ces avenues de colonnades brisées, qu'on recouvre d'or ces chapiteaux, qu'on

(1) Voyez *les Ruines de Palmyre et leur récent explorateur*, par Eugène Guillaume, dans la *Revue* du 15 juillet 1897.

rétablisse les fontaines, les jardins, et que jaillisse la vie : Palmyre sera la reine de l'Orient.

L'impératrice Zénobie l'avait achevée à son image. On sait qu'elle était la plus noble femme de l'Orient, et la plus belle. Victorieuse de l'empereur Gallien, elle fut maîtresse de l'Égypte et d'une partie de l'Asie Mineure. Son faste égalait celui de Cléopâtre dont elle possédait les vases d'or enrichis de pierreries où la maîtresse d'Antoine trempait ses lèvres peintes. Elle haranguait les troupes, rapporte Eugène Guillaume enthousiasmé et évidemment sous le charme, « le casque en tête, vêtue d'une robe de pourpre et souvent le bras nu. » Ses bras dorés avaient leur éloquence. Elle avait les dents comme des perles, le teint de la couleur du plumage de l'aigle (*sic*), les yeux noirs, une animation divine, une grâce incroyable. Ajoutez qu'elle était fort lettrée, parlant le latin, l'araméen, l'égyptien. Son historien, Trebellius Pollion, déclare l'ingénu Eugène Guillaume, paraît amoureux d'elle; et lui donc? Elle tourne encore la tête à des numismates. Le savant Babelon me l'a montrée en soupirant sur des pièces de monnaie au Louvre. « Les lignes du visage sont pures; elle porte la chevelure ondulée et cannelée des impératrices d'alors, de Salonine et de Severina. » Vaincue à son tour par Aurélien, elle se réfugie dans Palmyre dont elle soutient le siège avec une énergie surhumaine. La ville prise, elle demande le salut à un méhari. Gagnée de vitesse par les cavaliers romains comme elle va franchir l'Euphrate, elle séduit encore l'empereur qui l'épargne. Mais la garnison romaine laissée à Palmyre est massacrée. Aurélien revient et détruit la ville : la reine, cette fois, est emmenée et figurera dans Rome au triomphe, chargée de chaînes d'or.

Tout change avec le temps. Son fantôme règne encore sur Palmyre en ruines. Elle en a de nouveau chassé l'empereur. Une femme comme elle n'a jamais cessé de plaire. Et la voici errante sous les arceaux rompus...

XI. — VOGÜÉ ET LOTI

Le marquis de Vogüé, qui traça des voies nouvelles à l'archéologie syrienne, avait été nommé, après la guerre de 1870, ambassadeur à Constantinople. Chef de la famille, il avait ouvert la carrière à son cousin Eugène-Melchior qui, après avoir gagné la médaille militaire pendant la cam-

pagne, hésitait au carrefour de la jeunesse. En chargeant son jeune parent d'une mission à Jérusalem et aux Lieux saints, il lui ouvrit par surcroît la vie littéraire, car le vicomte de Vogüé, qui avait alors vingt-quatre ans, devait rapporter de son voyage son premier livre *Syrie, Palestine, Mont-Athos* qui déjà contient en germe toute sa force d'évocation historique. Celui-ci quitta Constantinople le 31 octobre 1872. Son itinéraire fut à peu près celui-ci : Beyrouth, les Cèdres du Liban, Baalbeck, Damas, le Kalaat-el-Sobaïbeh, Tibériade, la Palestine. A la fin de décembre, il est en Égypte.

Tout ce qui est considérations, dans ce livre d'un débutant, est à sauter, bien qu'on y pressente le futur écrivain politique. Car il y a disproportion entre la rapidité de la course et les aperçus trop sonores. Mais tout ce qui est impressions est à retenir. Mettez à cheval un garçon de vingt ans et lancez-le à travers la Syrie : vous lui demanderez surtout de regarder. Plus tard, il rattachera ses visions aux évocations du passé, il se rendra compte de l'immobilité orientale, il comprendra qu'il n'a rien découvert, qu'il est simplement engagé dans une série de voyageurs, mais que son témoignage a toute l'importance de ses yeux. Quand il cherche le secret du temps dans sa préface, le vicomte de Vogüé s'aventure beaucoup. Je le préfère vantant la vie nomade. A son âge, je crois bien ! « On sent, écrit-il, qu'à chaque pas du cheval on secoue derrière soi un des soucis, un des chagrins, une des misères de cette vie civilisée, compliquée et inquiète, dont on a vécu jusque-là, et qu'on entre dans la vie errante et libre de l'homme des premiers jours, exempte de devoirs et de préoccupations factices, mesurée à la force et à l'audace de chacun, rude au corps, mais sereine à l'âme. » Il reprend pied dès qu'il entre en contact avec des hommes. Ainsi n'est-il pas dupe du mirage oriental. Il s'aperçoit bientôt de la crédulité et du merveilleux don d'amplification qu'ont en partage ces races éloquentes et religieuses. Elles s'imaginent sincèrement « que le monde a les yeux fixés sur leurs moindres faits et gestes, les oreilles tendues à leurs moindres récriminations, et qu'un coup de fusil tiré dans la montagne fait autant de bruit en Europe que le canon de Sébastopol ou de Sadowa ». Mais elles n'ont pas tout à fait tort. Ces coups de fusil tirés dans le Liban ont une répercussion indéfinie. On les entend jusqu'en Eu-

rope, jusqu'en Égypte, jusqu'au Maroc, jusqu'aux Indes.

En traversant le Kesrouan, Eugène-Melchior de Vogüé remonte par le Nahr-Ibrahim, ou fleuve d'Adonis, jusqu'à ses sources. On sait qu'il jaillit d'une muraille de rochers, « comme notre fontaine de Vaucluse ». C'est le plus curieux sanctuaire de la Syrie, l'éternel culte rendu aux forces de la matière. « Ces échos chastes et sauvages s'étonnaient aux lamentations des bacchantes. » Mais sa description ne se peut comparer à celle de Maurice Barrès, passionné des origines religieuses, dans l'*Enquête aux pays du Levant*, ni à celle des frères Tharaud, coloristes exacts, dans *le Chemin de Damas*. Je préfère la visite aux Cèdres, bien qu'il n'ait pas repéré l'inscription de Lamartine, non pour le tableau des vieux arbres, mais pour celui des cavaliers maronites défilant sous la voûte des feuillages et pour les danses où je cherche *Yamilé*. Nos compagnons « forment une immense ronde et dansent en chantant des refrains arabes, entremêlés de couplets en l'honneur de la France. Les vestes bleues, écarlates, étincelantes d'or, les amples charwals et les tarbouchs passent et repassent dans la sombre verdure des bois, encadrent ces figures énergiques et intelligentes; les chevaux hennissent et piaffent dans leurs entraves en faisant bruire les ornements de métal de leurs housses multicolores, les armes damasquinées pendent aux maîtresses branches. » Et, par le col des Cèdres, le voyageur gagne Baalbeck.

Baalbeck, Damas, Banias, l'ancienne Césarée, lieux évocateurs, lieux magiques. De Banias, il gagne le château des Croisés que les Arabes appellent Kalaat-el-Sobaïb h, et il y rappelle l'expédition que saint Louis y envoya de Tyr et que raconte Joinville. Mais il ne mesure pas toute la grandeur de l'œuvre des Croisés. Combien plus tard il eût mieux tiré parti de ces vestiges du passé franc en Orient! Le voici enfin qui pénètre en Palestine par Tibériade. Pas plus que Renan, il ne dépassera l'émotion éprouvée à la vue du lac de Galilée. « Peu m'importe, d'ailleurs, écrit-il, l'identification de la demeure de Jésus avec telle ou telle colline qui n'en garde plus de trace; ce qu'il faut se dire, c'est qu'il a foulé tous ces lieux, qu'il a prêché sur toutes ces montagnes la parole nouvelle, que toute cette vallée élue a été le sillon où ont germé ses semences de vie... » Il a surtout foi au Dieu consolateur. On le sent éloigné

de toute doctrine, de tout dogme. On pressent le futur auteur du *Roman russe*, l'apôtre de la pitié.

Sa visite à la Mer Morte est un peu trop calquée sur celle de Chateaubriand. « C'est la désolation à son dernier degré d'horreur et de majesté », assure-t-il. C'est oublier la splendeur des eaux bleues, l'éclat de la lumière, les belles couleurs neuves que prennent le soir les monts de Moab. La vie s'est retirée de ces bords. Mais l'horreur en est absente.

Sur Jérusalem je relève quelques belles pages consacrées au Jardin des Oliviers, et spécialement le tableau du mur des Lamentations. On pourrait ouvrir un concours entre les voyageurs de Terre sainte sur la description de ce fameux mur. Vogüé y soutiendrait la comparaison avec Loti lui-même. Il peint à larges traits le mouvement de ces dos et de ces têtes penchés sur les pierres du Temple et il nous fait entendre la tragique musique de la race déchue prolongeant la plainte des siècles. Cependant l'émotion religieuse, il ne la retrouve guère qu'à Bethléem où il passe la nuit de Noël. Encore est-il distrait par la foule dont il se plait visiblement à décrire les costumes et les bijoux.

« Toutes luisantes d'orfèvrerie, écrit-il, les belles Bethléémitaines s'avancent drapées dans leurs voiles avec une grâce et une noblesse incomparables; une existence simple et primitive a conservé aux races orientales ce galbe antique, pur et serein, que nous ont fait perdre l'incessant travail de pensée, l'intensité nerveuse et l'activité inquiète de la vie moderne. » Les femmes de Bethléem ont, en effet, gardé un type délicat et vigoureux ensemble. Elles sont réputées dans toute la Palestine pour l'honnêteté de leurs mœurs et pour leur beauté. Elles portent sur la tête un haut bonnet d'un travail rare qui rappelle un peu le hennin de notre moyen âge et qui contribue à leur majesté hiératique...

La dernière fois que je vis Eugène-Melchior de Vogüé, c'était peu de temps avant cette mort qui devait le prendre en un instant, dans la solitude de la nuit. Il ne donnait pas l'impression d'être menacé. Par les fenêtres de son cabinet de travail, — il habitait cet hôtel de la rue de Varenne qui a été démoli pour faire place à un immeuble de rapport, — le jardin dépouillé se livrait mieux, étendait sa perspective profonde, comme un parc oublié dans Paris. Administrateur de la Com-

pagnie de Suez, il pensait partir pour l'Égypte. Et il me parla, avec cette nostalgie qui était au fond de sa pensée, de l'Orient qu'il allait revoir, où il retrouverait sa jeunesse :

— Je lui dois, ajouta-t-il, ma vocation d'écrivain.

Le jeune attaché à l'ambassade de Constantinople avait trouvé sa voie sur les routes d'Asie.

Voici un autre voyageur qui n'est plus un jeune homme, qui a déjà passé la quarantaine et qui vient aux Lieux saints chargé de gloire, rassasié d'amour, torturé de cette anxiété religieuse dont on ne se sépare plus à un certain âge, qu'il traînera partout avec lui désormais, et jusque dans les sanctuaires de l'Inde, à la recherche de la paix divine qui, seule, protège l'homme contre la mort. Pierre Loti quitte Marseille à bord de l'*Oxus* le 4 février 1894, avec ses deux compagnons de route, Léo Thémèze à qui est dédiée la *Galilée*, et le duc de Dino qu'il laissera à Jérusalem. Il débarque à Alexandrie le 9, reste dix ou douze jours au Caire pour achever les préparatifs de son expédition et part le 22 février de Port Ibrahim. Les trois livres qu'il a rapportés d'Orient, *le Désert*, *Jérusalem*, et *la Galilée* (1) sont de simples transcriptions de son journal de marche. Loti eut toujours l'habitude de tenir son journal, même dans la fatigue et les difficultés matérielles. Un grand nombre de ses ouvrages sont à peine différents de ses notes journalières. Il a donc résolu de se rendre en Palestine par le désert de Pétra. Il a fallu négocier avec les Bédouins. Rien ne peut l'amuser autant. Tout un camp a été préparé, avec des chameaux, des tentes, des guides, une escorte, et même des musiciens arabes, un tambour et une flûte « qui me joueront, confie Loti à un rédacteur du *Journal*, des airs que j'aime au coucher du soleil, une fois rentré sous ma tente ». Le Sinaï, Akaba, Pétra, sont les étapes de son itinéraire. Le 24 mars, il est à Gaza où il retrouve sans plaisir la civilisation. Ainsi préparé par l'aventure orientale, il s'achemine vers la Terre sainte par Bethléem. Notre première impression dans la vie comme dans l'art ne peut-elle être dépassée? Vogüé qui vient du Nord ne rencontrera plus l'émotion ressentie à Tibé-

(1) *Le Désert* (janvier 1895), *Jérusalem* (avril 1895), *La Galilée* (octobre 1895); Calmann-Lévy édit. Voir aussi *Pierre Loti, sa vie, son œuvre*, par N. Serban (thèse de doctorat); les Presses françaises, 1924.

riade, et Loti qui, du désert du Sud, s'avance à petites journées, comme s'il jouait au Roi mage, ne sera guère bouleversé qu'une fois, lorsque son guide, lui montrant du doigt une petite ville gris rose, de teintes et de contours indécis, comme une ville de rêve, prononcera ces trois syllabes : *Bethléem.* « Il y a encore une telle magie autour de ce nom, que nos yeux se voilent... Je retiens mon cheval pour rester en arrière, parce que voici que je pleure, en contemplant l'apparition soudaine : regardée du fond de notre ravin d'ombre, elle est, sur ces montagnes aux apparences de nuages, attirante là-haut comme une suprême patrie... Bien inattendues, ces larmes, mais souveraines et sans résistance possible ; infiniment désolées, mais si douces : dernière prière qui n'est plus exprimable, dernière adoration de souvenir, aux pieds du Consolateur perdu... »

Larmes venues du fond de son enfance. On ne s'en va pas seul dans ces villes sacrées : il semble qu'on emmène avec soi tout le cortège des saintes femmes de sa famille, de celles qui ont assuré, malgré les fautes, les erreurs, les orages, la durée de la maison et la douceur des premières années.

Mais il recherchera en vain, pendant son pèlerinage, une sensation de cette profondeur, de cette spontanéité, de cette fraîcheur. Au Saint-Sépulcre, la vue d'une pauvresse en extase va-t-elle par contagion l'attendrir ? Il se ressaisit tout de suite. En vain s'en va-t-il seul au Jardin des Oliviers, la nuit, pour solliciter la présence du Christ ; en vain y attendra-t-il que Dieu, touché, se dérange, comme si Dieu se dérangeait hors de son heure. En vain reviendra-t-il au Saint-Sépulcre et adressera-t-il à Jésus un suprême appel ; oui, sans doute, à force d'égrener des litanies nouvelles où il l'appellera maître des consolations inespérées et prince des pardons infinis, il parviendra à se suggestionner et même il composera une de ces magnifiques prières sans foi qui sont capables de soulever les cœurs tourmentés. Mais les larmes de Bethléem ne couleront plus si chaudes.

En revanche, si le Saint-Sépulcre appartient à Chateaubriand, Pierre Loti s'est emparé à Jérusalem du mur des Lamentations et de la mosquée d'Omar. Personne ne les lui reprendra, ou du moins ce n'est guère à croire. Le voici à l'intérieur de la mystérieuse mosquée : « Aux premiers instants

il y fait presque nuit; on ne perçoit que confusément la notion d'une splendeur féerique. Un éclairage très atténué tombe de ces vitraux, célèbres dans tout l'Orient, qui garnissent là-haut la série des petites fenêtres cintrées; on dirait que la lumière passe à travers des fleurs et des arabesques en pierres précieuses montées à jour, et c'est l'illusion sans doute qu'ont voulu produire les inimitables verriers d'autrefois. Peu à peu, s'habituant à la pénombre, on voit scintiller aux murailles, aux arceaux, aux voûtes, un revêtement qui semble une étoffe brodée et rebrodée de nacre et d'or, sur fond vert. Peut-être un vieux brocart à ramages ou du précieux cuir de Cordoue, ou plutôt quelque chose de plus beau et de plus rare que tout cela... Cela représente des séries de vases étranges, d'où s'échappent et retombent symétriquement de rigides bouquets : toutes les feuilles conventionnelles des temps passés, toutes les fleurs des vieux rêves; des pampres surtout, faits d'une infinie variété de marbres verts; des branches de vigne d'une archaïque roideur portant des raisins d'or et des raisins de nacre. Çà et là, cependant, pour rompre la monotonie des verdures, sont jetés, sur fond d'or, des semis de grandes fleurs rougeâtres, nuancées avec des miettes de porphyre et de marbre rose »... Loti, pour son plaisir, trace lui-même les dessins qui lui sont agréables. Il voit des fleurs et des raisins, des feuilles et des pampres. Ce ne sont que prétextes à couleurs. C'est un conte oriental, énigmatique et charmant, qui se joue sur les murailles de verre et les fait paraître enchantées.

L'Orient l'a ressaisi, l'Orient de Stamboul et de ses premières amours. *La Galilée* contiendra quelques-unes de ses plus belles pages. Il égalera la pastorale de Renan. Mais il a perdu définitivement cette simplicité du cœur sans quoi le don de soi et la foi directe deviennent si difficiles. Il reste que son épopée palestinienne dont il est l'unique héros chante l'éternel tourment du désir divin, toujours renaissant et toujours inassouvi.

HENRY BORDEAUX.

(A suivre.)

POUR RÉSOUDRE LE PROBLÈME FINANCIER

RÉPONSE AUX OBJECTIONS

A chaque renouveau des saisons, la Nature jette des germes innombrables : presque tous sont perdus, soit qu'ils portent en eux-mêmes une faiblesse ou une déformation, soit plutôt qu'ils ne rencontrent pas le milieu adapté et convenable dans lequel seul ils peuvent se développer.

Il en va de même des idées : combien sont lancées par des esprits fertiles et ingénieux qui ne donnent jamais lieu à la plus petite réalisation ! C'est que ces idées péchaient par quelque point ou qu'elles ne venaient pas à leur heure, que les conditions propres à les transformer en actes n'existaient pas.

Mais il faut imiter la Nature qui nous donne une double leçon de persévérance et de modestie. Il ne faut pas plus se lasser qu'elle ne le fait, de semer et d'attendre la récolte qui viendra peut-être. Autant c'est sotte outrecuidance que de croire être seul à détenir la vérité, autant c'est un devoir de soutenir, de développer l'idée que l'on croit juste, surtout quand il s'agit des problèmes qui intéressent le plus directement, le plus gravement la Nation dont on fait partie.

C'est mû, et mû seulement par cette préoccupation civique, que je demande aux lecteurs de la *Revue*, la permission de reprendre et de pousser un peu plus loin le programme que je leur ai soumis dans un précédent article (1). C'est sans illusion

(1) Voir la *Revue* du 15 mars 1926.

sur l'accueil qu'elle recevrait du côté parlementaire que j'avais lancé l'idée de confier à un corps spécial, hautement qualifié et aussi restreint que possible, le soin de procéder à une refonte complète et méthodique de notre système fiscal, — ce corps spécial agissant par délégation du Parlement, à qui le travail serait soumis ensuite pour approbation ou rejet, suivant la procédure des traités.

Que cette refonte du système fiscal soit nécessaire, les débats qui viennent de se dérouler à propos des dernières taxes, — de ces taxes qui ont mis enfin le budget en un équilibre que l'on voudrait n'être pas trop provisoire, — en auraient apporté une preuve nouvelle, si cela n'avait pas été déjà surabondamment démontré. Est-il possible d'imaginer pire fatras que ce pêle-mêle d'impôts nouveaux qui, sur beaucoup de points, ont aggravé l'injustice au lieu de la corriger, ou même de l'atténuer, qui ont violé les principes et contredit aux leçons de l'expérience, qui, sans documentation sérieuse et même sans étude préalable, ont posé des questions aussi redoutables économiquement, politiquement et socialement, que les monopoles d'importation de denrées indispensables.

L'excuse de ce mauvais travail était dans la nécessité d'aboutir enfin à un résultat trop longtemps différé et qui risque précisément de n'avoir pas été atteint, malgré les apparences, en raison même de son retard. Qui ne voit en effet que, sur le sable mouvant actuel de notre monnaie, l'équilibre est fonction d'un cours déterminé du change? Et croit-on que c'est sur le cours actuel que ce budget, resté trop longtemps en chantier, se balance réellement?

Une autre excuse, que le ministre des Finances n'a cessé d'invoquer pour expliquer comment il se ralliait à des taxes qu'il ne pouvait justifier, était que tout cela ne durerait qu'un an et qu'on allait aussitôt procéder à la réforme d'ensemble qui s'imposait.

Lorsqu'on a vu toute la stratégie parlementaire qu'il a fallu déployer pour assurer le vote de quelques ressources nouvelles, — alors que chacun en reconnaissait l'impérieuse urgence, alors que le baromètre du change annonçait la tempête menaçante, — il est vraiment permis de se demander comment une Chambre, désaxée à ce point, pourrait (alors même que d'autres raisons ne s'y opposeraient déjà) procéder à une grande réforme fiscale suivant un plan d'ensemble.

Ces évidences sont telles, et les faits se chargent si bien chaque jour de les renforcer encore, que ma proposition d'un Comité technique n'a point, — à ma surprise, — soulevé, même du côté parlementaire, l'opposition radicale à laquelle je m'attendais. Sans doute on y a fait des objections, des objections sérieuses et que je suis le premier à reconnaître telles, mais qui ont été formulées de telle sorte que mes contradicteurs eux-mêmes, se déclarant d'accord sur les considérants, ne concluent pas simplement au « non-lieu » et reconnaissent qu'il y a quelque chose à faire, quelque chose à chercher.

La grande objection, — et la plus forte, — se résume ainsi. Le rôle essentiel du Parlement est de consentir et de répartir l'impôt. Comment le dépouiller, — même temporairement, même en réservant son droit éminent par le pouvoir d'approuver ou de rejeter, — d'une prérogative aussi essentielle? Ensuite, la répartition de l'impôt est essentiellement une affaire politique, où s'affrontent les programmes des partis et qui doit être tranchée, au grand jour de la discussion publique, par le vote de la majorité des élus de la Nation. Comment confier à un comité de spécialistes financiers, si éminents d'ailleurs qu'ils puissent être, une attribution politique de cette importance, alors qu'ils n'ont point été mandatés pour cela par les suffrages du peuple souverain ?

Je reconnais d'autant plus volontiers la force de ces objections que je suis bien éloigné d'être animé d'un esprit antiparlementaire systématique. J'ai dit et je dois répéter qu'il n'y a pas à mes yeux de plus haut idéal pour un peuple que de se gouverner lui-même et de rester juge et maître de ses destinées. Se donner un maître est un aveu de faiblesse et d'impuissance. Il est sage sans doute de la part de certains peuples, à un moment donné et pour traverser certaines phases difficiles, de faire un tel aveu. Mais je ne veux pas croire que le peuple français soit dans ce cas ; je l'estime capable de garder sa souveraineté et de l'exercer dans le cadre d'institutions harmonieuses et bien équilibrées, qui désormais ont fait largement leurs preuves, dans la paix et dans la guerre. Autant que personne par suite, je tiens à respecter le libre jeu de ces institutions, et il me répugnerait profondément de porter la plus légère atteinte à la souveraineté nationale, que le Parlement représente et traduit. Mais la souveraineté ne confère

pas la science infuse, et les problèmes dont la solution s'impose de la façon la plus urgente (et nous verrons plus loin qu'il ne s'agit pas seulement de celui de la fiscalité, mais que d'autres, comme celui de la stabilisation monétaire, ne peuvent pas davantage attendre) ces problèmes dépassent vraiment la compétence même des élus les plus éclairés. Sans doute s'il s'agissait, comme avant la guerre, de répartir des impôts assez légers pour n'être, au sens exact du mot, que de faciles contributions aux charges publiques, tout parlementaire doué de bon sens en saurait assez et nul ne s'aviserait de recourir à un Comité technique. Mais la France victorieuse est endettée au point qu'on a pu se demander un moment si ses engagements n'allaient pas excéder ses ressources.

Chacun par exemple se rend compte aujourd'hui que, si la dépréciation du franc n'avait pas réduit, en valeur or, la dette intérieure de l'État, celui-ci n'aurait certainement pas pu trouver dans la fortune de l'ensemble des Français de quoi y faire face et aurait dû, bon gré mal gré, en réduire le montant. Cet exemple prouve qu'à un certain degré (et à ce degré-là nous sommes) ce n'est pas la raison politique qui commande à la technicité, mais bien les lois scientifiques qui s'imposent à ceux qui conduisent les hommes. Le problème fiscal devient, — qu'on le veuille ou non, — plus un problème technique qu'un problème politique. Pourquoi? tout simplement parce que les impôts que l'on doit prélever pour satisfaire aux charges de l'État sont si énormes qu'ils bouleversent fatalement toute l'économie nationale. Taxer, c'est amputer : on pratique aujourd'hui des amputations telles qu'on risque de tuer, et avec la vie disparaîtra la taxation elle-même. Je suis d'accord avec mes contradicteurs pour reconnaître qu'aux époques heureuses de l'avant-guerre, dans cet âge d'or dont nous n'eûmes pas conscience, la question fiscale était avant tout et presque uniquement question politique : pour adapter des taxes si légères, point n'était besoin de grande technicité. Mais si, à leur tour, ces contradicteurs veulent bien y réfléchir, ils se convaincront qu'avec les énormes impôts d'aujourd'hui nous nous heurtons sans cesse au mur des possibilités. C'est par son ordre de grandeur que le problème a pris un caractère technique de plus en plus accusé.

Quand le Parlement légifère en matière médicale par

exemple, il prend tout de même en considération la science et l'expérience des médecins. S'il veut faire de la fiscalité massive sans écouter les économistes et avec eux les hommes qui ont la pratique des affaires, qui peuvent mesurer les facultés contributives et apprécier les incidences, il enlèvera vite la peau avec la laine de son troupeau de contribuables et tarira les revenus de l'État par la maladresse même des prélèvements.

Et puis, comment concevoir que cette réforme d'ensemble de la fiscalité pourra trouver sa place dans le labeur immense qui incombe au Parlement et dont le détournent, à chaque moment, les luttes autrement passionnantes à ses yeux de la politique pure? C'est une œuvre impérieusement urgente. Si on la retarde, on va fatalement aux pires déboires; seul l'espoir d'une prompte réforme permet de supporter certains abus criants : si ceux-ci se perpétuent, ils feront leur œuvre de ruine et de mort. A vouloir tout faire par lui-même, le Parlement n'aboutira à rien; sa machinerie est naturellement limitée et n'est susceptible que d'un certain rendement, de plus en plus diminué d'ailleurs et, hélas! par la part grandissante que prennent les débats à proprement parler politiques. Combien de réformes utiles, impatiemment attendues, et sur lesquelles il y a pour ainsi dire un accord unanime, se trouvent toujours retardées par suite du seul encombrement de l'ordre du jour?

Reste l'objection que la répartition de l'impôt est avant tout une question d'ordre politique, d'ordre social, que le Parlement a seul qualité pour trancher, après des débats publics, face aux électeurs.

M. Gaston Jèze, dans un article du *Progrès civique* où il a bien voulu discuter ma suggestion, — ce dont je le remercie, car c'est avoir bien peu de foi dans ses idées que de redouter la contradiction, — a formulé cette critique avec force :

« L'impôt, dit-il, est le procédé technique par lequel les individus sont appelés à contribuer aux charges publiques.

« Dans quelle mesure chaque individu contribuera-t-il aux charges? Voilà le problème primordial à résoudre en matière d'impôt.

« Les techniciens n'ont rien à dire là-dessus. C'est essentiellement un problème politique.

« La progressivité, la discrimination des revenus imposa-

bles, le choix des impôts, tout cela est dominé par le principe directeur de la répartition. »

Et M. Jèze ajoute : « M. Homberg ne voit-il pas qu'un corps de techniciens à qui on laisserait carte blanche pour un programme d'impôts, commencerait par résoudre le problème politique, parce qu'il est absolument impossible de faire autrement?

« Seulement, il le résoudrait sans le dire.

« Et l'on peut-être sûr que, dans la France actuelle, pays d'oligarchie ploutocratique par excellence, le problème politique serait résolu par les techniciens contre la démocratie, en faveur des classes possédantes contre les classes pauvres. »

On voit là tout ce que M. Jèze, qui est un technicien de gauche, ajoute à la conception de l'impôt telle que nous l'a léguée la Révolution française, telle qu'elle ressort de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

Il ne s'agit plus de l'impôt, contribution aux charges publiques et proportionnée pour chaque citoyen à ses facultés contributives. Il s'agit de l'impôt, instrument aux mains de l'État pour reviser les fortunes et, disons le mot, pour les niveler. Par cette doctrine, M. Jèze s'apparente aux gens de Moscou bien plus qu'aux grands ancêtres français qui doivent faire figure à ses yeux d'infâmes réactionnaires.

La Révolution posait en principe le respect absolu de la propriété privée : l'atteinte portée à cette propriété par les prélèvements de l'État, sous forme d'impôts, ne se justifiait que par la nécessité d'établir une contribution aux charges publiques; cette contribution devait être limitée au nécessaire et, pour que la justice fût respectée, la contribution de chacun devait être proportionnée à ses ressources. Cette conception de l'impôt, qu'il faut tout de même rappeler, parce qu'historiquement et logiquement elle est la seule qui corresponde à ce terme, ne peut que rester celle de tout esprit libéral comme de tout esprit exact. Ce n'est que par un détournement des mots comme des idées qu'on a pu être amené ensuite, — et il n'y a pas bien longtemps, — à considérer l'impôt comme un moyen de mieux répartir les richesses, de diminuer la part des uns, afin d'accroître celle des autres; et ceux qui se rallient à cette conception sont, — qu'ils s'en rendent compte ou non, — de véritables socialistes, pour ne pas dire des candidats au communisme. L'impôt n'a

son fondement et sa justification que dans la seule nécessité de couvrir les charges publiques, par un prélèvement réparti entre les contribuables suivant un principe d'égalité : égalité se comprenant bien entendu par l'appréciation équitable des facultés contributives : celui qui a peu donnant peu et celui qui a beaucoup donnant beaucoup; la progressivité même étant un des moyens de réaliser cette égalité, car il est évident que 10 est beaucoup plus lourd à celui qui n'a que 100 que 100 000 à qui possède un million; l'exemption même pouvant se justifier dans certains cas pour les plus petits contribuables, à condition qu'elle ne porte pas sur tous les impôts, car la progressivité est précisément là pour équilibrer les charges et, si minime que soit la contribution, elle devrait représenter pour tout citoyen un honneur et l'indispensable contre-partie aux droits qui ne lui sont pas marchandés et lui restent octroyés sur le même pied qu'à ceux qui contribuent le plus largement.

Quant à l'impôt, instrument de décapitation des fortunes, l'impôt-toise qui vise à arrêter l'accroissement des richesses, alors même qu'elles naissent du travail honnête et sacré, c'est un mot détourné de son sens, c'est le travestissement, sous un vocable respectable, d'un procédé qui n'est au fond que la spoliation de la minorité par le plus grand nombre.

N'en déplaise à M. Jèze, les techniciens ne serviraient-ils qu'à rétablir de telles définitions, que l'on finit par perdre complètement de vue, que vraiment ils auraient leur mot à dire même sur la façon dont se doivent poser les principes directeurs du problème à résoudre.

Il sera aussi permis de demander pourquoi le problème politique serait nécessairement résolu par les techniciens contre la démocratie.

Sans doute, l'on ne trouvera pas beaucoup de techniciens, dignes de ce nom, qui soient partisans du communisme, parce que leur technique même leur enseignera que c'est une doctrine de ruine et de mort. Les déductions de la logique comme les leçons de l'histoire, — l'expérience du communisme a déjà été faite maintes fois par l'humanité et toujours avec le même résultat, — s'accordent à ne trouver que dans l'effort individuel, récompensé par la propriété du résultat, le facteur de création des richesses. Et la richesse elle-même qu'est-elle, sinon une création continue? De même que la vie est un perpétuel

devenir, la répartition des biens entre ceux qui n'en ont pas été les artisans les fait immédiatement s'évanouir. Peut-être un jour une humanité plus « évoluée » pourra-t-elle s'organiser dans la jouissance collective de biens obtenus par des efforts mis en commun. C'est là matière à une anticipation à la Wells et je prends mon plaisir, tout comme un autre, à de telles rêveries. Mais que pour l'heure ce soit pure imagination et qu'aujourd'hui toute machinerie sociale doive s'organiser autour de l'axe précis et solide de la propriété individuelle, tout le démontre et surabondamment.

Dès qu'il y a propriété individuelle, il y a échelle de biens comme il y a échelle d'individus, et tout système qui tend au nivellement arrête l'effort, la création, la vie.

M. Jèze s'indigne que d'autres l'aient traité de démagogue et déclare que c'est là une injure et non un argument. Je ne prendrai certes pas l'injure à mon compte, mais s'il veut bien me permettre de faire ma distinction, je nommerai démocratie tout système qui maintient l'inégalité des richesses, mais qui ouvre et facilite à tous, dans la proportion des efforts de chacun, l'accession des richesses, j'appellerai démagogie au contraire tout système niveleur des biens, tendance à rabaisser celui qui peut davantage.

M. Forest l'a dit en une comparaison définitive : ce qui est démocratique, c'est que chacun puisse avoir son auto ; ce qui est démagogique, c'est que personne n'en ait plus. Ce qui est sinistrement démagogique, c'est la parole prononcée un jour par le chef d'un grand parti politique proclamant que la France avait soif d'égalité, fût-ce dans la pauvreté ! C'est attribuer à tous les Français, ou du moins à la majorité d'entre eux, cette haine imbécile contre laquelle proteste le bon sens de notre race. Sans doute la jalousie est un sentiment bien humain que l'on retrouve jusque dans les familles les plus unies; il n'y a que de très rares âmes d'élite pour savoir s'en affranchir; mais qu'au moins on tourne cette jalousie vers l'émulation, vers le désir d'égaler celui qui s'élève et non vers la fureur stupide de celui qui détruit et qui préfère renoncer à l'espoir plutôt que de voir un autre servi avant lui.

Croire que par la seule répartition de l'impôt on établira un ordre de choses nouveau, c'est assurément détourner la fiscalité de son objet et exagérer ses possibilités. Les techniciens ne

seront pas inutiles, s'ils en font la démonstration. Mais cela ne veut pas dire que la technicité sera nécessairement contre les faibles. Tout au contraire, elle enseigne qu'à une époque comme la nôtre il faut avant tout favoriser la création des richesses et l'accession du plus grand nombre à la fortune. Pourquoi ceux qui sont capables de mesurer les incidences et de préserver contre d'imprévues répercussions une fiscalité qui, maniée avec ignorance, va souvent contre son but, seraient-ils *a priori* suspects de conceptions étroites et égoïstes?

La technicité doit assurer le rendement de la machine fiscale, mais en même temps la faire fonctionner avec justice. N'ai-je pas moi-même reçu quelques lettres d'injures pour avoir soutenu qu'il était équitable que la richesse acquise, celle qui a été sauvée du désastre, fût taxée plus sévèrement que le fruit du travail, que le traitement, que le salaire? En ce qui concerne l'héritage par exemple, il est certain que c'est au moment de la dévolution des biens que l'État peut prélever un impôt, contre-partie de la coûteuse machinerie qui garantit l'ordre social sans lequel ce mécanisme des successions ne saurait jouer. Mais là encore l'expérience et le raisonnement montrent les limites raisonnables du prélèvement : pour que l'homme prolonge son effort au delà de ce qui lui est nécessaire à lui-même, il faut qu'il puisse transmettre, surtout en ligne directe; il faut aussi, autant dans l'intérêt social que dans l'intérêt individuel, favoriser ces créations d'entreprises qui ne peuvent tenir en l'espace d'une génération.

Bref, tout se tient dans une œuvre fiscale et vouloir laisser aux uns les principes pour ne confier aux autres que le mécanisme, c'est faire de l'abstraction sur une matière vivante.

Au surplus, je n'ai jamais considéré que ce corps spécial dont je suggérais la formation dût être composé de pâles techniciens ou d'experts falots. J'entendais que les hommes choisis pour cette grande mission auraient notoriété et autorité, qu'ils auraient fait leurs preuves, preuves d'intelligence comme de caractère. Si tel parlementaire se révèle particulièrement qualifié, son mandat ne devra pas empêcher de le désigner. Je dirai même que, si le Parlement comprenait d'indiscutables compétences financières ou si celles-ci, mieux encore, se trouvaient au gouvernement, le rôle d'un tel corps spécial pourrait paraître superflu, car, bien dirigés, les cadres de notre adminis-

tration financière restent encore certainement capables de fournir tous les éléments de travail et de décision.

Mais ce qui me semble évident, — et ce qui de plus en plus apparait au pays, — c'est qu'à une heure où tout chancelle, où la vieille maison française, lézardée, bouleversée, doit être remise sur des bases saines et solides, il faut faire appel à toutes les forces vives du pays. Nous sommes en période de reconstruction; ce n'est pas le moment de produire des règlements de petit entretien. Le mécanisme parlementaire suffit à assurer l'expédition d'affaires courantes. Mais c'est d'affaires d'un autre ordre qu'il est aujourd'hui question.

Il est stupéfiant que la France, qui a fait l'admiration du monde par la manière dont elle s'est organisée pour la guerre, alors que l'ennemi était sur son sol, presque aux portes de sa capitale, éprouve tant de peine à faire dans la paix l'effort nécessaire. C'est sans doute que le pays, sauvé d'un danger mortel, s'est repris trop vite à la douceur de vivre et qu'en dépit de signes redoutables (comme la constante dévalorisation de la monnaie) mais auxquels on s'habitue parce qu'ils ne s'aggravent que lentement, on n'a pas encore « réalisé », dans la masse profonde du pays, que nous avons toutes nos finances à refaire.

Il faut appeler à cette tâche, que trop d'années vécues dans l'ignorance et l'illusion ont rendue non, certes, insoluble, mais vraiment compliquée et difficile, ceux qui ont fait preuve de compétence et qui inspirent confiance.

Si respectable, si auguste même qu'il soit, le mandat parlementaire ne supplée point à tout.

D'ailleurs, le Parlement conservera la garde de ces « principes directeurs », que l'on proclame être de l'ordre politique, puisque tout le travail accompli devra lui revenir pour approbation ou rejet, suivant la procédure des traités; il pourra veiller à ce que rien de ces principes n'ait été violé ou même seulement mal interprété. Sa souveraineté restera entière, mais il aura agi en bon souverain qui sait ordonner et organiser le travail.

D'autre part, la réforme de la fiscalité, qui apparaît comme l'œuvre la plus urgente, parce qu'elle conditionne l'équilibre durable du budget, qui est la première chose à régler, comme dans une famille soucieuse d'éviter la ruine on commence par

régler son train de maison, n'est plus la seule œuvre qui s'impose.

Nous arrivons à une heure où, pour sauver le franc, il n'y aura plus guère de minutes à perdre.

***

Il importe, en effet, de se délivrer de cette illusion mystique qu'engendre un optimisme inné, que le temps travaille pour nous. Combien de fois avons-nous cru ce que nous souhaitions? En particulier, certains paraissent penser que le franc possède une force interne et mystérieuse de revalorisation. Cela rappelle l'acheteur d'une valeur de bourse qui ne s'inquiète pas de la voir baisser, parce qu'il devra revoir « son » cours. Il faut bien se dire que l'ancienne parité en or du franc n'est plus, aujourd'hui, qu'un cours, qui a traduit un rapport de fait, mais que, ce rapport n'existant plus, le cours correspondant est chose du passé et ne saurait agir à la façon d'un aimant pour relever le franc déprécié. Ce qui est vrai, au contraire, c'est que la détérioration de la monnaie est comme la maladie, elle a une tendance naturelle à l'aggravation et il faut l'arrêter, dès qu'on le peut, par la stabilisation, qui restitue à la monnaie son caractère essentiel de fixité de valeur. M. Clémentel, répondant à M. Duboin, qui est depuis longtemps l'apôtre de la stabilisation, déclarait que stabiliser au cours d'alors, « ce serait faire la paix après Charleroi ». Et ce cours était inférieur à 100 francs pour une livre sterling. Qui ne l'accepterait aujourd'hui? En matière financière, on ne gagne pas du temps, on en perd. Il est, croyons-nous, possible d'arrêter aujourd'hui la dévalorisation du franc. Dédaigner ce résultat, dans l'espoir que les choses s'améliorant, — sans que l'on dise, d'ailleurs, ni comment ni pourquoi, — on puisse opérer sur un meilleur niveau, c'est faire une spéculation bien osée et à laquelle une expérience déjà prolongée ne saurait vraiment enhardir.

La monnaie s'est fatalement dévalorisée parce que les nécessités de financement de deux œuvres immenses, l'œuvre de guerre d'abord, l'œuvre de reconstruction ensuite, l'avaient gonflée au point que le noyau métallique ne pouvait plus lui servir de support. Dans ce gonflement, il y a eu inflation pour toute la quantité de signes fiduciaires dont l'émission n'a pas correspondu à une création de richesses.

Il y a inflation certaine par exemple quand on émet des billets pour distribuer des allocations, des secours, ou pour combler l'insuffisance de recettes budgétaires qui doivent s'alimenter uniquement et totalement dans la masse d'instruments monétaires correspondant à des biens. L'État ayant fait une dépense réelle doit logiquement la balancer par une recette réelle, c'est-à-dire par un prélèvement sur la richesse existante; autrement il s'appauvrit et le billet qu'il aura créé, pour masquer cet appauvrissement, ajoutera aux signes monétaires sans qu'il y ait eu, en contre-partie, le moindre accroissement d'actif; c'est là, et là seulement, que réside l'inflation. Tout au contraire, quand des instruments monétaires sont créés qui correspondent à un accroissement simultané d'actif, il y a bien augmentation de circulation mais non inflation. Supposons que la France entreprenne un grand et profitable travail d'utilité publique, par exemple l'adduction dans sa capitale d'une force hydraulique qui y mettrait l'électricité à meilleur prix et que pour financer cette entreprise une augmentation de la circulation soit décidée, — à supposer bien entendu que tous les nouveaux billets soient employés à payer matériel et travaux, il n'y aurait du fait de cette opération aucune inflation proprement dite. Ce qui ne veut pas dire naturellement qu'une telle entreprise puisse, en toutes circonstances, avoir lieu sans inconvénients et qu'elle soit *a priori* recommandable. Ce qui caractérise l'inflation ce n'est pas l'émission même des nouveaux billets, c'est l'usage qui est fait des billets émis. Les billets de banque sont à certains égards comparables aux actions qu'émet une société anonyme : si celle-ci augmente son capital et avec les nouveaux fonds accroît de façon correspondante son actif, elle augmente sa surface et n'empire pas sa situation, elle peut même l'améliorer; si, au contraire, elle augmente son capital pour boucher des trous ou si elle gaspille ses nouveaux fonds, il y aura dans le capital ainsi accru une part d'inflation correspondant à l'insuffisance d'actif.

Il est évident que l'actif de la Société France, diminué par les énormes dévastations de la guerre, n'a pas reçu un accroissement correspondant, même de très loin, à l'augmentation de sa circulation monétaire. D'où l'impossibilité de revaloriser la monnaie sur une parité ancienne, mais d'où la légitimité aussi d'arrêter une dévalorisation contre laquelle s'élèvent tous les

éléments sains et productifs du capital national. Contre une dévalorisation excessive s'élève aussi, — bien qu'il ne faille pas confondre le gage métallique avec la contre-partie de la circulation monétaire, puisque ce gage destiné à l'échange n'est qu'un des éléments de la contre-partie qui peut comprendre d'autres biens que l'or stérile, — le montant même des réserves métalliques de notre Banque d'émission. Que l'on ramène notre circulation monétaire au montant correspondant à sa valeur d'échange avec le dollar américain et que l'on place en regard nos réserves métalliques, on s'apercevra que la couverture est satisfaisante. Tel est le paradoxe qu'au niveau même où elle apparait, non pas seulement bien garantie par l'actif national mais encore bien gagée par l'or, notre monnaie garde tendance à se déprécier. C'est un signe bien évident que nos finances publiques sont très mal gérées. Dans l'inévitable recul de la monnaie, depuis qu'elle a cessé d'être artificiellement soutenue par les crédits de guerre de nos anciens alliés, toutes les lignes de résistance n'étaient point faciles à défendre et, pour reprendre la formule bien connue des anciens communiqués, souvent le recul stratégique vers une position plus solide s'imposait. Mais au bastion où nous sommes, la résistance apparait comme possible et comme nécessaire. Toutefois, cette résistance, il faut l'organiser, puis la consacrer par une stabilisation sur un niveau convenable.

Sans doute l'expérience fâcheuse que viennent de faire nos amis belges montre combien une opération de stabilisation est difficile et délicate, et les erreurs qui furent commises à côté de nous doivent nous servir d'enseignements. Il faut se garder d'abord de mêler, comme l'ont voulu faire les Belges, deux opérations absolument distinctes et presque contradictoires : une opération de redressement et une opération de stabilisation : les traiter ensemble, c'est agir come un médecin qui, au même moment, voudrait préparer le même client à une opération chirurgicale et l'entraîner pour une course à pied. Le niveau de 106 francs belges pour une livre sterling, auquel nos voisins voulaient faire la stabilisation, était trop ambitieux et des avis impartiaux, qu'ils eurent le tort de mépriser, leur furent donnés à ce sujet.

Mais en dehors même de cette erreur de principe, plusieurs

fausses manœuvres furent commises dans l'exécution : si une opération de ce genre réclame d'assez longs préparatifs, elle exige une grande rapidité d'exécution ; elle veut aussi le secret quant au cours précis de stabilisation, afin d'empêcher la spéculation internationale de prendre position à coup sûr, puisque le cours choisi, s'il est connu, permet de jouer l'échec sans aucun risque et sans autres frais que les taux de report. Enfin, dans une opération de ce genre, il faut avoir ses ressources propres, et si on y ajoute un appoint fourni par l'étranger, faire en sorte que cet appoint soit durable et ne puisse être retiré. Il est probable d'ailleurs, — et nous devons le souhaiter, bien que nos voisins se soient flattés, en termes peu agréables pour nous, et qui témoignaient même de quelque ingratitude, d'avoir désolidarisé leur monnaie de la nôtre, — que l'opération mal engagée va être reprise sur un plan meilleur et avec de plus solides garanties.

Il va être temps, il est temps que nous ne restions pas seuls avec une monnaie vacillante, soumise aux coups de la spéculation internationale.

On objectera que rien ne peut être fait à cet égard, avant le règlement des dettes interalliées. Est-ce bien sûr, et ne procéderions-nous pas à ce règlement en meilleure connaissance de cause avec une monnaie stabilisée? Puisque nos créanciers, sourds à l'équité, refusant de prendre en considération tous les motifs de droit, si forts cependant, qui d'eux-mêmes réduiraient cette dette, n'y veulent apporter d'autres tempéraments que ceux que déterminera notre capacité de paiement, en un mot traitent le sauveur que nous fûmes tout comme l'ennemi que nous avons vaincu, les possibilités de la stabilisation, dont le taux même fera ressortir nos sacrifices, et les indispensables mesures propres à sauvegarder ce taux, ne doivent-elles pas, mieux que tout autre calcul, fixer les limites des règlements extérieurs auxquels nous pourrons procéder? Arrêter pour les années futures de tels règlements avant que le problème de la stabilisation ait été résolu, c'est empirer notre sort dans des proportions telles peut-être que nul ne peut se flatter d'en mesurer les conséquences. Et si ces conséquences sont désastreuses au point de s'opposer à un redressement financier, qui intéresse nos créanciers comme nous-mêmes, les accords

devront, bon gré, mal gré, être revisés, et l'irritante question renaîtra.

Je ne puis songer à épuiser dans cet article la question de la stabilisation, qui demanderait à être traitée en elle-même et à part, mais j'en ai dit assez pour montrer combien elle devient urgente et combien aussi elle est complexe. La technicité n'en est point douteuse et ce n'est, certes, pas faire injure au Parlement que de le croire incapable d'en tracer même les principes directeurs. Là encore, là plus encore que pour la refonte de la fiscalité, s'imposent l'adjonction des compétences et la coopération, pour une œuvre qui est la reconstruction nationale, des forces vives, des forces éclairées du pays. La formule, que j'ai suggérée, de Comités spéciaux et hautement qualifiés, travaillant rapidement et sans publicité, formulant les solutions pour les soumettre ensuite à l'approbation ou au rejet du Parlement, à qui reste ainsi le dernier mot et qui n'abdique rien de sa souveraineté, ayant délégué le travail et s'étant réservé la décision, paraît vraiment, plus on y songe, être la meilleure conciliation entre ce qu'exige le salut du pays et le fonctionnement habituel de notre machine publique. Aucune atteinte n'est portée à nos institutions et, tout au contraire, l'œuvre du Parlement se trouve renforcée et étayée par cette prise de contact avec les grandes forces vivantes de la nation.

Que si des procédures plus heureuses peuvent être imaginées, on se hâte de les formuler. Je serai le premier à m'y rallier, n'ayant aucun amour-propre d'auteur en une matière où un seul sentiment compte : l'amour du pays. Mais, de grâce, là où il s'agit du salut public, que tout cède devant l'utilisation nécessaire des capacités. Et que nos parlementaires se rappellent la sentence d'un très vieux civilisé, du philosophe chinois qui a dit : « Quand on veut tailler le bois à la place d'un charpentier, il est rare qu'on ne se blesse pas les mains. »

OCTAVE HOMBERG.

LE ROMAN
D'AURORE DUDEVANT
ET D'AURÉLIEN DE SÈZE

II[1]

JOURNAL ÉCRIT POUR AURÉLIEN

(*Suite*)

Guillery, le 24 octobre 1825.

J'ai passé une journée sans vous écrire, et une journée bien dissipée, mon ami. Mais vous qui êtes sans cesse à mes côtés, qui me suivez partout, qui lisez de loin comme de près dans mes yeux et dans mon cœur, vous n'êtes pas inquiet. Vous me *connaissez*, Aurélien, *vous savez* qu'entourée de vœux et d'hommages, je ne puis penser qu'à vous.

Je veux vous raconter ma journée d'hier.

Dès le matin, la *brillante* jeunesse des environs s'est rassemblée ici pour la chasse. Après un déjeuner matinal des plus bruyants, un des Adonis de la contrée m'a prêté un assez bon cheval, le mien étant blessé. Bientôt, à travers les taillis épais, les branches qui nous crevaient les yeux, le sable où nos chevaux s'enfonçaient jusqu'aux genoux, les fossés qui se creusaient sous nos pas, la bruyère qui nous cachait des trous et des ornières, nous avons galopé, ventre à terre, pêle-mêle, tombant, riant, criant après un lièvre que nous avons perdu, un loup qui a disparu et un renard que nous avons tué et rapporté !

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

La chasse est fort agréable, ici, sur les landes, où on ne perd pas les chiens de vue. Mais ramenés sans cesse dans les taillis, on s'y pique les jambes et on s'y écorche la figure. Vous savez comme j'aime l'exercice du cheval et je me suis amusée dans cette partie. Celui qu'on m'avait prêté sautait très bien, et cela m'électrise. Dans mes jours de malheur, j'ai été ennuyée et dégoûtée de tout. J'ai passé des années sans toucher un crayon, des mois sans approcher d'un piano, des jours sans ouvrir un livre, et je me suis toujours sentie disposée à monter à cheval, en regrettant de ne pouvoir le faire. Il me semble qu'à cheval on renaisse, on reprenne à la vie.

C'est alors que vous contemplez, que vous voyez la nature, car, à pied, occupée sans cesse de ne pas tomber, en regardant à chaque instant devant soi, on ne peut fixer ses yeux, les attacher sur l'horizon. N'avez-vous jamais, dans des jours de mélancolie, trouvé un charme indéfinissable à égarer votre imagination au delà des limites de la vue? En regardant une perspective lointaine, n'avez-vous jamais rêvé des bois, des eaux, des pays enchantés dans ces masses bleuâtres et confuses que l'œil aperçoit et ne peut distinguer? Et si l'absence vous a privé d'un ami, vous avez cru voir le toit qu'il habite à l'horizon, bien que des centaines de lieues, des mers, des espaces immenses fussent entre lui et vous. Vous avez suivi de l'œil le vol rapide et élevé du milan et du vautour, vous avez désiré être sur ses ailes et franchir en un instant des distances que la pensée mesure avec effroi. Oh! ami, vous avez éprouvé tout cela! Nous nous entendons trop bien pour que l'histoire de l'âme n'ait pas été la même pour tous les deux!

C'est à cheval, c'est au pas que l'on domine davantage sur la campagne et qu'elle vous paraît plus belle. C'est au galop que toutes les pensées quittent leur cours ordinaire et changent de place pour ainsi dire En fendant l'air d'une course rapide, on ne souffre plus, on ne pense plus. On respire. L'esprit est comme en suspens, et comme ravi du bien-être que le corps éprouve. Et si une difficulté, un danger, s'offrent à votre rencontre, tant pis pour celui qui craint de le braver! Il retient son cheval, le contrarie, le gêne, perd l'équilibre et se prive d'une des plus vives sensations que l'on puisse éprouver : celle de voir, de toucher la mort et de s'échapper en riant de ses bras. Mais animez le fier animal du mors et de la voix, livrez-le à son cou-

rage et à son orgueil, vous le verrez franchir un ravin, sauter une barrière, traverser un marais, lutter contre le courant d'une rivière, rompre avec ses pieds les joncs et les racines qui veulent l'arrêter, perdre pied, réagir et escalader la rive d'un saut. Regardez alors derrière vous; vous venez, comme dit Mme de Staël, de *reconquérir la vie*, et vous l'aimez mieux parce que vous vous la devez. Ceux qui n'ont jamais connu, jamais aimé le danger ne connaissent pas le prix de l'existence.

J'aime ma jument Colette, je l'aime réellement, je ne la regarde pas comme un animal subordonné à mes plaisirs, mais comme une amie dont toutes les volontés sont d'accord avec les miennes. Je ne sais pas si, parmi mes amies, il y en a beaucoup qui la vaillent et que je lui préfère. J'aime à voir les animaux à leur place, les oiseaux voler sur les arbres, les chiens chasser et coucher au chenil. Mais je déteste m'entourer de chiens et de chats. Le babil d'un perroquet ou les emportements d'un roquet me rendent imbécile. Je suppose au cheval une intelligence plus relevée. Je le place au-dessus de tous les animaux, immédiatement après l'homme, et faisant un bien meilleur usage d'une bien plus petite part de raison. Je passe des heures entières à l'écurie, je fais la conversation avec Colette. Je suis sûre qu'elle m'entend. N'avez-vous jamais lu une pensée dans l'œil expressif d'un bon cheval ?

Mais où me suis-je égarée? Me voilà bien loin de mon récit. Je reviens de la chasse. Il y avait d'assez jolis chevaux. Un, entre autres, était ravissant. Assez mal monté par son maître, je l'aurais voulu en d'autres mains. Il serait trop vif pour moi. Mais je vous le désirais. Un homme n'est jamais mieux que sur un beau cheval qu'il monte bien. Parmi ceux qui se cabraient, qui se cassaient le cou était le comte de Beaumont, jeune homme que j'ai connu dans le monde. C'est un officier des hussards de la garde. Un agréable du bon ton. Il n'aime pas beaucoup la chasse et ne s'occupe pas comme les autres à rappeler les chiens, à reconnaître la double voie, etc.: il est resté toujours auprès de moi. Notre conversation, quoique roulant sur des sujets étrangers, m'a fait faire plus d'une réflexion. Je veux vous les dire et pour cela je suis obligé de revenir encore sur le passé et de vous faire comprendre ma position.

Née de parents *nobles* et considérés, élevée par ma grand mère, une des femmes remarquables de l'époque, j'étais destinée

à faire un mariage qui m'élevât au premier rang. On avait oublié que mon père avait fait un mariage de garnison, qu'il s'était jeté dans la *mauvaise compagnie*. Il était mort, on ne se souvenait plus de ses folies; sa veuve vivait, ignorée, d'une pension que lui faisait ma grand mère, pension qu'elle ne lui devait point et dont elle était payée par la haine et par les malédictions de ceux qu'elle faisait vivre. Elle ne l'ignorait point et se vengeait en redoublant de présents et de générosité. Ma grand mère était une femme incomparable et je ne le sentis bien que quand elle me fut enlevée. A douze ans j'étais une enfant incapable de l'apprécier, quoiqu'elle eût jusqu'alors soigné mon éducation. Elle tenait à ce que j'eusse des talents, et notre séjour annuel en Berry interrompant mes leçons, elle prit le parti de me mettre au couvent. J'en sortis à seize ans, commençant à sentir et à raisonner, ne connaissant presque plus celle qui m'avait élevée et ne connaissant pas du tout ma mère, que je voyais une fois par mois au parloir, à travers une grille, accompagnée d'une *sœur écoute*. Je n'aimais au monde que mes camarades et ne reconnaissais de mère qu'Alicia, une religieuse qui prenait soin de moi particulièrement. Bientôt je connus et j'aimai ma grand mère. Pendant près d'un an, je goûtai près d'elle un bonheur parfait. Accoutumée au tapage et à la gaieté de cinquante compagnes, gâtée et caressée à qui plus ferait par vingt religieuses, je ne me sentais pas seule auprès d'une femme de soixante-quinze ans. Elle s'occupait sérieusement de me marier. J'avais déjà été demandée plusieurs fois parce qu'on savait que j'étais son unique héritière. Elle se sentait décliner. Depuis longtemps de sombres pressentiments la poursuivaient.

— Dans un mois, me disait-elle, nous irons à Paris. Ma fille, il faut te décider, je veux t'établir.

— Pourquoi tant me presser? lui répondis-je, je suis si jeune et je suis si heureuse auprès de vous!

J'avais encore une raison, je sentais battre dans mon sein un cœur fait pour aimer. L'idée d'un mariage de convenance m'effrayait. J'avais bien changé depuis le couvent. Je n'étais plus cette petite dévote aveugle et soumise, qui aurait tout béni de la main de Dieu et de ses parents. Je sentais se développer en moi une âme ardente, une imagination de feu. J'avais lu avec ma grand mère tout ce qu'une jeune personne peut lire

des ouvrages des philosophes et j'avais accueilli leur principe avec toute l'ardeur d'une âme neuve. Au récit d'une belle poésie, le rouge me montait au visage, mes yeux s'emplissaient de larmes. Ma grand mère se plaisait à voir cette sensibilité et s'en effrayait quelquefois. Quand je lui disais avec confiance que je voulais connaître mon mari avant de l'épouser, que la fortune ni la naissance ne m'éblouiraient jamais, que la vanité ne me guiderait point, que je voulais rencontrer un cœur fait comme le mien... elle m'interrompait alors.

— Mais, mon enfant, me disait-elle, je suis sur le bord de la tombe. Je vieillis chaque jour d'un an. Je sens que je n'ai pas de temps à perdre pour assurer ton sort. Je suis ta tutrice légale, par suite des arrangements que j'ai pris avec ta mère. Mais elle est ta tutrice naturelle et si je meurs sans t'établir, rien, rien au monde, ne peut t'arracher à sa domination. O mon enfant, quel sort sera le tien, si tu tombes entre ses mains! Tu ne la connais pas, ta mère : je ne veux pas te la faire connaître. Dieu te préserve de la connaître jamais!

Hélas! les pressentiments de cette excellente femme n'étaient que trop fondés. Au moment de partir pour Paris, elle eut une attaque d'apoplexie et resta paralytique dans son lit pendant un an. Ce qu'il y avait de plus affreux encore dans son état, c'était l'affaiblissement de ses facultés morales. Son excellent cœur lui suggérait encore des choses tendres et bonnes à dire à tout le monde. Mais sa tête était dérangée. Elle ne reconnaissait plus les gens qui l'environnaient. J'étais la seule qu'elle ne méconnût jamais. Au milieu des nuits, elle demandait à me voir. Je me relevais navrée, je courais vers son lit. Ses yeux me regardaient sans me voir.

— Je ne distingue pas tes traits, me disait-elle. Mais c'est toi, mon enfant, je reconnais ta voix, je sens ta main, je sens tes larmes. Tu as raison de pleurer! Tu perds tout en perdant ta grand mère. Pleure, petite! Je suis bien malade, mais je ne sens pas tant mes souffrances que le malheur qui t'attend.

Aurélien, je pleure en vous racontant ces détails. Je voulais vous expliquer ma position en quatre mots et je me laisse aller à vous raconter mon histoire. N'importe, je ne m'en repens pas, vous vous y intéressez, je continue. Vous ne devez plus vous étonner d'avoir découvert, sous l'enveloppe de ma gaîté folâtre, une âme ardente, délicate, etc.

Vous voyez que, dès ma plus tendre jeunesse, tout concourt à développer en moi le germe d'une extrême sensibilité. Il n'y a qu'une chose qui m'étonne, moi. C'est qu'après tout ce que j'ai éprouvé, je puisse être légère et folle comme je le suis souvent!

Un an, un an entier se passe pour moi dans ces épreuves cruelles, privée d'espérance et voyant chaque jour approcher le moment redouté de perdre mon unique soutien.

Quelque temps avant sa mort, son esprit sembla se réveiller. Jamais elle ne fut plus spirituelle, plus tendre, plus aimable. Le ciel m'accorda une consolation que je lui demandais avec instance depuis longtemps, celle de la voir rentrer dans le sein de l'Église et de s'entourer des consolations de la religion. L'archevêque d'Arles (1) (fils de M. Dupin de Francueil, mari de ma grand mère et de Mme d'Epinay dont vous connaissez peut-être les *Mémoires*), quitta Paris qu'il habitait alors et vint nous trouver. Il n'eut pas de peine de l'amener à ce qu'il désirait. Elle satisfit à ses devoirs religieux avec une ferveur et une fermeté admirables. Je n'oublierai jamais ce moment, les approches de sa mort, cet appartement (que j'occupe à Nohant) rempli de nos serviteurs tout en larmes, la dignité de notre vieux curé, souvent interrompu par ses larmes, et ces paroles que ma grand mère répétait souvent : « Où est ma fille? Je veux la voir. » J'étais à son chevet, elle ne me voyait pas. Je collai mes lèvres sur sa main. Je ne pleurais pas, non, non; dans de tels moments on ne trouve pas de larmes.

Dans quel récit me suis-je engagée? Ma journée a commencé si gaiement! Les chasseurs vont rentrer et faire retentir la maison de chants et de rires, et je vais paraître les yeux rouges parmi ces fous. Oh! j'aime mieux pleurer avec vous, mon ami, que de rire avec eux!

Elle mourut ou plutôt s'endormit en paix. Malheur aux petits esprits qui n'envisagent la mort qu'avec horreur et dégoût, qui s'éloignent avec horreur du lit que la mort vient d'abandonner! Ils dépouillent la mort de ce qu'elle a de sublime. Ah! c'est sur ce lit abandonné où je croyais la voir encore, c'est dans cette chambre déserte, où personne n'avait osé entrer depuis l'enterrement, et où tout était dans la même disposition

(1) Mgr de Beaumont, « oncle par bâtardise » de George Sand. (*Histoire de ma vie*, tome II, p. 262-263, et tome III, p. 316 et suivantes.)

que lorsqu'elle respirait encore que je sentis enfin couler mes pleurs. Dans le silence des nuits, je me plus à entr'ouvrir les rideaux, à voir sur le matelas l'empreinte de son corps, à voir sur la cheminée des potions, des fioles à demi consommées. Là, il me semblait que rien n'était changé. Je me rapprochais de la cheminée, je m'asseyais dans le grand fauteuil où j'avais passé tant de nuits à la veiller, écoutant chaque soupir, chaque gémissement, les attendant encore et me persuadant qu'elle allait se réveiller. Mais, ne la trouvant pas quand je me rapprochais de son lit, j'avais besoin d'être près d'elle et j'allais la chercher. Dans les froides nuits de décembre, je marquais mes pas sur la neige déjà tombée. Je me glissais parmi ces tombes dont les habitants ne se réveillaient pas à mon approche. A genoux près de la sienne, je lui demandais de veiller sur moi, de me soustraire du moins aux dangers dont on allait m'environner, si elle ne pouvait pas m'arracher au malheur. Je rentrais calme et je m'endormais, parce que tant qu'on pleure, tant qu'on prie, on peut supporter tous les maux.

Huit jours se passèrent ainsi, jusqu'à l'arrivée de ma mère et de ses parents. Je les regardais encore comme des jours heureux, parce que je pouvais pleurer en liberté. « Bientôt, disais-je, on m'arrachera d'ici, on me fera un crime de mes regrets. » Je l'éprouvai. Je dis adieu en sanglotant à mes vieux domestiques et je suivis ma mère à Paris.

Vous savez le reste de mes chagrins jusqu'à mon mariage. Je vous ai raconté plus haut comment mes parents paternels (1), qui avaient juré à ma grand mère de ne point m'abandonner, et qui d'abord m'avaient reçue à bras ouverts, m'abandonnèrent ensuite à la tyrannie de mes autres parents du côté de ma mère. Ceux-là voyaient et formaient eux-mêmes la plus mauvaise compagnie possible. Je pressentis que tout était désespéré pour moi et que je ne devais plus occuper dans la société le rang qui m'était destiné d'abord. Il en coûte de descendre de l'échelle du monde. Mais j'eus assez de bon sens pour ne pas m'affecter d'un semblable malheur. « Si je puis conserver parmi ces écueils une réputation sans tache, me disais-je, il faudra que le monde soit bien injuste, s'il me rejette quand j'aurai atteint mon indépendance et ma majorité.

(1) Les Villeneuve. Cf. *Revue* du 15 avril, p. 788.

Qui pourra me faire un crime, en me voyant fuir la mauvaise compagnie, d'avoir été forcée par les lois mêmes d'y passer trois ans de contrainte et de malheur? On peut être entouré de vices et chérir la vertu. Je reparaîtrai irréprochable et il faudra bien m'accueillir. »

Que je connaissais mal le monde! J'entends bientôt Mme de Villeneuve, ma cousine, me dire avec hauteur : « N'espérez pas vous relever de l'opprobre dont vous êtes entourée. N'espérez pas faire un bon mariage désormais. Quel est l'homme d'honneur qui ira vous demander à votre mère? »

Imaginez mon indignation, moi dont la conduite était trop droite à leur gré, car savez-vous pourquoi l'on me traitait ainsi? Parce que j'avais refusé d'insulter ma mère, de mépriser ma sœur (sa fille d'un premier mariage)! On m'avait promis de présenter au Roi une demande pour m'arracher, non à la tutelle de ma mère, — cela était impossible, — mais au malheur et au danger de vivre avec elle. La famille de La Roche-Aymon (1) dont je suis proche alliée, était assez puissante pour m'obtenir la protection du Roi. On devait me présenter à lui, l'intéresser à mon sort et m'obtenir un ordre de lui d'être mise dans un couvent, à mon choix, tant que durerait ma minorité. Ce n'était pas pour m'obliger qu'on préparait toutes ces démarches. C'était pour que le monde n'eût rien à dire sur mon compte et que le comte de Villeneuve, mon cousin, pût m'épouser sans se déshonorer, à ma majorité, et faire un très bon mariage sans se dégrader. Mais on craignait tant de contracter des obligations avec ma mère et sa famille, qu'on exigeait qu'à l'instant même je fisse en sorte de me brouiller avec elle d'une manière irrévocable, que, lorsqu'elle me présenterait sa fille (avec laquelle j'avais été élevée jusqu'à la mort de mon père et que je n'avais pas vue depuis), je la repoussasse avec mépris. Enfin, il fallait me déclarer hautement en révolte avec ma mère, ne l'appeler que madame et lui témoigner en tout de la haine et le besoin de l'insulter. Je déclarai positivement que jamais je n'humilierais ma mère, que je ne souffrirais pas qu'on le fît devant moi, que, quelque mal qu'elle me fît, je ne la haïssais ni ne la méprisais, et que j'avais horreur de semblables conseils. On voulut vainement m'humi-

(1) La fille de René de Villeneuve (Emma) avait épousé un La Roche-Aymon.

lier en me disant : « Renoncez donc au monde pour toujours. Croupissez dans la mauvaise compagnie. Soyez la fille de votre mère et la sœur de votre sœur. »

Ma mère me présenta cette sœur (1). C'est une femme froide qui ne m'aime point, qui n'aime personne, mais d'une conduite irréprochable. Pourquoi l'aurais-je insultée ? Elle vint à moi en m'appelant sa sœur. Ce nom que je n'avais jamais entendu fit palpiter mon cœur d'une émotion inconnue. Elle était jolie, sa figure était douce et candide. Elle me tendait les bras. Je m'y jetai. Je sentis une larme dans mes yeux. On m'annonça le comte de Villeneuve (2), le père de celui qu'on me destinait. Il était furieux. Il me voyait entouré d'une nouvelle famille, que je ne connaissais pas, que je n'aimais pas, mais que j'avouais. Il insulta ma mère et sortit en jetant sur moi un regard dont je sentis tout le sens.

— Voilà, voilà vos parents, s'écria ma mère, voilà les gens que vous m'amenez !

J'étais outrée moi-même de la manière dont M. de V. s'était conduit.

— Je vous prouverai, lui dis-je, en lui prenant cette main qu'elle ne m'avait jamais tendue, je vous prouverai combien je désavoue sa conduite en ne le revoyant de ma vie (3).

Je tins parole. Jamais je n'ai revu ma famille. Elle s'est vengée, en me fermant, par d'indignes propos, toutes les maisons où j'aurais pu être reçue, et ma mère m'a payée du sacrifice de mon état dans le monde de la manière que je vous ai racontée.

Il m'eût été possible, après mon mariage, qui, s'il n'est pas brillant, n'a rien qui doive m'humilier, de me réhabiliter dans l'esprit des gens que ma grand mère recevait et qui, j'en suis sûre, se seraient laissé persuader par la raison et la vérité. Mais se justifier quand on n'est pas coupable, c'est à quoi l'on peut se résoudre avec ses amis, mais pas avec les indifférents, encore moins quand on a besoin d'eux, et qu'on a l'air intéressé à leur estime. J'ai renoncé à la place que je devais occuper. J'ai fait de nouvelles connaissances, de nouveaux amis. Chez

(1) Caroline, fille naturelle de Mme Maurice Dupin. (Elle était, en 1825, mariée depuis peu avec M. Cazamajou.)

(2) Auguste de Villeneuve, frère de René. Il avait un fils, Léonce.

(3) Voyez le récit de cette scène dans l'*Histoire de ma Vie*, t. III, p. 388-389.

quelques-unes de mes compagnes de couvent, j'ai été reçue froidement et je n'y suis jamais retournée. Chez d'autres, chez Louise de La Rochejacquelein particulièrement, j'ai été accueillie plus tendrement que jamais, parce qu'on savait ce que j'ai injustement souffert. L'estime de quelques personnes de bien doit suffire pour consoler du dédain d'un grand nombre de sots. Enfin, j'ai quitté le grand monde pour un monde moyen ; et j'y ai été poussée moitié par les circonstances, moitié par ma volonté.

Onze heures du soir.

C'est donc de mes anciennes connaissances que je m'entretenais avec M. de Beaumont. Il s'étonnait qu'avec de semblables liaisons et des parents dont lui-même cherche la protection j'eusse abandonné le monde. Je n'ai pas jugé nécessaire de l'informer de tous mes motifs.

Quand j'ai pu être seule, un instant, dans un chemin ombragé, que j'ai choisi adroitement pour me délasser un peu de ces plaisanteries guindées, qui ont toujours un but et une victime (car ces gens-là ne disent pas comme vous des bêtises pour le plaisir d'en dire), je me suis demandé si la société des gens comme lui valait un regret. Je venais de passer avec lui tout Paris en revue. Parmi tous ces noms, il n'y en a pas un seul qui me soit cher. Pourquoi donc me croirais-je malheureuse de n'être plus leur égale? Et puis, ma destinée est remplie, ma carrière de misère est fournie. J'ai touché le but. J'ai trouvé un ami selon mon cœur. Que m'importe l'univers? Sa patrie sera la mienne, et toute ma vie, tant qu'il dépendra de moi, lui sera consacrée.

J'ai rejoint la chasse plus calme et plus indulgente que jamais, car maintenant je suis heureuse, mon ami, je trouve tout le monde à mon gré. J'ai rencontré celui qui s'est chargé de mon bonheur. Je n'exige rien des autres. — Nous avons tué force lapins qui, au retour, venaient se jeter dans les jambes de nos chevaux. Le spirituel Lespinasse m'a tiré un coup de fusil à un pouce du visage. Mais je suis si bonne maintenant, que j'ai trouvé cela charmant! Le dîner a été fort gai, la soirée étourdissante. Tous les hommes se sont mis à danser ensemble au son du piano que j'occupais. J'étais si fatiguée, et de leur bruit, et de la chasse, que je me suis mise au lit sans

vous écrire, me réservant le plaisir de vous en écrire plus long aujourd'hui, pendant qu'ils chasseraient au chien couchant. C'est ce que j'ai fait et je vais me coucher. Ils sont tous partis, heureusement pour mon beau-père à qui la société des jeunes gens fait tourner la tête de plaisir, et pour ma belle-mère, que le bruit désole. Un dîner de plus comme celui d'hier soir et d'aujourd'hui, et l'un devenait fou de joie, l'autre d'ennui!

Bonsoir, mon ami. Je suis bien aise d'avoir bien bavardé avec vous aujourd'hui. Cela me manquait hier soir. Je ne pouvais plus dormir et j'étais au moment de me relever pour le faire.

Bonsoir, je suis toujours la même. C'est tout dire.

Guillery, le 25 octobre 1825.

J'ai reçu ce matin une lettre charmante de Zoé. Je suis reconnaissante et sensible à son amitié, mais cette lettre ne m'a pas apporté tout le bien que j'en attendais. Elle ne vous avait pas vu depuis longtemps. Deux dimanches d'attente vaine s'étaient écoulés. Je suis d'une inquiétude mortelle. Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi avez-vous été si longtemps sans voir Zoé? Vous êtes si bien avec elle! De tous les gens que vous voyez, elle seule me connaît. C'est avec elle seule que vous pouvez parler de moi.

Vous êtes peut-être triste, peut-être malheureux. Allez voir Zoé, mon ami, ma lettre qui est entre ses mains vous fera du bien. Aurélien, mon ange, vous souffrez, sans cela vous ne fuiriez pas Zoé. Mais vous lui cachez votre chagrin, vous ne voulez pas qu'elle me l'apprenne. Oh! ne croyez pas me le cacher, à moi. Je le sens, il m'a frappée au cœur. Depuis ce matin j'ai été malade. J'ai ressenti les atteintes du même mal que vous. Ah! par pitié pour moi, consolez-vous. Soyez mieux. Je vous demande de vous bien porter comme si cela dépendait de vous. Ah! si vous êtes malade, les fortes émotions que vous avez éprouvées en sont la cause. Pauvre Aurélien! Vous n'étiez pas accoutumé aux chagrins et je vous en ai causé de bien grands! Mais allez voir notre amie. Je vous le demande par pitié; j'embrasse vos genoux! Soyez sûr que son entretien vous fera du bien; elle vous aime tant et elle est si bonne!...

Il me semble que vous m'avez entendue et je suis un peu plus calme. Hélas! que l'inquiétude fait de mal! Je ne sais

qu'imaginer. S'il vous était arrivé quelque accident, — les nouvelles se répandent vite à Bordeaux, — sans doute Zoé le saurait. Voyons, je veux me rassurer aussi. Oh! que j'ai d'impatience que ce petit cahier soit entre vos mains! Il me semble que quand vous l'aurez, vous ne pourrez plus être triste. Vous le feuilletterez souvent, il vous tiendra compagnie. Ah! ne me laissez pas croire, mon ami, que le sacrifice soit au-dessus de vos forces! Non, non, ce qui est bien ne peut pas vous coûter! Je veux relire votre dernier billet. Il me tranquillisera...

Il est impossible qu'un homme qui a écrit de telles choses, soit un homme sans force et capable de préférer ses plaisirs à mon bonheur. J'ai honte de l'avoir soupçonné de faiblesse.

Et toi, mon Dieu, toi qui formas son cœur, toi qui le fis naître pour moi, veille sur lui, répands sur lui ta divine consolation. Tu lis jusqu'au fond de mon âme; les plus secrètes pensées sont à découvert devant toi. Tu sais si le souvenir de ces jours d'ivresse et d'entraînement me coûte maintenant un soupir! Tu sais que je te remercie, que je te rends grâce tous les jours de m'avoir ramenée dans le sentier de l'innocence et de la vertu! Fais passer dans son cœur le même enthousiasme, la même reconnaissance. Bénis notre union, épure-la, perfectionne-la au point que tu la puisses voir avec plaisir. Extirpe, arraches-en tout ce qu'il peut y rester d'impur et d'imparfait. Mon Dieu, mon Dieu, rends-la digne de toi! Je suis tranquille à présent. Je le suis tout à fait. Dieu m'exaucera. Il vous fera passer mes paroles. Bonsoir, mon ami, mon frère bien-aimé. La paix, le bonheur soient avec vous.

Guillery, le 27 octobre 1825.

Malgré moi, je suis inquiète de vous. Il faut que des affaires indispensables vous aient retenu à Bordeaux. J'accueille cette idée avec empressement, celle que vous êtes malade me tue. Mais vous êtes d'une si forte santé! Vous ne souffrez jamais, vous! Cependant, je me rappelle que vous me dites une ou deux fois, et particulièrement le jour que vous me rappelez dans votre lettre de Bordeaux, ce jour où nous fûmes ensemble nous promener derrière le parc, que, si je vous faisais souvent éprouver de pareilles émotions, vous tomberiez malade.

Hélas! depuis ce jour, notre vie a été si agitée, nos sensations si vives! Et cette scène de La Brède a été si forte, si acca-

blante! Ah! j'étais trop heureuse depuis quelque temps. Eh quoi! le bien-être que j'éprouvais, que je croyais partagé par vous, n'était-il qu'une illusion? Souffriez-vous pendant ce temps? Dieu, que vous étiez changé après cette matinée si orageuse! Toute la journée, j'eus les yeux fixés sur vous. Une mère ne regarde pas son enfant malade avec plus de sollicitude et de tendresse, pendant que nous nous promenions dans les bois de Montesquieu. J'étais si faible que je ne pouvais me traîner. Mais j'étais appuyée sur le bras de Zoé, et le secours d'un véritable ami fait tant de bien que je ne cessais de lui répéter :

— Regardez comme il est pâle! Mon Dieu! Je ne l'ai jamais vu si pâle!

Cette aimable fille cherchait à me rassurer :

— Il est fatigué horriblement, me disait-elle. Il a été tellement bouleversé ce matin. Mais, demain, vous le verrez calme et gai, comme à l'ordinaire.

Me trompait-elle pour me consoler, ou se trompait-elle elle-même en croyant que vous sacrifiiez à la vertu sans effort? Mais quand nous eûmes le bonheur de revenir seuls, après le spectacle, vous étiez heureux, Aurélien. Non, vous ne vous faisiez point violence pour paraître satisfait. Votre main pressait doucement la mienne. Votre visage, dont je ne perdis point un regard, malgré l'obscurité, était serein, et quand je vous laissais me donner un baiser de frère, vous ne vous livriez aucun combat, vos lèvres étaient fraîches, vous ne trembliez pas!... Vous me disiez n'avoir jamais été si heureux. Et moi donc! Le ciel était dans mon cœur! Mon ange, mon sauveur! Quand je m'entoure de ces souvenirs, je ne suis plus inquiète.

. . . .

Guillery, le 8 novembre 1825.

Je vais donc reprendre ce malheureux journal qui m'a causé tant de maux. Je frémis en songeant que c'est à l'auteur de notre ruine et de notre malheur, que je travaille encore. Je tremble comme s'il devait, s'il pouvait m'attirer de nouvelles disgrâces. Mais, maintenant, je puis défier le sort. Il a épuisé ses coups sur moi, il ne lui en reste pas un seul pour me frapper. Que dis-je, hélas! Ah! ne soyons point injustes, et que de vaines plaintes, un mouvement de douleur, ne détruisent pas l'effet de ma lettre d'hier. Pourquoi examiner, mesurer

l'étendue d'un mal sans remède? Au lieu de l'aigrir, tâchons de le soulager par toutes les consolations que peut donner la raison. La raison ! Ce mot est vide de sens. Je n'ai pas besoin de rappeler la mienne. Je n'ai pas fait de folies. Ah ! ne pensons pas, ne pensons jamais que mon cœur se soit laissé surprendre, que j'aie été séduite sans m'en apercevoir par une belle figure et de l'esprit. Non, cela ne m'aurait pas suffi. Vous aviez bien raison de me l'écrire. Il fallait bien que mon cœur eût deviné le vôtre, que j'eusse senti un attrait sympathique, un goût céleste qui m'attiraient vers vous. Ce n'est pas la jeunesse, l'occasion, le frivole caprice, qui peuvent lier deux êtres faits comme nous. Laissons-le penser aux indifférents, aux gens qui n'y entendent rien. Mais disons-nous sans cesse que nous étions nés l'un pour l'autre, que nous n'avions pas vécu avant de nous connaître, qu'un besoin irrésistible nous a fait nous chercher, nous engager à jamais. Vous étiez en quelque sorte engagé à une autre : vous vous croyiez amoureux et tout a changé pour vous. Je vous ai repoussé plusieurs fois, parce que mon âme indifférente, dédaigneuse pour tout autre, mais avide, ambitieuse de vous, voulait vous posséder sans partage. Je vous ai souvent mis à même de reprendre vos premières chaînes. Vous avez préféré quelques instants passés près de moi, un aveu de ma bouche, une espérance incertaine de me revoir, à des biens et à des jouissances plus sûrs, plus réels, qui vous étaient offerts. Ah ! j'étais plus que préférée, j'étais nécessaire, j'étais indispensable !

Et moi qui croyais avoir aimé et l'avoir été ! Commo je me trompais ! Quand je me disais que j'étais désormais seule sur la terre, j'étais injuste envers la destinée, qui me réservait la douceur d'être aimée de vous. Quelle différence entre *lui* (1) et vous ! Il m'aimait *beaucoup*, et vous m'aimez *bien*. S'il n'abusait pas de ma confiante tendresse, c'était plus par honneur que par amour. Il pouvait rester toujours près de moi. Un jour, il me parla ainsi :

— Voici le moment de nous décider, je vais rejoindre mon régiment. Si tu veux me rendre heureux sans qu'il t'en coûte un regret, j'accepte la proposition qui m'est faite d'être aide de camp d'un général dont le service est ici. Je m'attache à tes

(1) Allusion à un officier inconnu qu'Aurore avait peut-être rencontré avant son mariage, chez les Duplessis

pas, je ne te quitte plus, parce que je te deviens nécessaire. Si tu persistes à regarder le bonheur que j'implore comme un crime, à Dieu ne plaise que je cherche à obtenir un lien que tu te reprocherais de m'accorder. Mais je pars et je pars pour jamais, parce que je ne suis plus maître de moi. La résistance irrite mes désirs. Je ne t'entendrais plus, je deviendrais coupable et toi malheureuse. Je t'aime trop. Je te quitte, je te fuis... »

Huit jours après, il partit et je ne l'ai jamais revu.

Je restai atterrée. Vous m'avez revue longtemps après et je n'étais pas consolée. Sa conduite était pourtant conforme aux lois de l'honneur. Je me reprochais de ne pas la trouver conforme à celle d'un véritable amour. « S'il m'avait aimée pour moi, me disais-je, il aurait pu se vaincre, et préférer me voir heureuse et pure auprès de lui, plutôt que confuse et humiliée dans ses bras. Il aime mieux me perdre à jamais. Il s'en va parce qu'il veut m'oublier, parce qu'il le peut. Ah ! je sens, moi, qu'il est un plus grand mal que de ne plus voir ce qu'on aime : c'est d'avoir à s'en plaindre ! »

Pour vous, il semble que vous ayez pris à tâche, que vous vous soyez juré à vous-même de l'effacer de mon souvenir, et de fermer toutes les plaies qu'il m'avait faites. Quand je vous écrivais qu'un seul homme savait aimer, vous avez voulu que cet homme fût vous et non pas lui.

Oui, Aurélien, je me plais à vous le dire, à vous le répéter, je crois, je sais que vous m'aimez bien, que vous m'aimez comme j'ai toujours désiré et comme j'osais me flatter de l'être. Il me semble que d'avoir persuadé ce qu'on aime, le savoir *content* de nous, est un bonheur que rien ne peut ôter, pas même une éternelle séparation. Cher Aurélien, vous avez mis votre gloire à être cru sincère, vous avez préféré me prouver votre amour plutôt que de profiter du mien. Soyez-en béni à jamais ! Je perds le charme de votre présence : mais je ne peux pas perdre le souvenir d'avoir été parfaitement heureuse par vous, et cette idée sera la consolation de mon infortune, la compagne de ma solitude. Je ne reviendrai pas abattue, désolée comme je l'étais en arrivant aux Pyrénées. Non, ne le craignez pas. Je serai mélancolique, rêveuse. J'aimerai à être seule, à pleurer. Je ne me croirai plus *seule au monde*. Il sera toujours un cœur dont la pensée viendra jusqu'à moi.

Bonsoir. Bientôt, je ne vous l'écrirai plus, mais je vous le dirai tout bas, et vous l'entendrez toujours en vous couchant.

Guillery, 10 novembre 1825.

J'ai passé hier une partie de la nuit à écrire à Zoé et à Casimir (1). Vous n'imaginez peut-être pas ce qu'une lettre à ce dernier a de coûteux et de pénible pour moi à écrire. Mon cœur, touché de sa bonté, est porté à lui exprimer de l'amitié. Mais quand je réfléchis à la position embarrassante et même humiliante, dans laquelle je suis à son égard, je crains que ces témoignages d'attachement ne paraissent pas sincères. Plus j'ai besoin de l'en convaincre, moins je me sens disposée à le faire. Partagée par la crainte de l'affliger par ma froideur, et la fierté qui m'empêche de me reconnaître des torts (2), j'essaie de toucher délicatement les chagrins mutuels que nous nous sommes causés et de lui promettre de l'en dédommager par une humeur égale et une conduite qui ne lui causera jamais de soupçon.

Quoiqu'en la finissant, j'aie éprouvé un vif attendrissement, la lettre que j'ai écrite à Zoé a soulagé mon cœur serré. J'ai pleuré en disant adieu à cette excellente amie. Mais l'idée qu'elle me pleurera aussi peut-être m'est consolante. Ne vaut-il pas mieux vivre de chagrins et de privations, avec la certitude d'avoir des amis, que de plaisirs et d'amusements avec des indifférents ?

Je me rappelle que nous mettions un jour en balance le bonheur de ces gens qui ne sentent rien, qui n'aiment rien, ni ne haïssent, avec celui des âmes ardentes et passionnées. Fatiguée de souffrir, flétrie par le chagrin, je vous dis que le sort des premiers me ferait envie. Mais vous en jugeâtes autrement. Vous ne trouviez rien de plus odieux, de plus avilissant que cette vie animale, dénuée de secousses et d'émotions. Vous aimiez mieux acheter par tous les chagrins qu'ils entraînent les plaisirs d'un cœur sensible et d'une imagination vive, que de vivre sans les connaître. Je convins que vous aviez raison. C'était, je crois, sur la route de Pierrefitte à Lutz. Plus tard, sur celle de La Brède, nous reproduisîmes la même pensée, en

(1) Lettre à Casimir Dudevant, du 9 novembre 1825. Elle trouvera place à la suite du *Journal*.

(2) Première rédaction : « d'avouer mes torts. »

préférant le sort des fous, quoiqu'ils souffrent et qu'ils aient la fièvre, à celui des stupides qui mangent et qui dorment.

Dieu! Comme nous étions heureux ensemble! Comme nous nous entendions! Comme la conversation même générale et roulant sur des sujets étrangers avait de charmes pour moi! Avec quelles délices je vous écoutais raconter les moindres choses. Il me semblait qu'elles devenaient intéressantes en passant par votre bouche. Personne ne parle comme vous, personne n'a votre accent, votre voix, votre rire, le tour de votre esprit, votre manière d'envisager une chose et de rendre votre idée, personne que vous. Aurélien, que vous me fîtes plaisir, en allant nous promener à Médouze avec Zoé, quand vous me dîtes :

— Outre que je suis heureux, je suis encore *content*. Non seulement vous m'avez ravi, mais encore vous me plaisez, vous me convenez.

Ah! c'était bien là ce que nous sentions! Ces expressions si simples peignaient bien toute notre âme! Ah! mon ami, je vous vois toujours, il me semble que je ferais votre portrait de souvenir. Je vois vos cheveux, vos yeux, votre air, votre taille. Ce n'est pas parce que vous êtes beau, non, en vérité, je n'y songe plus. C'est parce que c'est vous, c'est parce que ces yeux, ces traits peignent votre âme. Ah! elle est à moi, cette âme! Qui peut me l'ôter? Elle ne me quittera point. C'est mon bien, c'est ma vie. On peut bien m'arracher de votre présence. Mais votre pensée, votre amour, qui m'en séparera?

Hier, je fus me promener seule dans le jardin. La position en est pittoresque, la vue belle. Il faisait presque nuit. Un vent froid soufflait dans mes cheveux. Je m'arrêtai vis-à-vis une échappée qui me plaisait. Un horizon bleu, qui se confondait avec les premières ombres du soir, s'élevait au-dessus d'un bois de lièges dont la verdure noire faisait ressortir quelques peupliers réunis par l'automne. Tout le monde n'est pas sensible aux charmes de la nature. Il est mille personnes qui ne se sont jamais avisées de regarder la campagne, ou si elles l'ont regardée, elles ne l'ont pas vue. Les cœurs sensibles, malheureux surtout, trouvent une mélancolie qui leur plaît à comparer la nature à eux-mêmes, à trouver des rapports entre eux et le ciel, les arbres, etc., etc. Ils aiment l'hiver et les lieux tristes. Ils aiment la nuit. Tout cela leur convient, leur ressemble.

Je regardais le ciel et je pensais que peut-être vous le regardiez aussi. Je m'entourai de votre idée et je m'en préoccupai si fort qu'il me sembla entendre votre voix dans le vent. Vous me montriez ce paysage et vous m'en faisiez remarquer les beautés comme aux Pyrénées. Il n'y avait pas un arbre, un nuage, que nous n'eussions examiné ensemble, lorsque mes yeux se fixèrent sur une petite porte à claire-voie qui donne dans un bois traversé de plusieurs chemins. Un homme était debout derrière cette porte et semblait me regarder. L'obscurité augmentant à tout instant, ne me permettant plus même de distinguer ses vêtements, je m'abandonnai à ces illusions que favorise l'incertitude de la vue. Jusqu'où alla ma folie? Je pensai que ce pouvait être vous, que vous veniez me dire un dernier adieu, me presser sur votre sein pour la dernière fois!... Tout mon sang se retira vers mon cœur. Je voulus marcher vers cette porte. Mes jambes se dérobèrent sous moi, et je fus forcée de m'appuyer contre un arbre pour ne pas tomber. Le passant avait continué sa route. Il était disparu. Je revins à la maison. En remontant l'allée qui y conduit, je regardai sur le sable l'empreinte de plusieurs pas. Je pensai douloureusement que ce n'était pas les vôtres. Dans les lieux habités par ce qu'on aime, un charme indéfinissable s'attache aux moindres choses. Il semble que tout se soit embelli, que tout ait traversé des traces de son passage. Hélas! dans une demeure où il n'est jamais entré, tout est morose et sans intérêt.

J'ai éprouvé ce soir un mouvement bien douloureux. J'ai ri. J'ai bien pu rire. Imaginez-vous que Candelotte, notre curé, eut la sottise de m'en conter et de venir me chanter des vers qu'il a faits pour moi, en me recommandant de ne le dire à personne, et voulant me faire donner ma parole d'honneur que si j'étais assez cruelle pour le railler en particulier, je ne le tournerais pas en ridicule devant les autres. La première chose que j'ai faite a été de réciter ses vers à tous ceux qui sont entrés et d'en nommer l'objet et l'auteur. Les rires inextinguibles que cette aventure a excités m'ont entraînée à m'y livrer aussi. Mes yeux se sont remplis de larmes et je me suis retirée dans ma chambre pour pleurer. J'ai reparu pour dîner. J'étais si en colère contre le curé, qui m'avait causé une impression si pénible, que j'ai été impitoyable avec lui. Je ne lui ai pas passé une bêtise. Me concevez-vous? J'ai fait rire tout

le monde, et moi, j'étais navrée ! Et je déconcertais le pauvre curé de sang-froid, de propos délibéré. Ah ! comme je suis changée ! Je ne me connais plus. Je crois que je deviens folle.

Je suis bien triste, ce soir. Je m'en veux, je m'en accuse. Vous avez assez de votre douleur, sans que je vous parle de la mienne ! Je vais vous dire bonsoir. Si je continuais, je manquerais tout à fait à ce que je vous dois en vous parlant de mes maux. Demain, je serai plus calme. Bonsoir, ma vie. Bonsoir, mon Aurélien. Ne nous abattons point. Espérons au temps, à l'avenir, au ciel !...

Lundi soir, 14.

Hélas ! dans trois jours je vous dirai adieu. Oh ! Ciel, je ne peux pas le croire : je ne peux l'imaginer. Quand près de vous à Bordeaux, ce jour fatal qui commença notre malheur, je vous disais : « Quoi ! c'est vous? Vous êtes près de moi, je vous parle, je vous vois ! Non, je ne puis le croire ; » ah ! je ne connaissais pas l'étendue de mon bonheur. Aujourd'hui, je ne puis penser à l'étendue de mes pertes sans frémir. Ah ! Dieu ! pourrai-je fermer ce journal, cacheter le paquet, écrire votre nom sur l'adresse sans mourir? Et plus jamais !... Non, jamais plus !...

Ah ! Aurélien, mon amour, je puis bien reprendre ce ton. Maintenant je vais te perdre à jamais, je puis bien me servir *du même langage que j'ai parlé à un autre*. Ah ! cet autre n'est plus pour moi ! je l'ai oublié, je ne l'ai jamais vu, jamais aimé. Je n'ai aimé que toi, Aurélien, que toi au monde, que toi qui en fusses digne ! Ah ! tu m'écrivais dans ces chères lettres que je vais perdre, mais que je n'oublierai jamais, que les anges mêmes eussent été jaloux de notre bonheur. Tu disais vrai. C'était trop jouir sur la terre. Dans les lois imposées à l'ordre des choses ici-bas, cette ivresse pure et sans égale ne pouvait durer plus d'un jour. Elle a passé, elle a fui, sans que nous ayons eu le temps de la savourer. Nous ne l'avons peut-être bien sentie, bien appréciée, qu'au moment de la perdre pour jamais. Le mot ne signifie rien. Qu'est-ce que jamais et toujours dans la vie, dans ce voyage si court, si incertain, si trompeur?... Il est un monde meilleur, Aurélien, vous le croyez, n'est-ce pas? Ah ! croyez-le avec moi ! Pensons ensemble que nous ne sommes pas des misérables dont les froides cendres ne seront pas

réchauffées par l'amour! Croyons que cette poussière se ranimera, que l'Éternel qui la forma saura la faire revivre! Il nous saura gré peut-être de nous être mis à supporter une vie, qui n'était plus rien pour nous, l'un sans l'autre. Il nous réunira pour jamais alors, dans un séjour de paix où la tendresse sera légitime et le bonheur de durée.

Oh! nous nous reverrons, même en cette vie! Je le sais, je le sens. Le temps des soupçons sera passé : mais l'affection telle que nous savons l'éprouver ne passera pas. Quand nos cheveux seraient blancs, quand nos mains seraient glacées, nos cœurs s'entendraient toujours. Ce n'est pas des agréments extérieurs, des charmes de la jeunesse que nous sommes épris. Nos âmes sont semblables. Le changement que le temps apportera dans nos goûts, le calme qu'il fera succéder aux passions, se fera sentir également chez nous deux. Il nous restera ce qu'il y aura de meilleur et de plus pur dans notre amour, et le doux, et le consolant souvenir qu'il fut toujours irréprochable et fondé sur la vertu. Peut-être, dans quelques années, nous retrouverons-nous aux eaux à Cauterets, à Bagnères. Ah! quelle ivresse de visiter ces lieux où tant de souvenirs nous attachent! Nous ne les aurons, pour ainsi dire, pas quittés. Notre pensée nous y aura ramenés sans cesse. Nous relirons sur la barque du lac de Gaube notre nom que tu y traças. Tu m'aimais déjà. Tu venais de t'apercevoir que les trois premières lettres de notre nom étaient les mêmes. Tu traçais pour la première fois ton chiffre avec ravissement. Et moi qui feignais un air d'indifférence, et dont le cœur battait de joie! Ne compris-tu pas bien ma feinte? Mes yeux ne démentaient-ils pas mes paroles? Quand je les détournais de dessus toi et que j'avais l'air de regarder les eaux bleues du lac, ne devinais-tu pas que c'était toujours toi que je voyais? Pendant que, penché près de moi, tu écrivais avec ton canif, ne sentis-tu pas que je passai ma main dans tes cheveux noirs? Et tu voulais un aveu formel. Cruel, exigeant, tu m'as poussée au désespoir pour l'obtenir!... Ne te le reproches-tu pas à présent que tu le connais?...

Hélas! *à présent* que tout a si mal tourné et que ces joies ineffables nous sont ravies, ne regrettes-tu pas de m'avoir pressée dans tes bras sous le rocher, d'avoir imprimé un baiser de feu sur mon cou, en revenant de Saint-Savin, de m'avoir dit, au haut du Limaçoro : « Vous ne savez pas ce que mon

cœur renferme d'amour. » Pourquoi me regardas-tu ainsi, en me le disant? Dès ce moment, le mien fut à toi. Ah! je ne te reproche pas, moi, de l'avoir voulu, de l'avoir exigé, ce cœur déjà si occupé de toi, mais trop fier pour te disputer à une autre, qui semblait dédaigner l'hommage qu'il désirait avec ardeur. Je frémis à Saint-Savin quand tu m'appris que je t'aimais, car en t'entendant me dire que c'était moi seule que tu voulais, je sentis à la joie de mon cœur qu'il ne m'était plus permis de douter de mes sentiments. Je prévis que, si tu continuais, je ne pourrais plus te les cacher, et j'essayai de te décourager en te peignant mes premiers chagrins. Ce récit ne fit qu'augmenter ton désir de me plaire. Tu voulais, *tu espérais me consoler*. Ai-je trompé ton attente? Ne l'ai-je pas surpassée? Pouvais-tu te promettre dans cette liaison des charmes dont tu n'avais pas l'idée?... Ne me dis donc pas aujourd'hui que tu es malheureux, que tu ne peux vivre sans moi. Tu me ferais repentir de ma faible tendresse. Ne me reprocherais-je pas sans cesse de t'avoir fait connaître un bonheur dont la privation te laisse d'amers, d'éternels regrets?

Adieu, il faut que je m'accoutume à te dire ce mot, afin de ne pas mourir en le traçant pour la dernière fois. Ma vie, mon bien, adieu!

Guillery, le 16 novembre 1825.

Non, en vérité, mon Aurélien, plus j'y songe et moins je suis tentée de t'accuser des chagrins que ton amour a attirés sur moi. Si je pouvais concevoir l'idée de te reprocher d'avoir voulu me plaire, je la repousserais comme une mauvaise pensée.

Quoi! moi, ingrate, je te payerais si mal d'avoir guéri mon cœur? Ah! loin de là, tous les jours de ma vie, tu seras l'objet de ma reconnaissance et de mes vœux. Depuis que je t'aime, Aurélien, le monde a changé pour moi.

Ce soir, je rentrais d'une promenade à cheval. Cet exercice, que j'aime tant, me fatigue horriblement. Je ne puis plus le supporter depuis quelque temps. J'eus un peu de fièvre; ma tête était brûlante. Je retournai au jardin, à la même place où j'étais ces jours derniers, quand je crus te voir derrière la grille. Je m'assis vis-à-vis et m'enfonçai dans mes rêveries. Quoique éloignée de la maison, le silence de la nuit m'apporta des éclats de rire bruyants qui en partaient. On est ici d'une

gaieté insupportable. Eh bien! ce contraste de la joie des autres avec ma tristesse et ma souffrance, ne me révolta point. Autrefois, j'eusse envié tristement cette bonne humeur que je ne pouvais partager. J'aurais fait de douloureuses comparaisons. Eh bien! mon ami, celles que je fis à cet instant me parurent toutes à mon avantage. Je me demandai si, parmi tant de gens frivoles que je vois tous les jours railler l'amour et se faire honneur de mépriser les beaux sentiments, il en était un seul aussi favorisé des cieux que moi. Ah! les malheureux qui n'ont point d'idée de l'innocence, de la pureté, de la constance! qui n'y croient pas! qui raillent les âmes simples et neuves d'y croire! Où est leur bonheur? Où est leur vie? Où les trouvent-ils donc? Est-ce dans la débauche? Ah! qu'ils chantent, qu'ils rient, qu'ils fassent retentir les environs du bruit de leur joie! Me préserve le ciel d'envier leurs plaisirs! Je les plains, je ne m'indigne plus. Je me dis qu'il est un homme qui croit à la vertu, à la victoire qu'on peut remporter sur ses passions, aux grandes choses dont une belle âme est capable. Cet homme-là ne le dit pas seulement, il le pense, il le prouve! Et c'est moi, c'est moi qui ai son cœur! Ah! n'est-ce pas assez pour être heureux que de le posséder?

Avant de te connaître, je savais qu'on peut obtenir d'un homme qui vous aime éperdument le respect et la délicatesse. Mais quel triste souvenir se mêlait à celui-là! « On le prive, disais-je, mais on se conserve pure, mais on le rend malheureux, on le désespère. Votre présence lui devient un tourment. Il faut vous résoudre à sacrifier vos principes ou à le voir s'éloigner rebuté... Eh! quoi donc! n'est-il pas un homme capable d'aimer sans égoïsme? Ne trouverai-je jamais un cœur qui se contente de la possession du mien, qui se trouve heureux seulement d'être aimé de moi, qui n'exigera point que je me déshonore pour lui prouver de l'amour? Ne peut-on aimer sans risquer de se perdre? Hélas! non! Une telle espérance serait le rêve d'une imagination exaltée, et ne se réalisera jamais sur la terre. »

Ces tristes réflexions me portèrent à reprendre mon ancien caractère de gaîté et d'insouciance. « Puisque les hommes ne font aucun cas de la sensibilité, me dis-je, montrons-leur de l'indifférence. Ils ne sont pas capables de me comprendre, ni dignes de me connaître. Je passerais pour une folle en voulant

les convertir. Qu'on foule aux pieds toutes les vertus, je ne dirai plus mot; je souffrirai en silence, ou j'essaierai de détourner par des plaisanteries et un air de frivole légèreté un sujet que personne n'est digne de traiter avec moi. »

Ce fut donc par dégoût, par découragement, par misanthropie presque, que je redevins ce qu'on appelle aimable. Oh! que je prenais mauvaise opinion des hommes en entendant dire de moi : « Aurore est redevenue charmante. Elle a perdu cette mélancolie et cette humeur sombre que le mauvais état de sa santé avait pu seul donner à une personne jadis si aimable. Elle vit maintenant de tout, s'amuse de tout. Elle est redevenue elle-même. » On ne réfléchissait pas que j'avais vieilli, qu'une personne de vingt ans, à moins de manquer absolument de fonds, ne peut être la même qu'à seize. Et plus je me trouvais ridicule et absurde, plus on me recherchait, plus je comptais d'amis et d'adorateurs. Oh! quel dédain intérieur, quelle souveraine indifférence m'inspiraient des hommages si peu dignes de moi! Qui pouvait me défendre de t'aimer, quand je te vis m'aimer davantage, à mesure je me montrais à toi telle que je suis?

Je rencontrai quelques mois auparavant un homme qui parut me distinguer des autres femmes. Il semblait s'attacher à m'observer, à me connaître. Il me recherchait, il me questionnait. Un jour, enfin, il se décida à me parler sans détour.

— Tirez-moi d'inquiétude, me dit-il. Dites-moi ce que vous êtes. Je ne vous conçois pas. Êtes-vous coquette, êtes-vous légère, êtes-vous sensible, êtes-vous instruite, êtes-vous une femme médiocre ou supérieure? Il y a des moments où je vous adore, et l'instant d'après, je ne puis plus vous souffrir. Quelquefois, vous m'enchantez. Le plus souvent vous m'étonnez. Quelquefois vous paraissez suivre et goûter une conversation sérieuse, et si je vous demande ce que vous en pensez, vous me dites que vous ne l'avez pas écoutée. Je vous surprends faisant de bonnes lectures avec attention, et, comme si vous vouliez me désespérer, vous jetez là votre livre pour sauter à la corde. Seule, vous chantez avec âme; devant du monde, vous tremblez et chantez sans goût. Je vous vis pleurer un jour aux Français. Ravi, je vous demandai en sortant ce que vous aviez éprouvé. Vous me répondîtes que Michelot avait une drôle de perruque. Après avoir joué la comédie avec expression, vous

vous endormez sur un canapé. Enfin, répondez. Êtes-vous une femme spirituelle et sensible, ou une petite étourdie qui n'a pas le sens commun ?

Je fus incertaine un instant de la réponse que je ferais à ce singulier interrogatoire. Était-ce un ami indulgent qui me parlait ou un observateur sévère ? Je le regardai. Son œil attentif m'effraya.

— Je suis tout ce qu'il vous plaira d'imaginer, lui répondis-je.

Et je m'enfuis.

Isolée, seule partout, passant pour le plus heureux caractère et portant le cœur le plus chagrin, je vous rencontrai, et sans m'étudier avec défiance, vous me devinâtes bientôt. C'était tout pour moi que d'être appréciée, car, pour y parvenir malgré ces dehors trompeurs, il ne fallait pas être un homme comme tous ceux que j'avais rencontrés jusqu'alors. A Saint-Savin, je vous découvris toute mon âme. Au retour, vous passâtes un bras autour de moi... J'eus l'air de me fâcher. Ah ! que j'étais surprise et effrayée de ne pas l'être. Oh ! vous avez changé toute ma vie. Vous m'avez tendu la main dans ce triste et aride voyage, et nous sommes deux maintenant pour le faire. Nous ne nous reverrons pas toujours, mais nos âmes seront inséparables. Elles s'aideront mutuellement à supporter l'absence, et le souvenir sera leur correspondance.

Adieu. Je n'ai plus d'encre. N'est-il pas vrai, Aurélien, que tu me promets d'être heureux encore en pensant à moi ? Tu iras te promener quelquefois, à l'entrée de la nuit, seul et libre, à la campagne. Tu me verras dans l'ombre à tes côtés. Le soir, en te couchant, tu m'entendras te souhaiter une bonne nuit, tu me sentiras imprimer sur ton front le baiser d'une tendre mère. Tu seras calme, paisible. Tu te diras comme moi : « Nous sommes deux sur la terre qui savons aimer. »

AURORE.

(A suivre.)

MADAGASCAR

NOTRE CONTINENT AUSTRAL

(Avril 1925)

IV [1]

LES VOIES DU PROGRÈS

La loi du progrès exige qu'après avoir soudé le passé et observé le présent, nous portions sans faiblesse comme sans crainte nos regards au loin, dans l'avenir. Madagascar a monté des degrés depuis trente ans. Madagascar peut monter plus haut encore. Nous ne sommes pas arrivés à la limite de ses possibilités. Notre « continent austral » est loin de produire ce qu'on pourrait en attendre. Il semble même que nous n'en soyons qu'à la période des essais.

Et cela nous amène à examiner résolument les efforts qu'il faut encore fournir, pour que cette lointaine succursale de la France mette ses richesses en valeur et atteigne son plein rendement. Procédons par ordre. Il apparaît tout d'abord nécessaire, après les avoir classés et situés, de développer, de perfectionner les éléments humains de la colonie. Ensuite, les conditions d'aptitudes et de sécurité une fois établies, il est indispensable de doter ces hommes et la terre qu'ils exploitent, d'un outillage moderne à la taille de leurs capacités, un outillage digne du pays qui depuis trente ans assume leur tutelle.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars, et 15 avril

L'ORGANISATION HUMAINE

Aux colonies, cette organisation est à la fois plus complexe et plus nettement délimitée en ses éléments que dans la métropole. D'un côté, l'indigène, bercé depuis des siècles au rythme des saisons, laisse tourner la terre avec indifférence. De l'autre, des civilisés arrivent avec la hâte de s'enrichir ou de s'élever, de répandre ou d'imposer leur idéal.

Pour les uns, les souvenirs remontent tout juste à leur père et à leur grand-père. Les yeux fixés sur cette ascendance, leur désir de bien faire s'arrête à l'imitation, à la répétition du passé. Suivre le chemin battu est leur règle. Pour les autres, ceux qui descendent de France ou arrivent d'ailleurs en vue d'entrer au contact de l'indigène, un esprit différent s'empare d'eux selon leur emploi, leur fonction, leur origine, la qualité de leur idéal; leurs passions se développent ou s'affaissent suivant le tempérament et l'éducation de chacun, l'ambiance et le climat.

Les premiers qui attendent sur place sont soumis à un passé de routine. A leurs yeux, l'inaction contient la vertu d'éviter les malheurs possibles de l'action; et ils redoutent l'initiative qui pourrait compliquer leur existence. Les seconds sont chargés d'utiliser le travail des premiers après le leur avoir appris, leur sol après l'avoir étudié. Il en est qui arrivent avec des idées préconçues, des ardeurs déplacées; mais la plupart ont emporté dans leurs bagages, mêlés au désir d'aventure, une foi solide, un cœur généreux, un invincible espoir.

Jusqu'ici, à Madagascar, cette association des indigènes avec les Blancs de France, avec les Créoles des îles voisines, avec les enfants nés de leurs unions, ayant trouvé une base riche, un sol généreux, a donné les résultats que vous savez. Elle parviendra sans peine à les dépasser, quand ses éléments de tout ordre seront touchés par les progrès de la technique moderne, susceptible d'aider au travail de chacun et de développer le bien-être de tous.

Les élèves. — Parmi les trois millions et demi de Malgaches, je ne prendrai, afin de simplifier, que le groupe le plus influent : celui qui détenait le pouvoir avant notre arrivée, les Houves. Au surplus, leur capitale, Tananarive, est encore le chef-lieu du pays, le siège du gouvernement.

Autour d'eux, le peuple des campagnes, les pasteurs de l'intérieur, sont comme partout indifférents à ce qui n'est pas leurs rizières, leurs bœufs, le prix des denrées, leurs champs de manioc et le poids de l'impôt. Les bruits extérieurs ne leur arrivent qu'effilochés par les arbres de la brousse, diminués en chemin ou déformés par les chefs et les interprètes qui ont intérêt à profiter de l'erreur. Gens du sud et du nord, gens de l'est et de l'ouest, des plateaux et des plaines, ils forment encore une masse scellée par les mêmes intérêts, hier et aujourd'hui encore guidée par les sorciers, les devins et les diseurs de bonne aventure en même temps que par les missionnaires, maniée et renseignée demain par les instituteurs que nous aurons formés. Au demeurant, gens simples, girouettes qui sont de l'avis du dernier vent.

Aucun lien ne rattache le Houve à l'Afrique. Inutile de chercher dans cette race la carrure, la taille imposante des pures races *bantoues* (1), cette rudesse enfantine qui rappelle les jeux énormes des lions apprivoisés. Toute cette force paraît s'être portée dans le regard, tantôt d'une froide immobilité, tantôt d'une acuité singulière. Mais plus on les fréquente, plus on croit avoir affaire à la « table rase » de Condillac. Il semble, en effet, que ces petits hommes ocrés soient arrivés tout nus. Leur mémoire n'a rien conservé de leur odyssée, ni de leurs épopées ancestrales. Le jeu de leur conquête lui-même se perd dans la nuit d'un passé mort, et sans les missionnaires qui depuis trois siècles dépensent leur ardeur sacrée sur cette terre, on ne saurait rien qui remontât à plus de cent ans.

Mais ce qui est un défaut au point de vue pittoresque, devient à notre égard une qualité, une excellente condition pour la culture de nos idées. Insoucieux d'utiliser les termes de comparaison et de créer avec leur aide une tierce matière ou une tierce idée, le Malgache les enregistre avec une rapidité incroyable et les traduit avec un esprit d'à propos remarquable. Il s'en tient volontiers aux vérités admises et continue la route qui lui a été tracée. D'où la valeur de l'enseignement et la nécessité de professeurs qualifiés. Il s'adapte aisément au milieu, il possède le don d'imiter les individus et les choses :

(1) La race *bantoue* est à la base d'un grand nombre de peuplades du centre et de l'est africains.

voilà pour nous des leviers d'autant plus puissants que le Houve est sensible à la nouveauté et subit fortement son attrait.

Malgré les touches étranges d'un caractère qui en somme lui appartient en propre et qu'il faut aborder franchement, malgré ce qui peut nous paraître défauts et qui n'est que moyens de défense, le Houve est le plus séduisant des hommes et, en surface, l'un des exotiques les plus agréables à fréquenter. Des professeurs de Faculté, des savants, des ministres des colonies même, se sont laissé prendre à cette séduction des manières, de la plume, de la parole. Ils n'ont pas perçu, — ils ne pouvaient pas percevoir sans avertissement, — ce que contenait de détours telle formule, telle présentation des faits, ou l'énoncé de telles intentions. Confiants dans leur formule de l'homme universel mu par des sentiments identiques, soumis à des sensations égales, ils ne se sont pas méfiés de la forme elliptique de l'esprit malgache en général, et houve en particulier. Ils n'ont pas compris que, pour un Malgache, le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne courbe. Ils n'ont pas discerné les bons sujets des mauvais; ceux, — les plus nombreux, la masse, — qui désirent la paix, et ceux qui sont à l'affût de toute théorie subversive pour s'en emparer et s'en faire une arme, contre nous d'abord sous le couvert de la liberté, contre leurs semblables ensuite, sous le couvert de l'autorité.

Cependant, outre sa séduction, le Houve fait preuve de qualités précieuses : telles que l'obéissance au vrai maître, — souverain, premier ministre, gouverneur, — quand il lui a accordé le titre de vrai maître. Il a le sens inné de la hiérarchie, comme il a la soif du pouvoir. Il obéit à qui parle fort. S'il ne recevait que de bons conseils, au dedans comme au dehors, des conseils de loyauté, de dignité, on peut dire sans crainte d'erreur qu'il n'est pas pour nous de meilleur associé. Mais il est un corps plastique qui ne réagit point, reproduit fidèlement l'empreinte, quitte à reprendre sa forme dès que le cachet se retire et que la cire fond.

Je n'ai esquissé, du caractère houve, que les bons côtés, ceux qui peuvent aider à notre collaboration, considérant que les défauts (ils sont nombreux et singuliers) ne constituent pas un danger réel et pressant. Un Houve très évolué, avec qui je causais de confiance, de dévouement, de communion d'idées, de

cette collaboration indispensable à la montée du pays, m'a dit : « Du dévouement ? Oui et non... Nous n'en avons jamais eu envers personne. Nous respections notre Reine, mais nous craignions surtout le premier ministre et les officiers du palais. Cependant, si nous ne manifestons pas facilement nos étonnements, nous savons admirer. Nous sommes capables de comprendre la grandeur d'âme et de l'aimer, de nous dévouer à un bienfaiteur. Mais, tout d'abord, soyez des maîtres. Point n'est besoin de soldats et de canons pour nous le faire savoir. Dites-le, répétez-le avec douceur et fermeté. Inutile de crier : nous perdrions la tête. Nous sommes timides, voyez-vous... Mais, pour mieux affirmer votre maîtrise, enseignez-nous, enrichissez-nous. Nous ne sommes pas opposés au progrès. Bien au contraire, il est très en faveur auprès de nous... On nous reproche, à nous autres, Malgaches, d'être déloyaux et dissimulés. C'est qu'au cours de plusieurs règnes nos pères ont été spoliés par leurs souverains. Dès qu'un homme devenait riche et que sa richesse était connue, le premier ministre lui envoyait des émissaires pour le complimenter. Le lendemain, les émissaires revenaient, mais pour exprimer le désir du Roi ou de son ministre de se voir faire cadeau de la moitié des biens. Si le riche paysan ou propriétaire refusait, il se trouvait que par hasard dans les jours suivants un dérangement d'entrailles le mettait sous terre et que ses biens revenaient à la Couronne en expiation de sa faute. Il fallait donc garder envers tous des apparences misérables et cacher sa richesse. C'est à ce moment que s'abattirent sur nous les sinistres fléaux du poison et de la délation. Pour un peu, un fils aurait trahi son père, un frère son frère. Alors se cristallisèrent ces formules que vous nous reprochez comme contraires à votre précision : *Asa :* c'est mon affaire ! *Tsifantatre :* je ne sais pas... *Angâmba :* peut-être... *Rahampitse :* demain... Mais ce n'est pas indélébile et il y a beaucoup à espérer d'un peuple qui n'a jamais réduit la femme en esclavage ; où l'homme, au contraire, en fait son égale dans le mariage pour la gestion des biens et des affaires de la communauté. Il y a de la ressource chez un peuple qui a produit des hommes comme Andrianampoïnimèrina... »

Ce Hove m'a paru fort sensé.

Les maîtres. — En face de ces trois millions et demi de Malgaches, voici dix-sept mille Français, nouveaux venus de la

métropole, de la Réunion et des autres colonies. A côté d'eux, près de trois mille étrangers, amis ou alliés, qui vivent à Madagascar au milieu de 6618 Indiens et de 1021 Chinois.

Parmi ceux-là, le colon et l'administrateur offrent le principal intérêt. Tous deux ont sur l'indigène une influence prépondérante : l'un par le pouvoir qu'il détient, l'autre par son exemple et par ses rapports incessants avec lui.

Au début des colonisations, il y eut de mauvais colons, comme il y eut de mauvais administrateurs; et plus que de raison. Les vents transportent ainsi au loin les graines vénéneuses mêlées aux graines utiles et au pollen des fleurs. Alors qu'il eût fallu aux colonies des professeurs d'une moralité élevée et à toute épreuve, la métropole se contenta d'envoyer des « fruits secs » et des « têtes brûlées ». Les chefs et les patrons qui voyaient arriver ces « phénomènes » s'épongeaient le front et commençaient aussitôt un dressage qui n'allait pas sans lutte. Lutte exaspérée par le climat, l'exil, l'ambiance. Les fruits secs se desséchaient encore. Parmi les têtes brûlées, il y en eut qui firent de grandes choses. Mais l'ensemble du système fut médiocre. Quelques rares colonies, — tel le Sénégal, — eurent la chance de voir débarquer des jeunes gens issus des races fortes de l'Ariège et du Tarn. Toute la suite s'en est ressentie. Mais ce ne fut pas la généralité. Et les malheureux exemples du Congo sont toujours exploités par les détracteurs de l'idée coloniale et des coloniaux.

On a supporté le mauvais colon, dans le temps que les traversées par voilier étaient interminables, et le recrutement difficile. Aujourd'hui, le mauvais colon ne fait plus d'affaires et se ruine. S'il est employé, on lui donne un passage sur le premier bateau en partance et on l'envoie expliquer ses prouesses dans une auberge de province ou dans un café des boulevards. Il se trouve alors que Paris écoute religieusement ce sot ou ce vaurien et que les Français prennent mesure sur lui pour juger ceux qui sont restés au travail. « Mais, dit le proverbe malgache, un arbre ne fait pas la forêt. »

Il existe encore de mauvais colons, à Madagascar comme dans les autres colonies. Toutefois, la sélection, pour être artificielle, commandée par les hommes et par la concurrence du commerce, n'en est pas moins impitoyable.

A part le règne d'Andrianampoïnimèrina, l'ancien régime fut le régime de l'oppression des tribus par une oligarchie intelligente, rusée et sans scrupules. A ce régime a succédé, d'étape en étape, un gouvernement dont le chef réside à Tananarive, dans l'ancienne Résidence de France. Sous la haute direction du Gouverneur général, le territoire de Madagascar est divisé en vingt-deux provinces. Chacune d'elles est dirigée par un administrateur en chef, qui a lui-même sous ses ordres des chefs de district. Tout est centralisé à Tananarive (1). Tout part de la capitale. Mais il y a une chose qui échappe à la direction immédiate du chef-lieu, c'est l'esprit de l'administrateur.

L'administrateur est plus qu'un fonctionnaire, placé entre les populations et le gouvernement central. Il est tout. Il représente l'autorité presque absolue. Il est à la fois porte-voix et poste d'écoute. Il est juge en même temps que souverain, dès que sa résidence ou son poste s'écarte des grandes villes et qu'il a affaire avec des paysans et des primitifs. Aussi bien, les qualités de l'administrateur colonial se trouvent-elles exagérées comme ses défauts. Son rôle est grand : il peut être ridicule. Il peut n'être resté qu'un fonctionnaire imbu de sa seule fonction et qui n'a pas compris son rôle, alors qu'une véritable vocation en fait un conducteur de peuples.

Le véritable administrateur, — c'est la majorité, — cherche sans cesse à mieux se servir du pouvoir qui lui est confié, à mieux utiliser les qualités de ses administrés. Il ne descend pas au niveau de ceux-ci, mais cherche à les faire monter jusqu'à lui. Il apprend la langue du pays, non pour s'en servir directement et se livrer à l'égard de l'indigène à des familiarités, mais pour pénétrer son âme, sa vie, ses aspirations, ses défauts, et pour contrôler ses interprètes. Il sait que, parfois, ce sont ces intermédiaires, pris souvent dans la plèbe parmi les bateleurs et les audacieux filous, qui gouvernent les districts et les provinces, coutumiers de concussions qui font croire à l'opprimé que l'oppression vient du chef blanc. Enfin, il n'ignore pas que les méthodes de gouvernement changent, non plus par périodes séculaires, mais par décades;

(1) Une très récente décision ministérielle vient d'être prise sur la demande du Gouverneur général Olivier, qui amorce la décentralisation partielle du pouvoir exécutif.

que le progrès marche à grands pas et qu'il faut s'y adapter sous peine d'être laissé en arrière.

MÉLANGES ET RÉACTIONS

Voici donc en présence les trois éléments humains d'une colonie, et de Madagascar en particulier : l'indigène, le colon et l'administrateur. De même qu'en chimie, les réactions sont plus rapides et plus profondes à chaud, sous le Tropique les réactions deviennent plus violentes à mesure que la chaleur s'élève, dans ces climats où l'atmosphère est surchargée d'électricité, où les influences telluriques et les rayons solaires atteignent des proportions inusitées, ont des conséquences imprévisibles dans nos contrées tempérées.

Il est certain que, parfois, entre colons et administrateurs, une barrière existe. Cet antagonisme, qui ne fut jamais fructueux pour la colonisation, a le plus souvent pour cause l'intérêt. Oublieux des jours de lutte ou de misère que le colon a pu endurer, jours pénibles pendant lesquels lui-même touchait régulièrement sa solde, l'administrateur est quelquefois tenté de ne voir dans la maison d'en face que les faveurs du sort. Il se trouve alors dans l'esprit de l'obligataire vis-à-vis de l'actionnaire, aux jours de prospérité.

Pourquoi ne pas intéresser officiellement le fonctionnaire au développement économique d'une colonie ? Le travail moderne ne se fait plus isolément. Il faut grouper les efforts et les initiatives, sous peine d'être absorbé par le groupe voisin mieux organisé. De même les petites masses magnétiques sont absorbées par les masses plus fortes.

Cependant, tout ceci n'est que réaction secondaire. Passons maintenant à la réaction principale : celle du blanc, implanté dans le pays, et de l'indigène. « Blanc et Noir », dit-on en Afrique pour poser brièvement les termes du problème. Ces termes de comparaison sont impropres à Madagascar, la race noire pure étant en minorité. Mais ils permettent de rapidement poser la question : quelles sont les relations de l'indigène et des Européens à Madagascar ?

Le temps n'est plus, Dieu merci ! où, quand un journaliste était à bout de copie, un parlementaire à court d'interpellation,

un orateur à bout de souffle, un auteur dramatique en mal de sujet, chacun d'eux entonnait un hymne humanitaire et découvrait au monde horrifié le martyre des populations africaines et leur exploitation éhontée. « Ainsi, disait Condillac, de nouvelles erreurs entretiennent des erreurs anciennes ; et l'on croit à toutes avec d'autant plus de confiance qu'on croit à un plus grand nombre. » Le moins qu'on puisse dire de ces moralistes, c'est qu'ils sont en retard de cinquante ans et que cinquante ans c'est beaucoup aux colonies...

Pour faire justice de ces préjugés, il suffit d'aborder nettement la question économique, le point de vue matériel. Et pour prendre un point de comparaison accessible à tous, mettons en parallèle les profits du paysan français et de l'indigène de nos colonies, sur la base du blé.

Il est constant que l'indigène reçoit en moyenne pour les produits de sa terre une paie nette supérieure au prix du blé en France. Or, le paysan français a dû acheter sa terre. Il la nourrit d'engrais. Il la travaille onéreusement. Entre la mise en état du sol et l'engrangement des récoltes, ce travail dure plusieurs mois. L'indigène, lui, a le sol pour rien ; il le cultive de façon primitive et rapide, le fume peu ou point, et y trouve souvent deux récoltes par an. Entre les semailles et les récoltes il a de nombreux loisirs. Tout cela, pour recueillir, outre sa nourriture, des denrées de haute valeur, telles que : vanille, café, girofle. Le pois du Cap, payé entre 250 et 300 francs les 100 kilos, revient au Machicoure de la région de Tuléar de 25 à 50 francs. Bénéfice anormal, qui, trop souvent, aggrave la fantaisie du cultivateur et le mène à la paresse : il arrive parfois que, ses besoins étant prévus, plus on lui paie le produit et moins il juge nécessaire d'en cultiver.

Madagascar n'est pas une exception. Je ne saurais préciser la rétribution du paysan indo-chinois, mais au Sénégal, depuis de très longues années, l'arachide se paie à la parité du blé. En ce moment, cette graine oléagineuse l'a même dépassé.

... Quant à l'impôt de l'indigène, il n'excède pas le produit de dix journées de travail. *Fortunatos nimium, sua si bona norint...*

On ne saurait passer sous silence une réaction assez inattendue entre l'Européen et l'indigène de Madagascar. Il arrive,

que l'Européen descende, au lieu de faire monter l'indigène à son niveau. Diogène, voyant un pâtre boire dans le creux de sa main, jeta son écuelle, la trouvant inutile. Ces Européens, eux aussi, abandonnent leur écuelle. Mais comme nous ne sommes ni au temps ni au pays de Diogène, c'est le Houve qui se précipite et s'en empare pour son propre usage...

L'ÉDUCATION DES HOMMES

Les éléments humains de la production à Madagascar et leurs conditions de vie étant connus, il devient intéressant de prévoir les résultats possibles à obtenir avec ces mêmes éléments.

Pour mieux profiter des richesses de Madagascar, richesses neuves, richesses insoupçonnées des premiers occupants, il faut des hommes. Au début de mon voyage, j'ai parlé du problème de la population, donc de la main d'œuvre. Sur le bateau, au débarquement, en France, dans les conférences ou les discours à propos de l'Ile, en tous lieux, il n'est question que de main d'œuvre. Pourquoi tant de palabres? Madagascar ne contient que trois millions et demi d'habitants. Soit. Le mal en lui-même n'est pas éternel. Un courant d'immigration se produira peut-être un jour, du Nord, de l'Ouest, surtout de l'Est, qui sait d'où encore. Les influences qui président aux migrations s'appuient sur des moyens la plupart du temps imprévus des sociologues les mieux avertis.

En attendant, au lieu de se lamenter et de réclamer sans cesse au « Dieu gouvernement » de frapper du pied pour faire sortir de terre des légions, ne vaut-il pas mieux se servir de l'élément humain existant? J'ai déjà dit que le poids des produits exportés par tête d'habitant était de cent kilos. C'est un chiffre inférieur aux possibilités, surtout quand on songe qu'il s'agit là pour majeure partie de produit brut. Ce chiffre peut aisément être doublé et triplé. Comment donc augmenter le rendement de la population actuelle et accroître par le fait même sa richesse, son bien-être, sa valeur morale?

Tout d'abord, il faut protéger sa vie. A vrai dire, l'organisation de l'assistance médicale indigène se trouve dans une phase active. Sans doute, Madagascar n'a pas encore ses médecins de village. Mais il n'en existe pas moins 55 hôpitaux, 94 maternités,

122 postes médicaux, une centaine de dispensaires dans lesquels 241 médecins indigènes et 170 sages-femmes exercent leur art, aidés par un nombreux contingent d'infirmières et d'infirmiers. A l'École de médecine de Tananarive, des professeurs font des cours à près de 200 étudiants et les préparent au doctorat. Dans tous les centres, des médecins français, civils ou militaires, dirigent les services. On compte difficilement le nombre des consultations données dans les dispensaires (2 562 000 en 1924), des accouchements dans les maternités. Tout cela est du bon travail dont le développement contribuera à l'enrichissement de la colonie.

« L'esprit, a dit Pascal, croit naturellement; la volonté aime naturellement; de sorte que, faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux. » Donc, ayant pourvu au corps, il faut aussi fortifier l'esprit, éduquer la volonté. La question est loin d'être à son début. L'enseignement officiel possède 876 écoles du 1er, 2e, et 3e degré, avec 1 726 professeurs, surveillants, contremaîtres et maîtresses de couture. L'enseignement libre, premier en date et confié aux missionnaires dont l'apostolat s'exerçait bien avant la conquête, est répandu dans 775 écoles diverses. Et le nombre total des élèves approche de 200 000 pour toute l'Ile.

Chose digne d'éloges, il est fait un peu partout une bonne place à la culture professionnelle. Le danger dans l'éducation des peuples attardés est de produire uniquement des scribes à faux-col, des avocats en surnombre. Ce qu'il faut surtout, ce sont des instructeurs, des ouvriers capables, des agriculteurs avertis des facilités de la science, des artisans éclairés; en un mot, des collaborateurs qui aient été soumis à une complète éducation.

Des collaborateurs, c'est le seul terme qui puisse désigner ces indigènes, à l'heure où les mots d'esclavage et de sujétion sont heureusement abolis. Nous sommes, en face d'eux, non des despotes, mais des professeurs, des chefs d'entreprises, prêts à admettre un jour à leur côté les élèves d'hier restés fidèles et loyaux, nantis d'une moralité élevée, conscients de leurs devoirs tout autant que de leurs droits.

L'utilisation de la main-d'œuvre actuelle ne va pas, ne peut pas aller sans encouragement, sans discipline, sans éducation de la volonté. Il est en France des utopistes faussement humanitaires qui, usant de leur position sociale, enseignent directement aux indigènes que, l'impôt une fois payé, ceux-ci ne

doivent plus de travail à personne. Le moins qu'il soit possible de leur répondre est que l'indigène se doit à lui-même de travailler. Il est dit dans le Code d'Andrianampoïnimèrina : « Si vous voyez un homme dormir après le lever du soleil, rouez-le de coups. L'assemblée du village doit chasser les paresseux de son territoire, en disant : Cet homme nous déshonore. »

Ainsi, depuis un siècle et demi, fut proclamée en Imèrina une des lois fondamentales de toute civilisation : *le travail seul est à la base du progrès.* Sans porter atteinte aux droits de l'homme et à la liberté individuelle, notre gouvernement peut ne jamais cesser d'encourager le travail. Il le doit. Tout d'abord en l'honorant. Le Malgache est très sensible aux honneurs. Ils sont le fondement de la hiérarchie indigène qui établissait le degré le plus proche du trône au « 16e honneur ». Ensuite, il faut faire renaître les compétitions, rétablir les sanctions et les récompenses. Le « fondateur » encourageait les paris agricoles dont généralement l'objet était un bœuf mangé par les deux camps et payé par le perdant. Il fut le créateur des Comices agricoles, et la Foire de Tananarive, en 1923, fut un rappel somptueux de ces concours mémorables, où l'on vit un jour s'avancer, à la stupeur de tous, une racine de manioc portée sur un palanquin par huit hommes. Le nom du producteur, Hagamainty, s'est transmis aux générations. Aussi bien le roi au cœur généreux et au caractère ferme pouvait-il s'écrier avec jovialité : « Je suis heureux de vous voir luisants et gras, bien ronds et bien pleins, gros et forts !... »

A nous de continuer les saines traditions, mieux encore, de chercher à dépasser l'exemple du meilleur chef indigène de Madagascar, en sauvegardant la loi du travail pour mieux exalter la loi du progrès.

L'ÂGE DE LA ROUE

Une terre fertile occupée par des paresseux serait, à tout prendre, préférable à une terre ingrate entre les mains d'hommes vaillants. Il est en effet possible, sinon de changer entièrement le fond du caractère nonchalant, c'est-à-dire de faire osciller le globe sur son axe, du moins de faire exploiter cette terre avec un outillage qui décuple la force des hommes et diminue leur peine.

En général, aux Colonies, il faut bien l'avouer, nous sommes trop enclins à jouer le rôle de bergers. Or, un chef précède sa troupe, un berger suit son troupeau. Les rôles sont fort dissemblables. Disons promptement, non pour critiquer, mais à seule fin d'amélioration, qu'après trente années d'occupation, le nombre officiel des charrues utilisées dans notre « continent austral » en 1924 n'est que d'environ 3000. Le chiffre véritable ne doit guère dépasser 4000.

Je répète : 4000 charrues pour 8 millions de bœufs recensés.

Je précise : 2000 bœufs pour une charrue.

Faut-il vraiment que cette terre malgache soit féconde pour produire par tête humaine cent kilos de denrées exportables avec un outillage si rudimentaire !...

Si les moyens de transport et de communication, si l'outillage public de la colonie était ce qu'ils peuvent être, ce qu'ils doivent être, ce rendement s'accroîtrait immédiatement dans des proportions inattendues. Lorsque Galliéni fit construire le Tamatave-Côte-Est, il ne soupçonnait pas que cette ligne serait plus tard surchargée de trafic, engorgée de mois en mois, insuffisante d'année en année. Sinon, il eût prescrit des courbes à plus grands rayons, des rampes plus douces, un tracé moins abrupt qui eût permis, même avec le chauffage au bois, la montée de trains de 150 à 200 tonnes, au lieu de trains de 50 tonnes.

Dans un territoire si vaste et médiocrement peuplé, il s'agit de ne pas disperser l'effort, de grouper les habitants dans les vallées fertiles, dans les plaines grasses. Pour cela, le meilleur instrument est le rail. La route, si pittoresque, si tentante pour les automobiles, n'est qu'un moyen provisoire, un accessoire du rail qui est, lui, le grand collecteur. Le camion automobile est au train ce que l'effort individuel est à l'effort collectif. Dans un pays dépeuplé, la route est un « trompe-l'œil ». Le rail seul est logique. Il atteint puissamment les points de prospérité. La route cherche la ville. Le rail la crée. Par des cheminements sûrs et réguliers, les groupements se forment le long du passage de la roue. Mais, à Madagascar, le règne de la roue en est encore à un âge timide. L'infériorité de l'Afrique tint en grande partie dans son ignorance de la roue. Elle ne la connut que par ses conquérants. Tout juste hier seulement.

L'Asie, l'Europe, usaient de la roue depuis des millénaires, que l'Afrique chargeait encore le dos des bêtes et la tête des hommes.

...Roue de la charrette et du camion, roue de l'automobile et du tracteur, roue de la charrue, de la machine agricole et de la bicyclette, roue du wagon et de la locomotive électrique, *rotor* de la turbine et de l'alternateur, roue du moulin à eau et du moulin à vent, partout les roues ne doivent-elles pas remplacer le bambou sur l'épaule, la charge sur le crâne, le *filanzane* (1), l'angade, la hache du bûcheron, l'outil individuel et les moyens primitifs, dans un pays qui peut charger des roues innombrables, et où l'homme est encore trop rare?

LE SIÈCLE DU MOUVEMENT CONTINU

Le XIXe siècle fut le siècle du mouvement alternatif. Les siècles qui l'ont précédé ont été l'âge de la main d'œuvre. Le XXe siècle sera le siècle du mouvement continu.

Madagascar nous offre une occasion toute neuve de le démontrer. A côté des lignes du trafic, il y a des rivières et des fleuves inutiles. Seul, jusqu'ici, l'Ikoupe a été à l'honneur : il éclaire la capitale et fait tourner ses usines. Mais les autres, qu'ils s'appellent Mangoro, Tsiribina, Mania, Maningoro, Vohitra, Onilahy, Mangoki, tous et de toute la masse de leurs eaux ne demandent qu'à travailler. Ils clament d'une voix sauvage qu'ils sont prêts à aider sans effort le T. C. E. à escalader les Plateaux; le M.L.A. à drainer les céréales, le manioc et le coton du lac Alaotra; et le T. A. à ramener le produit des rizières et des champs du Vakinankaratra, des provinces tourmentées et fertiles du centre.

La Namourna, sur son chemin fleuri, se déclare toute prête à fournir tous les CV nécessaires à la future voie ferrée du Betsiléo, celle qui doit relier Antsirabé à la mer, en passant par la « Ville des roses », par le « Village qui rend meilleur », par Fianar, rivale de Tananarive; cette voie ferrée que préconise avec raison le Gouverneur général, parce qu'elle n'est pas affaire de convenances personnelles, d'intérêts privés, mais parce qu'elle est logique, *parce que tout simplement elle doit*

(1) Palanquin porté par quatre hommes.

être ; de même que les hautes vallées de nos grands fleuves de France ne peuvent pas ne pas être reliées à la mer.

Songe-t-on à toute l'économie d'hommes, d'heures de portage, de journées, de mois de charrois pittoresques, mais lents, accomplis avec des charrettes mérovingiennes?

Au surplus, veut-on repeupler un pays? La voie ferrée et l'industrie, mères de la richesse, y réussissent tellement mieux que les discours et les décrets, et même que les dispensaires et les maternités!... Encore une loi que l'exemple des pays industriels du monde entier a fortement établie.

UN PLACEMENT DE PÈRE DE FAMILLE

Le programme des travaux à exécuter à Madagascar pour développer sa mise en valeur se résume donc, pour le moment, en peu de mots : chemins de fer, routes, ports.

Tout d'abord la ligne du Betsiléo et son électrification. Environ 175 kilomètres. En même temps, le T. C. E. peut et doit être électrifié sur la moitié de son parcours, la moitié la plus dure, celle qui consomme les forêts et les bras des bûcherons pour un résultat de traction à peine supérieur au premier Paris-Saint-Germain.

Puis, l'aménagement de quelques petites voies ferrées dans les deltas de l'Ouest, pour permettre au trafic des fleuves de franchir les hauts-fonds vaseux qui le séparent de la mer.

Les routes? Programme très simple à suivre. Relier l'Ouest à la capitale. Ce qui veut dire : achever la route impériale. Relier le Sud et le Sud-Ouest au centre; Tuléar, le pays des Bares et Fort-Dauphin au Betsiléo et à l'Imèrina. Enfin, rattacher le triangle Nord à Diego-Suarez. Triangle isolé, mais producteur de richesses.

Et comme aboutissement des travaux intérieurs : l'aménagement des ports de Tamatave et de Majunga et de leur batelage; la création de Manakara, le port du Betsiléo.

Voilà, certes, bien du travail. Mais du bon travail, à vrai dire. Du travail nécessaire si nous tenons à notre rang de grand peuple colonisateur. Mais, pour tout ce travail, il faut de l'argent. Nous ne sommes pas au temps des Pharaons qui savaient employer des armées d'esclaves à leurs travaux surhumains. Nous ne sommes malheureusement plus à l'époque du protectorat où

un décret de la Reine eût mobilisé des masses d'ouvriers, sans plus de murmures à Madagascar qu'au sein de notre Parlement.

A Madagascar, les travaux, nous l'avons vu, sont d'un coût peu élevé. La main d'œuvre, quoique rare, n'est pas trop onéreuse. La forêt fournit les bois, les traverses. Le ballast, — l'inépuisable granit, — est à pied-d'œuvre. Il faut toutefois de l'argent, beaucoup d'argent. Qui doit payer? A coup sûr, la Colonie elle-même. Et en payant, elle fait un placement de premier ordre, un placement de père de famille. A l'heure actuelle, le capital est essentiellement instable. Le seul vrai capital est le travail et l'outillage qui facilite, décuple la puissance du travail. Toute route, toute voie ferrée, tout port, est aujourd'hui une valeur sûre. La seule valeur sûre.

Je n'ai pas à faire ici une étude financière et à indiquer les moyens de payer l'outillage nécessaire à Madagascar. En ces jours de monnaie déséquilibrée, il est inutile de parler d'emprunt. Qu'il me soit seulement loisible de prétendre que ce sont les usagers de la route, du rail et du port qui doivent payer. Le moins qu'on puisse dire au sujet de ces paiements, c'est que le producteur doit y contribuer chaque année en prenant sur ce qui dépasse la parité du blé. Il faut que les vaches grasses paient pour les vaches maigres; que les années prospères deviennent une assurance contre les années difficiles. Quand le haricot est payé 250 fr. les 100 kilos à l'indigène, dans le temps que le paysan français reçoit 125 francs pour cent kilos de son blé, est-il logique que le droit de sortie ne soit que de 32 centimes par kilo? Quand la vanille est payée à l'indigène et au producteur 300 francs le kilo, alors qu'au-dessus de 50 francs tout est bénéfice, est-ce le propre d'un gouvernement prévoyant de ne pas assurer ses réserves en vue de la disette (1), d'une baisse du produit, en vue de l'aménagement d'un outillage qui féconde et crée autour de lui? Et cet impôt indirect sur la production n'est-il pas plus logique et moins dégradant pour l'indigène que l'impôt de capitation?

Ce sont des millions que le gouvernement peut ainsi mettre en réserve chaque année pour les dépenses extraordinaires de l'outillage. Il suffit seulement de veiller à ce que ces réserves ne soient pas employées à recruter un personnel injustifié,

(1) Le droit de sortie en 1924 ne dépassait pas 6,90 le kilo.

à nourrir des inutiles. Le contrôle est facile, le budget étant soumis à l'approbation des délégations financières composées de commerçants, d'industriels et de notables indigènes.

Le meilleur, le seul placement, est l'outillage, qui permettra, aux jours de baisse sur le prix des récoltes, d'aller chercher ces récoltes à pied d'œuvre et de les transporter rapidement et à bon compte sur les marchés et dans les ports d'embarquement. L'outillage rationnel et progressif, constitué grâce aux réserves prélevées judicieusement et à bon escient, voilà ce qui peut, ce qui doit constituer le régulateur de richesses. De nos jours, un gouverneur colonial ne peut plus se contenter d'être un homme politique. Il est obligé d'être aussi un chef d'entreprise, à la fois prudent et audacieux, un président de conseil d'administration avisé.

Enfin, tout ce travail que va nécessiter le complément de routes, l'électrification des chemins de fer, la construction de la nouvelle voie ferrée et l'aménagement des ports; l'argent qui sera versé aux travailleurs; la discipline du travail qu'ils y acquièrent; tout cela reste dans le pays, tout cela profite au pays, comme les embellissements qu'un propriétaire fait à sa maison, à son domaine. Et nous avons vu de quel domaine il s'agit!

LE SACRIFICE SUR LA MONTAGNE

A la veille de m'embarquer sur la chaloupe à moteur qui devait m'emporter à Majunga, au moment de quitter ces routes, ces voies ferrées qui m'avaient paru trop restreintes et que j'espère retrouver en plein développement, je me suis souvenu de l'invitation du Houve de Maevatanana. Il m'avait promis une fête en l'honneur des Génies de l'or. Il m'a reçu d'abord dans sa maison. Sa femme a servi le champagne. Sa fille a présenté les biscuits. Elles eussent offert le thé avec la même aisance de manières. Leurs grands yeux noirs ont souri, quand le chef de famille a porté un toast à la France. Ils se sont tous les trois inclinés, lorsque j'ai formulé des vœux pour la prospérité de Madagascar, pour la réussite de notre commune collaboration.

...Et le matin, de très bonne heure, pour permettre aux Génies de nous rejoindre avant la chaleur, mon ami houve

me guidait parmi les herbes, les buissons et les blocs de quartz, vers le point culminant de la région. Un arbuste, planté au nom des *Loulou 'ntâny*, se dressait au milieu d'un cimetière de pierres noires qui donnent un nom à ce sommet. Un bœuf noir y était attaché. Sur son front, une tache blanche. Il ruminait, immobile, les mouches n'étant pas éveillées.

Comme des traînées de fourmis, des groupes montaient le long de la colline. Le chapeau clair et le lamba de cotonnade blanche les faisaient ressembler à des fantômes. Mais des fantômes qui parlaient presque sans cesse. Par moments, des rires montaient jusqu'à nous.

Autour du bœuf, un groupe se forma, à chaque instant plus nombreux. Des hommes seulement. Les femmes étaient restées au bas de la colline, semblables à un filon de quartz émergé du sol. Un homme apporta du rhum. Un autre du vin. Puis, un autre petit homme d'aspect vieillot écarta l'assemblée, s'approcha du bœuf, le détacha et l'amena près d'une grande pierre noire. De l'arbuste il arracha une branche, avec quoi il frappa doucement la tête du bœuf. Il sortit ensuite un grand coutelas et l'affûta, pendant que ses aides se précipitaient, liaient les pattes du bœuf, le renversaient et, lui tenant la gorge tournée vers le ciel, plantaient ses cornes dans le sol. La bête soufflait bruyamment, clouée, immobilisée.

Le sacrificateur, que l'on me dit être le *m'pisikidy*, le sorcier de l'endroit, reprit la branche détachée de l'arbre consacré aux génies, frappa de nouveau le bœuf au ventre, l'insulta, et, tournant autour du corps étendu, il s'adressa soudain à tous les points cardinaux. Dans chaque direction, il jetait des cris brefs, qui s'adressaient aux maîtres mystérieux des sommets, à perte de vue. Ce n'étaient pas des supplications, mais des injonctions, des paroles destinées à enchaîner les esprits et la divinité elle-même, et que les hommes anciens ont sans doute dérobées au ciel avec le feu. A mesure qu'il invoquait les génies farouches et vagabonds, il frappait la victime qu'il allait leur offrir, la chargeait de tous les péchés des assistants, de leurs erreurs, de leurs manquements.

... Comme l'heure s'avançait, le sorcier reprit ses appels qu'il adressa de nouveau à l'espace. Un frisson me parcourut. Les yeux fixés sur la victime, je commençais à être gagné par le mystère des sacrifices antiques. Mais quand je les relevai, je

m'aperçus que parmi les assistants certains bâillaient, d'autres conversaient, et que tous enfin ne considéraient guère que les dames-jeannes de vin et de rhum... Ils parurent se réveiller quand le sacrificateur trancha la gorge du bœuf comme la corde d'un arc. Soudain ramenés en arrière de plusieurs milliers d'années, tous alors se précipitèrent sur le sang qui jaillissait, y plongèrent les mains et se marquèrent la face avec le liquide écarlate et chaud. Quand la source fut presque tarie et que l'animal fut immobile, la ruée se porta vers les dames-jeannes. La flamme que j'avais en vain cherchée dans les yeux du sorcier s'y alluma, lorsqu'il réclama sa part des breuvages. En un instant, tout fut vidé. Cependant à grands coups de couteau on dépeçait la victime...

Je redescendis, accompagné de mon ami, le Houve. Je remarquai alors qu'il était mieux habillé que moi. Avec son aimable et habituelle politesse il me donnait des détails, tout en essuyant les marques de sang qu'il s'était faites sur le front et le menton... Les assistants, un quartier de viande à la main et la tête un peu échauffée, rejoignaient les femmes, discutaient de gains et de profits. Ils riaient aussi avec bruit... un bruit capable de chasser les Génies timides et sournois qui voltigent de sommet en sommet pendant les heures sombres...

Des bœufs nous ont croisés : j'ai pensé au sensible progrès qui serait obtenu, si l'on s'attaquait à leur paresse... Au loin, sortant des massifs de verdure, le clocher de la Mission se réjouissait dans le ciel. Les bâtiments de la Résidence et des troupes de la milice, les boutiques du commerce, les petites villas ocrées et ce sanctuaire, vers lesquels les hommes s'avançaient, tournant le dos à la colline du sacrifice, souriaient au soleil et mettaient dans le paysage leur note moderne et gaie.

Et je songeais que cette pierre noire, couchée tout en haut de la colline, était une borne établie au point de partage de deux époques. D'un côté, le versant que nous venions d'abandonner, qui recèle dans ses trous de mines, sous ses roches noires ou blanches, mêlés à la poudre d'or, les croyances enchevêtrées et les mystères enfantins d'un autre âge, et dont le grouillement obscur n'intéressait plus profondément les hommes qui descendaient vers nous. Je songeais que notre impulsion et notre exemple les en détachaient peu à peu sans

contrainte ni coercition, et les entraînaient de tout leur poids sur notre versant lumineux. Mais je me prenais à craindre qu'abandonnés à eux-mêmes ils n'en vinssent à oublier rapidement la voix la plus forte aujourd'hui, la nôtre qui domine celle des sorciers et des instincts nonchalants et qu'ils ne soient repoussés de nouveau dans la nuit...

... Au centre de Marvatanana, dans un square fleuri, adossées à des monuments de granit, deux statues de bronze m'attendaient : celle du premier soldat français tombé en terre malgache et celle du caporal Ranaïvo, le premier malgache tué sur la terre française au cours de la grande guerre. Élevés au-dessus des mesquineries humaines, ces immobiles et glorieux représentants des deux races semblaient entretenir un colloque empreint de dignité et de noblesse... Quand je les quittai pour prendre le chemin de France, je me trouvais tout réconforté.

Et maintenant, je pense avec regret que je n'ai pas tout dit sur Madagascar, parce que je n'ai pas tout vu et qu'il serait sans doute trop long de tout dire. D'autres viendront qui verront, entendront et parleront à leur tour. « Les idées ne naissent pas toutes dans la même tête... », dit encore un proverbe malgache. Que nul, d'ailleurs, ne cherche à faire de ces lignes un mémento durable. Dans dix ans, dans cinq ans peut-être, elles seront en grande partie caduques. Madagascar aura franchi d'autres étapes. Il n'est pas jusqu'aux roses de la Namourna qui ne se seront multipliées...

André Demaison.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *La Carcasse*, tragi-comédie en trois actes, de MM. Denys Amiel et André Obey. — Théâtre de la Madeleine : *Le Docteur Miracle*, comédie en trois actes et cinq tableaux, de MM. Francis de Croisset et Robert de Flers. — L'Atelier : *Tout pour le mieux*, de Luigi Pirandello, traduction de M. Benjamin Crémieux. — Comédie des Champs-Élysées : *Bava l'Africain*, comédie en trois actes, de M. Bernard Zimmer.

La pièce de MM. Denys Amiel et André Obey m'a reporté au temps de ma jeunesse. A l'époque où je débutais dans la critique, la mode était au réalisme. La grande boutique d'art nouveau était alors le Théâtre libre. On nous y présentait d'affreux bonshommes, pétris de tous les vices, ornés de tous les ridicules, qu'on nous donnait pour être notre vivant portrait. Des enfilades de détails minuscules étaient baptisées : tranches de vie. Une seule gaieté permise : celle du genre macabre. Telle pièce s'ouvrait sur un défilé d'enterrement : visages et propos de circonstance, fleurs et couronnes de perles... C'est le souvenir de ces manies d'autrefois qu'évoquaient pour moi le genre d'observation et le dialogue de *la Carcasse*.

Pourquoi *la Carcasse*? Ce titre, par lui-même peu plaisant, reste, en fin de compte, mal expliqué. Et pourquoi avoir fait du principal personnage un général? Faute de goût ou facile provocation? On a peine à comprendre que ni auteurs, ni acteurs, ni le Comité de lecture, ni le ministre consulté, ne se soient avisés qu'au lendemain de la guerre le nom de général sonne autrement que celui de n'importe quel fonctionnaire retraité.

Donc le « général d'habillement » Vernon est un vieil égoïste, prêt à défendre par tous les moyens son bien-être et son repos, et pour cela résigné d'avance à toutes les turpitudes. Sa femme lui fait la part large. Elle a eu jadis pour amant l'élégant d'Albeyrac qui est

resté l'ami du ménage : elle en est aujourd'hui aux petits jeunes gens. Vernon sait tout, accepte tout. Il accepte, par exemple, son fils ayant des dettes, que d'Albeyrac les paie. Soudain nous apprenons que ce fils s'est tué pour une femme, après avoir volé la caisse du régiment ; hélas ! lui aussi, ce jeune drôle appartient à l'armée... Je dis « nous apprenons », car, pendant quelque temps encore, le père ignorera son malheur ; cette nouvelle, qui le cherche, va planer, comme un oiseau sinistre, sur une bonne moitié de la pièce. Nous la sentons présente, obsédante, oppressante, tout au long d'une scène que les auteurs ont faite d'un comique appuyé. Un certain Labrune a été chargé d'annoncer officiellement à Vernon la mort de son fils : par suite d'un quiproquo, Vernon croit que l'air lugubre de Labrune vient de ce qu'il a appris certaine infidélité dont glose toute la ville. Labrune se fâche ; les deux hommes s'injurient : et c'est beaucoup moins drôle que pénible.

Le dernier acte ne se compose guère que de deux scènes : l'une nous montre Vernon en train de faire sa valise, vérifiant les œufs durs et les sandwiches ; l'autre nous fait assister au défilé des notables qui apportent à Vernon leurs condoléances.

MM. Denys Amiel et André Obey sont de jeunes auteurs qui ont fait avec succès leurs débuts sur d'autres scènes. Ils se sont deux fois trompés, en écrivant *la Carcasse* et en la portant à la Comédie-Française. Souhaitons qu'ils fassent désormais de leur talent un emploi meilleur et reviennent à une manière plus « souriante... »

L'art délicat et nuancé de M. de Féraudy ne parvient pas à faire du triste Vernon un personnage acceptable. Mme Cerny est extrêmement brillante, presque trop brillante pour une si petite ville. M. Gerbault est plein de dignité dans le rôle de l'ancien ami qui paie les dettes et prend les billets de chemin de fer.

Au théâtre de la Madeleine, une pièce nouvelle de MM. Francis de Croisset et Robert de Flers, *le Docteur Miracle*. La manière de MM. de Croisset et de Flers est assez différente de celle de MM. de Flers et de Croisset. Elle est plus heurtée, plus accidentée, plus trépidante, demandant davantage aux effets de théâtre, aux jeux de scène et aux jeux de lumière, sans pourtant s'interdire les mots heureux et les spirituelles boutades qu'on a plaisir à saluer au passage.

Mme Gerbault-Morcuil est une mondaine riche et écervelée qui habite un château historique en Seine-et-Oise. Elle a pour gendre un savant, Georges Duprat. Un savant ! Comment s'est-il fourvoyé dans

ce milieu élégant et sportif? Et il est sur la piste d'une découverte sensationnelle! Le monde médical est dans l'attente.

Nous sommes, nous, un peu incertains. Nous nous demandons : Georges Duprat est-il un savant de comédie? Il ne le semble pas, à voir l'enthousiasme de ses élèves et la haute estime où le tient le propre doyen de la Faculté de médecine. Mais s'il est un vrai savant, pourquoi cette gesticulation à laquelle se livre l'interprète du rôle, et ces airs égarés, et ces propos incohérents? J'ai vu souvent Pasteur à l'École normale : il n'avait pas l'air d'un fou.

Bravos, embrassades et coups de téléphone; l'expérience a pleinement réussi. Georges Duprat a trouvé le moyen de prolonger la vie. Désormais la durée moyenne en sera de sept à huit cents ans... Ici une scène dans la salle. Tandis que sur la scène, qui représente le grand amphithéâtre de la Sorbonne, Duprat fait l'exposé de sa découverte, de tous les points de la salle, des compères lancent des interruptions : à quel âge sera-t-on majeur? à quel âge fera-t-on sa première communion? quelle sera la limite d'âge pour tenir l'emploi d'ingénue à la Comédie-Française?

Or, à cet enthousiasme de la première heure succède bientôt un complet revirement de l'opinion. Prolonger la vie, qu'est-ce autre chose que prolonger la durée de nos maux? Le bon Dieu savait ce qu'il faisait. A vouloir retoucher son œuvre, nous risquerions de la gâter... Subitement, la nuit se fait sur la scène. Quand se rallume l'électricité, nous voyons Duprat profondément endormi dans un fauteuil... C'était un rêve.

La joie de la soirée a été, avec la verve et la cocasserie de Mme Augustine Leriche, le jeu, d'une fantaisie délicieuse et d'une rare finesse, de M. Saturnin Fabre dans le rôle du mari, homme de cheval et galantin. M. Joffre a été excellent sous les traits d'un curé de campagne, Mme Jeanne Provost charmante en femme de savant. M. André Brulé se donne un mal énorme dans le rôle de Georges Duprat qui ne lui convient aucunement.

Tout pour le mieux est une des premières pièces de M. Pirandello. Le sujet en est tiré d'une de ses nouvelles. Un type de raté, de petit fonctionnaire médiocre et malchanceux, avec une tête prédestinée à toutes les infortunes, c'est Martino Lauri. Veuf depuis seize ans, il n'a pas manqué un seul jour d'aller porter des fleurs sur le tombeau de la morte. Aujourd'hui, il marie sa fille, Palma, qui épouse un marquis. Comment, par quel miracle cet imbécile

a-t-il fait une carrière superbe, est-il devenu conseiller d'État et chef de cabinet d'un ministre dont il était l'ami et qui a pris soin par surcroît de doter Palma? Vous l'avez deviné; c'est le secret de Polichinelle; quelqu'un pourtant ignore tout, et c'est le mari.

Soudain une parole imprudente lui révèle la vérité. Minute tragique et point culminant de la pièce. Le monologue qui suit en fait toute la valeur. En vain le malheureux se débat contre l'évidence : toute l'illusion dont il se leurrait, tout le personnage qu'il croyait être, sa vie d'époux, de père, d'ami, brusquement tout s'écroule. Va-t-il se venger? Martino Lauri n'est pas de ceux qui se vengent. Rien ne sera changé : il n'y aura qu'un malheureux de plus.

Un rôle est toute la pièce, celui de Martino Lauri. M. Dullin y fait preuve, une fois de plus, d'un art accompli et très original.

Il me reste bien peu de place pour signaler le grand succès que vient de remporter la nouvelle pièce de M. Bernard Zimmer, *Bava l'Africain*, à la Comédie des Champs-Élysées. C'est une des meilleures comédies, les plus franchement et largement comiques, que nous ayons entendues depuis longtemps. Un type, amusant et vrai, campé avec solidité et dessiné avec finesse, en occupe le centre et lui donne sa valeur d'observation et de satire des mœurs. Bava, clerc de notaire et beau parleur, qui n'est jamais allé au Congo, mais qui en a quand même « rapporté » des tas de souvenirs dont il fait d'intarissables récits, est le grand homme d'une petite ville qui l'a surnommé l'Africain. Posséder un explorateur, un compagnon de Savorgnan de Brazza et qui a dit son fait à Stanley, quelle gloire pour un chef-lieu de canton! Tarascon lui-même n'était pas plus fier de son Tartarin. Comment le fieffé hâbleur, publiquement convaincu de mensonge, est peu à peu rétabli dans son rôle d'emprunt par la crédulité complaisante de ses concitoyens, c'est l'ironique péripétie qui nous est présentée au cours de ces quatre actes, avec autant d'ingéniosité narquoise que de verve copieuse, dans un jaillissement d'inventions plaisantes et de mots drôles.

Le rôle de Bava est tenu par M. Jouvet, le créateur de l'inénarrable Knock. M. Jouvet en a fait, avec l'humour qui lui est personnel, un type grandiose et falot. Mme France Ellys est impayable dans un rôle de patronne de café sentimentale. Toute la pièce est jouée excellement avec entrain et belle humeur.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Durant la guerre, c'est moins l'habileté de la diplomatie de Paris ou de Londres que les fautes de la politique allemande qui ont groupé contre nos ennemis la formidable coalition qui a triomphé des empires centraux. Une fois encore, l'Allemagne, révélant ses calculs et ses desseins, offre aux alliés d'hier l'occasion de se ressaisir, de redresser ce que les accords de Locarno pouvaient comporter de dangers et d'abdications, de resserrer entre eux les liens d'une entente qui reste la meilleure sauvegarde de l'ordre et de la paix. La brusque révélation de l'imminente signature d'un traité d'amitié et de réciproque neutralité entre le Reich et le gouvernement des Soviets est capable d'ouvrir même les yeux volontairement aveugles. Depuis le traité de Versailles et l'occupation de la Ruhr, c'est sans doute le fait nouveau le plus important, le plus gros de conséquences qui soit venu troubler les aménagements ingénieux de l'idéologie pacifiste et les illusions optimistes des insulaires britanniques.

Au temps où Bismarck, dont les méthodes sont toujours en honneur, formait la Triple-Alliance avec l'Autriche-Hongrie et l'Italie, il ne manquait pas de conclure une contre-assurance avec le Tsar. Au moment où la conférence de Gênes allait introduire, pour la première fois, l'Allemagne vaincue dans les conseils de l'Europe, M. Rathenau signait à Rapallo, avec M. Tchitcherine, un accord dont la révélation jetait un froid sur la conférence (16 avril 1922). Le même jeu se répète. L'Allemagne a toujours deux visages et deux politiques. Elle joue sur les deux tableaux. Ce n'est point par hasard qu'un homme d'État aussi avisé que M. Stresemann fait aboutir en ce moment précis des négociations avec Moscou qui étaient entamées depuis plusieurs mois. Il exerce une vengeance et un chantage. L'échec de Genève, l'attente que le veto du Brésil inflige à l'Allemagne à la porte de la Société des nations, ont été sensibles

à l'amour-propre germanique, encore que le gouvernemeut ait fait bon visage à mauvaise fortune. Mais il est bien aise de prouver que si, à Genève, l'Europe occidentale ne s'arrangeait pas pour lui donner satisfaction et refusait d'en passer par ses conditions, il ne serait pas en peine de trouver une autre politique qui serait moins agréable à l'Angleterre, puisqu'elle aboutirait à l'entente germano-russe, et qui inquiéterait la France, puisqu'elle menacerait la Pologne. Nous avons dit souvent ici que le jeu de la politique allemande, en entrant dans la Société des nations, est de poser des conditions et, lorsqu'elle considère son admission comme un avantage et un succès, de paraître condescendre aux désirs des Alliés et déférer au conseil de ses amis d'Angleterre. Mais il n'est pas certain qu'elle n'ait pas, cette fois, dépassé le but.

M. Stresemann, notamment dans son discours de Stüttgart, le 18 avril, représente le traité qui est sur le point d'être signé comme le complément de l'accord de Rapallo. Mais à quoi servirait un nouveau traité, si le second n'ajoutait rien au premier? A Rapallo, les intérêts économiques étaient au premier plan; cette fois il s'agit d'ententes politiques : « l'Allemagne négocie avec la Russie la conclusion d'un traité ayant pour objet de faire en sorte que ces deux puissances s'abstiennent de participer à des mesures agressives l'une contre l'autre. » Il s'agit donc, de l'aveu même de M. Stresemann, d'une clause de neutralité réciproque, et c'est ce qui est grave. On comprend maintenant pourquoi l'Allemagne a demandé avec tant d'insistance, dans les négociations de Locarno, en invoquant son désarmement, à être dispensée, lorqu'elle sera admise dans la Société des nations, des obligations de l'article 16 du pacte, c'est-à-dire à n'être pas tenue de participer aux mesures militaires que le Conseil déciderait de prendre pour secourir un État membre de la Société des nations injustement attaqué par une puissance qui ne ferait pas partie de la Société. La lettre du 19 octobre, annexée aux accords de Locarno, donne au Reich satisfaction sur ce point. Traduisez en langage concret : le jour où la Russie soviétique jugerait à propos d'attaquer la Pologne, l'Allemagne garderait la neutralité, ne serait pas tenue de participer aux mesures militaires que la Société des nations pourrait prendre pour venir en aide à la Pologne et refuserait le libre passage par son territoire. Un journal a récemment annoncé que la Lithuanie avait conclu une entente amicale avec la Russie; que la nouvelle soit exacte ou non, il est avéré que la Lithuanie profiterait de toute agression contre la

Pologne pour participer au nouveau dépècement que les voisins de la Pologne n'ont jamais cessé d'espérer et de préparer. Ainsi se dessine l'encerclement de la Pologne.

L'Allemagne, d'ailleurs, ne cache pas son jeu ; elle n'a jamais dissimulé qu'elle ne considérait pas ses frontières actuelles avec la Pologne comme définitives, et il est trop clair que l'engagement de ne pas chercher à les modifier par les armes ne résisterait pas à la tentation d'une bonne occasion et à la certitude de l'impunité. Tant que la Pologne commettra le crime de vivre libre et grande, son existence sera considérée comme une provocation par les puissances qui l'ont jadis partagée. Voilà ce qui apparait avec la plus claire évidence derrière les formules rassurantes que M. Stresemann fait prodiguer à Londres et à Paris. Le nouveau traité russo-allemand n'aurait aucun sens, s'il n'ajoutait quelque chose à l'ancien, et ce qu'il ajoute, c'est l'engagement réciproque des deux parties de traiter en commun accord les affaires présentant un intérêt commun. N'oublions pas que la Turquie a envers la Russie, et réciproquement, des engagements analogues à ceux que l'Allemagne et la Russie sont sur le point de conclure entre elles. Une nouvelle conjonction politique se forme en Europe orientale : Russie, Allemagne, Lithuanie, Turquie.

Le moment était particulièrement bien choisi pour la révélation de la nouvelle entente germano-russe, au lendemain du jour où M. Tchitcherine adressait au secrétariat général de la Société des nations la lettre gonflée d'injures et de fiel par laquelle le gouvernement de l'U.R.S.S. signifie sa décision de ne pas participer à la future conférence pour le désarmement. L'Allemagne, en choisissant cette heure pour afficher ses nouvelles amours avec la Russie soviétique, paraît s'associer aux insolences de M. Tchitcherine : c'est sa vengeance à l'égard de la Société des nations, et, par ricochet, elle atteint aussi la Suisse. Enfin, la nouvelle alliance dispose des moyens d'action de la III• Internationale, dont les dirigeants gouvernent la Russie. Les Allemands ne sont pas très fiers de ces compromissions révolutionnaires, — le journal socialiste, le *Vorwaerts*, est le plus ardent à préconiser la fidélité à la politique de Locarno, — mais ils sauront à l'occasion s'en servir. Si les puissances occidentales ne sont pas aveugles, il se peut que l'Allemagne devienne en définitive le mauvais marchand de la nouvelle politique; mais, pour le moment, on ne peut que remarquer la souplesse et les ressources de son jeu diplomatique ; à elle appartiennent les initia-

tives, et l'initiative est, en diplomatie, ce qu'est l'offensive en stratégie, la moitié de la victoire. M. Tchitcherine, de son côté, remporte un succès sans courir les mêmes risques que M. Stresemann.

C'est une lettre du correspondant du *Times* à Berlin qui a révélé à l'Angleterre le prochain traité germano-russe. L'émotion a été générale : M. Tchitcherine est l'ennemi personnel de l'Angleterre, qu'il accuse d'avoir fait de la Société des nations un simple instrument de sa domination et de méditer l'encerclement et la ruine de la puissance soviétique ; la conjonction germano-russe est une menace pour l'Angleterre non seulement dans la Baltique et à Genève, mais encore et surtout sur le Bosphore, à Mossoul, aux Indes, en Chine. Sir Austen Chamberlain fit venir l'ambassadeur d'Allemagne, M. Stahmer, et lui demanda des explications; puis il prit texte de la communication courtoise de la Wilhelmstrasse aux États signitaires des actes de Locarno leur annonçant la prochaine signature du traité germano-russe et les assurant qu'il ne contient rien qui soit contraire aux textes et à l'esprit de Locarno, pour se déclarer rassuré sur les intentions de l'Allemagne; le 21, il déclarait aux Communes que, dans l'état actuel de ses informations, il ne voyait « aucune raison de prendre ombrage » du nouvel accord puisque l'Allemagne lui affirme qu'il ne comporte aucune clause qui ne soit conforme au Covenant et aux actes de Locarno. Sir Austen Chamberlain, visiblement, gagne du temps, attend la signature et la publication des textes et se donne le loisir de réfléchir et, nous l'espérons, de se concerter avec ses alliés. Mais il n'est pas vraisemblable que l'Angleterre accepte sans réagir le camouflet donné à sa politique et à son amour-propre. Que cette Allemagne, qu'elle a, avec une sollicitude attentive, guidée vers la Société des nations, au moment où, comme dit M. Briand, son « admission morale » est un fait accompli, lui lance à la figure un traité d'alliance avec ses pires adversaires, l'Angleterre ne saurait, sans s'infliger à elle-même un désaveu et un échec, l'accepter sans mot dire. Il faudra qu'elle reconnaisse que l'esprit de Locarno tel que l'Allemagne le comprend et le pratique, c'est la destruction des traités et que la conception germanique s'oppose nettement à celle de la France, acceptée et garantie par l'Angleterre, à savoir que les traités de Locarno laissent intacts les traités de paix et se contentent de les appliquer dans un esprit de bienveillance et de bonne entente.

Quand on fait un mauvais coup, il ne suffit pas d'en informer courtoisement les victimes pour que le procédé devienne innocent et

cesse de comporter ses conséquences naturelles. Une partie de la presse anglaise, celle qui défend toujours les intérêts de l'Allemagne, s'est extasiée sur la correction des Allemands et leur fidélité aux principes de Locarno. Ces Anglais-là ont un si évident désir de n'avoir plus à s'occuper du continent qu'ils se refusent à voir tout ce qui pourrait y contrarier leurs plans. Il suffira, c'est la conclusion du *Manchester Guardian*, que l'Allemagne entre au plus vite dans la Société des nations et que les accords de Locarno soient ratifiés pour que tombe tout le venin du nouveau traité avec la Russie. Un tel optimisme ne peut se comparer qu'à celui de l'autruche qui cache sa tête derrière une pierre pour ne pas voir le péril qui s'approche. Il est vraiment écœurant de constater la partialité en faveur de l'Allemagne de la presse libérale-radicale d'Angleterre; son influence survit malheureusement à la ruine parlementaire de son parti. Dans le camp conservateur, l'opinion est divisée; les uns ne se résignent pas à constater les ravages de la torpille germano-russe et les avaries du vaisseau de Locarno; les autres, qui semblent devenir chaque jour plus nombreux, se laissent faire par l'évidence, reconnaissent que toute l'œuvre de Genève et de Locarno est compromise et que l'Allemagne associe sa politique à celle des ennemis acharnés de l'Empire britannique. Le *Daily Telegraph* exprime ses inquiétudes et son mécontentement comme s'il s'agissait d'une ingratitude; le *Times* se se borne à constater avec dépit « qu'une situation nouvelle » est sortie de l'accord germano-russe. Certains journaux, en divers pays, rappellent que la France a conclu avec la Pologne, avec la Petite Entente, des traités d'amitié; ils oublient que ces alliances, dûment enregistrées à Genève et conformes à l'esprit du pacte, ont pour unique fin le maintien des traités et de la paix, tandis que l'objet évident du traité germano-russe est la destruction des traités.

En Pologne naturellement, en Tchécoslovaquie, l'alarme a été vive et la réaction immédiate; M. Skrzynski n'a pas eu de peine à se trouver en plein accord avec M. Benès et celui-ci a aussitôt adressé à Berlin un questionnaire qui obligera M. Stresemann à préciser ses intentions et à choisir sa politique : Moscou ou Locarno. Lorsque furent perpétrés les partages de la Pologne, trois empires étaient du complot; l'un d'eux est mort et les États pleins de vitalité qui sont nés de ses ruines ont un capital intérêt à l'existence d'une Pologne forte et pleinement indépendante. L'événement d'aujourd'hui ne peut que resserrer leur bonne entente. L'appui de la France ne leur manquera pas. M. Briand y trouvera notamment, ainsi qu'il l'a promis

à la Chambre, le 23, une raison nouvelle de tirer des événements de Hongrie et des agissements criminels du parti nationaliste et germanophile, les conséquences qui s'imposent et les sanctions que réclame la partie saine de l'opinion hongroise. Le moment serait favorable pour signer et publier un traité d'alliance franco-roumaine, et un traité d'alliance entre la France et le royaume des Serbes, Croates et Slovènes, calqués sur la convention franco-polonaise, dont la négociation est depuis longtemps avancée et la conclusion suspendue. M. Briand, en face de la nouvelle manifestation de l'esprit de Locarno à la mode germanique, est jusqu'ici resté silencieux, mais non pas, sans doute, inactif. Il n'est pas, d'ailleurs, le plus directement visé et c'est à l'Angleterre de dire si le camouflet est de ceux qu'elle se sent d'humeur à encaisser.

En Roumanie et dans le royaume des Serbes, Croates et Slovènes, les changements ministériels qui viennent de se produire ne compromettent ni la cohésion de la Petite Entente, ni l'orientation générale de la politique. Depuis longtemps, en Roumanie, on annonçait la démission de M. Bratiano qui, depuis cinq ans, dirigeait d'une main ferme les destinées de la patrie agrandie; le chef du parti libéral a si adroitement manœuvré qu'il a choisi son heure et disloqué la coalition des partis adverses (le parti conservateur avec MM. Filipesco et Argetoyano, le parti national avec M. Iorga associé au parti transylvain de M. Maniu, le parti paysan) et que c'est le moins acharné de ses adversaires, le général Averesco, auquel le Roi a fait appel lorsque M. Bratiano a résolu spontanément, disent ses amis, ou s'est trouvé obligé, disent ses adversaires, de passer la main. Si bien que les élections prochaines ne seront pas conduites par les ennemis du parti libéral et des frères Bratiano. Au moment où le suffrage universel parlera, nous aurons à revenir sur la politique roumaine qui, pour le moment, ne subira pas de changements importants ; en tout cas, la politique extérieure, aux mains expertes de M. Mitileneo, gardera la même orientation.

A Belgrade, l'illustre homme d'État qui a fait la grandeur de la Serbie et l'unité yougoslave, M. Nicolas Pachitch, chef du parti radical, touche à sa quatre-vingtième année ; ses adversaires lui reprochent et son grand âge et certaines faiblesses à l'égard de sa famille. D'autre part, l'opposition dirigée, au sein même du cabinet de coalition, par le *leader* paysan croate, M. Étienne Raditch, personnalité remarquable, mais versatile et agitée, a rendu nécessaire la démission du ministère. Le Roi n'a pas fait appel à l'opposition

démocrate, mais il a chargé un homme nouveau, du parti de M. Pachitch, de former un cabinet de coalition, d'où M. Raditch est exclu, mais où entrent, sous la présidence de M. Ouzounovitch, des Croates et des Slovènes. M. Nintchitch garde les Affaires étrangères et c'est assez dire que la direction générale de la politique restera aussi ferme dans la voie droite que par le passé : fidélité à la Petite Entente, amitié avec la France, bons rapports avec l'Italie, rapprochement avec la Bulgarie. Dans ce dernier pays, la situation intérieure, sous la direction énergique du nouveau président du Conseil, M. Liaptchef, se consolide, tandis que s'apaisent les haines. En Grèce, le général Pangalos, qui s'est emparé d'un pouvoir dictatorial par un coup d'État militaire, s'est fait élire président de la République après la démission plus ou moins spontanée de l'amiral Coundouriotis. Il n'est pas indifférent, au moment où l'Allemagne se rapproche de la Russie et où les discours de M. Mussolini inquiètent l'Europe, de constater la tranquillité qui règne dans les Balkans et le raffermissement, dans tous les États, de la paix intérieure.

Le cuirassé *Conte di Cavour*, au nom symbolique, qui mena M. Mussolini, heureusement échappé au revolver d'une Irlandaise à demi folle, vers les plages de Tripoli, portait-il César et la nouvelle fortune de la troisième Rome? On le croirait à lire les discours enflammés par lesquels le *Duce* cherche à consolider la paix intérieure et son propre pouvoir en dirigeant la pensée et l'activité des Italiens vers l'expansion extérieure. Nous sommes évidemment à un tournant de l'histoire de l'Italie fasciste. Le secrétaire général du parti fasciste, M. Farinacci, a donné sa démission, comme nous l'avions fait prévoir il y a quelques semaines, aussitôt après la fin du procès des assassins de Mateotti; il représentait la fraction intransigeante et extrémiste du fascisme militant sur laquelle M. Mussolini avait dû s'appuyer, au moment où l'affaire Mateotti ébranla son pouvoir. Le *Duce* revient maintenant à une politique d'apaisement et, pour détourner des querelles intérieures les passions nationales, il s'efforce de les orienter vers le dehors. C'est la tendance du nouveau secrétaire général du parti, M. Turati, qui invite ses compatriotes, et surtout les 637 451 fascistes qui constituent le parti gouvernant, « à se sentir citoyens d'une grande nation qui sent approcher l'heure qui ne passe qu'une seule fois dans l'histoire des peuples ». D'autre part, le sénateur Contarini, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, dont l'expérience et la prudence ont rendu tant de services au régime fasciste, a été remplacé par M. Bordonaro,

spécialiste connu des affaires orientales. Dans les conseils du *Duce*, la tendance nationaliste l'emporte sur la tendance fasciste, telle que la comprend M. Farinacci. C'est la constatation qui s'impose au moment où M. Mussolini, revenant de Tripoli, célèbre le septième anniversaire de la fondation des faisceaux.

Il est naturel que M. Mussolini achève son œuvre de revalorisation nationale et d'unification intérieure par un programme et une propagande d'expansion. A Rome, avant et après l'attentat du 7 avril qui exalta l'enthousiasme de ses fidèles, au moment de s'embarquer, sur la terre africaine de Tripoli et, depuis son retour, à l'occasion des fêtes anniversaires, M. Mussolini annonce l'ère nouvelle de l'expansion, de l'Empire : « L'histoire de l'Italie nouvelle ne peut être que l'histoire de l'Italie impériale. » Mais que sera l'Empire de la nouvelle Rome, de la plus grande Rome? Il sera africain, il sera méditerranéen, il sera oriental. Comment se réalisera-t-il? Sera-ce par la guerre et la conquête, ou par l'émigration organisée, ou par l'expansion économique? Le *Duce* ne précise pas : il laisse planer sur ses desseins et sur ses objectifs un doute qui est peut-être habile mais qui a l'inconvénient d'inquiéter tous ses voisins. Tout en faisant la part d'une certaine grandiloquence, il reste une menace vague, — comme d'un orage qui ne saurait sur quelle contrée il doit fondre, — qui ne contribue pas à la sécurité morale de l'Europe. Au milieu d'un concert pacifiste, M. Mussolini fait contraste; il avertit les Italiens qu'ils doivent se préparer à soutenir au besoin par les armes leurs revendications et à pousser leur fortune; il développe la marine et il est vraisemblable que les stipulations de Washington n'en limiteront pas l'essor; il organise l'aviation; il saisit toutes les occasions pour exalter les énergies et ne pas laisser passer l'occasion d'une grande fortune si elle venait à s'offrir. Ce sont des avertissements qu'il ne serait pas prudent de négliger, car M. Mussolini ne cache pas que la Société des nations perdrait son temps si elle s'avisait de s'interposer entre lui et sa proie. L'Italie se plaint de n'avoir pas reçu, à la fin de la guerre, une suffisante récompense de ses services, et M. Mussolini reproche à la Société des nations de codifier l'injustice et de rendre impossible l'expansion d'une nation qui grandit, pullule et fera, au besoin, craquer les cadres et éclater les lisières.

Même en faisant la part de ce qu'il y a de verbal et d'artificiel dans ce renouveau de l'énergie italienne galvanisée par le fascisme, il reste, dans les plaintes du nationalisme italien, quelque chose de fondé. Au traité de Londres (1915) et surtout à la conférence de

Saint-Jean-de-Maurienne, une part des dépouilles de la Turquie vaincue fut promise à l'Italie. Mais il ne faut pas oublier que cette part, la région d'Adalia, se présentait comme une compensation des avantages consentis à la Russie. En Orient, par suite de la révolution russe et de la carence des États-Unis, qui ont abandonné les populations chrétiennes dont ils avaient encouragé les aspirations à l'indépendance, par suite surtout de la déplorable erreur de l'Angleterre qui a lancé la Grèce à la conquête de l'Anatolie, la paix n'a pu être réalisée sur les bases qui avaient été prévues. L'Angleterre y a perdu une part de son prestige en Orient et la suprématie qu'elle prétendait s'arroger à Constantinople, la Grèce y a perdu Smyrne et la France la Cilicie. Est-ce une raison pour qu'aujourd'hui la France quitte la Syrie, où l'attachent des sympathies et des intérêts dix fois séculaires, pour céder la place à l'Italie qui a toujours combattu en Orient sa langue et son influence? M. Mussolini ne nous le demande pas, et il fait bien; s'il s'est trouvé, en France, un ou deux journalistes du cartel pour en suggérer la proposition, ils n'ont pas éveillé d'écho même parmi leurs amis. La France ne vend pas des hommes, ne troque pas des peuples qui ont mis en elle leur confiance et dont elle a accepté le mandat d'élever le niveau moral et la prospérité matérielle.

Les Italiens ont-ils renoncé à leurs visées sur la région d'Anatolie qui s'étend de Smyrne au golfe d'Adalia? Ils y trouveraient évidemment un sol, un climat, des conditions de vie et de culture tout à fait analogues à celles de leur patrie, et ils pourraient y pulluler et y prospérer. Mais l'Anatolie, si elle est peu peuplée, n'est cependant pas une terre sans maître et les Turcs ont montré qu'ils sont gens à défendre leur bien. Ils se montrent fort alarmés des préparatifs militaires que les Italiens feraient, paraît-il, à Rhodes; ils se demandent si M. Mussolini n'aurait pas lié partie avec Sir Austen Chamberlain, à l'entrevue de Rapallo, et avec M. Roufos, ministre des Affaires étrangères de Grèce, lors du voyage de ce dernier à Rome; ils s'inquiètent de la venue à Rome de sir William Tyrrel; ils auraient ces jours derniers, dit-on, mobilisé plusieurs classes. Il est certain que s'ils avaient la témérité de ne pas s'arranger avec les Anglais au sujet de Mossoul, qui n'est pas une ville turque, et de laisser ce différend dégénérer en guerre, ils courraient le risque d'être attaqués par l'Italie et peut-être par la Grèce. Mais il semble que l'accord soit près de se faire au sujet de Mossoul et dès lors nous ne croyons pas que les Italiens se hasardent seuls, loin de leurs bases

d'opérations, à une guerre que rien ne justifierait, qui serait longue et dure, et qui amènerait de terribles complications européennes.

Reste l'Afrique. M. Mussolini, à Tripoli, a annoncé l'intention de développer la colonisation italienne, notamment sur le plateau de Barkah, en Cyrénaïque, où les conditions du climat et du sol sont comparables à celles de la Tunisie et où des colons italiens peuvent prospérer. Rhât et Rhadamès, où la France, après la guerre, a consenti à sa voisine, à titre amical, des concessions territoriales de valeur dont la presse italienne a toujours oublié de la remercier, sont des oasis riches et peuplées. Massaouah ouvre un accès commercial vers le plateau éthiopien. Le pays des Somalis, dont M. Mussolini vient de faire achever l'occupation, est vaste et utilisable. Est-ce assez pour constituer un empire? L'Italie voudrait-elle y ajouter l'Éthiopie? L'Angleterre et l'Italie viennent, par une convention, de s'y attribuer chacune une zone d'influence économique. On ne peut que s'étonner que des conventions de ce genre puissent être admises quand il s'agit d'un pays indépendant, membre de la Société des nations; et il est étrange que la France qui a de grands intérêts dans le pays, qui possède Djibouti, le port où un chemin de fer français ouvre le seul débouché du plateau abyssin sur la mer, n'ait pas été consultée. Le dernier mot n'est pas dit sur cette inadmissible convention.

La presse italienne a parlé aussi d'un mandat sur quelqu'une des anciennes colonies allemandes. Une seule, la plus importante il est vrai, l'Est-africain, pourrait répondre aux aspirations et aux besoins des Italiens, car, en raison de l'altitude moyenne de ses plateaux, les Européens peuvent y vivre, y travailler et y prospérer, mais elle est sous mandat britannique et nous n'aurons certes pas l'indiscrétion d'engager les Anglais à l'abandonner. On ne voit pas, dans ces conditions, en dehors de ses propres colonies qui sont loin d'être sans valeur, où l'Italie pourrait trouver une terre d'expansion qui lui appartînt en propre. Jusqu'ici, d'ailleurs, ses émigrants ont trouvé asile, travail et fortune en Europe, en Afrique du Nord, dans les deux Amériques; rien ne les empêche de continuer. Mais si M. Mussolini, comme nous en sommes convaincus, ne convoite ni ne menace le bien d'autrui, il agira sagement en n'excitant pas outre mesure le nationalisme conquérant des Italiens, car il risquerait d'y perdre des amitiés qui sont acquises au peuple italien et il pourrait se trouver acculé, par l'exagération de ses propos impérialistes, à quelque entreprise téméraire qu'il aurait lieu de regretter.

Mais de l'exaltation patriotique des Italiens et des regards d'envie qu'ils jettent sur l'Afrique du Nord, dont la France achève de réaliser l'unité, nous ferons bien de retenir cette leçon qu'il faut sans relâche développer, notamment en Tunisie, la colonisation française par le paysan français. Algérie, Tunisie, Maroc forment un tout dont nous devons nous garder de compromettre l'avenir. Une paix prématurée avec les tribus insurgées du Rif et des Djebalas créerait, dans un avenir proche, un danger mortel pour l'Afrique du Nord. La paix n'est souhaitable que si elle est définitive et si elle ne laisse pas aux tribus la possibilité de recommencer l'agression de 1925. Des émissaires d'Abd-el-Krim, dans une rencontre avec le contrôleur civil Gabrielli, ont proposé d'ouvrir des négociations de paix. Le 14 avril, la prise de contact s'est opérée à Taourirt entre le général Mougin et le caïd Haddou; la suspension d'armes est effective. Les pourparlers vont se poursuivre à Oudjda entre les délégations française et espagnole d'une part et les représentants des tribus d'autre part. Le cabinet de Paris avait posé trois conditions : Abd-el-Krim reconnaîtra l'autorité du Sultan; il devra quitter le pays; les tribus recevront une certaine autonomie. A la demande très sage des Espagnols, il fut ajouté : occupation par les troupes françaises et espagnoles de points stratégiques importants, négociations non pas avec Abd-el-Krim, mais avec les délégués des tribus.

Les négociations sont à peine ouvertes et déjà les concessions ont commencé : les représentants des tribus sont tous les trois des Beni-Ouriaghel, parents ou agents d'Abd-el-Krim. Visiblement ils cherchent à gagner du temps et à jeter la division entre Français et Espagnols. La condition essentielle, à laquelle il faut s'attacher énergiquement, c'est la soumission et l'éloignement d'Abd-el-Krim; c'est un symbole, que tout l'Islam pourra voir et qui prouvera que la volonté de la France et de l'Espagne l'a emporté. N'admettons pas de négociations dilatoires; le temps favorable à une campagne décisive est mesuré; la discussion grandit les gens du Rif et fortifie leur révolte. Il faut formuler des conditions définitives et invariables avec un court délai pour les accepter ou les rejeter. Hors de là, tout est duperie et danger. Le péril, d'ailleurs, n'est pas au Maroc; il est dans la presse et les groupes parlementaires du cartel prêts à toutes les concessions pour obtenir une paix électorale.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

